

JOURNAL DE MEDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien
Professeur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.



JANVIER 1762.

TOME XVI.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JANVIER 1762.

ANTONII STORCK, Sacræ Cæsar. Reg.
Apost. Majest. Consiliar. Aulici, Archia-
tri, & in Nosocomio civico Pazmariano,
physici, Supplementum necessarium de
Cicutâ. Vindobonæ : *Brochure de 67*
pages, à Vienne en Autriche.



N lisant l'histoire des plus grands
remedes de la médecine, on est sur-
pris de voir les contradictions aux-
quelles ils ont été en butte, à leur
naissance; les disputes opiniâtres qu'ils ont
élevées, & l'espece de persécution qu'ont
éprouvé ceux qui en ont découvert les pro-

priétés. S'ils ont, d'un côté, trouvé des partisans qui en aient célébré l'efficacité, il s'est présenté également des antagonistes, qui en ont contesté & nié les effets. Ce n'est qu'après des écrits sans nombre, des travaux multipliés, des observations répétées & suivies, que la vérité a pu se faire jour, & que l'expérience a prononcé. Le plus grand obstacle que les nouveaux remèdes ont rencontré, en tout tems, est l'opposition invincible de quelques médecins célèbres, qui faisant profession d'incrédulité, ont résolu de nier tout ce que leurs peres ne leur ont pas appris. Tout croire & tout nier, sont deux extrémités également absurdes, & qui n'ont d'autre source que le défaut d'examen. Quand on croit tout, la moindre vraisemblance paroît une vérité; le plus léger nuage, au contraire, est une obscurité complète pour celui qui doute de tout. La crédulité aveugle est le partage des ignorans & des fots; l'incrédulité opiniâtre est le fruit des préjugés, de la fausse doctrine, & d'une orgueilleuse jalousie; le doute méthodique & réfléchi est l'apanage des sages. Dans les connoissances humaines, & par conséquent dans la science de la médecine, l'observateur démontre ce qu'il peut, croit ce qui lui est démontré, ne rejette pas ce qui combat & déconcerte ses opinions particulières, & suspend son jugement sur

tout ce qui est possible, & dont il ne connoît ni les effets ni les propriétés.

Ce qui est arrivé dans tous les siècles, par rapport aux découvertes les plus importantes de notre art, aura également lieu au sujet de la ciguë, dont M. Storck a constaté le premier les propriétés & les vertus, dans la cure des tumeurs cancéreuses. On ne doit donc pas être surpris de voir ce célèbre & sçavant médecin se plaindre amèrement, dans la préface de ce petit ouvrage que nous annonçons, des oppositions qu'il a essuyées de la part de quelques-uns de ses confreres, & sur-tout de ceux qu'il a toujours estimés, considérés, honorés. « *Quod autem omnium*
» mihi acerbissimum accidit, est: Eos experiri
» summos adversarios quos magnâ semper pie-
» tate colui, quos omni officii genere affeci,
» & quorum potius fuisset meas tueri partes
» quam lædere; » & ailleurs, pag. 54 :
» Ii autem qui me adjuvare potuissent,
» debuissentque, manum traxerunt de tabu-
» lâ; imò acri discursu & reiteratis ad artis
» filios sermonibus, mea opuscula damnâ-
» runt, proscripserunt, igne, ferroque ea
» deleta voluerunt. Heu me! misera homi-
» num sors! ô invidia! &c. &c. Comme ces clameurs, ces cris séditieux peuvent en imposer aux médecins sages & prudents, qui desirent s'instruire de bonne foi, sur un objet aussi important à l'humanité, que l'est l'exa-

mén des propriétés de la ciguë, M. Storck a cru devoir se hâter de faire paroître ce Supplément aux expériences qu'il a faites & publiées, pour fixer tous ceux qui croient avoir des motifs raisonnables de douter. Il a fait représenter, à la fin de cette brochure, la figure de la ciguë dont il se sert pour ses expériences. Cette plante a été dessinée & gravée sous les yeux de M. Crantz, professeur de matiere médicale, par M. Cipps, étudiant en médecine. On ne peut s'y méprendre; c'est l'espece que l'on nomme *Cicuta major* C. B : Pit. Tournefort; *Cicuta vulgaris* Clus. Hist. *Cicuta vulgaris major moris*. *Conium maculatum*; en françois, Ciguë; en anglois, Common-Hemlock; en allemand, *Bdierling*. Voyez la figure.

C'est de l'extrait de cette plante, dont M. Storck fait usage. Il doit être préparé, ainsi qu'il l'a prescrit. Voyez le Journal de Médecine, tome XII, pag. 498. On doit se contenter d'exprimer le suc de la ciguë fraîche, & de l'évaporer à un feu doux: on ne doit pas faire cuire ce suc à grand feu, car la partie essentielle de la plante se dissiperoit; il ne faut pas le purifier ni le défécer: cet extrait doit être épais, grossier, d'un verd brun, d'une odeur très-désagréable, semblable à celle que répandent les souris; cet extrait ne souffre aucun mélange. On ne doit pas laisser macérer la plante; on doit

DU SUJET DE LA CIGUE. ¶

l'extraire aussi-tôt qu'elle est cueillie. L'auteur conseille de donner ce remède par grains, & d'augmenter la dose jusqu'à ce qu'il produise du soulagement, & de s'en tenir là ensuite dans le reste du traitement.

Après ces préliminaires, notre célèbre observateur rapporte plusieurs guérisons qu'il a faites, par le moyen de la ciguë, depuis la publication de son second volume, dont la traduction est à présent sous presse, chez *Didot le jeune*, à Paris. Ces cures ont été faites sur des tumeurs, des ulcères, dans les différentes parties du corps, sur des *spinaventoſa* au bras & dans presque tout le corps, sur une toux & une demangeaison opiniâtres, sur une hydropisie, à la suite d'une fièvre intermittente supprimée, sur un vomissement opiniâtre. Il a réussi dans les rachitis, dans des pertes de la matrice, rouges & blanches, dans une cachexie mélancolique, dépendante de l'épaississement de la lymphe & de la bile; enfin les effets de cet extrait paroissent si bien constatés & si multipliés, qu'il y auroit de la folie à les révoquer en doute. La modestie avec laquelle M. Storck fait part de ses succès, est un garant sûr de la droiture de son cœur, de la pureté de ses intentions, & de la fidélité de ses expériences. Il finit par quelques corollaires, qui répandent un nouveau jour

sur les merveilleuses propriétés de cette plante.

1^o L'extrait de ciguë donné par degrés, jusqu'à deux, trois & quatre gros à la fois, & continué pendant plusieurs semaines, n'a nui ni aux enfans, ni aux jeunes gens, ni aux adultes, ni aux vieillards; cependant il est prudent de commencer toujours par une petite dose.

2^o L'extrait de ciguë n'augmente pas la circulation du sang, en apparence, ne rafraîchit, ni n'échauffe.

3^o La ciguë rarement provoque les selles, & presque jamais le vomissement, quelquefois la transpiration, & souvent excite un flux d'urine abondante & glaireuse.

4^o Cet extrait est le fondant le plus puissant, le plus pénétrant, le plus actif, qu'on connoisse jusqu'à présent. On peut en faire usage dans toutes les occasions où il faut résoudre, discuter & donner de la liberté dans la circulation.

5^o La ciguë résout toutes les obstructions & fond les squirrhes, & agit également dans toutes les parties du corps.

6^o C'est par cette façon d'agir, qu'elle arrête certaines pertes & qu'elle éclaircit la vue, &c.

7^o Elle corrige l'acrimonie du sang, les fluxions, les catarrhes, les demangeaisons,

la gale, la teigne & les maladies cutanées les plus rebelles.

8^o Elle dissipe la carie des os.

9^o Elle guérit le cancer, elle appaise les douleurs.

10^o Elle remédie aux fleurs blanches malignes, aux gonorrhées les plus invétérées.

11^o Elle appaise le vomissement & les cardialgies les plus opiniâtres, sans fièvre.

12^o Elle discute & dissipe les maladies qui résistent au traitement vénérien, le plus méthodique & le plus efficace.

13^o Elle est également propre pour chasser les maux que laissent après elles les petites véroles malignes. M. Storck le prouve par deux observations remarquables de M. Lebmacher, célèbre médecin de Vienne.

M. Storck, après avoir détaillé, en médecin vrai & éclairé, ses succès, croit devoir y ajouter ses réflexions. Il déclare qu'on ne doit pas regarder tous les effets qu'il a reconnus à la ciguë, comme toujours certains, inmanquables dans tous les cas : il avoue même qu'il y a des circonstances où il n'a pas réussi. Si quelqu'un, dit-il, doute de la vérité de mes observations, il peut, pour s'instruire à ce sujet, s'adresser à M. Van-Swieten, qui a la liste de tous les malades, avec leurs demeures.

M. Storck conseille de faire usage en même tems des remèdes propres aux diffé-

rentes affections particulieres où se trouve le malade : dans la douleur violente , on peut employer les narcotiques ; dans les spasmes & les convulsions , les anti-spasmodiques ; avoir recours à la saignée , à la purgation , aux cauteres , au quinquina , selon les différentes circonstances : quelquefois on doit interrompre l'usage de la ciguë , quand les accidens sont trop violens : quand les os , les tumeurs , les squirrhes sont , dans leur intérieur , très-douloureux , c'est une preuve de carie ou d'érosion : il faut , en ce cas , pratiquer une ouverture , & donner une issue à la matiere , par les moyens chirurgicaux. La ciguë quelquefois fond des tumeurs glanduleuses d'un côté , & en produit de nouvelles d'un autre , qui se dissipent , en continuant l'usage du même remede.

Dans les alimens , il faut éviter les farineux non fermentés , & les aromates trop âcres : les acides conviennent comme assaisonnement , & nuisent , quand on en fait trop d'usage : le bon vin ne nuit pas , en petite quantité : les frictions sur la partie , augmentent le mal : les malades gais , & qui vivent dans un bon air , guérissent plus promptement que les autres.

La ciguë agit quelquefois rapidement ; quelquefois elle a des effets très-lents. M. Storck en a fait prendre , pendant deux ans & demi , à une femme qui n'en a jamais

été incommodée , & qui n'a été guérie , qu'après ce long espace de tems. Une autre femme a été guérie si promptement , que le jour même où elle avoit commencé à en faire usage , on s'appercevoit de son effet.

On ne sçauroit trop applaudir aux talens , au zèle & à la persévérance , dont M. Storck donne des preuves en cette occasion. Si les serpens de l'envie sifflent autour de lui , cent bouches sont ouvertes pour le célébrer. Le bien qu'il a le bonheur de procurer à l'humanité , le dédommage amplement du mal qu'il a eu le malheur d'éprouver.



R E C H E R C H E S

Sur le Traitement de la Colique métallique , à l'hôpital de la Charité de Paris , pour servir à l'histoire de la Colique vulgairement nommée Colique de Poitou ; par M. B O R D E U , docteur-régent de la faculté de médecine de Paris.

On regarde communément la Charité de Paris , comme l'hôpital destiné au soulagement & à la guérison des ouvriers attaqués de la colique métallique. Le public croit même qu'on y trouve un remède particulier , un *arcane* , une méthode enfin infaillible , qu'on ne connoît pas ailleurs. Il y a beau-

12 RECHERCHES SUR LE TRAITEM.

coup de médecins qui pensent comme le public, avec cette différence qu'ils connoissent, la plupart, quelque chose de cette méthode, & qu'il y en a quelques-uns qui prétendent l'avoir analysée & éprouvée, autant qu'il étoit possible. Mais on ignore comment cette méthode s'est introduite à la Charité, les variations qu'elle y a souffert, & comment l'hôpital de la Charité a acquis la célébrité dont il jouit à cet égard. L'examen de ces différens objets, qui semble d'abord de peu de conséquence, est néanmoins important pour l'histoire de la maladie, pour l'histoire du traitement, & même pour celle de la médecine.

Les religieux de la Charité s'établirent à Paris, & y jetterent les fondemens de leur hôpital, en 1602. Ils venoient d'Italie, où ils avoient reçu des médecins-chymistes, fort communs en ce tems-là, les formules de quelques remedes, qu'ils emporterent avec eux : du nombre de ces remedes, étoit celui qu'ils nommoient *Macaroni* ; préparation qui est encore connue chez eux, par tradition, & même employée quelquefois dans leurs hôpitaux de province. En voici la composition : Prenez, *Deux parties de sucre, sur une de verre d'antimoine* ; le tout bien exactement mêlé, & mis en poudre très-fine. . . . Il y a quelques personnes qui pensent que le vrai *macaroni* étoit une

espece de pâte ou de tablette faite avec le sucre, le verre d'antimoine, & un peu d'eau, &c.

On sçait que peu de tems avant l'établissement des religieux de la Charité, à Paris, les disputes sur l'antimoine y furent très-vives. Ceux qui employoient ce remede, furent obligés de se cacher & de le distribuer sous diverses dénominations, pour se dérober aux poursuites des *esprits* inquiets de ce siècle. Les religieux qui prirent un médecin pour avoir soin de leurs malades, dès que l'hôpital fut fondé par la reine *Marie de Médicis*, parlerent, sans doute à leur médecin, du *macaroni*, ainsi que de quelques autres remedes empyriques. Le médecin, nommé *Delorme*, & qui ne pouvoit manquer d'être gêné dans ses ordonnances, par le peu de fonds & de richesses de l'hôpital naissant, ne trouva aucun inconvénient à faire usage de ce nouveau remede, dont il ne voulut peut-être pas même connoître la composition, se contentant de juger du remede par ses effets; méthode encore suivie par bien des médecins. Peut-être aussi *Delorme* se crut-il obligé d'employer le *macaroni*, & d'en cacher la composition, s'il la sçavoit: ce qu'il y a de certain, c'est que cette espece de spécifique étoit, dans les premiers tems de l'hôpital de la Charité, à Paris, le principal remede,

celui qu'on employoit le plus communément : on le donnoit , à diverses doses , dans presque toutes les maladies graves ; la tradition a même conservé parmi les religieux de la Charité, la mémoire d'un grand nombre de guérisons surprenantes , dûes à ce remède , qu'on n'a pas encore cessé de regretter entièrement parmi eux. On suivoit , lorsque cet hôpital étoit encore naissant , une sorte d'empyrisme , que le peu de fonds , pour avoir des remèdes , rendoit nécessaire , & que les circonstances dans lesquelles se trouvoit la médecine , à cause des débats sur l'antimoine , favorisoient. On traitoit les maladies par le *macaroni* , dont la préparation étoit facile , peu coûteuse , & fort dans le goût du siècle fécond en panacées , remèdes universels & arcanes chymiques.

Les chymistes faisoient peu de cas de la saignée ; ils l'avoient , pour ainsi dire , en horreur. Tous les bons & les grands remèdes étoient réputés venir des chymistes , & n'étoient , la plupart , que des préparations des métaux. Il suffisoit qu'on s'en servît , pour qu'on jugeât que la saignée ne s'accordoit point , ni avec l'usage de ces remèdes , ni avec les principes de ceux qui proposoient ou célébroient des arcanes. On possédoit à la Charité , le *macaroni* , venu d'Italie , & qui étoit par-là regardé comme

d'autant plus précieux. Il falloit sûrement peu saigner, avec cette sorte de *panacée*; aussi saignoit-on peu à la Charité, dans les premières années de la fondation de cet hôpital. Peut-être même *Delorme* n'aimoit-il pas la saignée, & donnoit-il la préférence aux préparations d'antimoine?

Le règne de ce médecin, & celui des religieux Italiens, instituteurs de l'hôpital de la Charité, fut très-long. Un médecin qui vieillit dans un canton ou dans un hôpital, y laisse ordinairement une réputation proportionnée au nombre de ses années: une longue pratique, appuyée d'une suite infinie d'expériences, ne manque pas de faire une impression, de laquelle les hommes ne reviennent qu'après plusieurs générations; cette pratique fût-elle mauvaise, on aime à oublier les cas où elle n'a pas réussi: on multiplie; on ne cesse de vanter ceux où elle a paru favorable: les préjugés antiques ont plus de droit sur les hommes, que les vérités nouvelles les mieux établies. Il ne falloit donc qu'un usage, depuis long-tems reçu, du *macaroni*, pour en exalter les vertus; c'est ce qui arriva à l'hôpital de la Charité, pour lequel le peuple qui y avoit été traité par un remède ancien, étranger, inconnu, aisé à prendre, & appliqué dans presque toute sorte de cas, & sans saignée,

ne manqua pas de prendre une vénération particulière. Les motifs de cette vénération qui passoit des peres aux enfans, des maîtres, dans tous les métiers, à leurs apprentifs, se réduisoient aux idées vagues, que peut laisser un tissu d'histoires anciennes, mutilées & altérées par les tems.

La réputation de l'hôpital de la Charité est trop solidement établie, pour qu'il ne soit pas permis de dire ici, sans prétendre infirmer en rien l'idée favorable qu'on a de cet établissement, un des mieux ordonnés du royaume, que ce qu'on vient d'exposer, est un des principaux fondemens de la réputation de cet hôpital, pour la colique métallique. Cette réputation ne pouvoit, dans les derniers siècles, être acquise par aucun des hôpitaux de Paris, à cause du penchant naturel des hommes pour les remèdes inconnus. L'Hôtel-Dieu, dont les médecins furent la plupart opposés à l'usage de l'antimoine, donnoit un nouveau relief & un nouvel avantage à celui de la Charité, devenu l'asyle des remèdes chymiques, par-tout poursuivis, & pros crits par-tout. Le public a plus d'une fois protégé, avec enthousiasme, & adopté, sans nulle sorte de réserve, les remèdes les plus combattus dans leur origine; sur-tout, lorsque ce qu'on leur a d'abord opposé, a
été

été dicté par la passion, comme il ne faut pas avoir honte de convenir que cela est arrivé au sujet de l'antimoine.

Delorme mourut; les religieux Italiens furent remplacés par des François. *Hardouin de Saint-Jacques*, succéda à *Delorme*, & *Hardouin* fut remplacé par *Le Vasseur*, auquel succéderent *Colot* & *Imbert*. En ce tems-là, les disputes sur l'antimoine étoient cessées: on avoit sçu s'élever au-dessus des plaisanteries de *Guy Patin*; les *Valot* triomphoient, à proportion des persécutions qu'ils avoient essuyées: la circulation du sang occupoit tous les esprits qui, laissant à part, les disputes de chymie, ne penserent qu'au mouvement des liqueurs dans leurs vaisseaux, auxquels s'adaptèrent fort aisément les idées & les principes de *Botal*. On renouvela pour lors en France, au sujet de la saignée, ce qui s'étoit passé à Rome, du tems de *Celse*, sur le même sujet: *Sanguinem, incisâ venâ, mitti novum non est; sed nullum penè esse morbum in quo non mittatur novum est.* (*Cels.* lib. 2, c. 3.)

On commença donc à ébranler dans l'hôpital de la Charité l'empire du *macaroni*; ce changement ne se fit pas tout-d'un-coup, & sans de grandes difficultés. Que chacun se mette à la place d'un médecin nouvellement arrivé dans un hôpital, où il entend prôner une pratique qui y est établie depuis

long-tems , & qu'il voudroit cependant abolir. De quel art ne faut-il pas qu'il use, pour ramener des esprits difficiles , prévenus , nourris d'anciens préjugés , attachés à de vieilles constitutions , dont ils prétendent avoir éprouvé les bons effets , à des remèdes qu'ils ont vu long-tems employer , avec un succès qu'ils ne peuvent attendre d'aucun autre , sur-tout de ceux qui semblent évidemment opposés aux remèdes usités ? Rien ne paroïssoit plus contraire au *macaroni* , au *sucra* , (autre préparation particulière , venue d'Italie , qui n'étoit qu'une tablette de jalap ,) aux remèdes chymiques , que les délayans , les adoucissans , & sur-tout la saignée. D'ailleurs , s'il devenoit nécessaire de faire beaucoup plus de saignées qu'autrefois , cela exigeoit quelque changement dans la forme de l'administration de l'hôpital ; autre source de résistance à la multiplicité des saignées. Ces obstacles & bien d'autres qui en découlaient , arrêterent l'établissement de l'usage fréquent de la saignée , à la Charité. Il y a même toute apparence qu'il fut un tems où la saignée fut bornée aux maladies , avec beaucoup de fièvre & de chaleur , & qu'elle parut devoir être interdite dans les indigestions , les maladies catarrheuses , les rhumatismes , la fièvre tierce , la fièvre quarte , les menaces d'hydropisie , les paralysies , les coliques de toute espece , & sur-tout celle des

métaux : toutes ces maladies demeurerent sous le domaine du *macaroni* ; elles furent de son ressort & de celui des remedes qui pouvoient se ressentir d'une forte de luxe , qu'amenoient naturellement dans l'hôpital des fonds & des richesses plus considérables que dans son établissement.

Cependant la théorie de l'inflammation prenant le dessus dans les écoles de médecine , elle devint le principal objet des médecins , dans toutes les maladies : ils ne s'attachèrent qu'à la combattre , ainsi que ses suites. Tout le monde apprit à craindre l'inflammation , le feu , la gangrene : on voulut être rafraîchi , lavé , calmé , saigné ; au lieu que les anciens vouloient toujours être fortifiés , préservés des poisons , échauffés , en suivant les idées des médecins de leur tems , qui ne cherchoient que des remedes contre la malignité , pour purifier le sang , vider la bile & la pituite : la saignée prit entièrement le dessus sur tout autre remede. L'hôpital de la Charité fut mis au niveau de tous les autres : on y traita les malades , comme on les traitoit dans la ville : toutes les maladies qu'on avoit d'abord abandonnées au *macaroni* , lui furent enlevées ; à peine employa-t-on ce remede pour les apoplexies , pour la fièvre quarte , pour les hydropisies , qui devinrent même sujettes à la saignée. Il est vrai que la colique métallique

fut la maladie sur laquelle le *macaroni* parut le plus conserver de ses droits. La raison de cette exception tient à l'idée qu'on s'étoit formée de la colique, & de la nécessité du *macaroni*, bien plus qu'aux effets qu'on étoit accoutumé de voir produire à ce remède. En effet, il y avoit un nombre infini d'expériences rassemblées, qui prouvoient ou paroissoient prouver que le *macaroni* guérissoit, comme par enchantement, toutes les maladies. La somme de toutes ces guérisons étant bien plus considérable que celle des cures faites dans la colique métallique, maladie moins fréquente que bien d'autres, il semble qu'il étoit naturel, en suivant l'histoire des événemens, ou de conserver le *macaroni* pour toutes les maladies, ou de l'abandonner aussi pour la colique des ouvriers en métaux.

Voici ce qui perpétua vraisemblablement une partie de la réputation du *macaroni*, dans la colique métallique. Toutes les maladies furent censées dépendre de l'engorgement des vaisseaux, d'une perte d'équilibre entre les vaisseaux & la colonne des humeurs qu'ils contiennent : cette idée simple, mécanique, à la portée de tout le monde, séduisit tous les esprits. *Hecquet* publia, afficha, répéta ses idées. Il mit au grand jour un *Néologisme*, qui passa de la capitale dans les provinces, des écoles & des grandes

maisons dans les hôpitaux. On bannit, & on se flata de bannir pour toujours toutes fortes d'idées de miasmes, de poison, de semences particulieres des maladies. Tout ce que les anciens avoient mis dans l'esprit du peuple sur les qualités putrides, hétérogenes, déléreres, tout cela fut prosrit; mais la colique des métaux avoit son miasme, sa cause matérielle inhérente dans le corps, & indépendante des engorgemens des vaisseaux; & tout cela étoit si apparent: il étoit si clair aux yeux des médecins, tout comme à ceux des malades & des personnes qui les entouroient, que les parcelles des métaux, avalées, respirées, infusées dans le sang, nichées dans les entrailles, y faisoient des ravages, qu'il ne fut pas possible de se refuser à l'idée d'un remede contraire à ce miasme métallique, propre à le combattre & à le chasser. D'ailleurs, à proportion que les médecins ornoient leur esprit de la connoissance de l'inflammation des petits vaisseaux, des globules du sang, des loix de la circulation, des loix d'hydraulique, de l'anatomie & de la physique rationnelle, ils oublièrent entièrement toute idée de chymie. Ce qui tenoit à cet art, fut regardé comme si abstrait, si extravagant, & tellement éloigné des loix de l'œconomie animale, où tout fut changé

en moulins, pilons, leviers, pressoirs, & autres machines, qu'on ne fit plus de cas des *Paracelse* ni des *Vanhelmont*. On oublia le peu de chymie qu'on pouvoit sçavoir : cet art n'étant encore que dans son berceau, on se fit gloire de l'ignorer ; & par une suite de l'acharnement des derniers des Galénistes, contre les premiers chymistes, les épigrammes de *Guy Patin* acquirent de nouvelles graces & de nouvelles formes. On parvint à regarder tout ce qui étoit le produit des fourneaux, avec une sorte d'horreur, d'où s'ensuivit nécessairement une ignorance si profonde sur la nature des miasmes métalliques, qu'on voyoit pourtant être la cause de la colique métallique, qu'on ne fut point en état d'appliquer la maniere d'agir de ces miasmes, & la maniere de les expulser hors du corps, aux loix de la physique mécanique. On abandonna ces miasmes à l'action inconnue, mais anciennement & empiriquement adoptée, du *macaroni*. Ce remede les chassoit ou les corrigeoit, ainsi que le mercure guérissoit les maladies vénériennes, & le quinquina les fièvres intermittentes. L'effet de l'antidote sur le poison, regardé comme constant, chassa toute idée d'aucun autre remede possible ; il ne fallut pas même le chercher. On rappella, on com-

bina, on exagéra les effets salutaires de cet antidote : on se tut sur ses effets quelquefois pernicious.

Qu'auroit fait la saignée contre ce poison ? Comment étoit-il possible qu'on conçût le projet de la mettre à la place du *macaroni*, ni de faire partager avec la saignée, remède nouveau ou renouvelé, fourdement combattu, directement opposé aux préjugés populaires, les guérisons de la colique, par le *macaroni*, qui seul pouvoit tout, qui avoit tout fait, depuis long-tems, à lui seul, & auquel il restoit même d'anciens droits sur la plûpart des autres maladies ? Toute l'attention des médecins, tournée du côté de l'inflammation, des grands effets de la saignée & des relâchans, fit un objet entièrement séparé des coliques des ouvriers en métaux, qu'on continua de traiter, suivant la vieille méthode, à l'italienne, c'est-à-dire, sans sçavoir pourquoi. Eh ! comment l'auroit-on sçu ? Outre ce qui vient d'être remarqué, on commençoit à ne plus lire les Galénistes ; on n'avoit, sur la théorie & l'histoire de cette colique des métaux, d'autre ressource ni d'autres instructions, que ce qu'avoit écrit *Citois*, médecin de province. *Citois* avoit parlé de la colique de *Poitiers* ; *Colique de Poitiers*, *colique des potiers* : *Colica Pictonum*, *colica piclorum*. On avoit des idées confuses de

ces maladies, qu'on n'osoit identifier, qu'on vouloit différencier, sans sçavoir trop comment. *Citois* n'avoit pas manqué de crier à l'épidémie : une épidémie étoit, comme elle l'est encore aujourd'hui dans bien des têtes, fort éloignée, à plusieurs égards, des maladies ordinaires, & de la manière de les combattre. Il restoit peut-être quelque souvenir du reproche insultant qu'on avoit osé faire aux médecins de Paris, [dit M. *Astruc* (a) ;] *Inconsideratè, an malignè dicam, facultati nostræ inusta à Salmasio, qui narrat vidisse se, cùm ignorarent Parisienses medici qualis esset morbus, qui Piclavicæ colicæ nomen habet.* Les médecins de l'hôpital de la Charité, sur qui rouloit l'honneur des cures qui se faisoient dans cet hôpital, & qui jouissoient de toute la réputation de l'inconnu *macaroni*, voyoient régner, au sujet de la maladie métallique, une sorte d'incertitude, ou d'indécision dans les opinions, qui faisoit rejaillir sur eux d'autant plus de gloire, qu'ils étoient mieux instruits des hauts faits du spécifique. Enfin, les religieux successeurs des premiers instituteurs de la Charité, & qui avoient été évincés par la saignée peu connue à leurs prédécesseurs, voyoient, avec plaisir, le *macaroni* employé au moins sur les coliques des ouvriers en métaux : ils répan-

(a) *An morbo colicæ Pictonum dicto venæ sectio, in cubito ?*

doient , avec art , les merveilles du *macaroni* : tout cela faisoit qu'on étoit , sur cette matiere , dans une très-profonde obscurité ; on n'avoit aucune idée bien nette , bien précise ; la pratique n'étoit qu'une pure & simple imitation de celle qu'avoient suivi les anciens.

A peine les médecins de la Charité osèrent-ils changer le nom du *macaroni* , & en diminuer la dose , pour en diminuer la violence ! On le donnoit jusqu'alors à la dose d'un scrupule , & plus souvent d'un scrupule que moins. Il fut donné par grains , à dix ou douze , ou environ. Il fut nommé *mochlique*. Cette dénomination plus médicinale prit le dessus. Le *mochlique* entra dans tous les droits du *macaroni*. Il régna seul , d'une manière moins tyrannique , & mieux ménagée que le *macaroni* , qui avoit trop long-tems subjugué les esprits , & vivement secoué les corps des malades. Le domaine du *mochlique* fut ensuite ébranlé de plus d'une manière : la crainte des effets qu'il pouvoit produire , jetta de profondes racines dans les têtes récemment accoutumées à éviter toute cause d'inflammation. On redoubla de précautions , pour éviter les *qui-pro-quo*. On recueillit plusieurs histoires , qui prouvoient que quelques malades qui n'avoient pas la colique , ayant pris le *mochlique* , en étoient morts ; ce à quoi on ne prenoit pas garde , pendant

26 RECHERCHES SUR LE TRAITEM.

le cours du siècle précédent, puisque le *macaroni*, plus fort que le *mochlique*, étoit employé dans presque toutes les maladies. On voyoit encore, il y a environ quinze ans, cette sorte de crainte du *mochlique*, portée à un point considérable. *Samuel*, infirmier depuis plus de quarante ans, qui avoit été témoin de tous les reproches faits au *mochlique* par les partisans de la nouvelle pratique, & qui faisoit là-dessus plusieurs histoires, du tems de sa jeunesse, ne laissoit jamais prendre le *mochlique*, sans que le malade fût administré. Il étoit pénétré de respect pour ce remède; mais il craignoit sa férocité. Les malades même de l'hôpital, fort sujets à y revenir souvent pour la même maladie, sçavoient à quelles secouffes ils devoient s'attendre. Ils ne manquoient jamais de s'assembler en foule autour du lit de celui qui venoit de prendre le *mochlique*. Les convulsions, les vomissemens de sang, le transport des malades, dans l'effet du médicament, étoient regardés comme une révolution terrible, décisive. Les parens & les amis des malades accouroient au spectacle. Le *mochlique* agit, disoit-on: il va agir; il travaille: c'étoit l'oracle qui alloit parler; c'étoit la mine qui alloit éclater. Les jeunes médecins qui suivoient l'hôpital de la Charité, ne connoissoient rien, ni à la maladie, ni à la nature du remède, ils ne sçavoient

à quoi ils devoient attribuer les accidens dont ils étoient témoins : on leur cachoit tout , comme à des profanes trop curieux ; c'étoit une méthode antique & particuliere , de laquelle il ne falloit pas même demander les raisons. Mais tandis que *Samuel* , esprit ferme , droit , & qui avoit une très-grande expérience , encourageoit les malades à l'effet du *mochlique* , & que sans se trop flater sur les accidens qui pouvoient survenir , il montrait beaucoup de sécurité ; un amateur de la saignée , un partisan outré de la nouvelle médecine , *Staniflas* , infirmier , ne se plaçoit qu'à voir verser du sang , usant du privilége des religieux , qui décident les remèdes que le médecin a cru devoir laisser douteux , (*si videtur* ,) & qui font les premiers remèdes à un malade qui arrive , en l'absence du médecin. Il ne manquoit jamais de donner la préférence aux saignées , qu'il aimoit à compter par douzaines , par vingtaines , par trentaines. Après la sixième , il en falloit une septième , (suivant la manière proverbiale de s'exprimer ,) parce qu'il y a sept jours dans la semaine ; après la septième , une huitième , pour faire le compte rond ; & puis la neuvième , parce que numéro *Deus impari gaudet* , &c. &c. &c. *Staniflas* , homme d'ailleurs plein de piété , & très-respectable , s'attachoit fort scrupuleusement , pendant les effets du *mochlique* ,

28 RECHERCHES SUR LE TRAITEMENT

à en relever les suites fâcheuses & funestes ; il eût voulu qu'on saignât tous les malades également ; & s'il eût vécu , sûrement les coliques métalliques eussent été entièrement & promptement enlevées au *mochlique* : car *Samuel* finissoit sa longue carrière. Voilà le contraste singulier , & qui se renouvelloit , chaque jour , dans l'hôpital. Il servoit à augmenter l'embarras des jeunes médecins : on saigne , à toute outrance , d'un côté , & l'on ne saigne presque point de l'autre : des flots de sang répandus dans la plupart des maladies , annoncent quelque chose de bien extraordinaire , au sujet des autres , pour lesquelles on purge , on fait vomir , jusqu'à mettre les malades dans des convulsions , que quatre hommes ne peuvent contenir : les cris de douleur , de désespoir , de transport , font retentir les sales de l'hôpital. Il n'est pas rare de voir vomir jusqu'aux excréments. On ne sçait si un pareil orage est l'effet du remède , ou la suite de la maladie. Il n'y avoit d'autre parti à prendre , que celui de regarder le *mochlique* comme un spécifique féroce , mais respectable par son ancienneté. Il falloit publier que l'hôpital de la Charité étoit seul en possession de cet *arcane* redoutable , mais nécessaire , & que la colique métallique étoit hors de toutes les règles ordinaires : c'est le parti qu'on prenoit ; & voilà ce qui , joint à tout

ce qu'on a dit jusqu'ici , a fait regarder cet hôpital , comme l'asyle sacré des malades attaqués de la colique des métaux , rebelle à toute autre méthode.

Burette & Reneaume , médecins de la faculté de Paris , très-instruits , & qui laissent bien loin d'eux ceux qui les avoient précédés à l'hôpital ; (*Colot & Imbert*) porterent les premiers coups au *macaroni* , vers le commencement de notre siècle. Ils démasquèrent cet *arcane* , dont ils osèrent fixer les effets : c'est vraisemblablement à eux qu'est dûe la dénomination de *mochlique* , donnée au *macaroni* , diminué de sa dose , & restreint dans des bornes moins étendues. On sçait , par une thèse fameuse de M. *Dubois* , médecin de la Charité , le premier qui ait publié quelque chose d'intéressant sur le traitement de la colique métallique , dans cet hôpital , qu'ayant adopté & très-bien manié le tartre émétique , contre lequel on avoit tant crié , *Burette & Reneaume* n'hésiterent point de substituer quelquefois cet émétique au *mochlique* , diminutif du *macaroni*. Ils préféroient même le vin émétique au tartre stibié ; mais ce n'étoit encore qu'en tremblant , qu'on touchoit à la méthode de nos peres : on avoit mille reproches à lui faire , & l'on continuoit à l'encenser. M. *Dubois* demeura dans les mêmes principes & dans les mêmes bornes

de respect pour le *mochlique*. C'est à ce respect, sans doute, qu'est dûe la thèse; ce n'est qu'une espece de chant de reconnoissance pour l'ancien remede, une maniere de temple voué à la vieille idole, qui ne fut plus, depuis M. *Dubois*, perchée sur les échaffes de l'empyrisme. On prétendit, au contraire, l'étayer par une foule de raisonnemens, suivant les loix de la physique corpusculaire. *Lemery*, devenu célèbre par ses expériences & ses leçons chymiques, venoit de porter ses prétentions jusques sur les premieres parties des corps dont il régloit & devinoit la figure. Il rendit la chymie moins rebelle à la physique du tems; il réveilla les médecins *Cartésiens*; ceux-ci se crurent en droit de publier leurs théories legeres, parce que *Descartes* avoit créé la matiere *globuleuse*, & la matiere *striate*, petits êtres avec lesquels ce beau génie amusoit l'imagination bouillante des physiciens. Les médecins, à leur imitation, voulurent aussi avoir de l'imagination, & figurer les parties intégrantes des liqueurs du corps humain, celle des médicamens & des premieres parties métalliques.

M. *Le Hoc*, médecin, qui jouit aujourd'hui de la réputation la mieux méritée, porta au *macaroni* & au *mochlique* des coups encore plus forts, que *Burette*, *Renéaume* & M. *Dubois*. Il fixa de plus près, & la

colique métallique, & les moyens par lesquels on la combattoit. Il essaya d'assujettir entièrement cette maladie aux méthodes communes. Il employoit, (outre le *mochli-que* ,) entr'autres remèdes très-connus , 1^o le tartre stibié, 2^o quelquefois la saignée. Oui, l'on a vu ce grand praticien faire saigner dans la colique métallique, faire saigner, ou au bras, ou au pied ou à la veine jugulaire, suivant les accidens, & lorsqu'ils se trouvoient de nature à exiger la saignée, plutôt que les purgatifs & les calmans. (*M. de la Breuille* a suivi la même méthode, avec beaucoup de succès.) On a vu *M. Le Hoc* insister sur les calmans, plus que ses prédécesseurs. Les observations que sa longue expérience l'a mis à portée de faire, ses remarques sur cette maladie, qu'il a vue, dans sa jeunesse, assujettie au pur empyrisme, formeroient un ouvrage précieux, qu'il seroit bien à souhaiter qu'il voulût publier & joindre aux sçavantes & élégantes *Réflexions* de *M. Combustus*, sur cette matière. C'est *M. Le Hoc* qui doit être regardé comme le fondateur d'une méthode que le tems développera & perfectionnera encore plus qu'elle n'est aujourd'hui. C'est *M. Le Hoc* enfin qui a singulièrement contribué à chasser de l'hôpital de la Charité, & le *macaroni*, & son dimi-

32 RECHERCH. SUR LE TRAIT. &c.

nutif le *mochlique*. Un religieux, successeur de *Samuel* & de *Staniflas*, (P. *** ,) beaucoup plus instruit que ses prédécesseurs , conduit par les lumieres de la bonne chymie , & de profondes connoissances en pharmacie , a achevé de sentir & de faire sentir les inconvéniens du vieux *mochlique*. Il n'est plus question de cette composition , à l'hôpital de la Charité de Paris , depuis quelques années. On n'y emploie d'autre émétique que le tartre stibié , ou d'autres vomitifs moins efficaces. Il faudra examiner dans la suite , jusqu'à quel point ce remede doit jouir de la réputation particuliere & exclusive , qu'on avoit fait au *macaroni* & au *mochlique*. On traitera alors des autres remedes usités autrefois & aujourd'hui , pour la colique métallique , à l'hôpital de la Charité.

La suite dans les Journaux suivans.



OBSERV.

O B S E R V A T I O N

Sur une Hydrophobie spontanée , très-singulière , par M. MAZARS DE CAZELES , médecin à Bedarieux (a).

La nommée Ricard , âgée de cinquante-cinq ans , femme très-raisonnable , d'une constitution bilieuse , habitante du fauxbourg de Bedarieux , essuya constamment , les quatre premiers mois d'onze grossesses qui se succéderent , à environ deux ans de distance l'une de l'autre , & dont elle se tira toujours heureusement , l'hydrophobie la plus surprenante ; elle se déclaroit d'abord après la conception , par quelque éloignement à boire , & ensuite par une si grande horreur de la boisson , qu'elle étoit non seulement réduite à la dure nécessité de s'en priver , & de tout mets liquide , mais encore à ne pouvoir souffrir que les autres bussent en sa présence.

La vue & le murmure de l'eau ne lui

(a) Cette Observation a été lue , à la suite de la description d'une catalepsie , dans la séance publique de l'académie des sciences de Beziers , le 26 Août dernier. Nous avons été forcés de séparer ces deux Observations , par rapport au peu de place qui nous reste à remplir dans ce Journal.

étoient pas moins insupportables, & lui cau-
soient des frémissemens & les défaillances
les plus alarmantes; enforte que, lorsqu'on
étoit obligé d'en avoir chez elle, on avoit
la précaution, pour obvier à ces accidens,
(qui ne furent jamais cependant accompa-
gnés d'envie de mordre,) de la tenir dans
des endroits cachés, & quand on la verfoit
d'un vase dans un autre, de le faire avec
tant de menagement, qu'elle ne pût point
en entendre le bruit.

Le dépériffement dans lequel cette funeste
aversion la jettoit de jour en jour, la soif
dont elle étoit dévorée, & les autres besoins
de la vie, lui prêchoient, avec tant d'éner-
gie, contre la répugnance involontaire
dont elle étoit la victime, & la menaçoient
de si grands dangers, qu'il n'y eut pas d'ar-
tifice & de violence qu'elle ne mît en usage,
pour se tromper elle-même & se contrain-
dre à boire; mais les changemens que la
grosseffe avoit produit dans son corps,
avoient si fort effarouché l'imagination,
que les efforts de la raison furent toujours
inutiles; & en attendant l'époque, où celle-
ci rentroit peu-à-peu dans ses droits, l'in-
fortunée hydrophobe n'avoit d'autre parti
à prendre, lorsque des affaires pressantes
l'obligeoient de traverser la riviere pour se
rendre à la ville, que de se boucher les
oreilles, de se bander les yeux & de se

faire conduire ainsi, comme malgré elle, en s'accrochant aux bras de deux amies, jusqu'à ce qu'elle eût passé le pont, où la singularité de la scène appelloit, toutes les fois, nombre de spectateurs.

OBSERVATIONS

Sur la guérison de deux Cancers ulcérés ; dont un au visage , & l'autre à la mamelle ; par l'usage de la Ciguë ; par le sieur DECÔTES , fils , chirurgien à Méru en Beauvaisis.

Il y a peu de personnes qui , après avoir eu la Dissertation sur la ciguë, par M. Storck, ne se soient crues en état de guérir toutes sortes de cancers avec son extrait. Je ne rougis point de dire que je suis de ce nombre, &c. que j'ai pensé comme elles, qu'il n'étoit question, pour guérir ces sortes de maux, que de faire prendre ce remède ; mais l'expérience m'a prouvé le contraire. En effet, je l'ai mis en usage dans plusieurs occasions semblables, sans un succès parfait : il a diminué le mal, sans le détruire ; je ne sçavois à quoi attribuer ce défaut. Après plusieurs réflexions, j'ai conjecturé que la guérison pouvoit dépendre de la préparation de l'extrait ; & j'ai conclu de-là, que je ne devois

dorénavant me servir , que d'extrait préparé par un habile apothicaire ; de plus , comme la matiere dissoute par ce remede , n'est point emportée par des évacuations sensibles , j'ai pensé que pour faciliter son action , & le faire passer librement dans le sang , il étoit d'une nécessité indispensable de purger souvent , & de trouver pour cet effet un purgatif convenable : j'en avois mis plusieurs en usage , sans qu'aucun m'eût réussi. Il me fallut donc en chercher d'autres : j'ai cru en avoir trouvé un , tel que je le desirois , dans la pâte alexitere de Rotrou , plusieurs auteurs d'ailleurs la conseillant dans les squirrhes , cancers , &c. J'ai eu la satisfaction , dans la suite , de réussir par son moyen ; c'est ce que l'on verra ci-dessous.

On avoit dépeint à mademoiselle Davejan , dame du marquisat de Sandricourt , le triste état dans lequel étoient les malades qui font le sujet des Observations suivantes. Il n'en falloit pas tant pour intéresser sa générosité qui n'a point de bornes , lorsqu'il est question de soulager les malheureux ; quoique ces pauvres gens ne fussent point ses vassaux , elle m'a chargé , (comme chirurgien de sa maison ,) d'en avoir tout le soin possible , & de leur procurer au moins quelque soulagement. En conséquence , elle a fait venir , à ses frais , de chez M. Juliot , son apothicaire , demeurant rue sainte Mar-

guerite, fauxbourg S. Germain, à Paris, toutes les drogues nécessaires pour leur traitement.

- La première personne que j'ai traitée, fut la nommée Marie-Françoise Grandeuil, fille âgée de vingt-neuf ans, de la paroisse de la Ville-neuve-le-Roi, diocèse de Rouen, élection de Pontoise, d'un tempérament phlegmatique & naturellement timide. Je lui avois déjà fait prendre de l'extrait de ciguë, pendant long-tems, sans pouvoir la guérir : j'avois moi-même préparé cet extrait ; & comme j'étois persuadé que j'avois mal réussi dans la préparation, d'où pouvoit dépendre l'effet, j'ai conclu que c'étoit ma faute & celle des purgatifs que j'avois mis en usage : en conséquence, je me suis déterminé à la traiter de nouveau, en observant les précautions que j'ai cru devoir prendre, ainsi que je le dis ci-après.

Cette fille, au mois de Février 1760, sentit sa mammelle droite se gonfler, avec une douleur qui, peu-à-peu a augmenté, & est devenue brûlante, piquante, &c. Elle prit la couleur pourpre, & ensuite devint livide ; enfin, vers la fin de Juin, la peau s'ouvrit, à la partie supérieure & antérieure, avec beaucoup de douleurs. Il se forma un ulcère chancreux, qui répandoit une sanie puante, glutineuse, un peu

38 OBSERV. SUR LA GUÉRISON

jaunâtre & extrêmement âcre; cette ouverture ne lui procura aucun soulagement : en outre, elle avoit cinq glandes, disposées en forme de couronne, à la partie supérieure de sa mammelle, chacune de la grosseur d'un œuf de pigeon, dont une s'ouvrit le 11 Novembre suivant, & deux autres, à la fin de Février 1761; tous ces maux étoient accompagnés d'une petite fièvre lente, qui cependant n'altéroit en rien son appétit, & n'empêchoit pas son corps de faire toutes ses fonctions; elle étoit d'ailleurs bien réglée.

Le 16 Mai 1761; je lui donnai des pilules de ciguë, du poids de huit grains chacune, pour prendre une au matin, & une au soir : je les augmentai, tous les quatre jours, de deux grains chacune : le 5 Juin suivant, n'ayant plus d'extrait de ciguë à lui donner, elle fut une huitaine de jours, sans en prendre; dès ce tems-là, elle se trouva beaucoup mieux; la sanie qui découloit des différens ulcères de sa mammelle, s'étoit changée en un pus très-louable. Le 13 dudit mois, elle reprit l'usage de la ciguë, & je continuai d'augmenter les doses par gradation, comme ci-dessus, jusqu'au 2 Juillet; alors chaque pilule étant du poids de vingt-huit grains, je jugeai à propos de ne les plus augmenter, attendu qu'elles opéroient suffisamment. En effet,

on s'appercevoit de jour en jour, que ses ulceres diminueoient de grandeur, & les deux glandes restantes de volume; ses douleurs étoient entièrement détruites, excepté que de tems-en-tems, elle sentoit quelques petits élancemens dans l'intérieur de la mamelle, & quelques tiraillemens, lorsqu'elle étendoit le bras; mais tous ces accidens ne furent pas de longue durée: au commencement d'Août, ils disparurent entièrement; enfin, vers le 8 du mois de Septembre, tout fut cicatrisé, & les deux glandes parfaitement fondues. Elle a, après cela, usé encore de la ciguë, pendant une douzaine de jours; ses règles qui ont paru exactement dans le tems, ne lui en ont point interrompu l'usage.

Il faut remarquer que pendant tout le traitement, & même depuis sa guérison, elle a été purgée tous les huit jours, avec douze grains de pâte alexitere de Rotrou: ce purgatif l'a toujours fait évacuer douze ou quinze fois, rarement moins.

DEUXIEME OBSERVATION.

Dominique Cheron, de la paroisse de Menouville, élection de Pontoise, âgé de trente-deux à trente-quatre ans, d'un tempérament mélancolique, portoit, depuis le mois de Mars 1758, un cancer au visage, qui avoit fait des progrès si rapides, que

vers la fin de Mai de cette année 1761, il n'avoit plus aucuns traits humains ; toute sa face ne présentoit qu'un ulcere affreux : le nez & presque tout son cartilage avoient disparu ; en outre, il lui étoit survenu, depuis un an, dans le dos, un ulcere de même nature, qui s'étoit accru au point qu'il occupoit un espace aussi grand que les deux mains ; & il répandoit, comme celui du visage, une humeur sanieuse, & en si grande quantité, que quatre serviettes en étoient abreuvées chaque jour ; l'odeur qui s'en exhaloit, étoit si puante, que personne ne pouvoit supporter son approche.

Dans cet état, après avoir épuisé toutes les ressources ordinaires de l'art, il me pria de lui procurer quelque soulagement, & je ne vis d'autres moyens, que de le mettre à l'usage de la ciguë. En conséquence, je le purgeai avec les minoratifs, le 29 Mai dernier ; & le 30, je lui donnai des pilules de ciguë, du poids de neuf grains, chacune desquelles il prit trois par jour, une au matin, une à midi, & l'autre au soir : je ne lui prescrivis aucun régime, persuadé que quand je lui en aurois prescrit un, il ne l'auroit point observé : j'augmentai chaque pilule de quatre grains, tous les quatre jours ; dès le 23 Juin, la suppuration & la douleur de l'ulcere du dos étoient considérablement diminuées ; mais le visage étoit toujours dans le même

état. Ce jour-là, je fis une méprise qui lui fut avantageuse ; je me trompai, en faisant des pilules : au lieu de les faire du poids de trente-trois grains chacune, selon l'augmentation graduée que j'avois observée jusqu'à ce jour, je les fis de quarante-deux ; ce qui faisoit tout d'un coup treize grains d'augmentation pour chaque pilule, au lieu de quatre : je ne m'apperçus de cette erreur, qu'après qu'il ne fut plus tems. Dès le lendemain du jour qu'il commença l'usage de cette grande dose, ses yeux s'obscurcirent au point qu'il ne pouvoit presque plus distinguer aucun objet : cet accident qu'on sçait être un des mauvais effets de la ciguë, n'a cependant eu aucune suite fâcheuse ; il s'est dissipé de lui-même, au bout de dix jours : j'ai seulement observé, pendant qu'il a existé, de ne point augmenter la dose de la ciguë.

Pendant tout le tems qu'a duré cette espece d'aveuglement, sa guérison a avancé avec tant de célérité, que, le 10 de Juillet, l'ulcère du dos étoit parfaitement cicatrisé : le visage guérissoit à vue d'œil ; il n'en souffroit presque pas, & l'odeur cadavéreuse ne se faisoit plus sentir. Le 11, je fis mes pilules de quarante-huit grains chacune, bien résolu en même tems de m'en tenir à cette dose, persuadé qu'elle étoit suffisante pour procurer à mon malade une guérison parfaite : en effet, à la fin du mois de Septembre suivant, il fut entièrement guéri.

42 OBS. SUR LA GUÉRISON, &c.

Malgré la guérison, je lui ai fait continuer ses pilules jusqu'au 15 Octobre : je ne me suis servi d'aucune fomentation. Il a été purgé exactement tous les huit jours, ainsi que la fille qui fait le sujet de la première Observation, avec douze grains de pâte alexitere de Rotrou, qui lui a toujours procuré douze ou quinze selles ; & vers la fin de sa guérison, elle lui a excité le vomissement. Ne pourroit-on pas dire que ce purgatif a autant contribué à la guérison de ces deux malades, que la ciguë, & qu'il sympathise le mieux avec elle ; c'est ce que l'expérience décidera.

La pâte alexitere de Rotrou se fait avec des pignons d'Inde, dont on ôte l'écorce. On réduit l'amande en pâte fine, & on en tire l'huile à la presse. On fait sécher à l'air sec, & puis on la passe par un tamis : Prenez une demi-livre de cette poudre ; viperine de Virginie, quatre onces ; tartre blanc, une once : mettez en poudre, & laissez le tout un mois au soleil. On en fait des pilules avec du vin d'Espagne, ou tout autre menstree.

Nota. Nous avons appris que les deux Observations de M. Decôtes ont été publiées dans un Ouvrage périodique, depuis que l'auteur nous les a envoyées. Nous avertissons que désormais nous mettrons *au rebut* celles qui paroîtront, dans quelque ouvrage que ce soit, avant que nous les ayons rendu publiques.

LETTRE

De M. LECHANDELIER, apothicaire à Rouen, contenant le détail de quelques expériences chymiques, à M. VANDERMONDE, auteur du Journal.

MONSIEUR,

L'objet des petites expériences, dont j'ai l'honneur de vous envoyer le détail, vous paroîtra, sans doute, peu intéressant; cependant, comme une notion en chymie, conduit naturellement à une autre, vous trouverez, peut-être par-là, ce récit moins indifférent. C'est à vous, Monsieur, de décider s'il mérite d'occuper une place dans votre Recueil.

Retirer l'huile des œufs, par élixation & torréfaction, est une opération si triviale, qu'il semble qu'elle ne doive captiver l'attention, que de ces artistes scrupuleux, toujours jaloux de donner à leurs opérations le dernier degré de perfection. On ne connoît, dans cette huile, qu'un défaut plus ou moins considérable, mais toujours inévitable; c'est l'odeur d'empyreume que lui donne la torréfaction, en altérant sa douceur, qui paroît cependant nécessaire: aussi

trouvons-nous dans les auteurs un moyen de réparer cette imperfection , en exposant l'huile à la rosée , pendant un tems considérable.

Mais obtenir l'huile d'œuf par la désunion de ses principes , & sans le secours du feu , est un moyen que je n'ai vu jusqu'ici dans aucun auteur. L'esprit de vin rectifié ; & lui seul , si je ne me trompe , est un intermédiaire capable de décomposer le jaune d'œuf. Il s'unit aisément à son huile , malgré la substance aqueuse & mucilagineuse , avec laquelle elle est naturellement & essentiellement combinée ; & il l'abandonne ensuite , en les noyant dans l'eau , avec laquelle il a plus d'affinité.

Cette proposition n'est ni le fruit de la lecture , ni celui de mes réflexions. J'avoue que c'est purement au hasard , que je dois cette petite découverte , sans doute plus curieuse qu'utile. Il n'est personne peut-être , dans les trois corps de la médecine , qui ne connoisse l'usage de l'eau chargée de nître , & coëffée d'esprit-de-vin camphré. Ceux qui sont un tant soit peu versés dans la chymie ; sçavent que l'esprit-de-vin , se confondant avec l'eau , abandonne le camphre , qui se réunit à la superficie. Ils n'ignorent pas non plus que le jaune d'œuf étant composé d'huile & d'eau , unis

par une substance mucilagineuse, est un moyen d'union entre les substances résineuses & aqueuses; ainsi il n'est pas douteux que cet intermede ne soit usité familièrement; pour obvier à la révivification du camphre.

Mais ce que j'ai eu occasion d'observer une fois, a pu échapper à la vigilance de l'artiste le plus attentif, puisque la seule négligence d'un malade me l'a procurée. Etant dans le cas de garder chez moi, un jour entier, une dose de cette eau, j'aperçus un peu d'huile visiblement séparée, qui surnageoit l'émulsion animale: je ne présimai pas que la partie du camphre, qui étoit dissoute dans cette huile, eût aucune part à son extraction que j'attribuai uniquement à l'esprit-de-vin, & je fis les petites opérations suivantes.

1° Je pris le jaune d'un œuf de poule; je le privai exactement de tout le blanc, & je le délayai dans sept onces d'eau fraîche, pure & sans aucune addition; cette eau resta teinte & nébuleuse: presque tout le jaune d'œuf se précipita au fond, sans être décomposé; il ne parut pas une seule goutte d'huile, même après trente-six heures. Je ne fus pas surpris: c'étoit effectivement ce que je devois en attendre.

2° Un jaune d'œuf ne s'est uni qu'avec

peine , avec deux gros d'huile de térébenthine ; la consistance du jaune d'œuf n'a point été augmentée par ce mélange qui , étendu dans sept onces d'eau fraîche , n'a donné aucune apparence d'huile , après quarante-huit heures de repos ; mais tout le jaune d'œuf combiné avec l'essence de térébenthine , a occupé la partie supérieure de l'eau , dont l'inférieure est restée presque limpide.

3^o Une once d'eau-de-vie de vin a été mêlée avec un jaune d'œuf , sans augmenter sa consistance ; & étendu ensuite dans sept onces d'eau , le jaune s'est précipité , l'eau est restée teinte & nébuleuse , sans aucune apparence d'huile.

4^o Je me suis cru alors bien autorisé à penser que l'esprit-de-vin rectifié étoit le seul intermede capable de décomposer le jaune d'œuf. J'ai pris un jaune d'œuf frais ; je l'ai mêlé parmi deux gros d'esprit-de-vin rectifié : ce mélange s'est épaissi , & a pris la consistance de beurre ; l'ayant ensuite étendu & délayé dans cinq onces d'eau fraîche , je l'ai abandonné , pendant vingt-quatre heures ; & il a donné une portion d'huile bien sensible.

5^o J'ai fait la même chose avec le jaune d'un œuf gardé huit jours , & il a produit les mêmes phénomènes ; mais l'huile réunie

dans le col de la phiole , étoit visiblement plus abondante.

6° Un gros d'esprit-de-vin mêlé avec un jaune d'œuf , l'a épaissi autant que les précédens ; & quoiqu'il paroisse que c'est dans ce tems que s'opere la désunion de ses principes , cependant délayés dans cinq onces d'eau , ils n'ont point donné d'huile en vingt-quatre heures : j'y ai ajoûté un gros d'esprit-de-vin , mais l'eau a resté trouble ; & vingt-quatre heures après , elle n'a montré encore aucune apparence d'huile , d'où il est aisé de conclure , premièrement , qu'un gros d'esprit-de-vin ne suffit pas pour dominer la partie aqueuse d'un jaune d'œuf , & le décomposer , en s'emparant de son huile ; secondement , que l'esprit-de-vin devient inutile , quand le jaune d'œuf est étendu dans l'eau , parce qu'il se confond avec elle , & qu'il n'a plus d'action sur l'huile.

7° Quatre jaunes d'œuf gardés huit jours , bien unis avec une once d'esprit-de vin rectifié , délayés ensuite dans vingt onces d'eau fraîche , ont produit , en vingt-quatre heures , de l'huile assez considérablement : l'eau étoit laiteuse , quoiqu'il se fût précipité un sédiment abondant. Après avoir retiré cette huile , j'ai essayé d'éclaircir l'eau , en précipitant toute la substance émulsive , par le moyen de douze grains d'alun ; cette eau , après vingt-quatre heures , s'est trouvée éga-

lement laiteuse; mais elle avoit donné un tant soit peu de nouvelle huile : il en a même paru encore , plusieurs jours de suite ; mais l'eau contracta une odeur fétide, qui empêcha de pousser plus loin cet examen : toute cette huile réunie , se trouva peser trois gros ; mais elle n'étoit pas lavée , ni parfaitement privée d'eau.

8^o Pour sçavoir si cette quantité d'esprit-de-vin étoit suffisante pour priver quatre jaunes d'œuf de toute leur huile , j'ai pris de nouveau quatre jaunes d'œufs gardés ; j'y ai mêlé exactement une once & demie d'esprit-de-vin , & je les ai délayés ensuite dans trente onces d'eau fraîche , qui tenoient douze grains d'alun en dissolution : le lendemain , l'eau étoit assez claire , & le sédiment mieux précipité , que dans l'expérience précédente : j'ai recueilli l'huile , que j'ai mis sur un entonnoir bouché par son bec ; & lorsque l'eau qui s'étoit trouvée recueillie avec l'huile , en a été bien séparée par résidence , j'ai débouché l'entonnoir , pour laisser couler l'eau : j'ai confondu l'huile obtenue du dernier procédé ; je les ai lavées , en les agitant avec de l'eau fraîche ; & après avoir répété plusieurs fois la même manœuvre , j'ai trouvé que ces huit œufs avoient produit six gros d'huile assez bien dépouillée de l'humidité étrangere.

Il me reste à observer que cette eau soumise à la distillation, a donné un peu d'esprit inflammable, & qu'il y a lieu de douter si l'huile, tirée par cette méthode, est incorruptible.

CONCLUSION. Les huiles grasses sont indissolubles dans l'esprit-de-vin ; aussi les amandes traitées comme le jaune d'œuf, n'ont-elles pas été privées de leur huile ; & quoiqu'il y ait beaucoup d'analogie entre l'huile d'œuf & les huiles grasses, il semble cependant qu'elle n'est pas tout-à-fait la même, & qu'elle ne devrait pas être confondue indistinctement dans la même classe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

R E F L E X I O N S

Sur une Maladie des yeux, où l'on indique la véritable cause des accidens qui surviennent à l'opération bien faite de la cataracte par extraction, & où l'on propose un moyen pour y remédier ; par M. DEMOURS, médecin de la faculté de Paris, oculiste & censeur royal.

Après avoir examiné, avec la plus grande attention & à diverses reprises, les yeux de
Tome XVI, D

M. de F. *** , en les exposant successivement à une lumière directe ou oblique , & en les regardant de front ou latéralement ; nous avons remarqué , dans chacun , une opacité qui en obscurcit les prunelles. Nous avons observé aussi beaucoup de liberté dans les mouvemens de constriction & de dilatation de l'une & de l'autre pupille , & un mouvement de vacillation dans les globes. L'opacité des crySTALLINS n'est pas égale dans les deux yeux. Elle est plus étendue , plus uniforme & plus considérable à l'œil droit ; l'est moins au gauche , où l'on apperçoit cependant un point très-blanc , du côté du grand angle , tandis que tout le reste du crySTALLIN est simplement louche , ou à demi-transparent , & qu'il reste même , du côté du petit angle , une portion de ce corps qui est encore dans son état naturel , & qui laisse voir une partie de la prunelle. Les cornées sont saines , ainsi que les membranes extérieures des yeux.

Voilà les remarques que nous avons faites , par l'examen des parties affectées. Voici celles que M. de F. *** nous a communiquées lui-même touchant l'histoire de sa maladie.

Dès l'âge de deux mois , une tante attentive , en le regardant dans son berceau , lui apperçut des taches dans les yeux , & observa de plus un mouvement de vacillation dans les globes.

Dans la suite, on remarqua encore qu'il ne témoignoit jamais aucune joie, lorsqu'on lui présentoit quelque joujou en face du jour; qu'il sourioit au contraire, & marquoit beaucoup d'empressement pour l'avoir, quand on le lui montrait dans un jour favorable à ses yeux, c'est-à-dire, lorsqu'il avoit le dos tourné du côté de la fenêtre.

Il a eu, toute sa vie, beaucoup de peine à lire & à écrire, ce qu'il ne pouvoit même faire, qu'en mettant presque le nez sur le livre ou sur le papier, au point de se le barbouiller d'encre, en écrivant.

Il pouvoit cependant appercevoir la lune; dans une belle nuit. Il voyoit même quelques-unes des étoiles, de la première ou de la seconde grandeur.

A l'âge d'environ vingt ans, ayant par hazard essayé de voir, avec une forte loupe, & s'étant apperçu qu'il en tiroit du secours, il a toujours fait usage, depuis, de verres d'un foyer très court.

Jusqu'à l'âge d'environ vingt-sept ans, il ne s'étoit jamais servi que d'un œil, soit pour lire, soit pour écrire, comme il est ordinaire aux personnes qui ne voient que de très-près.

En 1742, il fit une chute; & c'est depuis cette chute, que l'œil droit, le seul dont il tiroit avec peine quelque service, s'est insensiblement obscurci au point qu'il n'en

apperçoit que le jour & les couleurs frappantes.

Depuis, il a mis le gauche à des épreuves, dont il ne le soupçonnoit aucunement capable, & a été surpris d'en tirer le même service, qu'il avoit auparavant tiré du droit. Il peut aujourd'hui encore lire avec cet œil, & par le secours d'une forte loupe, dans d'assez petits caractères.

M. de F... a ajouté à ce récit, qu'il n'a jamais ressenti de douleur considérable ni opiniâtre à la tête ni aux yeux, ni aucune pesanteur, soit fixe, soit passagère, sur les sourcils, & qu'il a toujours joui d'une parfaite santé, qui est autant le fruit de sa bonne constitution, que de sa tempérance.

Il est âgé d'environ quarante-sept ans, & d'un tempérament sanguin & bilieux. Il a les yeux à fleur de tête, & un peu gros. Il est d'une taille ordinaire, & d'un embonpoint au-dessus du médiocre.

Tels sont les symptômes qui caractérisent la maladie pour laquelle nous sommes consultés. C'est d'après eux qu'il faut en établir le diagnostic, le pronostic & la curation.

Nous tâcherons donc de prouver par les observations préliminaires, ci-dessus ;

1^o Que M. de F... a des cataractes sur les deux yeux ;

2^o Que ses cataractes sont de naissance, ou ont commencé peu de temps après ;

3^o Qu'elles ne sont point adhérentes ;

4^o Qu'il est possible qu'elles soient inhérentes , à raison de leur ancienneté , & que la capsule du crySTALLIN soit elle-même affectée ;

5^o Qu'elles sont par conséquent de l'espèce douteuse ;

6^o Que l'organe de la vue est sain , tant du côté de l'œil droit , que du côté de l'œil gauche ;

7^o Que le seul moyen qu'on puisse tenter pour rendre la vue , est de faire l'extraction du crySTALLIN ;

8^o Que les raisons qui peuvent déterminer à cette opération , prévalent sur celles qui pourroient en dissuader ;

Que M. de F... ait des cataractes (1) ; c'est ce qui ne sçauroit être révoqué en doute. Il suffit de porter les yeux sur ses prunelles , pour s'en convaincre.

Ces cataractes sont de naissance , ou bien elles ont commencé presque aussitôt après (2). La preuve en est , qu'à l'âge de deux mois , on lui apperçut déjà des taches dans les yeux , & que la vue étoit incertaine & vacilloit. Les enfans ne commencent à distinguer les objets , qu'à l'âge de six semaines ; mais alors ils peuvent fixer ceux qu'on leur présente ; c'est ce que ne pouvoit faire M. de F... à l'âge de deux

mois , parce qu'il avoit déjà des taches dans les yeux , c'est-à-dire , de l'opacité dans les crySTALLINS ; car si ces taches avoient été extérieures , elles auroient été précédées d'inflammation , de larmoyement & de chassie ; accidens qui n'auroient pas échappé à l'attention des parens , qui n'en ayant jamais rien dit , n'ont par conséquent jamais rien apperçu de semblable. Sont-elles de naissance ? C'est-à-dire , quelques portions laiteuses se seroient-elles glissées dans le crySTALLIN , & confondues avec cette humeur , qui est très-molle dans le fœtus ? Ou sont-elles postérieures à la naissance , & occasionnées par quelque forte compression sur les yeux , dans le tems de l'accouchement ? C'est ce qui est aussi difficile à déterminer , qu'indifférent à sçavoir.

Les cataractes peuvent être *adhérentes* ou *inhérentes*. Nous appellons *cataractes adhérentes* celles où l'uvée a contracté des adhérences avec la capsule du crySTALLIN , & alors la prunelle n'a plus aucun mouvement , ce qui en est le signe diagnostique. Elles sont *inhérentes* , quand le corps du crySTALLIN , qui , dans l'état naturel , est simplement enveloppé de sa capsule , s'y colle , de manière à ne faire qu'un corps avec elle.

Il n'est aucun signe qui puisse faire connoître si une cataracte est *inhérente* ou non.

Nous disons donc que celles dont il s'agit, ne sont point *adhérentes* (3), puisque les prunelles ont beaucoup de liberté dans leurs mouvemens ; mais qu'il seroit possible qu'elles fussent *inhérentes* (4), à raison de leur ancienneté, & qu'il se pourroit même que la capsule du crystallin fût aussi altérée, ce dont il ne peut y avoir encore de signe.

Il s'ensuit de-là, qu'elles sont de l'espèce douteuse (5), sur-tout si on fait attention aux points blancs qu'on y apperçoit, & à quelques inégalités dans le ton de leur couleur.

L'organe immédiat de la vue (6) est en bon état, puisque l'œil droit, dont la cataracte a fait ou naturellement, à raison de quelque vice dans les humeurs, ou à l'occasion d'une chute, des progrès plus rapides, entrevoit cependant le jour & les couleurs les plus frappantes, & que M. voit encore à lire de gauche.

La difficulté qu'il a de voir, ne venant donc que de ce que les rayons de lumière sont, en partie, interceptés, après leur entrée dans la prunelle, par l'opacité du crystallin, il s'ensuit qu'on ne peut rétablir la vue (7), qu'en écartant cet obstacle, & qu'il faut, pour cela, recourir à l'opération.

Elle peut se faire de deux manieres ; savoir, par abaissement ou par extraction.

Celle par extraction, est préférable, dans ce cas, à raison de l'ancienneté de la cataracte, qui a au moins dix-neuf ans, & qui date, peut-être, du moment de la naissance, ou de plus loin encore, à raison des *inhérences* qu'elle peut avoir contractées avec la capsule, & de l'altération possible de cette même capsule, dont on sera vraisemblablement obligé de détacher la partie antérieure, pour l'enlever avec le crys-tallin.

Pour éviter certains accidens qui ne sont que trop fréquens, à la suite de l'extraction de la cataracte, tels que la chute de l'uvée, & les cicatrices de la cornée, qui proviennent de la réunion tardive & imparfaite des lèvres de la plaie faite à cette membrane; nous croyons qu'on pourroit employer un autre bandage que celui dont on se sert en pareil cas. C'est en effet du bandage, que dépendent les accidens dont nous venons de parler;

Il est certain qu'une compression trop lâche de l'œil, lors du premier appareil, peut donner lieu à la sortie de l'uvée, par l'ouverture pratiquée à la cornée. Il n'est pas moins certain qu'une compression trop forte peut aussi occasionner des adhérences de l'uvée, avec les lèvres de la plaie de la cornée, en exprimant l'humeur aqueuse,

à mesure qu'elle se régénère, & en tenant ainsi ces deux membranes trop long-tems appliquées l'une contre l'autre. D'ailleurs le bandage le mieux fait peut se déranger par la faute du malade ; l'inégalité de la compression dans un bandage même, qui ne seroit ni trop ferré, ni trop lâche a encore des inconvéniens, si elle porte sur certains points de la cornée, plus que sur tout le reste de cette membrane, il en résultera que les lèvres de la plaie ne s'affronteront pas exactement, qu'elles ne se remettront pas dans leur situation respective, qu'elles bâilleront même en quelques endroits, où il ne manquera pas d'arriver de la suppuration. De-là, ces cicatrices qui décelent les traces de l'instrument : de-là ces infiltrations entre les lames de la cornée, qui défigurent l'œil, & qui affectent plus ou moins la vue. Un juste milieu entre ces différens excès, est difficile à rencontrer. Comme il n'est pas possible d'établir sur cela aucune règle de pratique certaine, c'est toujours au hazard qu'on agit.

Un bandage qui contiendrait toutes les parties extérieures de l'œil, dans leur situation respective, c'est-à-dire, dans la même position où elles se trouvoient, avant l'opération ; qui joindroit à cela l'avantage d'être extrêmement facile à faire, & par les mains les moins habiles ; celui de ne pou-

voir être dérangé par l'inattention des malades : qui feroit auffi facile à remettre, qu'à ôter, fans jamais varier le degré de compression, feroit donc d'une très-grande utilité, pour prévenir la plûpart des grands accidens qui fuccedent à l'opération de la cataracte, par la voie de l'extraction : or, ce bandage, le voici.

Il faut prendre le moule des parties extérieures de l'œil, avec du plâtre. Pour cet effet, on fera coucher le malade, à plat, sur le dos : on lui couvrira l'œil qui ne doit point être opéré ; & on mettra sur celui qui doit l'être une compresse fimple, d'un linge extrêmement élimé, & trempé dans de l'eau tiède, qu'on enfoncera dans les angles ; ensuite on aura du plâtre passé au tamis de soie, qu'on détrempera avec fuffifante quantité d'eau chaude, & on en mettra environ une cuillerée sur l'œil, de façon à en prendre exactement le moule : au bout de trois ou quatre minutes, il fera affez dur pour pouvoir être enlevé : on peut ne lui donner que l'épaiffeur d'un écu de fix livres, & alors il fera beaucoup plus léger que le tas de compresses, dont on est obligé de charger l'œil, en pareil cas, surtout, quand elles font mouillées (a).

(a) Dans la lecture qui fut faite de cette consultation, chez le malade, en présence de MM. Ferrein & Thiery, docteurs-régens de la faculté de

Nous avons dit enfin (8) que les raisons qui peuvent déterminer à l'opération, pré-médecine de Paris; de M. d'Apples, médecin de Lausanne, & de M. Daviel, chirurgien-oculiste du Roi, on m'objecta que ce moule étoit fragile, & trop dur.

Quant à la fragilité, il est facile d'y remédier, en en faisant deux ou trois. D'ailleurs il n'est nécessaire, que jusqu'à ce que les lèvres de la plaie faite à la cornée, pour la sortie du crySTALLIN, soient réunies, & ce sera, avec un pareil bandage, l'affaire de deux ou trois jours au plus; auieu qu'il arrive souvent que cette plaie ne l'est pas entièrement, au bout de sept ou huit, avec le bandage ordinaire.

A l'égard de la dureté du plâtre, j'ose assurer qu'elle est sans inconvénient, & qu'il m'est arrivé souvent d'être obligé, pour réduire des staphylo-mes récents, d'avoir recours à un grand nombre de compresses graduées, imbibées dans l'eau de plantain & le blanc d'œuf; que ces compresses acquéroient, en se desséchant, la dureté du carton, & que l'œil n'en a jamais été incommodé. Bien loin de-là, cette solidité rendoit la compression plus efficace pour la réduction du staphy-lome, dont je communiquerai incessamment la méthode au public, & dont j'ai déjà touché quelque chose, dans une note ajoutée à ma traduction des Transactions philosophiques, ann. 1744, pag. 288. Au reste, si la dureté du plâtre inspire tant de crainte à nos opérateurs, il est aisé de prendre l'empreinte de ce moule, en le frotant d'huile, & y coulant du nouveau plâtre, & de se servir de cette empreinte, pour faire un moule de cire, qui sera moins dur que le premier, & qui aura le même effet, qui est d'accélérer la réunion des lèvres de la plaie faite à la cornée.

valent sur celles qui pourroient en dissuader. En effet , l'organe immédiat de la vue est très-sain : les prunelles ont beaucoup de jeu ; les yeux sont saillans & à fleur de tête : le patient jouit d'ailleurs d'une bonne santé , & n'est sujet ni à des fluxions sur les yeux , ni à des douleurs de tête : il ne voit que le jour , & les couleurs frappantes , de l'œil droit ; il a par conséquent peu à perdre , & peut au contraire beaucoup gagner , en commençant par opérer cet œil.

Toutes ces raisons nous paroissent préponderantes sur celles qui pourroient s'opposer à l'opération , qui sont l'ancienneté de la cataracte , la qualification que nous lui avons donnée de douteuse , & la vacillation du globe. On réussit aux cataractes de naissance : on réussit aussi quelquefois aux douteuses , sur-tout par la voie de l'extraction. Toutes ces réflexions nous déterminent à conseiller l'opération de l'œil droit , sauf à prendre conseil du succès de cette opération , pour se déterminer au sujet du gauche , par la suite.



OBSERVATION

Sur un Calus qui s'est fait heureusement sur la fracture du fémur , quoique cet os fût atteint de carie , dans une étendue considérable ; par M. CAMPARDON , maître en chirurgie à Mafféube.

Dans le mois d'Avril 1759 , le nommé Bernard Lacoste , du lieu de Saint-Arroman , âgé de quinze à seize ans , doué d'un bon tempérament , travailloit au château de son seigneur , en qualité de manoeuvrier : montant le long d'une échelle , pour porter du mortier à des maçons , sur un échaffaudage , il perdit son équilibre , & tomba d'assez haut , en se froissant rudement la cuisse droite contre l'échelle. Revenu à lui de cette chute , il reprit bientôt après son travail ; quoiqu'il sentît au membre blessé beaucoup de meurtrissure & de douleur , il ne laissa point de continuer son métier , pendant deux ou trois jours. Enfin dominé par l'accroissement de ses douleurs , par le gonflement de la cuisse , & par l'impuissance de la mouvoir , il fut obligé de se faire rapporter chez son pere , & d'y garder le lit. On lui fit nombre de remèdes , sans choix & sans discernement : la douleur pulsative & profonde qu'il y sentoit , jointe à la fièvre qui se mit de la partie , fit craindre ,

avec raison, que cette intumescence ne se terminât par la voie de la suppuration. On mit en usage des cataplasmes émolliens & maturatifs; on y insista pendant plusieurs jours, sans qu'on scût distinguer aucune fluctuation dans toute l'étendue de cette cuisse. Vers la fin de Mai, le chirurgien ordinaire croyant appercevoir quelque indice de pus sur le genou, il y donna un coup de lancette; n'en ayant obtenu que quelques gouttes de sang, il crut s'être mépris sur le sentiment de la fluctuation. On continua les cataplasmes émolliens & suppuratifs, & le chirurgien perdit son malade de vue.

Appelé le 5 Juillet suivant, pour voir un autre malade, au voisinage de Lacoëte, je fus prié d'aller voir celui-ci: je lui trouvai la fièvre; toute sa cuisse étoit enflée & œdémateuse: je distinguai au-dedans du genou une fluctuation sourde & profonde. Le lieu où elle me parut le plus sensible, étoit au-dessous de la partie inférieure des muscles, vaste interne, couturier, & grêle interne, qui étoient soulevés par la matiere.

Pour parvenir au foyer de l'abcès, je fis une incision vers le bord du muscle vaste interne: il en sortit environ deux livres de matiere purulente & sanieuse. Dans le tems que je travaillois avec le bistouri, pour dilater cette incision, en l'allongeant vers le milieu de la cuisse, tant pour mieux éva-

cuer la matiere, que pour découvrir le fond de l'abcès, & pour reconnoître les désordres, qu'il produisoit, le malade, (quoiqu'affujetti par des aides qui tenoient fermement la cuisse,) fit un mouvement si violent & si brusque, qu'il se fractura le fémur, trois à quatre pouces au-dessus de ses condyles : le bruit que l'os fit, en se cassant, indiquoit assez cette fracture ; mais le doigt introduit dans le vuide de l'abcès, & jusques sur le fémur, me la rendit très-évidente : j'achevai de vuider la matiere qui venoit le long de l'os, par-dessous les muscles, depuis la partie supérieure de la cuisse.

L'ouverture de l'abcès étant de la longueur d'environ cinq pouces, je la jugeai suffisante pour l'évacuation des matieres, d'autant mieux que sa pente vers la partie inférieure de ce membre, en favorisoit l'écoulement ; elle me permit de bien distinguer, non seulement la fracture, mais encore une carie qui affectoit la face : j'entends, par cette face postérieure, l'espace triangulaire qui se trouve compris entre les condyles & les deux petites lignes qui en partent, pour se réunir à la ligne âpre & postérieure du fémur, dans l'étendue de toute la division : je pansai la plaie avec de la charpie brute, entassée dans la cavité de l'abcès, tant pour arrêter l'hémorragie, que pour absorber les matieres purulentes ; mais prévoyant que l'abondance de la suppura-

tion ne me permettroit pas de me servir d'un bandage roulé, pour maintenir les piéces fracturées, je me hâtai d'en préparer un à dix-huit chefs : je l'appliquai sur toute la cuisse, après l'avoir couverte des compresses convenables : je contins les bouts de l'os fracturé, avec plusieurs attelles appliquées par-dessus le bandage, sur toute la longueur de la cuisse : j'affermis toute l'extrémité inférieure dans une position fixe, au moyen des fanons, & du reste de l'appareil approprié à cette fracture.

Cependant la fièvre se foutenoit toujours ; le pauvre, blessé étoit dans un état de langueur & d'épuisement, qui faisoit craindre de l'y voir bientôt succomber : je tâchai de soutenir ses forces par de légers cordiaux, & sur-tout par quelques cuillerées de bon vin.

Pour prévenir le croupissement des matieres, je ne tardai pas à lever mon appareil. L'énorme quantité, & la mauvaise qualité des matieres purulentes, qui étoient sanieuses & fœtides m'obligerent à répéter les pansemens, deux fois le jour ; je les aurois même réitérés plus souvent, si mon éloignement me l'avoit permis : je fis, pendant long-tems, des lavages & des injections, avec une décoction de plantes vulnéraires & détersives : je me contentai d'appliquer, sur la carie de l'os, des bourdonnets trempés dans la teinture de myrrhe & d'aloës : je remplissois le vuide de

la plaie , avec d'autres bourdonnets couverts d'un digestif animé.

Je ne doutois presque pas qu'une maladie si grave & si compliquée ne me forçât à amputer le membre. C'eût été même , vraisemblablement , le moyen le plus prompt & le plus commode pour terminer une cure si embarrassante ; ce parti ne laissoit pas cependant de présenter beaucoup de dangers : la plupart des muscles qui entourent le fémur dans sa longueur , étoient comme disséqués & inondés par la fonte des graisses , & l'abondance des matieres purulentes , qui fussoient depuis la racine de la cuisse , mais qui venoient se dégorger par l'ouverture de l'abcès. Il est très-vraisemblable que la plus grande partie du fémur étoit dépouillée , surtout dans sa face postérieure , le long de la ligne âpre , & de ses adhérences avec les parties qui l'entourent. Il y avoit à craindre que le périoste , & les vaisseaux eux-mêmes ne fussent intéressés par la pourriture ; des désordres si graves entretenoient une fièvre lente qui , causée par la résorption des matieres purulentes , en augmentoit , à son tour , la dépravation : une dyssenterie cruelle & longue ne tarda pas à compliquer ce déluge de maux : c'étoit pendant la saison la plus chaude & la plus sèche de l'année , (dans les mois de Juillet & d'Août ;) la chaumière du misérable malade avoit son aspect au midi ; elle

n'étoit défendue que par un frêle mur , fait avec quelques pièces de bois & de la terre : son lit de paille étoit adossé à ce mauvais torchis tout criblé ; le soleil y dardoit ses rayons les plus ardens & les plus pénétrants : pour comble de malheur , le malade manquoit des alimens les plus nécessaires , & des linges indispensables pour les pansemens , que j'étois obligé de lui procurer.

Toutes ces circonstances me parurent assez déterminantes, pour me fixer dans les moyens d'une cure douce & temporisante : je tâchai de parer aux différens accidens , par les secours les plus appropriés : je vins à bout , par ma constante assiduité , à détruire les plus dangereux & les plus imminens : la fièvre & la dysenterie se calmèrent ; la quantité des matieres purulentes diminua peu-à-peu ; elles devinrent blanchâtres , épaisses & un peu liées : la soudure de l'os se faisoit sensiblement ; elle étoit remarquable par la solidité , & la consistance qu'elle prenoit de jour en jour ; la carie cependant ne me flatoit d'aucun espoir de guérison : à l'usage des teintures de myrrhe & d'aloës j'ajoutai plusieurs autres topiques , dans la vue d'obtenir une exfoliation salutaire : tous mes soins furent infructueux à cet égard : je ne pus parvenir à ce but , malgré des pansemens assidus , pendant près de trois mois ; cependant , malgré tant d'obstacles , le calus de

l'os fracturé se forma au mieux, & à-peu-près dans le terme ordinaire.

Vers la mi-Septembre, je fus obligé de m'absenter pour deux mois. Le blessé fut livré aux soins de sa mère & à ceux d'un de mes élèves, qui ne le voyoit que par tems; sa plaie se rétrécit, & devint fistuleuse: il essaya de marcher avec des potences; bientôt il leur substitua un seul bâton: il marche actuellement, & depuis long-tems, sans ce secours: il vaque, avec assez de liberté, à tous les exercices champêtres: il conserve néanmoins sa fistule, dont il découle toujours un peu de matiere sanieuse & ichoreuse: la partie inférieure de la cuisse est enflée, dure, & même un peu exostosée; elle a cependant sa longueur & sa rectitude naturelles.

Le sujet qui donne lieu à cette Observation, est doué d'un bon tempérament. Il n'a jamais été affecté d'aucune maladie qui ait pu faire soupçonner en lui aucun virus suspect; il n'y a donc aucun doute que la carie survenue au fémur, ne dût sa naissance & sa formation aux impressions de l'âcreté des matieres purulentes & sanieuses, si long-tems retenues contre la face postérieure de cet os, vers son extrémité inférieure; cet abcès reconnoissoit une cause extérieure: il étoit l'effet de la contusion & du froissement, causés par le choc violent de la cuisse

contre l'échelle ; ce qui avoit donné occasion à l'engorgement des humeurs , dans toutes les parties de ce membre , à l'inflammation & à la suppuration , qui avoit rassemblé les matieres purulentes à la partie postérieure & inférieure du fémur : l'épaisseur des muscles qui couvroient le foyer de cet abcès, rendoit le sentiment de la fluctuation plus obscur & plus douteux ; c'est ce qui fit prendre le change au premier chirurgien peu anatomiste , & peu versé dans la thérapeutique chirurgicale. Ne voyant point de pus fortir par une incision qu'il croyoit suffisante pour atteindre jusqu'à ce dépôt , il crut s'être trompé dans le jugement qu'il avoit porté sur la collection de la matiere de l'abcès , & sur la nécessité de son évacuation.

Cette méprise a été d'autant plus préjudiciable à Lacoste , qu'elle a donné occasion , en retenant les matieres , à la fonte des graisses , à la dilacération du tissu cellulaire des vaisseaux , des muscles & de toutes les autres parties qui concourent à l'organisation de ce membre , mais sur-tout au croupissement des matieres , dont les impressions âcres & mal-faisantes ont corrodé & détruit non seulement le périoste , mais encore la propre substance du fémur.

Si , conduit par des principes aussi bornés , je m'étois désisté de la recherche de l'abcès , après les premiers coups d'instrument ,

qui ne purent me conduire jusques dans son foyer, je serois tombé dans la même faute, que le laps du tems rendoit tous les jours plus pernicieuse; mais comme il ne me restoit pas le moindre doute sur l'existence de l'abcès & sur la nécessité de le vider, je n'hésitai pas de percer le corps des muscles, & d'allonger cette incision d'environ cinq pouces, dans leur substance, tant pour avoir une pleine connoissance des désordres qui compliquoient cette maladie locale, que pour avoir plus de commodité pour y porter les remèdes convenables.

Si j'avois pu placer l'ouverture de cet abcès sous le jarret, vers la partie cariée de l'os, la matiere auroit eu une issue plus libre; elle auroit moins séjourné sur l'os, dont elle ne pouvoit qu'entretenir, & même augmenter l'altération, par ses impressions. J'aurois eu encore plus de liberté pour attaquer de front la carie, & peut-être que j'aurois réussi à la guérir; mais, 1^o je fis l'ouverture dans le lieu où la fluctuation me parut le plus sensible; 2^o elle l'étoit peu sous le jarret; & d'ailleurs la situation des vaisseaux cruraux qui, (comme chacun sçait,) se rassemblent dans ce creux, me rendit circonspect pour y placer une incision. J'aurois pu, dans la suite, faire une contr'ouverture à côté du tendon du muscle biceps fléchisseur de la jambe, n'ayant

à percer que la peau séparée de toutes les autres parties, par la fonte & la dilacération qu'avoit causé le croupissement des matieres. J'aurois du moins favorisé, par ce moyen, leur évacuation, & prévenu leur séjour sur l'os carié; mais je ne pus jamais obtenir le consentement du malade, ni de ses parens, pour une si mince opération: j'y suppléai par des compresses expulives, que j'appliquois avec une exactitude suivie, sous le creux du jarret, & par la constante attention du malade à tourner la cuisse en dedans, de maniere que l'ouverture de l'abcès se trouvoit presque en dessous, sans que cette situation ait produit aucun vice dans la figure, ni dans la rectitude du membre.

A l'égard de la carie, je n'ai pu l'attaquer pendant le traitement de la fracture, que par l'usage de quelques liqueurs stimulantes & toniques, comme les teintures de myrrhe & d'aloës, & par le secours des poudres réputées exfoliatives. Il n'auroit pas été convenable, sans doute, de me servir, dans ce premier tems, d'aucune liqueur corrosive, & moins encore du caustere actuel. Quand même l'abondance de la suppuration m'auroit permis d'employer ces moyens extrêmes, & que le voisinage des vaisseaux cruels ne m'auroit pas interdit leur accès, jusques sur la partie cariée de l'os, il y auroit eu à craindre que les divulsions, & les douleurs causées par l'impression de ces agens

incendiaires, loin de favoriser le repos nécessaire pour la consolidation de l'os fracturé, n'eussent attiré sur le membre grévé une nouvelle inflammation, qui auroit pu y produire la gangrene, & entraîner la perte du sujet.

Peut-être aussi que si je n'avois pas été obligé de m'absenter pendant un aussi long tems, j'aurois pu, en continuant mes soins à ce misérable, obtenir l'exfoliation & la guérison de cette carie; mais je n'ai pas cru, après un si grand intermede, qui a donné lieu à la cicatrisation presque entière de la plaie, devoir entreprendre un ouvrage si considérable. La situation des vaisseaux cruels, qui ne me permettoit pas de faire les incisions convenables pour mettre la maladie à découvert, l'étendue de cette carie, les nouveaux progrès qu'elle pouvoit avoir faits, l'exostose qui la compliquoit, & surtout le défaut des moyens nécessaires pour la nourriture & l'entretien du malade, m'ont inspiré des doutes bien fondés sur le succès de cette grande entreprise, & m'ont fait renoncer à la reprise de cette curation.

Ce que j'ai admiré le plus dans les événemens de cette maladie, c'est d'avoir vu les extrémités fracturées du fémur, se rejoindre & se recoller, malgré la carie qui affectoit les deux tiers au moins de sa rondeur, dans la portion qui répondoit à la

fracture & à l'étendue de la plaie extérieure, & qui, vraisemblablement, s'étendoit beaucoup au-delà, selon la longueur de l'os, vers son extrémité supérieure; il n'y avoit que la face supérieure du fémur qui eût conservé son intégrité; les seuls muscles crural & vaste externe étoient restés collés à sa surface; tous les autres situés à sa circonférence, en avoient été séparés par l'abondance & l'âcreté des matieres de la suppuration, qui avoient rongé sa substance, après avoir dévoré le périoste.

Mais, par quelle mécanique le calus a-t-il pu se former dans des circonstances si critiques & si compliquées? Il est évident que le périoste extérieur étant détruit dans l'étendue de plus de cinq pouces, selon la longueur de l'os fracturé, & dans les deux tiers de sa rondeur, il n'a pu concourir, en se gonflant, ni en prêtant son appui aux vaisseaux qui portoient antérieurement les sucs nourriciers à la portion de l'os dépouillée de cette membrane. Il faut donc nécessairement, 1^o que le périoste qui recouvroit la face supérieure du fémur, ait eu la principale part à cette opération; 2^o que les vaisseaux qui charrioient les humeurs nourricieres dans les portions de l'os sain, qui étoient immédiatement sous la carie, se soient introduits dans sa substance, par les points du périoste sain, supérieurs & inférieurs à la carie, pour y porter la ma-

tière de leur nourriture & de leur recollement ; 3^o que malgré tant de complications, le périoste intérieur de la cavité du fémur ait heureusement conservé des dispositions assez saines, pour favoriser la formation du calus ; 4^o enfin, que la jeunesse & la bonté du tempérament du malade, joints au traitement assidu des accidens qui compliquoient cette grande maladie, aient concouru à ce succès.

L'état déplorable de ce fémur, rapproché du pronostic du grand Duverney, ne pouvoit m'inspirer que des craintes désespérantes dans la curation de cette fracture. Ce célèbre auteur dit, *Chap. III, des Fractures compliquées, pag. 100*, dans son excellent *Traité des maladies des os*, que *les fractures qui sont accompagnées d'abcès profonds, dans leur voisinage, sont très-fâcheuses, parce que la matiere purulente se mêlant avec celle du cal, elle la corrompt, & l'entretient dans une fonte continuelle, ce qui carie les bouts de l'os ; & ensuite le même auteur, dans le même chapitre dit encore, pag. 132, édition de Paris, en 1751, que s'il y a carie avec fracture, il est constant qu'il n'y aura jamais de réunion, que l'exfoliation ne soit faite.*

Cette grande carie qui avoit donné lieu à la fracture, l'abcès énorme qui l'accompagnait, l'épuisement du malade par ses longues souffrances, la fièvre entretenue par

l'abondance & la continuation des matieres purulentes dans la masse des humeurs, la cruelle dyffenterie qui vint accumuler tant de formidables complications : tous ces accidens ne pouvoient former, par leur concours, qu'un prognostic très-finistre ; la vue de tous ces dangers n'a pu cependant me déterminer à abandonner le malade ; quoique destitué de l'espoir de le guérir, j'ai continué de lui prêter mes soins. Si la Providence n'a pas accordé un succès entier à ma charité, j'ai eu du moins la douce satisfaction d'arracher ce misérable à une mort qui paroïssoit inévitable, & de le mettre en état de pouvoir subsister & de pourvoir à ses besoins.

E T A T

De quelques-uns des malades qui ont été les plus saignés, & qui ont les mieux soutenu la saignée, dans les Maladies épidémiques, qui ont régné dans le Beauvaisis, en 1747 & 1750, & autres lieux, où l'on voit jusqu'à quel degré l'on peut saigner dans certaines maladies; par M. AUDOUIN DE CHAINEBRUN, médecin.

La maladie qui attaqua les habitans des villes de Beaumont-sur-Oise, Chambly, & ceux de trente-neuf paroïsses circonvoisines ; dans le printems & l'été 1747, & celle qui se manifesta à Beauvais & dans

vingt paroisses, aux environs, dans le printemps & l'été 1750, se développoient quelquefois avec tant de fougue, que des malades qui n'étoient point secourus, comme il convenoit, périssoient en très-peu de tems, quelquefois en trois ou quatre heures. Un frisson violent & convulsif, qui faisoit trembler les malades & leurs lits, n'étoit pas fini, qu'un délire & un transport furieux les attaquoient, & obligeoient cinq ou six personnes à les tenir ou à les lier.

Pour remédier à la raréfaction extrême du sang, prévenir l'engorgement général des vaisseaux, ou y remédier, nous étions souvent obligés, M. Duchesnay, médecin du roi, par quartier, & moi, employé par ordre de M. de Sauvigny, intendant de Paris, à Beaumont & ailleurs, de faire saigner beaucoup les malades, & jusqu'à la syncope.

Une des filles de M. Bignon, maire de Beaumont, âgée de vingt-un ans, d'un tempérament vigoureux & sanguin, fut saignée vingt-une fois, trois au bras, seize aux pieds & deux aux jugulaires, & presque toujours jusqu'à syncope; les accidens ne se calmerent & ne se dissipèrent, qu'après la dernière saignée; & la malade se trouva presque sans fièvre, le vingt-deuxième jour de sa maladie.

Un garçon de vingt ans, sanguin & robuste, fils du sieur Ledouceur, meunier de M. le prince de Conti, fut saigné treize fois, trois aux bras & dix aux pieds, jusqu'à syn-

cope, en cinq jours. Le douzième de sa maladie, il fut guéri & fortit.

Plusieurs autres personnes de Beaumont & des environs, notamment l'une des sœurs de M. le curé de la paroisse de Borang, & la servante de M. le curé de Notre-Dame de Chambly, furent saignées presque aussi vivement, & presque aussi-tôt guéries.

En 1750, du tems de la maladie de Beauvais, je vis M. Petaut, procureur, âgé de trente ans, d'un tempérament sanguin & bilieux. Un transport furieux avoit obligé à le lier. Il disoit qu'il étoit en enfer, & qu'il brûloit : il crioit d'une telle force, qu'on l'entendoit de plus de cent pas : il avoit été saigné huit fois, & étoit regardé comme sans espérance ; ce qui engagea M^{sr} l'évêque de Beauvais & M. Boyer à me prier de le voir. A mon arrivée chez lui, je le fis saigner deux fois de suite, aux deux pieds en même tems, jusqu'à syncope, sans diminuer la violence du transport, ce qui m'obligea de le faire saigner une troisième fois aussi aux deux pieds en même tems ; le tout en moins de deux heures, que les accidens diminuerent, & que je le fis délier : je le fis encore saigner quatre autres fois, dans le reste du cours de sa maladie ; ce qui fait quinze saignées, dont treize aux pieds.

Un tailleur nommé Lauré, âgé de trente-cinq ans, étoit dans un état semblable à celui du procureur, lorsque je le vis pour

la première fois. Il avoit été saigné sept fois : je le fis saigner aussi brusquement que l'autre, & lui fis boire quatre pintes, mesure de Paris, d'émulsion. Pendant trois saignées que je fis faire de suite, dont la seconde & la troisième aux deux pieds en même tems & jusqu'à syncope, & quatre autres qu'on lui fit par mon avis, il avoit, comme M. Petaut, les lèvres, les dents & la langue noires : il lui sortoit une fumée étonnante de la bouche : il étoit lié, & faisoit des cris horribles & épouvantables.

En faisant mes visites de l'après-midi, on courut me chercher pour secourir un perruquier : il avoit un transport si furieux, que plusieurs personnes le tenoient ; son visage étoit enflammé, les yeux lui sortoient de la tête, son col & ses mains se gonfloient à vue d'œil. Trois saignées que je fis faire, en moins d'une heure & demie, & jusqu'à syncope, dont la troisième aux deux pieds en même tems, eurent de la peine à réprimer la fougue ou la raréfaction de son sang, qui sortoit avec impétuosité, ce qui m'engagea à lui prescrire quatre autres saignées, qui furent faites avant les vingt-quatre premières heures de son attaque, & trois autres que je lui fis faire, dans le reste du cours de sa maladie, qui fut courte, s'étant trouvé hors de danger, le sixième jour. Cet homme avoit trente ans passés, étoit sanguin & vigoureux.

La femme du sieur Labitte, aubergiste, fut aussi attaquée très-subitement. Je la trouvai dans une situation semblable à celle du perruquier, ayant un transport furieux, & étant tenue par plusieurs personnes. Dès l'instant de mon arrivée chez elle, je la fis saigner comme l'autre, trois fois aux pieds, de suite & jusqu'à syncope; la troisième saignée aux deux pieds en même tems.

M. Yorq, l'un des supérieurs du séminaire de Beauvais, opposé à la saignée, ayant été attaqué de la maladie épidémique, & craignant la saignée, défendit de dire qu'il étoit malade. M^{re} l'évêque de Beauvais ayant sçu la maladie de ce prêtre, me dit de le voir, & d'ammener un chirurgien avec moi, afin de le faire saigner en ma présence. Je lui fis faire, en moins de deux heures, deux copieuses saignées au pied, & jusqu'à syncope; de sorte que j'évalue chacune de ces saignées à plus de deux livres de sang: je lui en fis faire deux autres, le lendemain, & puis trois autres, dans le reste du cours de sa maladie. Il trembloit, toutes les fois qu'il me voyoit, & ne se rassura que quand je lui dis qu'il ne seroit plus saigné: il étoit vigoureux, & âgé de plus de trente ans.

Un charretier de M^{re} l'évêque de Beauvais, ayant été affecté très-gravement de la maladie régnante, en se rendant de Beauvais à Bréle, fut hors de danger en trois jours, par quatre saignées aux pieds, jus-

qu'à syncope, que je lui fis faire en moins de vingt-quatre heures, en faisant, à mon arrivée à Beauvais, une tournée générale dans les vingt paroisses attaquées de l'épidémie. Cet homme, âgé d'environ trente ans, étoit robuste & sanguin. Ce fut lui & M. Petaut, qui commencèrent à se soumettre les mieux à la saignée; & après eux, presque tous les malades, tant à la campagne qu'à la ville, se laissèrent saigner autant qu'il le falloit.

Un homme, à deux lieues de Beauvais, de la paroisse de Savigny, ayant été aussi attaqué très-vigoureusement de la maladie épidémique, avoit été saigné treize fois, quand je fus mandé pour le voir. Je le fis saigner deux fois, en une heure, aux deux pieds en même tems. La première saignée, à sept heures du soir, fut de deux livres & demie de sang; & la seconde, à huit heures, de deux livres; j'en ordonnai deux autres, l'une pour les onze heures du soir, & l'autre, pour les sept heures du matin, que les accidens cessèrent; en sorte que ce malade fut saigné dix-sept fois, & soutint tellement deux saignées qui furent faites en ma présence, qu'il ne tomba point en syncope; son poulx devint néanmoins très-foible, à la première, après quoi se releva subitement avec force, ainsi que les accidens; ce qui m'obligea, dès l'instant, de faire répéter la saignée qui reprima la force du poulx & la fougue des accidens. Cet homme avoit les yeux enflammés &

agités, une violente douleur de tête, un étouffement considérable & un crachement de sang. Il se leva, trois jours après la dix-septième & dernière saignée, & se rétablit promptement comme les autres. Il étoit âgé de trente & quelques années, fort & sanguin.

Un Capucin de Beauvais, la fille de Roland, Pite-avoine, Lafontaine, une servante & plusieurs autres de la même ville, ayant été attaqués très-violemment de la maladie régnante, furent saignés très-promptement & copieusement. Je suis persuadé qu'on tira aux uns douze à quinze livres de sang, & aux autres, vingt ou vingt-cinq livres.

Le traitement employé contre ces deux épidémies, a été suivi d'un succès si notoire, qu'à Beaumont-sur-Oyse & aux environs, sur plus de huit cent malades, il n'en mourut, de notre tems, que huit, pour la plupart desquels il ne fut pas possible de faire ce qui convenoit; & à Beauvais, sur plus de sept cent malades que j'y conduisis, sans compter ceux de la campagne, il n'en mourut que trois, qui auroient pu se réchapper, sans des circonstances particulières. Une méthode semblable par ses principes, & variée suivant les cas, a aussi bien réussi pour d'autres maladies de même genre, notamment dans le Gâtinois, élection de Nemours, où je fus chargé, par ordre de M. de Sauvigny, l'été 1758, du soin des malades de vingt-vingt-neuf paroisses.

Dans

Dans la fièvre miliaire du Gatinois, & des environs d'Auxerre, les malades ont été peu saignés, leur sang étant moins abondant & moins épais ou sec, & paroissant plus disposé à la dissolution, que celui des personnes attaquées de la fièvre miliaire du Beauvaisis : je n'ai même pas eu occasion, dans ces dernières especes de fièvres, de faire saigner souvent au pied, parce que ceux du Gâtinois avoient quelquefois la poitrine plus affectée que la tête, & que ceux des environs d'Auxerre avoient souvent des maux de gorge gangreneux ou aphteux, compliqués avec la fièvre miliaire, entr'autres, les malades de l'élection de Gien.

Dans l'épidémie du Gâtinois, deux, trois ou quatre saignées pour chaque malade, des vomitifs, des minoratifs ou purgatifs doux, réitérés plus ou moins de fois, selon l'indication, suffisoient.

Dans la fièvre miliaire des environs d'Auxerre, j'employois une, deux ou trois saignées, le plus souvent au bras, des vomitifs pris en différens jours, jusqu'à trois & quatre fois, & souvent sans saignées, sur-tout quand l'éruption étoit faite, & que dans ce cas, les malades ne vouloient point être saignés, ou lorsque les aphtes à la gorge, étoient formés, en outre des minoratifs.

J'observerai que pour suppléer aux saignées au pied, auxquelles les malades se

refusoient, je conseillois, dans certains cas urgens, des fortes saignées au bras, & jusqu'à syncope. MM. Roze & Julien ont été témoins d'une saignée au bras, d'environ deux livres de sang, faite à une fille de la paroisse de Dardive, & qui suffit pour réprimer la maladie de cette fille, qui se déclaroit de maniere à la faire périr en vingt-quatre heures. MM. Guiollot & de Just, chirurgiens, ont aussi été témoins du succès de pareilles saignées copieuses faites au bras, & une fois à la jugulaire.

Ayant été employé dans toute l'étendue de la généralité de Paris, & dans d'autres généralités, pour autant d'épidémies, qu'il y a eu, à peu de chose près, de maladies aiguës, & dont j'espère donner le détail, j'ai remarqué que les habitans du Beauvaisis, ou du commencement de la Picardie, qui ont éprouvé différentes épidémies, ont mieux soutenu la saignée, que ceux des autres provinces, relativement au sexe, à l'âge, au tempérament, à la maniere de vivre, au climat, aux saisons, à la variation ou à l'état de l'air, & aux constitutions épidémiques; aussi ceux qui ont voulu suivre, dans d'autres provinces que celle du Beauvaisis, le traitement de la maladie de Beaumont & de Beauvais, ont mal réussi, & ce qui a engagé les ministres de m'y envoyer.

Nota. Rien ne semble mieux prouver la bonté & l'utilité de la méthode que M. Boyer a établie

pour ces maladies épidémiques , que le détail que nous venons de publier. Il y a peu d'exemples dans les fastes de la médecine , d'une si prodigieuse quantité de saignées , faites toujours avec un succès aussi marqué , dans tous les sujets indistinctement , dans différentes constitutions épidémiques , dans des climats différens , & dans le court & rapide intervalle que laissoient au médecin , la violence & l'impétuosité de la maladie. On ne doit cependant pas compter entièrement sur cette méthode , & la généraliser , puisque M. de Chaignebrun assure qu'elle n'a pas également réussi dans toutes les épidémies. Comme la médecine ne donne pas de principes qui indiquent la nécessité de verser de pareils flots de sang , & qu'il seroit à craindre que ceux qui auroient des maladies semblables à traiter , n'en abusassent , nous croyons qu'on ne doit se déterminer à adopter cette violente méthode , qu'après avoir employé inutilement les remèdes qui paroissent indiqués , qu'après plusieurs exemples heureux , & que c'est ici le cas où l'on doit se décider : *A juvantibus & lædentibus* ; on doit s'arrêter ou s'enhardir , à proportion des bons ou mauvais effets que la saignée produit. Au reste , il paroît que dans ces épidémies , le siège du mal étoit principalement dans les nerfs ; ce n'étoit qu'une maladie des solides. C'est ainsi qu'on peut expliquer l'effet heureux des saignées multipliées , & si fréquentes qu'elles l'ont été dans ce cas ; car l'inflammation n'a pas une marche aussi rapide dans sa formation & dans sa destruction ; & des saignées aussi promptes & aussi fortes , y seroient plus de tort que de bien , en produisant un relâchement trop grand , & en favorisant la mortification des parties. Si les humeurs eussent été viciées , on n'auroit pas vu des malades guéris sur le champ , après la dernière saignée ; on y auroit observé la marche ordinaire des maladies critiques ,

84 P R I X P R O P O S É

& on n'auroit pas vu les malades passer, en un instant, de la mort à la vie. Au reste, cette méthode, quoique peu methodique, mérite d'être adoptée le plus souvent, puisqu'elle a été couronnée des plus grands succès.

P R I X P R O P O S É.

Par l'Académie royale de Chirurgie, pour l'année 1763.

L'Académie royale de chirurgie propose pour le Prix de l'année 1763, le sujet suivant.

Exposer la théorie des maladies de l'oreille, & détailler les moyens que la chirurgie peut employer pour leur curation.

Ceux qui enverront des Mémoires, sont priés de les écrire en françois ou en latin, & d'avoir attention qu'ils soient fort lisibles.

Les auteurs mettront simplement une devise à leurs ouvrages; mais, pour se faire connoître, ils y joindront à part, dans un papier cacheté, & écrit de leur propre main, leurs nom, demeure, & qualité; & ce papier ne sera ouvert, qu'en cas que la pièce ait remporté le Prix.

Ils adresseront leurs ouvrages, franc de port, à M. MORAND, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de chirurgie, à Paris; ou les lui feront remettre entre les mains.

Toutes personnes, de quelque qualité & pays qu'elles soient, pourront aspirer au Prix; on n'en excepte que les membres de l'Académie.

Le Prix est une Médaille d'or , de la valeur de cinq cens livres ; fondée par M. DE LA PEYRONIE , qui sera donnée à celui qui , au jugement de l'Académie , aura fait le meilleur Mémoire sur le sujet proposé.

La Médaille sera délivrée à l'auteur même qui se fera fait connoître , ou au porteur d'une procuration de sa part ; l'un ou l'autre représentant la marque distinctive , & une copie nette du Mémoire.

Les ouvrages seront reçus jusqu'au dernier jour de Décembre 1762 , inclusivement ; & l'Académie , à son assemblée publique de 1763 , qui se tiendra , le Jeudi d'après la quinzaine de Pâques , proclamera la pièce qui aura remporté le Prix.

L'Académie ayant établi qu'elle donneroit , tous les ans , sur les fonds qui lui ont été légués par M. DE LA PEYRONIE , une Médaille d'or de deux cens livres ; à celui des chirurgiens étrangers ou regnicoles , non membres de l'Académie , qui l'aura mérité par un ouvrage sur quelque matière de chirurgie que ce soit , au choix de l'auteur ; elle l'adjudgera à celui qui aura envoyé le meilleur ouvrage , dans le courant de l'année 1762. Ce Prix d'émulation sera proclamé le jour de la séance publique.

Le même jour , elle distribuera , cinq Médailles d'or de cent francs chacune , à cinq chirurgiens , soit académiciens de la classe

des livres , soit simplement regnicoles , qui auront fourni , dans le cours de l'année précédente , un Mémoire , ou trois Observations intéressantes.

CARTES ANATOMIQUES.

On ne peut rien imaginer de plus utile , de mieux conçu , & de mieux exécuté , que les Cartes que nous annonçons aujourd'hui. C'est à M. Chirol , chirurgien , à qui l'anatomie est redevable de ce beau présent. Persuadé des peines qu'il en coûte pour posséder cette science , & de la facilité avec laquelle on l'oublie , quand on en est instruit , il a trouvé un moyen sûr pour éviter ces inconvéniens. Il a formé un plan , sur lequel il a représenté les noms & la situation de toutes les arteres de l'homme & de la femme , avec la plus grande exactitude , & sans la moindre confusion. C'est une espece de mappe-monde des arteres du corps humain. Cette Carte sera suivie de six autres , sur l'Ostéologie , la Myologie , la Splachnologie , la Névrologie , la Phlébotologie ; & dans la sixieme , on trouvera les noms , éminences & cavités des os , & les noms des articulations ; ce qui fera en tout sept Cartes. Ce digne projet qui a déjà été exécuté au sujet du Dictionnaire Ency-

clopédique , pourra servir également de modèle à tous ceux qui auront les mêmes vues sur la Botanique , la Minéralogie , &c. & devenir d'une utilité générale & indispensable. Nous aurions désiré que l'auteur eut supprimé le cartouche qui est à la tête de cette Carte. Il est de la plus mauvaise invention , & de la plus plus plate exécution. Il nous semble qu'il auroit dû aussi distinguer , par deux couleurs différentes , les ramifications de l'aorte ascendante , & celles de l'aorte descendante. Le prix de chaque Carte est de 20 sols. A Paris , chez *Prault* , Libraire , Quai des Augustins ; *Langlois* , fils , rue de la Harpe.

Les six autres Cartes paroîtront de mois en mois. On aura , dans le courant de Janvier , la Carte des muscles. Ces Cartes sont imprimées sur de très-beau papier ; elles sont surmontées d'un cartouche qui représente un amphithéâtre anatomique. Les personnes qui voudront les avoir collées sur toile , & garnies de gorges , ou pliées de façon à être mises dans la poche , sont priées d'en avertir l'auteur , M. *Chirol* , rue S. Jacques , près la fontaine S. Severin.



LIVRES NOUVEAUX.

Avis au peuple sur sa santé, par M. *Tissot*, docteur en médecine de la société royale de Londres, &c. A Lausanne; & se trouve à Paris, chez *Guillyn*, Quai des Augustins, 1 vol. in-12. Prix broché 2 livres. Il y a à la tête de cet ouvrage, une Introduction, où M. *Tissot* expose les causes de la dépopulation. Une des principales consiste dans le mauvais traitement des malades de la campagne. On trouve, dans ce volume des recettes des remèdes les plus simples pour le bien de ceux qui ne sont pas en état d'avoir d'autre secours.

Œuvres anatomiques de M. *Duverney*, de l'académie des sciences, 2 vol. in-4^o, enrichis de trente planches. Prix relié 30 livres, chez *Ch. Ant. Jombert*, Libraire, rue Dauphine. Cet ouvrage est le fruit du travail assidu d'un des plus grands anatomistes qui se soient formés en France. Outre un Traité complet d'Anatomie, on y a joint plusieurs écrits du même auteur, qui n'avoient pas encore paru, & les ouvrages de cet académicien, répandus dans les Mémoires de l'académie des sciences. Nous rendrons compte incessamment de cette précieuse Collection.



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

NOVEMBRE 1761.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	À 6 h. du matin.	À midi.	À 10 h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
1	4 $\frac{1}{2}$	7	7	28	4		N. méd.	Brouillard méd. beauç. de nuages.
2	7	10	8		4	$\frac{1}{2}$	Idem.	Id. Bruine le mat.
3	7	9 $\frac{1}{2}$	9		3		N-E. mé- diocre.	Couv. pet. pl. à 7 h. du soir.
4	9	10 $\frac{1}{2}$	9		0		S-O.méd.	B. de nuag. pet. pl. par interv. tout le jour.
5	5	7	4		0		Idem.	Id. Petite à 3 h. soir.
6	3 $\frac{1}{2}$	5	2 $\frac{1}{2}$	27	11		Idem.	Id. Et pet. grél. & neig.
7	2	5 $\frac{1}{2}$	4		11	$\frac{1}{2}$	Idem.	Id. Pet. pl. à 1 h. f.
8	4	5	4	28	0	0	O. fort.	Id. Pet. pl. par intervall. tout le jour.
9	2 $\frac{1}{2}$	6	4 $\frac{1}{2}$	27	11		O. méd.	Peu de nua.
10	3 $\frac{1}{2}$	4	5		9		Idem.	B. de nuag.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
								petit. pl. par tervall. tout le jour.
11	7	8	5	27	5	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Pet. pl. le mat.
12	4	8	5		11		S-O. au N-E.	Peu de nua.
13	4	8	$5\frac{1}{2}$				E. au S- E.	<i>Idem.</i>
14	6	8	$5\frac{1}{2}$		2	$\frac{1}{2}$	S-E. fort.	Couv. pet. pluie tout le jour.
15	5	$7\frac{1}{2}$	5		2		S. <i>idem.</i>	B. de nuag. pl. forte par terv. tout le jour.
16	4	7	5		5		S-O. m.	<i>Id.</i> Petite pl. à 5 h. f.
17	4	6	4		11		O. méd.	B. de nuag.
18	2	4	2	28	3		<i>Idem.</i>	Brouill. ép. tombeant en bruine.
19	$\frac{1}{2}$	3	$\frac{1}{2}$		6		S. au S-E. m. & fort.	Peu de nua.
20	1	3	1		6		<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Nuag. couleur de feu très-vif, au soleil cou- chant, vers les 5 h. f.
21	01.	2	1		2	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	Peu de nua.
22	$1\frac{1}{2}$	6	7		1		<i>Idem.</i>	B. de nuag. p. pl. à 5 h. f.

MÉTÉOROLOGIQUES. 91

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
23	6	7	6	27	11	$\frac{1}{2}$	Idem.	Id. Pet. pl. tout le soir.
24	6	8	6		8		Idem.	Id. Pet. pl. par interv. tout le jour.
25	4	6	5	28	0	0	Idem.	Idem.
26	4	4	2		3		Idem.	B. de nuag.
27	$4\frac{1}{2}$	$6\frac{1}{2}$	$3\frac{1}{2}$	27	11		Idem.	Id. Pet. pl. par interval. tout le jour.
28	1	2	$0\frac{1}{2}$	28	3		S-E. au N-O. m.	Id. Pet. pl. & neige le matin.
29	$0\frac{1}{2}$	$0\frac{1}{2}$	1	27		10	N-O. m.	Id. Neige à 10 h. soir.
30	0.	0.	0.	28		1	Idem.	B. de nuag.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $10\frac{1}{2}$ deg. au-dessus du terme de la congelation de l'eau; & la moindre chaleur a été de $2\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes est de 13. degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 2 lignes: la différence entre ces deux termes est de 16 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du N.

2 fois du N-E.

1 fois de l'E.

12 fois du S-E.

10 fois du S.

6 fois du S-O.

6 fois O.

3 fois du N-O.

92 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES!

Il y a eu 3 jours de brouillard.

25 jours de nuages.

2 jours de couvert.

2 jours de bruine.

18 jours de pluie.

2 jours de neige.

1 jour de grêle.

4 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué une humidité moyenne pendant tout le mois.

Nota. Il faut observer que le thermometre monte $1\frac{1}{2}$ à 2 degrés plus haut, à Paris, qu'à la campagne; enforte que les petites gelées de 1 à 2 degrés, ne se font pas sentir dans cette ville.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre 1761, par
M. VANDERMONDE.

Parmi les maux qui ont affligé les habitans de cette ville, on a observé des fièvres catarrhales, avec engorgement à la poitrine. Elles avoient de particulier, qu'elles s'annonçoient par des sueurs très-abondantes, une altération très-grande, & des redoublemens considérables. Quelques sujets ont été attaqués de crachement de sang, qui cédoient aux premières saignées : après le déclin de la maladie, on remarquoit une roideur dans le poulx, & une sécheresse à la peau. Quelques purgations, précédées des délayans, & des legers incisifs & fondans, rétablissoient l'état naturel du poulx, & des sueurs critiques achevoient la guérison. Quelques fièvres érysipélateuses se sont déclarées pendant ce mois, sur-tout à la tête & à la face, quelquefois avec des douleurs aiguës, délire, redoublemens ; quelquefois ces maladies s'annonçoient presque sans fièvre, sans chaleur & sans une grande tuméfaction de la partie érysipélateuse. Les saignées aux pieds, dans le premier cas, les tisanes légèrement fondantes diapnoïques, les minoratifs, les émétiques mêmes, selon les indications, ont assez bien réussi. Quelques sujets ont éprouvé des demangeaisons universelles, qui étoient les signes précurseurs de la guérison. Nous avons observé quelques-unes de ces fièvres qui ont laissé des gonflemens œdémateux aux extrémités, des bouffissures qui ont été fort opiniâtres. Cette maladie a paru se terminer par les urines, qui n'ont cependant pas été trop chargées, ni critiques.

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois d'Octobre 1761, par
M. BOUCHER, médecin.*

Le tems s'est refroidi de bonne heure. Le 5, le 6 & le 7, la liqueur du thermometre ne s'est trouvée, le matin, qu'à un degré au-dessus du terme de la glace : mais du 12 au 20, elle a été observée, presque tous les matins, au point du tempéré : le 22, le 23 & le 24, elle a descendu au terme de la glace, & même un peu au-dessous.

Les dix premiers jours du mois, il n'y a eu de pluie, que le 4 & le 8 ; mais du 11 au 31, il ne s'est passé que six jours, sans pluie ; elle a même été copieuse, cinq à six jours.

Le barometre a été susceptible d'alternatives remarquables. Il a été observé au-dessus du terme de 28 pouces, les dix premiers jours, si l'on en excepte le 8 : du 10 au 20, il s'est trouvé constamment au-dessous de ce terme : le 15, il ne marquoit que 27 pouces 3 lignes ; & 27 pouces 2 lignes, le 16 : sa hauteur a varié dans le reste du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 13 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été précisément de ce terme : il y a donc 13 degrés entre ces deux termes.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 6 lignes ;

& son plus grand abaissement a été de 27 poudes 2 lignes : la différence entre ces deux termes est d'un pouce 4 lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord. 6 fois du Nord vers l'Est. 5 fois de l'Est. 8 fois du Sud-Est. 9 fois du Sud. 2 fois du Sud-Ouest. 4 fois de l'Ouest. 1 fois du Nord-Ouest.

Il y a eu 19 jours de tems couvert ou nuageux. 15 jours de pluie. 10 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse, le premier tiers du mois, & une humidité moyenne, le reste du mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois d'Octobre 1761, par M. BOUCHER.

Une des maladies les plus communes de ce mois, a été la diarrhée bilieuse, avec des douleurs de colique très-vives, de la fièvre, & même des douleurs d'estomac. C'est sur-tout parmi les pauvres qu'elle a régné. Elle a porté, dans quelques-uns, le caractère de la dysenterie, & le sang tiré des veines, étoit souvent inflammatoire. J'ai vu plusieurs personnes dans le cas opposé, c'est-à-dire, affectées de constipation, avec chaleur d'entrailles, & quelques-unes, de vraie inflammation du bas-ventre. Ces maladies ont paru être la suite du refoulement de la transpiration, par les froids prématurés qui ont succédé à des chaleurs assez vives. C'est à la même cause que l'on doit rapporter des rhumes opiniâtres, & peu susceptibles d'expecto-

toration, qui ont été aussi fort communs.

La fièvre hémitritée ou bilieuse a toujours été la maladie aiguë dominante, à laquelle les autres maladies aiguës, telles que les pleurésies & les péripneumonies, ont eu du rapport, tant par les symptômes accessoires, que par la crise. Il y a eu aussi des fièvres continues-rémittentes, moins fâcheuses, ou de vraies synoques putrides. Un homme qui avoit la vue foible, est tombé tout-à-coup, au milieu du cours de cette dernière fièvre, dans une goutte sereine parfaite, dont il n'a pu être tiré par aucun moyen. Un autre est venu dans un de mes hôpitaux, avec une goutte sereine imparfaite, & une bouffissure générale, à la suite d'une semblable fièvre.

Les fièvres tierces & quartes ont aussi régné, sur-tout dans le petit peuple. Il y a eu aussi plusieurs atteintes d'apoplexie & de paralysie.

J'ai vu, vers la fin du mois, des éruptions cutanées de diverse nature. Dans les adultes, c'étoit le plus souvent ou des boutons, ferrés près les uns des autres, au col, à la poitrine & aux bras, ou des plaques erysipélateuses, en diverses parties du corps : la rougeole a eu lieu parmi les enfans ; quelques adultes en ont été aussi attaqués.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Janvier 1761. A Paris, ce 27 Décembre 1761.

POISSONNIER DESPERRIERES.



ж. Мед. Топ. хл.



JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. M^{gr} le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien
Professeur en Chirurgie Françoisè, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.*

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

F E V R I E R 1762.

TOME XVI.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{gr} le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FEVRIER 1762.

PARALLELE

De la Petite Vérole naturelle , avec l'artificielle ou inoculée , &c. Par M. DE BAUX , médecin agrégé au collège de médecine de Marseille. A Avignon ; à Paris , chez Debure l'aîné.

LE moyen le plus prompt pour accélérer les progrès de l'inoculation , est de rassembler les faits les plus authentiques en sa faveur , de produire des tables qui contiennent l'histoire de cette méthode , & d'annoncer & publier les différens avantages qui en résultent pour le bien de l'humain

nité. M. de Baux , médecin célèbre & citoyen généreux , ne s'est pas contenté de recueillir tous les succès qu'avoit eu l'inoculation , dans la Provence , & de les offrir dans un tableau racourci & fidèle ; il a cru devoir , de plus , mettre sous les yeux du public le parallele de la petite vérole naturelle , avec l'artificielle. Ce projet , bien imaginé , bien suivi , bien présenté , est l'objet de cet ouvrage.

L'auteur , dans un Discours préliminaire , s'efforce de prouver que la petite vérole a existé de tout tems , & que quoiqu'Hippocrate n'en ait pas fait mention dans ses écrits , il ne s'ensuit pas qu'elle n'existât pas de son tems , puisqu'il y a d'autres maladies qui régnoient dans son siècle , sur lesquelles il n'a pas écrit. L'auteur a cru devoir appuyer ses conjectures de l'autorité du P. d'Entrecolles , Jésuite , qui rapporte dans le tome II de ses Lettres édifiantes , que la petite vérole est plus ancienne chez les Chinois , que ne l'est l'époque du renouvellement des lettres chez les Arabes. M. de Baux en fixe pourtant la connoissance exacte au tems des *Ahron* , des *Isaac* , des *Rhasès* , &c. médecins Arabes , & prétend que cette maladie a été presqu'abandonnée & négligée jusqu'au tems de Sydenham.

Après ces discussions médico-chronologiques , notre célèbre inoculateur prouve

que la petite vérole est une maladie si universelle, qu'il n'y a qu'un très-petit nombre de personnes qui en soient exemptes. De-là, il avance & soutient qu'il y a un germe de petite vérole, inné dans tous les hommes. Il le prouve par la communication de la petite vérole artificielle, par le retour périodique, ou plutôt inopiné, des épidémies qui arrivent dans des tems où la contagion est détruite, par l'impossibilité où l'on est de reprendre cette maladie, quand le germe a été suffisamment évacué par une petite vérole convenable & véritable, & par la comparaison qu'il fait des autres maladies, telles que la fièvre maligne, pourpreuse, miliaire, &c. qui ne dépendent pas d'un germe inné, & dont on peut être attaqué plusieurs fois en sa vie.

Dans le premier chapitre, l'auteur traite de l'histoire de la petite vérole naturelle, avec sa curation. Ce chapitre est divisé en quatre tems. Après avoir rendu à Sydenham & à Boerhaave la justice qui leur est due, à ce sujet, & fait voir que la définition exacte de la petite vérole est presque impossible, il examine cette maladie dans son premier tems, c'est-à-dire, dans l'effervescence ou l'ébullition. Il la distingue en discrète & confluente, & présente aussi un détail fidèle des différens signes qui caractérisent ces deux especes de petites véroles. Les préceptes

qu'il donne , sont conformes aux vues des plus grands médecins , & sur-tout à celles de l'infatigable observateur Sydenham.

M. de Baux n'est pas moins attentif à suivre cette maladie dans l'éruption , & distingue , en praticien éclairé , les nuances que la discrète & la confluyente observent dans leur marche. C'est sur-tout dans la suppuration , que l'auteur s'étend & devient instructif. Il est exact dans le détail des signes , & judicieux dans les remèdes qu'il propose pour combattre les accidens ; enfin les soins qu'on doit prendre dans l'exsiccation , terminent ce chapitre , qui contient à-peu-près toute la doctrine de Sydenham , mais d'une manière plus précise , & peut-être plus utile. M. de Baux déclame , avec raison , contre les préjugés populaires , qui sont la cause de la mort de tant de malheureux. Il croit , avec le médecin Anglois , que l'usage immodéré , précipité ou inconsidéré des cordiaux , peut produire des ravages irréparables ; & il assure , avec assez de justice , que si toutes les petites véroles étoient toujours traitées à tems & à propos , par des gens éclairés , c'est-à-dire , par des médecins prudents & instruits , il arriveroit beaucoup moins d'accidens , & cette maladie seroit bien moins funeste. Dans la peinture que l'auteur fait de la petite vérole confluyente , on ne peut s'empêcher de convenir

que ce soit une maladie très-dangereuse, & dont la plupart des accidens sont effrayans.

Le second chapitre est l'examen de la petite vérole volante, que l'on nomme aussi *fausse* ou *adultérine*. L'auteur la regarde, avec les médecins, comme ne régnant jamais seule, & comme faisant une maladie toute différente de la vraie petite vérole : elle n'a jamais de saison déterminée ; elle s'annonce plutôt que l'autre : elle est précédée de peu ou de point de fièvre, qui ne dure que vingt-quatre heures. On ne remarque, dans cette espèce, aucune gradation dans l'éruption : dans trois jours, les boutons acquièrent leur plus grand volume. Nous ne suivrons pas l'auteur dans tous ces détails qui prouvent un grand examen de la matière qu'il traite, & la subtilité des raisonnemens de ceux qui prétendent que cette petite vérole volante est de la même espèce que la vraie petite vérole ; c'est moins une maladie, qu'une incommodité.

Dans le troisieme chapitre, M. de Baux examine les avantages de la petite vérole artificielle ou inoculée. Il prouve que les préparations à cette petite vérole ne sont pas gênantes. Il fait éloge ici des différens ouvrages qui ont paru sur cette matière. Il célèbre celui de M. Butmi, médecin de Genève ; l'élégante & solide Dissertation de M. de la Condamine, de qui l'on

peut dire , *Illi robur & æs triplex circa pectus erat* , &c. les Réflexions de M. Tissot , &c. qui toutes méritent d'être lues & réfléchies. Après avoir démontré que les préparations ne causent par elles-mêmes aucun dommage à la santé , l'auteur soutient qu'elles y sont même utiles , en général , & appuie son opinion de preuves très-fortes , auxquelles il est difficile de se refuser. Il prouve également que cette opération est peu douloureuse , & que cette maladie n'a rien d'incommode , & enfin qu'elle se termine sans danger.

On trouve , à la fin de cette brochure , des réflexions de l'auteur , qui tendent à prouver que la petite vérole naturelle ne seroit pas si fâcheuse , si les préjugés populaires n'en augmentoient le danger , mais que cette maladie devient souvent formidable , & que l'inoculation met à l'abri de tous les accidens. M. de Baux termine son discours par un tribut de reconnoissance qu'il rend à M. le duc de Villars , commandant en Provence , protecteur de l'académie de Marseille , fondateur d'un hôpital en cette ville , pour l'inoculation. C'est à ce seigneur généreux que l'auteur a dédié son ouvrage.

On trouve , à la fin de cette brochure , une Table des personnes que M. de Baux a inoculées ; elles sont au nombre de dix-sept.

Son fils , âgé de cinq ans , est à la tête. Il a eu même cinq cent boutons sur le corps. Madame Ferand Maynard , âgée de vingt-un ans , n'a pas eu la petite vérole. Comme l'auteur a éprouvé , à ce sujet , quelques contradictions , il a cru devoir dénoncer l'affaire , & la faire juger au tribunal de MM. Tronchin , Tissot & Pomme le fils , qui tous trois ont été de son avis , c'est-à-dire , qui ont prononcé que la dame inoculée n'avoit pas eu une véritable petite vérole. Les deux fils de M. Roux , âgés , l'un de sept ans , l'autre de quatre , ont éprouvé inutilement l'inoculation ; la saison étant trop avancée pour répéter l'opération , il a été convenu qu'ils seroient inoculés au printems prochain. M. de Baux instruira le public du sort qu'aura eu cette nouvelle épreuve.

Nous exhortons les médecins zélés & intelligens à suivre cette méthode , dans chaque province , dans chaque ville & à donner au public tous les faits qu'ils auront observés : c'est le seul moyen de bien juger des avantages de l'inoculation , & de terminer victorieusement ce procès intenté par les anti-inoculateurs.



 COLLECTION
D'OBSERVATIONS

Sur l'Anatomie, la Chirurgie & la Médecine pratique, extraites principalement des Ouvrages étrangers, tome II. A Paris, chez Didot le jeune, Quai des Augustins.

La première Observation est une des plus singulières de l'ouvrage. Elle est de M. Schmidt, correspondant de l'académie des inscriptions à Berne. Il y est fait mention d'une fille, qui, depuis l'âge de deux ans, avoit toujours été réglée, & qui, à neuf ans, accoucha d'une fille. L'enfant a été arraché par morceaux, autant par la petitesse des parties, que par l'ignorance du chirurgien.

M. Heberden a rapporté, dans les Transactions philosophiques, que l'on conserve dans la bibliothèque de la Trinité de Cambridge, une pierre qu'on a tiré de la vessie d'une femme. Ce corps étranger pèse trente-trois onces trois gros & trente six grains.

On lit, dans la Bibliothèque britannique, que M. Giffard a eu occasion d'observer un accouchement qu'une femme fit par l'anüs, & dont elle mourut.

M. Kaltschmied rapporte qu'un enfant, qui étoit venu au monde ; sans anus, avoit cependant rendu des matieres fécales ; elles sortoient par l'uretre. On vit, par l'ouverture du cadavre, qu'il y avoit une communication du rectum avec la vessie.

Un enfant de huit ans mourut ; on l'ouvrit : on lui trouva une rate si monstrueuse, qu'elle pesoit quinze onces. Elle remplissoit non seulement toute la cavité de l'hypocondre gauche, mais elle couvroit l'estomac ; elle déprimoit le foie, & occupoit une partie de l'espace que ce viscere remplit ordinairement. On trouve, dans ce recueil, une très-ample Dissertation de M. Rosenbach, médecin à Gottingue, sur les vomitifs. L'auteur prétend qu'on est trop timide sur l'usage de ces remedes ; qu'on devroit les donner dans beaucoup de maladies où on les croit dangereux, pourvu qu'elles soient occasionnées par le vice des premieres voies. Il met de ce nombre le spasme de la mâchoire inférieure, les convulsions des enfans, la pleurésie *seche*, la coqueluche, les maux de gorge gangreneux, les fièvres vermineuses, l'héméralopie, les règles immodérées, l'étranglement des hernies & le défaut de salivation, après les frictions mercurielles. Il faut être médecin, & grand médecin, pour savoir placer un pareil remede dans des maladies où il paroît si peu indiqué. Ainsi

nous conseillons tous ceux qui liront ces Observations, d'être bien réservés sur l'emploi d'une pareille méthode, qui, quoiqu'avantageuse en elle-même, peut causer des accidens fréquens & funestes.

Nous ne ferons pas mention de plusieurs autres Observations contenues dans ce recueil. Nous y renvoyons le lecteur, qui se mettra à portée par lui-même, de juger de la sûreté du goût de M. Simon, & de l'utilité de son ouvrage.



L E T T R E

*Sur le Morbus variolicus sine pustulis, de
BOERHAAVE, écrite à M. BOYER,
médecin ordinaire du Roi, chevalier de
l'ordre royal de Saint-Michel, & ancien
doyen de la faculté de médecine de Paris;
par M. MOUBLET, docteur en médecine
de l'université de Montpellier, bachelier
de la faculté de Paris, & médecin à
Tarascon en Provence.*

*Manifestum videtur, in quàm incerto, lubricoquē
sit loco, tum morbus ille (variolæ,) tum
praxis medica, quæ eidem accommodanda est.*
Sydenh. tom. I, sect. iij, pag. 89.

Tel est le jugement peu favorable que Sydenham a porté de la petite vérole, sur

les sentimens vagues & partagés des praticiens de son tems. Je crois que tant d'écrits, multipliés depuis quelques années, pour en attaquer & en défendre l'inoculation, ont éclairci suffisamment cette matiere, à ne laisser plus de doute sur le parti que doivent opter ceux qui ne sont animés que du desir de la vérité & du salut public. Cette méthode, qui s'est heureusement annoncée par les plus illustres exemples, & que j'ai vu, pendant mon séjour à Paris, paroître d'abord comme une étincelle, s'élever & s'étendre ensuite, à la faveur du crédit & de la science de ses zélés partisans, a embrasé les provinces les plus éloignées de la capitale; &, par une vicissitude extraordinaire, elle a commencé par les grands, avant que de s'établir & de se répandre parmi le peuple.

Quelque victorieux que paroissent les raisonnemens sur lesquels on l'étaie, quelques avantages signalés qu'elle présente, l'art n'a-t-il pour le bien de l'humanité, que le privilège d'exténuer, de faire éclore & de reproduire, à son gré, la petite vérole? Ne peut-il pas tenter de plus grands efforts, rectifier & intervertir la marche de ses symptomes? Lorsque ce miasme exalté se dégage du centre du corps, prêt à inonder tous les vaisseaux & à se répandre sur toute l'habitude, ne seroit-il pas possible d'empêcher son irruption, de garantir la masse du

fang, & les routes de la circulation, de s'être atteintes vénéneuses, de s'opposer à son développement extérieur; & après avoir circonscrit & captivé dans son foyer la matiere varioleuse, lui frayer une route plus courte & moins dangereuse, qui facilite & accélère son expulsion, & obvie aux états successifs, & toujours redoutables, que les pustules subissent?

En effet, les boutons varioliques constituent-ils l'essence, ou ne sont-ils qu'un symptôme de cette maladie? Dans ce principe théorique gît la solution de toute la difficulté. J'ai plusieurs fois agité, sous vos yeux, cette question importante, avec feu M. Lavirotte, dont l'érudition & le mérite distingués ont été trop tôt enlevés aux sciences & aux lettres. Je vous sou mets les réflexions que différentes observations m'ont fait naître, sur la possibilité & l'existence constatée & inopinée de la maladie variolique, sans vestige ni apparence de boutons. Personne n'est mieux en état d'en reconnoître, & d'en discerner la vérité & les avantages, que vous, qui avez depuis longtemps (a) embrassé avec prudence, & approfondi avec sagacité cette idée lumineuse de Boerhaave.

(a) M. Boyer a soutenu, en 1717, une thèse dans l'université de Montpellier, pour son baccalauréat, sur cette matiere.

Ce grand homme, l'Hippocrate de notre siècle, dont les ouvrages immortels respirent la perfection de l'art, & le génie de la nature, a-t-il conçu & jetté cette pensée au hasard ? Il a regardé la petite vérole comme une maladie éruptive, d'un genre inflammatoire, qui régné pour l'ordinaire épidémiquement, & dont on peut brider & éteindre le germe & l'activité. *Nihil repugnet, morbus variolosus sapè finè variolis fit.* Boerh. *Aphor. de cogn. morb.* §. 1393.

Elle consiste dans un *seminium* d'une putréfaction & d'une acrimonie insigne, doué d'un principe génératif & pullulant, qui dégénère & convertit nos humeurs en une fonte putride : ses émanations subtiles les pénètrent, les inscient ; & confondues avec elles, elles roulent ensemble vers tous les émonctoires excréteurs.

Ce n'est donc pas une simple affinité avec l'humour de la transpiration, ni aucune espèce de rapport & d'homogénéité, qui les font abonder dans les glandes salivaires & cutanées, mais plutôt la texture lâche de ses parties, leur situation, la modification de leurs pores aidés du mécanisme général, des efforts simultanés & univokes de tous les ressorts organiques.

Dès le premier moment que leur explosion s'opère, il se fait dans le corps un conflit de résistance & d'action ; tous les organes

opprimés militent en même tems pour écarter du centre vital la matiere varioleuse imminente, qui se développe ; ils la pressent, la foulent de toute part, la poussent indistinctement dans ses tuyaux continus, qui, proportionnellement à leur diametre, la reçoivent, la distribuent & la renvoient, selon les loix immuables de l'œconomie animale, dans une infinité de rameaux subdivisés, qui la chassent, de proche en proche, dans des tuyaux plus éloignés : entraînée, par ces mouvemens progressifs, d'une impulsion qu'animent & que renouvellent, à chaque instant, le jeu & l'action perpétuelle & intestine du système vasculaire, elle parcourt le cercle de la circulation ; cet ordre, cette série immense de vaisseaux de tout genre arrive enfin aux dernières ramifications, qui confinent & occupent la circonférence du corps, se fait jour à travers la peau, s'épanche & se fixe au dehors.

Sans cette stagnation de la sanie varioleuse dans le tissu cellulaire de la peau, la spoliation de la masse du sang étant achevée, la maladie seroit terminée : elle l'est même foncièrement ; car dans les petites véroles qui ne dégèrent point en des symptômes fâcheux, & qui ne sont point compliquées avec des fièvres putrides ou malignes, l'éruption parfaitement finie, la dépuration du
sang

sang est faite ; les mouvemens tumultueux & fermentatifs du sang se ralentissent , & la fièvre cesse.

Les phénomènes qui surviennent après la naissance des boutons , ne sont donc que des accidens précaires , indirects & étrangers à la lésion intrinsèque , & auparavant existante des humeurs , au vice primitif qui précède & occasionne l'éruption : puisque , dès qu'elle a paru , le calme revient dans le corps , les irritations intérieures des viscères & l'effervescence des liqueurs sont apaisées , leur intensité & leur assemblage renaissans ne dépendent que de l'extravasation & des dépôts multipliés de la matière varioleuse , qui suscite sur la peau une nouvelle maladie , assujettie à un cours réglé & à des périodes particuliers.

La fièvre se rallume de nouveau , la surface du corps s'enflamme ; elle est parsemée d'une multitude de petites tumeurs phlegmoneuses , où s'opère une nouvelle coction de la matière varioleuse qu'elles contiennent. Il faut que la nature , déjà épuisée & débilitée par la vraie expulsion critique qu'elle en a faite , ranime encore ses forces pour la subjuguer & la convertir en pus : ces révolutions difficiles sont sujettes à des inconvéniens sans nombre , & souvent meurtriers ; le repompement , la rétrocession de la sanie purulente , toujours résorbée en partie , qui

produit quelquefois des impressions funestes sur le sang & sur les organes ; les traces , les fâcheuses empreintes & l'érosion que ses débris croupissans laissent sur la peau , en sont les suites terribles & ordinaires.

L'éruption cutanée , qui est la source & la cause de tous ces désordres pernicieux , ne doit donc pas être regardée comme un moyen de délivrance ; elle n'offre qu'un transport , une transmutation de l'humeur morbifique , qu'une voie périlleuse de décharge.

Car il seroit absurde de penser que la matière varioleuse ait une aptitude , une propension particulière à suppurer. C'est la structure de la partie où elle se dépose ; le genre de vaisseaux qu'elle engorge , leurs oscillations vives , leurs mouvemens systoliques redoublés , qu'elle excite ; les qualités fermentatives de l'humeur stagnante , capable de ces changemens spontanés , qui rendent nécessaire & inévitable cette suppuration , qui n'est primitivement qu'occasionnelle. Si elle dériveroit vers d'autres excrétoires , d'une contexture & d'une issue différentes , elle seroit affranchie de toutes ces mutations , ne passeroit point par ces états divers ; & on n'auroit pas lieu d'observer en elle aucune tendance , aucun vestige de suppuration.

Mais est-il possible de légitimer d'autres couloirs pour son émission ? 1^o La nature

de l'humeur varioleuse peut-elle le permettre ? 2^o Le caractère de la maladie ne semble-t-il pas s'y opposer ?

1^o La cause prochaine de la petite vérole est, suivant les principes établis, l'existence d'un miasme particulier, qui s'insinue dans nos humeurs. Ce levain corrupteur contracte une analogie remarquable, avec celui qui produit les fièvres humorales. Dans son action initiale, la petite vérole imite, tantôt une fièvre avec redoublement ; tantôt elle présume une synochale : l'universalité, l'assemblage, l'incertitude des signes irréguliers, précurseurs de l'éruption, confirment cette similitude, & autorisent cette comparaison par toutes sortes de rapports, pendant la durée de l'ébullition.

Lorsque ces semences morbifiques s'échappent, & commencent à flotter au gré de la circulation, elles ont cela de commun, qu'elles semblent s'écouler du même foyer, portent le même caractère, agissent, troublent & ravagent également l'œconomie animale, inondent & affectent les mêmes parties.

Cette parité d'action, ce concours de mouvemens déordonnés qu'elles excitent, se reconnoissent encore mieux par leurs principaux effets progressifs. L'activité, l'expansion de la matière varioleuse, sa miscibilité avec toutes les humeurs du corps, se dé-

plioient par la gêne, l'oppression des viscéres, l'engourdissement des sens, l'embarras des vaisseaux, & un accablement général. Elle procure, par son mélange contagieux, une dégénérescence prompte dans la masse des fluides. Il arrive des métastases, des transports, des délitescences; elle altère, par son séjour, la substance du sang; rompt l'homogénéité & l'union de ses molécules intégrantes; les rend coëneuses & susceptibles d'une raréfaction phlogistique, & d'une alcalescence putride: l'infiltration & l'œdématie de la peau sont une preuve de la dissolution de sa sérosité; à mesure que le vice s'exalte, il infecte les humeurs secondaires, irrite, gagne les excrétoires glanduleux; & le pthyalisme, le larmoyement, le vomissement, la diarrhée, &c. se déclarent.

Telles sont enfin ses impressions vives & persévérantes sur les organes & sur les esprits, qu'il est souvent impossible de prévenir & de calmer les irritations, les douleurs intestines, les défaillances, les syncopes, l'ataxie du fluide nerveux, qui accompagnent les engorgemens violens & les inflammations gangreneuses des viscéres: le délire survient, le gosier se resserre, la voix & la respiration manquent aux malades, &c. toutes les fonctions s'altèrent, s'interceptent & s'épuisent; des pétéchies

pourprées remplissent l'intervalle des pustules extérieures : il en découle une sanie livide & hideuse, qui cave la peau, mine & détruit son organisation, par son acrimonie mordicante, & exhale une odeur infecte, qui manifeste la dépravation & la colliquation putride des humeurs.

Lorsque ces accidens mortels sont portés à un degré si éminent de véhémence & de perversité, nous jugeons que la matière morbifique de la petite vérole se trouve conjugée & assimilée avec celle d'une fièvre putride ou maligne, & qu'elles coopèrent ensemble à les produire. S'il est vrai que ces humeurs morbifiques puissent se mêler & se confondre, elles doivent conserver originairement une certaine convenue & une conformité; leur caractère diffère peu, leurs qualités vicieuses sont analogues.

Il suit de ce tableau raccourci, & de la simple énumération de ces symptômes, que, pris séparément ou considérés dans leur assemblage, ils ne sont point particuliers à la petite vérole, & qu'ils appartiennent également aux fièvres humorales. La matière morbifique qui donne naissance aux unes & aux autres, reconnoît les mêmes causes, est susceptible des mêmes modifications & présente les mêmes inductions thérapeutiques.

Ce n'est donc que parce que les autres couloirs sont opprésés, engoués & farcis, & que la matiere varioleuse, volatilisée par les mouvemens impétueux du sang, se trouve engagée & répandue dans le courant de la circulation, qu'elle afflue précipitamment d'une maniere prodigieuse dans tous les points de la circonférence; l'éruption cutanée ne peut par conséquent être qu'une déviation accidentelle de l'hétérogene morbifique, qu'une dépuration imparfaite & insuffisante, souvent funeste & toujours pénible au corps. La nature révèle elle-même le secret de ses opérations. Il arrive fréquemment qu'il n'y a que quelques boutons parsemés sur la peau, tandis que l'intérieur est extrêmement surchargé & cruellement molesté; & combien de maladies funestes se déclarent par des sueurs abondantes, & peut-être de la même maniere, par une fuite du même mécanisme, qu'une saine pratique se hâte d'empêcher?

Les préjugés tyrannisent & aveuglent l'esprit. Pourquoi penser que tout ce qui sollicite la direction de la matiere varioleuse vers d'autres excrétoires que les cutanés, est pernicieux au corps, enfreint les loix de la nature, renverse l'ordre qu'elle a établi? Pourquoi, dans les mouvemens désordonnés de la circulation, en traversant toutes les circonvolutions des vaisseaux, feroit-elle

disposée à enfler ceux qui mènent à l'habitude du corps, exclusivement à tous les autres filtres & sécrétoires du corps ? Cette route seule lui seroit affectée, qui est la plus impliquée, la plus difficile à ménager & à tenir, la plus longue, puisqu'il faut, pour y atteindre, mesurer tous les détours des vaisseaux, & qui devient souvent presque impraticable par la violence des accidens, & par d'autres circonstances accessoires & décisives; comme dans un âge avancé, dans les pays septentrionaux, les saisons froides, les tempéramens bilieux & atrabilaires, la matière varioleuse, puisée & pétrie dans la masse générale des humeurs, extraite d'elles-mêmes, composée des fragmens de chacune d'elles, doit avoir une affinité égale avec toutes, & se porter indistinctement vers tous les couloirs. C'est à l'art à lui ouvrir ceux qui lui sont incomparablement les plus faciles & les plus salutaires; la raison le suggère, l'expérience le prouve.

2^o Il résulte de ce que nous avons dit, que, sans supposer que le germe de la petite vérole réside en nous, sans prétendre qu'il consiste en un vice originel, & qu'il exige, pour pulluler & éclore, des conditions préliminaires & des dispositions particulières, relatives à chaque constitution, il doit être regardé comme un miasme excessivement contagieux & incendiaire, c'est-à-dire, que

l'infection supérieure de son levain corrompé surpasse toute autre infection actuellement existante dans le corps ; de sorte qu'elle engloutit tout, qu'elle pervertit, s'affimile, convertit en sa nature toutes les humeurs hétérogènes, putréfiées ou tendantes à la putréfaction, qui se trouvent nager dans les vaisseaux.

Ainsi, par une conséquence vraie, & par une parité notoire & évidemment démontrée, celui qui recueillerait une certaine quantité de la sanie ou des molécules morbifiques, essentiellement constitutives des maladies contagieuses les plus virulentes, les plus malignes, les plus fatales au genre humain, à mesure qu'elles s'exhalent & émanent des émonctoires naturels, réaliserait en effet la boîte & la fable de Pandore. En ingérant dans le corps, par l'inoculation ou par toute autre voie immédiate de contact & de communication, ces semences envenimées, éprises d'une dépravation prédominante, il ferait maître d'inficier infailliblement, & de souiller d'une manière irrésistible & distinctement caractérisée, tous les tempéramens qui contiennent des humeurs impures & disparates, des sucres mal élaborés & mal assortis, capables de fermenter, de s'allier, de s'identifier avec elles, d'en pomper & d'en répandre le venin.

Il s'ensuit de-là, qu'on se flatte vainement

de ne plus effuyer la petite vérole, après une première épreuve. On encourt le même danger, toutes les fois que les humeurs contractent une telle diathèse, suffisamment vicieuse pour souffrir & favoriser les impressions du virus variolique.

Mais on peut s'opposer à sa propagation rapide; on peut restreindre & limiter son action, en épurant & rectifiant les voies de la circulation, en en chassant tout mélange inficié. S'il étoit possible de rendre la masse du sang, aussi saine physiquement qu'on le conçoit moralement, on auroit beau tenter & récidiver l'inoculation, la petite vérole ne s'allumeroit jamais. Voilà les véritables dispositions salubres, dont approchent, à différens degrés, ceux qui la bravent & l'affrontent impunément; voilà encore la principale cause æthiologique, qui préserve des maladies malignes les plus contagieuses, qui aide à les calmer, & avance leur terminaison, & les vues salutaires que nous devons nous proposer, dans le tems qui préluze l'éruption variolique.

Pouvons-nous nous flater de remplir ces indications par des cordiaux, des incisifs, des diaphorétiques, des médicamens chauds & actifs, que Sydenham proscriit du traitement de cette maladie. Il est évident, qu'en précipitant le mouvement des liqueurs, en brisant leur substance, on excite en elle une

collision violente, on trouble les fonctions du corps, on les force à contraster avec elles-mêmes : ces remèdes attisent, aiguissent, dilatent & raréfient les matières putrescentes, qui sont noyées dans le sang, les multiplient, les insinuent, les inserent dans le tissu des molécules sanguines. Je pense que nous ne devons pas présumer de trouver des médicamens qui possèdent une vertu anti-septique varioleuse. Il n'est pas plausible que le hazard suscite un spécifique, ni que la réflexion & l'industrie humaine combinent & inventent un antidote, un préservatif qui dompte, enveloppe, émousse ou absorbe le venin des particules varioleuses, qu'il détourne & tarisse promptement l'éruption, la corrige & l'efface.

Sans nous repaître de ces espérances spécieuses, &, selon apparences, illusoires, bornons-nous à suivre le fil des conséquences, que le caractère & la totalité des phénomènes anomaux de la petite vérole indiquent. Adaptons-lui, & modifions le traitement méthodique & réfléchi que des expériences heureuses & les règles de l'art autorisent dans les maladies inflammatoires & putrides analogues ; & tâchons de réintégrer l'ordre qu'il semble que la nature maintiendrait elle-même, si son action n'étoit contrariée & divertie par des obstacles qu'elle ne peut vaincre. Le meilleur correc-

tif consiste à rétablir l'équilibre du corps , à augmenter les forces de l'habitude , & à diminuer celles de l'intérieur & la résistance des couloirs , par lesquels on veut faire écouler la matiere varioleuse.

La réussite de ce *processus* curatif , dépend de la célérité & du tems où on le met en usage. Il tend moins à empêcher l'éruption , qu'à la prévenir ; c'est dépouiller un ennemi de ses armes , avant qu'il se soit mis en défense ; car , lorsque le miasme variolique a circulé , & est déjà parvenu aux limites du corps , il faut bien qu'il sorte par les émonctoires propres aux suc's excréteurs , avec lesquels il est confondu ; l'éruption est alors sans remede , & est nécessaire de s'accomplir.

Nous croyons devoir condamner , avec Sydenham , les précautions préliminaires & nuisibles , avec lesquelles on bouche étroitement toutes les issues des chambres qu'occupent les malades qui en sont menacés. Il défend , avec juste raison , qu'ils respirent un air chaud , qu'ils soient couverts plus qu'à l'ordinaire , & impute en partie les éruptions orageuses & anticipées , l'accélération & l'accumulation des pustules aux couvertures excessives dont on les accable. Les malades doivent rester , autant que les circonstances le permettent , pendant les

premiers jours, levés & exposés à un air libre, parce que la chaleur du lit & la sueur que l'on provoque, relâchent & dilatent nécessairement le tissu de la peau; elle s'abreuve de sérosité, & devient l'égout du corps; la débilité & son manque de ressort sont les premières causes qui y attirent & y font dériver les humeurs avec abondance.

Après avoir écarté soigneusement tout ce qui peut affoiblir & énerver la texture & l'organisation des capillaires de la circonférence, on emploie tous les secours prophylactiques, pour la fortifier & la resserrer. On prescrit une diète tenue & relâchante, qui tempère & émousse l'activité des principes phlogistiques qui, s'alcalisent & se développent. Afin de consulter toutes les vues que la première indication renferme, & avoir égard au caractère & à la violence des accidens, il faut débiter préalablement par des saignées copieuses & promptes, réglées sur l'état des forces & du tempérament. On choisit, par préférence, celles du pied, quand on les réitère; & on continue de ralentir l'effervescence des liqueurs, & de s'opposer à l'expansion du levain varioleux, par les anti-phlogistiques appropriés, les acides, les acéteux, les calmans, les décoctions nîtreuses, combinées selon l'exigence des cas.

Dès qu'on a produit une détente suffi-

fante, & apaisé les symptômes fougueux ; qui éclatent au commencement, c'est le tems de se hâter à déterger les vaisseaux des crudités nidoreuses qui les engouent, d'une partie du levain variolique qu'elles entraînent, & de tous les mauvais suc's qu'il pourroit corrompre & s'approprier. Les évacuans, les émétiques & les purgatifs les chassent avec succès, par le vomissement & les selles, qui sont la voie la plus facile & la plus favorable à substituer à la cutanée ; & les laxatifs & les fondans variés achevent d'épurer le sang, & d'entretenir cette pente naturelle par où les humeurs inficiées, & le reste du virus en mouvement s'écoulent peu-à-peu.

Je me suis plus attaché, dans cette esquisse de procédé curatif, à établir la validité des vues qu'on doit se proposer, qu'à décrire spécialement les remèdes qui les remplissent. D'ailleurs je suis convaincu qu'il est peu de médecins cliniques, qui, dans le cours de leur pratique, n'aient eu occasion d'observer la maladie variolique sans éruption ; & peut-être qu'ils ont reconnu devoir la rapporter à quelque une des raisons motivées, que nous avons exposé.

C'est par cette méthode simple & conciliable avec toutes les circonstances de l'ébullition qui l'indique encore plus, à proportion de la véhémence des symptômes, que

j'ai vu plusieurs fois soulager la nature, & lui épargner l'éruption cutanée, qui est un travail dangereux pour elle. Par un enchaînement de conséquences, il est évident que ce miasme destructeur ne peut ainsi séjourner, ni se répandre aisément dans la masse du sang; il ne peut acquérir une dépravation si éminente: on affranchit les malades des suites de la suppuration; on n'a pas lieu de craindre ni la rentrée du pus ni ces fragmens redoutables de la matiere varioleuse, qui, dans les petites véroles confluentes doubles, couvent & restent comme assoupis, pendant plusieurs jours, dans l'intérieur, apparoissent ensuite, quand la premiere éruption est déjà à fécité, & éludent souvent tous les remèdes. On doit conjecturer encore que ses émanations imperceptibles, qui s'exhalent & circulent dans l'air qui en est le véhicule, deviendroient moins contagieuses, moins abondantes; cette maladie enfin seroit abrégée & comprise en entier dans son prélude.

On lit, dans les Ephémérides des curieux de la nature, (*Decad. j, ann. 3, 1672, Obs. 56,*) plusieurs exemples de l'efficacité d'une semblable méthode. Au commencement de l'été dernier, tems épidémique de petite vérole, dans cette ville, on me présenta un enfant, âgé de quatre à cinq ans, qui avoit éprouvé des envies de vomir,

des tranchées, un assoupissement considérable, & tous les symptômes qui ont coutume de précéder l'éruption. Depuis plus d'un jour, on voyoit, sans augmentation & sans changement, l'appareil commençant des petits points rouges, disséminés sur la surface du corps, signes sensibles des boutons qui ne pouvoient percer, parce que le jeune malade avoit effuyé inconsidérément & sans précaution les impressions d'un vent vif & froid. La fièvre étoit forte, la langue chargée & le corps embarrassé : l'enfant fut saigné deux fois, & purgé abondamment. Cette éruption commençante avorta sans péril, & le malade guérit. Le pourpre & les taches exanthémateuses n'arrivent ordinairement que dans les fièvres putrides & malignes ; où l'on n'a pas eu le tems d'évacuer suffisamment. Ces phénomènes symptomatiques dénotent les embarras & la gêne de la circulation, que les émétiques & les purgatifs administrés à propos, dissipent avantageusement.

Ces remèdes agissent non seulement en évacuant les impuretés du sang, mais causent une révulsion efficace, qui rappelle dans les glandes des intestins la matière varioleuse, lorsqu'elle est encore flottante dans la circulation, & prête à s'égarer. N'est-ce pas sur ces principes que plusieurs médecins appliquent, avant l'éruption, des

épipastiques aux jambes; pour y attirer le plus grand nombre des boutons, & en préserver les parties supérieures ?

Un avantage considérable de cette méthode, qui influe beaucoup dans le traitement, c'est qu'on affranchit les personnes d'un âge avancé, atteintes de la petite vérole, de la crainte & des perplexités auxquelles elles s'abandonnent. Le médecin, délivré de la servitude que lui imposent les préjugés vulgaires, est plus libre dans la prescription des remèdes indiqués; le malade moins alarmé, parce qu'il ignore son état, a l'esprit dans une assiette plus tranquille; car la frayeur croise l'action des remèdes, & rend les progrès du mal plus rapides & plus dangereux. Une imagination troublée concentre le principe de vie, déroute le liquide animal, affoiblit l'énergie des organes, rend les fonctions du corps languissantes & imparfaites : les forces de la nature succombent, & ne sont plus en état de seconder la vertu des médicamens. *Anima quandiu in perturbatione est, remedia nequicquam proficient, & licet quis ea recipiet, viribus tamen eorum non auscultatur natura.* Bagliv. *Prax. med.* pag. 133.

Il est vrai qu'on n'est pas toujours assez heureux pour être appelé à tems; alors, en se pressant, on peut venir à bout de mitiger & de calmer considérablement les symptômes.

symptomes. Dans le printems de l'année passée, il a régné, dans cette ville, des confluentes, qui s'annonçoient par des signes effrayans (a). J'en ai vu, par ce traitement, changer plusieurs en discrètes.

On pourra parvenir peut-être, par ce moyen, à dénaturer, pour ainsi dire, la petite vérole, & à l'assujettir au cours ordinaire & régulier des autres maladies congénères. Qui sçait d'ailleurs, si du tems d'Hippocrate, les anciens médecins n'ont pas eu l'art de maîtriser & de subjuguier pareillement la matiere varioleuse ? Nous n'avons que des conjectures sur son origine. S'il est vrai que les boutons varioliques n'aient été pour eux que de simples taches pétéchiâles, & que ce qui n'a jadis été qu'un symptome passager & de peu de conséquence, s'est accru & empiré au point de constituer l'essence de la maladie, nous pourrions penser qu'il se forme & se combine des especes nouvelles de maladies, comme il naît & se perpétue des especes nouvelles de générations.

Il y a des tempéramens qui contractent des dispositions fâcheuses ; ce n'est au commencement, qu'une déviation des liqueurs ; le mécanisme des organes y

(a) Elles sont décrites dans le Journal de médecine, des mois de Novembre & Décembre 1760.

répugne; peu-à-peu il s'y prête; c'est déjà une habitude vicieuse, qu'il est difficile de corriger: le tems & différentes circonstances la fortifient; elle se reproduit dans différens sujets: on s'attache, pour alléger le corps, à applanir, à faciliter ce dérangement, plutôt qu'à s'y roidir & à le rectifier: on s'efforce de concilier des opérations incompatibles, qui sont imparfaites & préjudiciables: toutes les fois que les mêmes révolutions arrivent, les humeurs prennent la même direction, suivant la pente qu'on leur a donnée; il n'est même plus possible de les en détourner: les corps se détériorent & se modifient ensuite, selon ce nouvel ordre établi; le vice s'accroît & se transmet; & la nature qui ne peut plus tergiverser, s'arrange suivant ce plan, & se fixe.

C'est ainsi que nous prenons ses altérations & ses foiblesses pour des penchans, son consentement forcé pour un instinct. Quelque supposées que soient ces idées, on ne doit pas craindre d'avoir trop de moyens de guérison, qu'on adopte & applique, selon les différentes circonstances, contre une maladie qui nous surprend de tant de manières. La nature n'a-t-elle qu'une façon d'être?

Nous pouvons conclure au moins, que le projet d'éteindre & d'anéantir l'éruption varioleuse n'est pas d'un esprit novateur &

enthousiaste, mais d'un philosophe sage, qui, fondé sur la raison & sur l'expérience, en a connu la possibilité, & indiqué judicieusement les moyens de l'effectuer. Boerhaave, livré aux efforts sublimes d'un génie profond & créateur, & animé par des intentions pures & généreuses, en a conçu & tenté le système, sur le modèle de la nature. Il n'a posé que les premières pierres de cet édifice; c'est à ses successeurs à l'étayer & à le perfectionner. De telles découvertes, des pareils avantages méritent d'être médités & suivis; ils offrent à l'humanité des succès plus grands, des biens plus estimable, que de changer les métaux en or.

O B S E R V A T I O N

Sur une Catalepsie occasionnée par la terreur; par M. MAZARS DE CAZELLES, docteur en médecine à Bedarieux.

La manière dont les passions agissent sur nous, peut être regardée comme un problème qui est encore à résoudre, & sur lequel nous n'avons guères que des conjectures à proposer; mais les changemens qu'elles produisent dans nos idées, dans notre volonté; l'empire qu'elles ont sur notre liberté, à laquelle elles nous arrachent,

pour nous entraîner à leur suite , sont trop sensibles & trop constans , pour les révoquer en doute.

Outre ces troubles de l'ame , les médecins ont observé que la machine animale étoit elle-même , en plusieurs manieres , la victime & le jouet de leurs fureurs.

Je n'entrerai point dans le détail des phénomènes qui en accompagnent les différentes especes & les différentes combinaisons. Cette discussion , quelque intéressante qu'elle soit pour mon objet , me meneroit trop loin. Je me contenterai de remarquer , relativement à la terreur , que dans cette violente affection de l'ame , l'homme devient pâle & froid , qu'à peine il peut parler ; que sa voix s'éteint ; que son pouls est petit , fréquent & inégal ; qu'il éprouve une douleur gravative , & un sentiment d'oppression dans les poumons : que le cerveau est troublé ; que les muscles perdent leur force ; que tout le corps est agité de tremblemens ; que la paralysie succede à ces orages ; qu'ils sont souvent suivis d'accidens d'épilepsie , dont les retours résistent aux remèdes les mieux indiqués.

Mais ce qui paroîtra du premier coup d'œil bien plus surprenant , ce sont les effets contradictoires , qui résultent quelquefois de cette même passion , & dont il semble qu'on ne peut imputer la cause , qu'à la différente disposition des organes sur lesquels

elle porte sa premiere impression, ou à la maniere dont elle se trouve pour lors compliquée avec d'autres passions, qui lui sont presque entièrement opposées, telles que la colere, le désespoir ou la fureur, &c.

Quoi qu'il en soit, on lit dans Diemerbroec, que, dans le fort d'une violente tempête, accompagnée d'éclats de tonnerre, une femme, paralytique depuis trente-huit ans, qui se vit enveloppée des feux de ce terrible météore, fut guérie, à l'instant, de son opiniâtre maladie.

Mais, comme on pourroit attribuer cette espece de prodige à l'analogie de la matiere de la foudre avec la matiere électrique, dont l'action a été si souvent employée, avec succès, contre la paralysie, ce que dit Schenkius d'un homme paralytique depuis plusieurs années, & qui a vécu ensuite longtemps, exempt d'infirmité, après avoir recouvré tout-à-coup le mouvement, & s'être précipité du haut de sa maison, pour se dérober aux flammes qui la consumoient, fait voir que si la terreur est capable de produire la paralysie, comme nous l'avons dit plus haut, elle peut aussi la dissiper.

Je fus appelé, le premier Août 1759, à Villeselle, petit village à demi-heure des bains de l'Amalou, pour un berger, âgé de dix-sept ans, maigre, effilé, & cependant d'une constitution assez vigoureuse; il avoit

été si fort effrayé , il y avoit environ six mois , des menaces d'un payfan qui le poursuivit à la campagne pour le battre , & dont il ne put éviter la fureur , qu'à force de courir , de franchir les plus hautes murailles & de s'élancer , à travers les haies , dans des réduits inconnus à son ennemi , que lors même qu'il sçut qu'il n'en avoit rien à redouter , & qu'on l'eût fait réconcilier avec lui , il ne pouvoit en soutenir la vue , sans se livrer aux plus vives alarmes ; qu'il en étoit , presque toutes les nuits , aux prises avec lui , en songe , & qu'il pouffoit pour lors des plaintes & des gémissemens que le réveil même ne calmoit , qu'après qu'une longue & mûre réflexion lui en avoient fait reconnoître le vuide.

Trois mois après , ce berger , l'esprit encore mal rassuré de son premier trouble , eut un nouvel assaut à soutenir , contre un loup qui , lorsqu'il y pensoit le moins , vint tout-à-coup lui enlever une brebis. Dans cet instant , sa pusillanimité se change en force & en courage ; il assemble son troupeau ; & après l'avoir mis à couvert de nouvelle surprise , il s'enfonce à la hâte , sans autre arme que sa fermeté , dans la forêt que le loup avoit gagnée : il rode , il cherche quelque tems , il apperçoit enfin la brebis qu'il croit encore en vie , dans un précipice qui lui paroît d'abord inaccessible , mais où

son adresse & son audace le conduisent par un chemin des plus périlleux : descendu dans l'arene, il y trouve le ravisseur féroce, lui dispute sa proie, la saisit d'une main sûre & intrépide, & remplissant l'air de ses cris & de ses transports, il épouvante l'animal carnacier, le met en fuite, & reste maître du champ de bataille & de la moitié de la brebis, qui fut partagée par les efforts violens & opposés de deux athlètes.

Cet événement frapa si fort le jeune homme, que le soir, à son retour au village, on s'aperçut, qu'en voulant en faire l'histoire dont il suspendoit souvent le fil pour se livrer aux mouvemens de terreur dont il étoit encore saisi, il s'égaroit & passoit à des propos qui n'y avoient aucun rapport.

Le lendemain, après avoir dormi du sommeil le plus agité, & s'être levé, contre sa coutume, avant le jour, il alla, comme à l'ordinaire, garder son troupeau; & quoiqu'il remplît assez bien les devoirs de son état, on reconnut en lui, par intervalles, des marques de stupidité, qui ne lui étoient point familières, & quelque caractère de délire obscur.

Les choses restèrent, pendant trois mois, à-peu-près, dans cet état, au bout desquels les symptomes ci-dessus ayant un peu augmenté, on prit le parti de lui faire discontinuer ses occupations journalières, &

de le retenir au village , où l'on tâcha de l'égayer & de le distraire par les jeux qui l'avoient autrefois le plus amusé ; mais il n'y prenoit plus d'intérêt , & ne s'y prêta , pendant trois ou quatre jours , qu'avec une indifférence & une taciturnité qui étonnerent ses camarades ; ceux-ci eurent beau l'agacer , le lutinner , & lui présenter toutes les amorces propres à exciter sa sensibilité , rien ne fut capable de lui en arracher des marques : ses parens mêmes avoient peine à le faire parler : il ne leur répondoit jamais que par monosyllables , même falloit-il que leurs questions eussent pour objet les choses nécessaires à la vie , que d'ailleurs il ne demandoit point.

Au bout de ce tems , le jeune homme qui , depuis l'aventure du loup , s'étoit tous les jours levé extrêmement matin , quelque instance contraire qu'on lui fit , obéit pour la première fois , & resta si long-tems au lit , que , quoiqu'il parût dormir d'un sommeil tranquille & profond , sa famille en prit de l'ombrage.

Quelques heures après , ce sommeil fit perdre patience : le tems de dîner , étoit arrivé ; on se hâta de l'en avertir : on l'appelle ; il ne répond rien : on le secoue , on le pince ; il y est insensible : on l'assied sur son lit , (non sans qu'on éprouve quelque résistance , & une espece de roideur à plier

son corps à cette attitude ;) il y reste cependant , sans en changer : on l'examine ; ses yeux étoient ouverts , & paroissoient regarder fixement le même objet. On lui propose de manger la soupe , qu'on lui présente ; il ne dit mot : on lui ouvre la bouche ; on y en met une cuillerée ; il l'avale , & continue à avaler , jusqu'à ce qu'on ait fini de lui servir ainsi toute celle qu'on lui avoit destinée.

Ce triste repas achevé , on l'interroge de plus fort ; mais on a beau le fatiguer de prières , de larmes & de cris , il ne répond à ces instances , qu'en se prêtant à toutes les figures qu'on lui fait prendre , soit par hazard , soit à dessein , & par son obstination à les garder ; enfin désespérant d'en tirer un meilleur parti , on couche de nouveau le mangeur automate ; il reste constamment dans la situation où on l'a mis.

Les parens consternés à l'aspect de la nouvelle statue , dont l'état paroît à la plupart être l'effet d'un charme , après avoir philosophé , à leur manière , sur cet étrange changement , & s'être long-tems débattus sur l'espece de talisman qu'il convenoit d'employer pour dissiper la fascination , ils se décident , sur le soir , pour faire venir un chirurgien : à peine celui-ci est arrivé , qu'il saigne le malade au bras ; le sang fort

à gros jet ; l'instant d'après , il ne vient plus que goutte à goutte ; enfin il s'arrête , & on n'en peut tirer que la valeur d'une poëlette.

Tout le monde surpris de cet événement , & toujours persuadé de la nécessité de ce premier secours , quoique le poulx parût lent & peu plein , ont tenté , quatre heures après , une saignée au pied : elle n'eut pas un sort plus brillant que la première ; & quoique le vaisseau fût bien ouvert , il ne laissa échapper qu'un jet de sang , & on fut obligé de le fermer bientôt après , parce qu'il cessa d'en fournir.

Lors de ces deux opérations , le jeune homme ne donna aucune marque de sentiment : le bras & la jambe obéirent , avec quelque peine , à la main du chirurgien , qui les conduisoit , & garderent la figure qu'il leur avoit fait prendre ; cependant il avoit la déglutition libre : il avaloit toutes les liqueurs qu'on lui versoit dans la bouche ; & quelque différentes qu'elles fussent , il ne paroissoit pas qu'il en fût affecté.

Le lendemain , il fut purgé avec le séné , la manne , & douze grains de tartre stibié. Ce puissant cathartico-émétique ne produisit aucun effet , ni par en-haut ni par en-bas , si on en excepte quelques évacuations par les selles , qu'on en obtint le soir , à la faveur

d'un lavement purgatif irritant. Le jour suivant, le dernier remède fut réitéré, avec succès.

Ce jour même, je vis, pour la première fois, le malade. Il avoit déjà donné, avant mon arrivée, des marques de connoissance; & à force de lui parler haut, & de lui faire des questions, il avoit répondu, avec beaucoup de lenteur, & d'une voix sourde & changée, quelque *oui* & quelque *non*.

Sur ce détail, je jugeai le malade attaqué de catalepsie; en effet, quoique l'accident eût infiniment diminué, il en avoit encore des marques assez caractéristiques: il étoit couché sur le dos; ses yeux étoient ouverts & constamment fixés aux pieds du lit; son pouls étoit assez plein, mais très-lent.

Je lui demandai en sa langue naturelle, & en élevant beaucoup la voix, ce qui lui faisoit mal. Après avoir quelque tems hésité, il me répondit, sans détourner les yeux, par deux monnosyllabes, entre lesquels il mit un repos très-long, *pas rès*. Je voulus voir sa langue; il ne lui fut jamais possible de la faire sortir, quoiqu'on lui eût ouvert la bouche qu'il laissa béante jusqu'à ce qu'on l'avertît de la refermer. Je lui fis dire de me donner le bras, pour lui tâter de nouveau le pouls: il le tira du lit, en l'étendant, mais avec une lenteur qui me faisoit craindre qu'il n'y parviendroit jamais. On

lui cria de le retirer ; il obéit , en lui faisant suivre le même chemin qu'il lui avoit fait faire , en le faisant sortir , & toujours avec la même lenteur : je voulus voir s'il ne pourroit pas s'asseoir , sans qu'on l'aidât , sur son lit : on le pressa de l'essayer ; il commença par se tourner peu-à-peu sur le côté droit ; il s'appuya ensuite du bras , du même côté , en s'élevant par degré & d'un maniere insensible , & ne parvint enfin à se mettre sur son séant , qu'après y avoir employé un tems très-considérable : le tronc , le col & la tête garderent , pendant cette longue manœuvre , la même figure & la même position qu'ils avoient , lorsqu'il étoit couché ; ensorte qu'on auroit dit que ces trois parties ne faisoient plus qu'un corps roide & inflexible , mû par un mouvement très-lent de charniere , des os des cuisses , avec ceux du bassin.

Après qu'il fut assis , il ne changea point d'attitude ; ses yeux étoient toujours ouverts & immobiles ; & il ne les avoit changé de point de vue , que par l'action du mouvement commun du corps ; il ne les tourna jamais , quelques instances que ceux qui étoient à ses côtés , lui fissent de les regarder. Je lui fis plusieurs questions : il ne répondit qu'à quelques-unes , & toujours de la maniere la plus laconique : je pris son bras , que j'étendis & que je levai avec aisance :

je l'abandonnai ensuite à son propre poids ; il le laissa tomber peu-à-peu , & comme par secouffes , dont les impulsions ne se faisoient appercevoir qu'en des tems longs & inégaux ; je lui dis ensuite de se coucher : il le fit , avec cette irrégularité qui avoit accompagné la chute du bras , & dans l'ordre dont il s'étoit assis ; mais ce qui me surprit le plus , c'est qu'il ne se hâta guères davantage , malgré l'action de la gravité , qui auroit dû , ce semble , accélérer beaucoup ces opérations.

Je ne crus pas qu'il fût nécessaire de pousser plus loin mes recherches & mes épreuves , pour me confirmer dans le jugement que j'avois porté sur la maladie de ce jeune homme : l'accident cataleptique , quoique dissipé en partie , n'étoit pas , à mon avis , méconnoissable. J'en rapportai la cause au vice du cerveau , & principalement de la substance blanche de ce viscere , que je regardai comme imbibée d'humeurs vappides & sans action , la circulation du sang y ayant été plusieurs fois retardée & comme suspendue par les troubles violens de l'esprit que le malade avoit essuyés , ce qui avoit donné lieu au ralentissement des différentes liqueurs , & essentiellement à celui des nerfs.

A cette espece de *stase* des liqueurs cérébrales , que les symptomes ordinaires de la

terreur paroissent suffisamment indiquer ; j'ajoutai un sang épais, languissant, manquant d'énergie, & une abondance de particules visqueuses hétérogènes qui n'avoient pu s'affimiler.

Dans un pareil état, je me proposai de débarrasser les premières voies du reste des levains grossiers & épaississans, dont elles pouvoient être encore infectées ; de donner du ton à la substance du cerveau ; d'affiner le suc nerveux, de rendre le sang plus coulant & de procurer par-tout, mais essentiellement dans la tête, une circulation libre & aisée.

Dans cette vue, je fis purger le berger, le lendemain, avec deux verres de tisane royale, aiguillés chacun d'une dragme de vin stibié ; ce qui produisit des évacuations très-abondantes, & un si grand amendement, que le soir même du purgatif, le malade demanda ses besoins, répondit à tout, quoiqu'en faisant encore beaucoup traîner sa voix, & se tourna & se retourna dans son lit avec assez de facilité. Le jour suivant, je le fis passer à l'usage d'un bouillon fait avec le bout saigneux de mouton, la pivoine mâle, la valériane sauvage & les fleurs de *gallium luteum*. Après quinze jours de ces bouillons, le jeune homme fut répurgé, & la maladie si bien dissipée, qu'il n'en resta pas le plus léger vestige. Cependant, pour mieux

m'assurer de la guérison , j'ordonnai que , vers le milieu du mois de Septembre suivant, le malade seroit de nouveau purgé , qu'il reprendroit ensuite les bouillons ci-dessus , & qu'après en avoir terminé l'usage , il se rendroit aux bains de Balaruc , pour y boire les eaux , pendant trois jours , & s'y faire doucher la tête , ce qui ne fut point exécuté ; & je ne sçais , par quel pitoyable conseil , on fit prendre , à la place de tout cela , les eaux acidules de la Verniere , qu'on a ici à portée. Ces eaux eurent un si mauvais succès , qu'à peine on les eût finies , qu'il survint un nouvel accident de catalepsie , dont je triomphai pour la seconde fois , à la faveur de deux médecines , & des bouillons céphaliques , dont il a été parlé.

Depuis cette époque , le berger a joui de la santé la plus ferme & la mieux établie , jusques vers la fin du mois de Juillet 1760 , qu'il fut , pendant quelques jours , triste , rêveur & taciturne ; mais par le moyen d'une purgation & des eaux des bains de Lamalou , qu'il but , de son ordonnance , & à l'exemple de quelques autres personnes qui les prennent toutes les années , à l'instar des eaux acidules , il se porte à merveille.

Son chirurgien ordinaire , de qui je tiens ce dernier fait , m'a dit cependant qu'il avoit eu , en dernier lieu , quelque legere menace de retour de sa maladie , qu'il avoit dissipée , à la faveur d'un purgatif.

OBSERVATION

Sur les dangereux effets de la Gale repercutee ; par M. VETILLART DU RIBERT, docteur en médecine, membre du collège des médecins du Mans, & médecin du Roi, en exercice.

On ne peut trop crier contre les charlatans qui, par ignorance ou par témérité, osent répercuter la gale. On ne peut trop souvent représenter au public le danger où l'exposent son trop de crédulité, & la confiance aveugle qu'il accorde à ces sortes de gens.

M. *** & sa femme, l'un & l'autre âgés d'environ cinquante ans, d'une constitution robuste & d'une bonne santé, se trouverent, en 1752, incommodés de boutons à la peau, accompagnés de vives demangeaisons. M. Merfenne, chirurgien à Mansigné, bourg éloigné du Mans, de six lieues, les assura que c'étoit la gale. Il leur prescrivit la saignée, la purgation, des bouillons altérans convenables ; il leur parla de bains, de l'usage de la fleur de soufre, à l'intérieur. L'embarras de la préparation leur déplut ; ils méprisèrent de si sages conseils : ils gardèrent leur gale un an, pendant lequel ils firent

firent toutes sortes de remedes, sans préparation, sans méthode & sans succès. Ils s'adresserent enfin à un charlatan qui, par le moyen d'un secret répercussif, fit disparaître la gale, en quatre jours : la femme, après quelques mois, se plaignit d'une douleur à la région épigastrique, qui fut d'abord legere, mais continuelle, plus sensible en certains momens qu'en d'autres. Ce mal, depuis 1753, jusqu'à sa mort, en 1757, alla toujours en augmentant. Pendant les six derniers mois, les cardialgies, les nausées, les vomissemens furent presque continuels, & accompagnés des plus cruelles coliques : les trois dernieres semaines, la pauvre malade vomissoit les alimens, sans être digérés ; elle mourut enfin dans le dernier degré de marasme.

M. Merfenne, qui mérite, par son sçavoir & son application, d'être distingué du commun des chirurgiens de campagne, rempli de zèle & d'attention à saisir les moyens de s'instruire, ne manqua pas de solliciter l'ouverture du cadavre, qu'il obtint, & qu'il fit, quant au bas-ventre seulement, où résidoit le mal. Il y trouva quatre à cinq pintes d'eau purulente, épanchée dans la capacité ; la partie inférieure de l'épiploon, suppurée ; la partie supérieure, longue de six pouces, & épaisse de cinq ; l'estomac dans l'état naturel ; le pancréas squirrheux représentoit

une pomme de pin, par sa figure & par sa grosseur ; l'intestin duodenum adhèrent à la pointe de cette prétendue pomme de pin, se trouvoit renfermé & pressé entre cette tumeur & celle de l'épiploon, ainsi que l'arc du colon, qui avoit été tellement comprimé par ces deux tumeurs, que son diamètre s'étoit rétréci au point de ne pouvoir admettre l'introduction du petit doigt. La seule exposition de ces parties est suffisante pour donner la raison de la douleur permanente vers la région épigastrique, ainsi que des vomissemens & des coliques, dont la malade a été tourmentée, long-tems avant sa mort. L'imprudence du mari a eu des suites aussi funestes. Trois ou quatre mois après sa prétendue guérison, il lui survint, à la lèvre inférieure, un bouton chancreux, extrêmement douloureux, pour lequel il consulta M. Mersenne, disant que cette tumeur lui étoit venue, pour s'être fait raser après quelqu'un mal fain. Le chirurgien porta ses vues plus loin, & jugeant que la véritable cause de ce bouton ulcéré étoit la répercussion de l'humeur psorique, il lui dit que, pour lui procurer une guérison radicale, il falloit d'abord purifier la masse de ses humeurs, & qu'on feroit, à tems convenable, l'amputation de ce bouton, qui étoit de très-mauvais genre, & dont les suites ne manqueroient pas de lui

être funestes , s'il ne les prévenoit. Le malade fut aussi peu docile à ces avis , qu'il l'avoit été la première fois , disant au chirurgien , que sans tout l'appareil des bouillons & des remèdes qu'il lui avoit proposés , il s'étoit bien guéri de sa gale , qu'il se guéreroit également de ce mal. Il abandonna effectivement son mal à lui-même ; les glandes voisines s'obstruerent bientôt : les sublinguales , les maxillaires se gonflerent également au point que , toutes réunies , elles formerent , en peu de tems , une tumeur presque aussi grosse que la tête d'un enfant , qui pendoit jusques sous le menton ; la tumeur & les douleurs devenues insupportables , le malade offrit de se soumettre à l'opération que le chirurgien lui avoit plusieurs fois proposée : il étoit trop tard alors ; le mal étoit trop enraciné ; le malade trop épuisé , pour tenter une cure radicale que l'on n'espéroit pas. M. Merfenne se contenta de lui prescrire un régime adoucissant , l'usage du petit lait , les bouillons de veau , avec la racine de paille , les cloportes & le creffon de fontaine : il lui ordonna des topiques capables d'adoucir l'acrimonie , & de retarder l'effet de la corrosion. Sur ces entrefaites , se présente un empirique , qui promet une guérison radicale : on l'écoute , & voilà le pauvre malheureux dupe une seconde fois de sa crédulité ; ou plutôt , ce

second charlatan, en hâtant le moment de sa mort, abbrege les souffrances que le premier avoit occasionné, en répercutant la gale. Par l'application & la vertu d'un baume prétendu spécifique, contre les tumeurs carcinomateuses, il se forma, en deux jours, un escarre considérable à la tumeur; & après quelques semaines de l'usage de ce baume, il se fit une ouverture horrible à voir, qui pénétra jusqu'à l'os de la mâchoire inférieure, qui en fut décharnée & en partie rongée; l'inflammation survint bientôt aux muscles de la mâchoire; la mastication & la déglutition devinrent impossibles; l'inanition se joignit aux autres maux, pour accélérer la mort de cette victime du charlatanisme, qui arriva, six mois après celle de son épouse.

Nous avons, dans cette ville, un cordonnier, distributeur d'un préteudu secret pour la gale, qui en effet réussit à la faire disparaître; mais il ne guérit, ni ne répond pas des suites: malheur à qui elles sont fâcheuses; si tous ne sont pas de ce nombre, il en est beaucoup plus qu'on ne le croit. Les malades eux-mêmes ne pensent pas que l'humeur de la gale puisse influer sur un mal de langueur, qui ne les oblige à garder le lit, que plusieurs années après que cette gale est passée: non seulement la plupart négligent d'en faire la déclaration, mais même plusieurs vont jusqu'à la négative.

J'ai vu, depuis peu, périr une personne, à

la fleur & à la vigueur de l'âge, qui avoit toujours joui d'une bonne santé, jusqu'au tems qu'elle eut le malheur de gagner la gale. Conseillée par une amie, elle fit usage de la pommade du cordonnier, qui réussit au gré de ses desirs : quelque tems après, une toux sèche survint ; on n'y fit pas attention : on veille, on danse, quand l'occasion s'en présente : le mal augmente ; à peine peut-on parler ; on a épuisé tous les conseils & les recettes possibles, (car tout le monde ici se pique d'être médecin :) ne sachant plus que faire, on prend le parti de m'envoyer chercher : je trouvai la malade dans un état de phthisie confirmée, fièvre lente, crachats purulens, &c. Je fis mon pronostic en conséquence : je l'ai fait vivre le plus qu'il m'a été possible ; & ce ne fut qu'après l'avoir gouverné long-tems, qu'elle m'avoua secrettement avoir eu la gale ; & qu'elle ne s'étoit jamais ressentie de la toux, qu'un ou deux mois après sa gale guérie. J'avois eu des raisons pour l'interroger sur cet article ; dès le commencement que je la vis, elle me l'avoit constamment nié.

Le garçon de M. le chevalier de *** est mort, à l'âge de vingt-cinq à trente ans, d'hydropisie occasionnée par une obstruction générale dans les glandes du mézenteré ; obstruction qui n'avoit d'autre cause que la répercussion de la gale, ce que le malade a toujours

nié jusqu'à la surveillance de sa mort ; qu'il en convint avec moi ; à condition encore , que je n'en dirois rien à son maître , s'il se tiroit d'affaire.

Madame de *** , âgée de trente & quelques années , a été plus heureuse que les précédens , son mal n'étant pas encore sans remède , quand j'en appris la véritable cause. Tel étoit son état , la première fois qu'elle me consulta : elle se trouvoit , depuis quelque tems , dans une langueur , dans un mal-aise extraordinaires , elle étoit tourmentée de douleurs d'estomac momentanées , mais si aiguës , qu'*il sembloit que des chiens lui arrachassent l'estomac* : ce sont ses propres expressions : le ventre étoit tendu & douloureux au toucher. Parmi les différentes questions que je lui fis , pour m'assurer de la cause de son mal , je lui demandai si elle n'avoit pas eu de gale ou autres maladies de la peau ; si elle n'avoit point eu de cautères , dont elle eût empêché l'écoulement : elle m'assura qu'il n'étoit rien de tout cela : je lui ordonnai des saignées au bras , & plusieurs lavemens émolliens , par rapport à la douleur & à la tension du ventre. Deux jours après , étant retourné la voir , je remarquai , près de la cheminée , un de ses enfans , qui se gratoit de son mieu : je m'approchai de lui , & l'examinai : des boutons galeux manifestes me rendirent certain de la cause du mal de la

mere : je lui fis des reproches de sa dissimulation mal placée, & qui auroit pu avoir des suites fort fâcheuses pour elle : j'en tirai l'aveu, qu'elle avoit effectivement eu la gale, mais qu'elle ne l'avoit pas gardée long-tems, l'ayant fait passer, dès qu'elle s'en étoit apperçue, avec une pommade *immanquable*. Quant à la gale qui restoit à son enfant, elle n'en étoit pas inquiète, étant sûre de la guérir bien vite par le même remède. Je lui fis voir tout le danger auquel l'exposoit son imprudence; & je vins à bout, avec bien de la peine, de lui persuader qu'il étoit nécessaire, pour sa guérison, de changer les douleurs & le mal-aise général dont elle se plaignoit, pour le mal & l'incommodité dont elle s'étoit trop tôt débarrassée, attendu que si elle ne rappelloit pas cette humeur à l'extérieur, son séjour sur l'estomac, ou autres viscères du bas-ventre, mettroit bientôt ses jours en danger. Je lui ordonnai des bains, la fleur de soufre intérieurement, & de faire tout ce qu'elle pourroit, en maniant son enfant, & le mettant coucher avec elle, pour faire repaître la gale : en moins de quinze jours, j'ai eu la satisfaction de la voir couverte de gros boutons galeux, dont je l'ai traitée & guérie méthodiquement : je lui ai fait user long-tems des bols faits avec les cloportes, le mercure doux, la racine d'énula-campana avec suffisante

quantité de fyrop de Rhamno, buvant par-dessus des bouillons de veau avec la racine de pabelle & la fumeterre. Elle jouit d'une bonne santé, depuis près de deux ans, qu'elle est hors des remèdes; elle est seulement sujette aux furoncles, preuve qu'elle est encore dans un état de cacochymie, qui exigeroit qu'elle reprît, de tems-en-tems, les bols & les bouillons ci-dessus : son enfant est entièrement guéri.

Il est peu de praticiens qui ne puissent citer des exemples funestes de gale ou autres maladies de la peau, imprudemment répercutées, ainsi que des écoulemens accidentels, que la nature a adoptés & dont on arrête le cours, sans précaution. Plus ces exemples sont multipliés, plus on doit être en garde contre les guérisons que paroissent opérer les charlatans ou autres gens sans principes; & plus les malades doivent avoir d'attention à ne rien cacher au médecin qui les gouverne, & à lui découvrir les maladies ou incommodités qui ont précédé, même de plusieurs années, celles dont ils sont attaqués, parce qu'elles influent, plus souvent qu'on ne pense, sur la maladie présente, sur-tout si elle est de nature chronique.



OBSERVATION

*Sur une femme de soixante - quinze ans ,
parfaitement réglée , par M. CELLIEZ ,
chirurgien à Sommesons , près Châlons-
sur-Marne.*

Une femme , d'un tempérament maigre & délicat , me fit appeller au mois de Mai dernier , à l'occasion d'une fièvre tierce qui , à chaque accès , lui occasionnoit un transport au cerveau.

Je ne parlerai pas du traitement de cette fièvre , puisqu'il n'offre rien d'intéressant , & qu'il est étranger à l'objet de cette observation ; je dirai seulement , que la malade m'informant elle-même de son état , de la violence & des différens accès de cette fièvre , je fus bien surpris de l'entendre dire qu'elle attendoit ses règles , la semaine suivante : il n'en fallut pas davantage pour exciter ma curiosité dans une circonstance aussi extraordinaire. Voici en substance ce qu'elle m'apprit , en la questionnant : elle me dit qu'elle avoit été réglée dès l'âge de treize ans ; que chaque période ne duroit que vingt-quatre heures , & cette évacuation reparoissoit exactement tous les mois ; sa quarante-cinquième année en fut le terme :

depuis ce tems, jusqu'à sa soixante-deuxième année, elle n'a rien remarqué qui ne soit relatif, & à son âge & à son sexe; cette même année est l'époque d'une nouvelle apparition; & voici ce qui y a donné lieu.

Son mari, âgé d'environ quatre-vingt ans, ancien garde de chasse de M. d'Etigny, demuroit avec elle au château de Chaplaine, pour récompense de ses services. Cette femme eut une frayeur subite, pendant la nuit, pensant avoir vu, dans l'intérieur du château, un homme dont elle avoit appris la mort, deux mois auparavant: au même instant, elle se sentit toute baignée de sang; la grande quantité qu'elle perdit, l'affoiblit considérablement; cette foiblesse, en diminuant la vélocité du sang, diminua insensiblement l'évacuation, qui enfin s'arrêta, sans appeller aucun secours. Revenue à elle-même, & rétablie de sa foiblesse, elle ne fut pas moins alarmée, au bout d'un mois, lorsqu'elle s'aperçut qu'elle rendoit du sang par le vagin, ayant tout lieu de craindre que ce ne fût une perte pareille à celle qu'elle venoit de supporter, qui lui auroit infailliblement été funeste; mais elle se trompa; le sang coula seulement pendant les vingt-quatre heures, en petite quantité: les mois suivans se passèrent de même; & depuis plus de trois ans, que cet accident lui est arrivé, elle n'a pas manqué d'être

réglée exactement tous les mois; l'évacuation est la même qu'à l'âge de vingt ans, tant pour la qualité du sang, que pour la quantité & la durée. Le chagrin que lui a occasionné la perte de son mari, il y a six mois, n'a fait en elle aucun changement; cette femme ne se trouve point fatiguée de cette évacuation, quoique dans un âge aussi avancé, où la nature est ordinairement plus débile; au contraire, elle se trouve, dit-elle, plus lesté & plus gaie, ou pour mieux dire, moins pesante. On est autorisé à croire que ce sang sort des mêmes vaisseaux qui fournissent les règles dans le jeune âge, puisque chaque période est accompagné, (selon elle,) des mêmes symptômes; que la quantité est la même, ainsi que la durée.

L E T T R E

*De M. SABLIÈRE, médecin de la Charité;
à Romans en Dauphiné, à M. VAN-
DERMONDE, sur une portion de côte de
bœuf, sortie par une fistule formée à la
marge de l'anüs d'un homme.*

MONSIEUR,

L'utilité dont est votre Journal pour le bien de l'humanité, m'engage à vous faire part d'une Observation intéressante pour la

chirurgie , quoiqu'elle ne soit pas unique dans son espece ; cependant elle peut mériter une place dans votre ouvrage , par les suites qui ont été des plus heureuses.

Un gentilhomme faisant sa résidence , depuis quelque tems , à Romans , sur la fin d'une évacuation par les selles , se sentit une douleur si vive à l'anüs , qu'elle l'obligea de se mettre au lit , le six Décembre de l'année 1760. Dans la nuit du même jour , il fut saisi d'une violente fièvre , accompagnée de douleurs très-aiguës , qui lui arrachotent des cris affreux. Le sept , il fit appeller un chirurgien , qui le saigna deux fois , le même jour : le huit , les douleurs étant aussi aiguës , le chirurgien réitéra les deux saignées : le neuf , les douleurs persistant , il fut encore saigné ; & le soir , on mit le malade dans le bain : le dix , le chirurgien ayant pratiqué tous ces remedes , sans soulager le malade , demanda un médecin qui , après avoir mûrement réfléchi sur la situation du malade , ordonna , le onze , de continuer les bains domestiques ; le peu de succès du bain , la grande douleur & la violence de la fièvre , déterminerent , le douze , le médecin à faire faire une sixieme saignée ; enfin l'usage des bains , les cataplasmes émolliens , l'apparition d'une tumeur dure , à un pouce de l'anüs , devoient , ce semble , décider avantageusement la maladie ; point du tout , le malade passa la nuit , malgré ses potions

calmantes, du treize au quatorze, comme les autres, c'est-à-dire, sans dormir, & avec douleur : le quinze & le seize, la tumeur fit un progrès si considérable, que le chirurgien en fit l'ouverture : le dix-sept, malgré la sortie abondante de la matiere, le malade souffroit toujours, par la raison qu'il y avoit de l'autre côté, & à la même distance de l'anus, une seconde tumeur qui se préparoit, & que le chirurgien ouvrit, quinze jours après la premiere opération ; cette derniere eut un succès, ce semble, plus heureux, en ce que le malade se sentit soulagé ; mais malheureusement le soulagement ne fut pas de longue durée, puisqu'après avoir cicatrisé en apparence les plaies, deux finus restèrent à un pouce de la marge de l'anus, du côté de la fesse gauche.

Le malade ennuyé de toujours souffrir ; ne pouvant se courber, ni même s'asseoir, sans douleur, ne pouvant pas seulement se servir d'un bourrelet, abandonné, pour ainsi dire, de son chirurgien, consulta le pere Dominique, chirurgien de l'hôpital de Grenoble, qui, conjointement avec un chirurgien de son hôpital, examinerent la maladie, & trouverent deux finus à un pouce de distance du précédent ; le religieux chirurgien introduisit le doigt dans l'anus, & sentit une dépression & ulcération à la paroi gauche du rectum ; ce qui les confirma dans le soupçon où ils étoient, que c'étoit une

fistule décidée, ils en firent l'aveu au malade. Après quelques jours de réflexion, il vint chez moi pour me consulter : je lui conseillai de prendre une douzaine de bains domestiques, pour calmer la phlogose qui se trouvoit aux environs des deux sinus. Le jour étant pris, on procéda à l'opération, en introduisant l'aiguille ; le P. Dominique sentit la pointe de son aiguille prise dans une aspérité de l'os, & en le poussant doucement du côté de l'anus, y ayant le doigt indice de la main gauche, la pointe de l'os vint se présenter à l'ouverture qu'il s'étoit faite, pour entrer dans les graisses, lors de l'accident : le religieux chirurgien prit tout de suite un bistouri, qu'il introduisit dans l'anus, à la faveur du doigt qui répondoit à la pointe de l'os, & fendit tout l'espace charnu que cet os occupoit, qui pouvoit avoir dix lignes de longueur, & quatre ou cinq lignes de circonférence, étant pointu aux deux extrémités, & un peu courbe ; l'on présume que c'est une esquille d'une côte de bœuf ; l'ayant retiré, le chirurgien coupa le lèvres de la plaie, emporta toutes les callosités qu'avoit occasionné le séjour de ce corps étranger. Les plaies furent pansées si méthodiquement, que dans moins de vingt jours, le malade fut parfaitement guéri.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur une Ouverture faite à la vessie , dans une rétention d'urine , après avoir tenté inutilement le secours de la sonde : par M. AGASSON , docteur de Montpellier, médecin à Lectoure.

M. Cazenove , âgé de soixante-treize ans , étoit sujet , depuis quelques années , à des ardeurs & des difficultés d'urine. Son médecin lui ayant ordonné les eaux minérales de Lavardens , il s'y transporta par un temps chaud & à cheval , voiture dont il usoit trop souvent , & qui auroit dû lui être interdite. Le 14 Septembre dernier , il commença les eaux , & les aiguisa avec le sel d'Epſom. Les deux premiers verres poussèrent abondamment par les selles & les urines : dans l'action du troisieme , celles-ci s'arrêterent , & bientôt la fièvre se mit de la partie , avec des signes de putridité , sur quoi il est bon d'observer que , quelques jours auparavant , M. Cazenove avoit eu une diarrhée qu'il négligea. On appella d'abord M. Courtade , ancien médecin. Le 17 , on en fit venir un autre : le 19 , le malade fut transporté dans la ville.

Le mal avoit empiré de jour en jour , & déjà

le malade étoit comme abandonné de son médecin, & livré aux secrets des femme-lettes, lorsque certains parens, qu'un premier ni second refus n'avoient pu rebuter, redemandèrent une consultation : on y consentit enfin ; & nous fûmes appelés, MM. Guilhaud, Delord & moi, le 21, après-midi. Voici l'état où nous trouvâmes M. Cazenove : le bas-ventre prodigieusement gonflé & douloureux, sur-tout sur la vessie, le long des ureteres & sur les reins, un assoupissement presque continuel ; une forte oppression de poitrine ; le hoquet, par intervalles ; l'haleine puante ; une extrême prostration des forces, le visage cadavéreux ; le pouls petit & concentré ; des foiblesses ; froid aux extrémités, &c.

Le médecin ordinaire eut la complaisance de nous faire un long récit des remèdes qu'il avoit employés, tels que les saignées, les fomentations, les bains, les calmans, les doux purgatifs, les lavemens, la sonde ; tout avoit été inutile ; jamais l'urine n'avoit coulé ; le ventre ne s'étoit ouvert que très-rarement & en petite quantité, quoique sur ces deux derniers articles, on n'ait rien sçu de certain.

Après avoir épuisé tous les secours de la médecine, nous proposâmes la ponction de la vessie : le médecin ordinaire ne la connoissoit pas ; il l'avoua, & en conclut qu'elle n'avoit pas

pas fait fortune : dans cette idée, il s'obstina à réprouver comme téméraire, cruelle, pleine de dangers, & même impossible, une opération, dont une simple connoissance d'anatomie prouve la facilité, dont l'analogie avec l'opération de la taille, démontre la sûreté, dont le raisonnement le moins réfléchi découvre tous les avantages, & dont l'extrémité, où le malade étoit réduit, excusoit, exigeoit même la tentative ; mais ni tous ces motifs, ni l'autorité des auteurs, ni celle de M. Guilhon qui dit avoir fait faire cette opération avec quelque succès, il y a plus de vingt-cinq ans, rien ne put l'engager à l'adopter.

Ainsi obligés d'accorder quelque chose à la décision du médecin ordinaire & à la résistance des parens effrayés par ses déclamations, voyant d'ailleurs qu'il n'y avoit pas de danger à différer de quelques heures, nous renvoyâmes l'opération au soir. A sept heures, nous nous rendîmes : nous délibérâmes de tenter encore la sonde, avant d'en venir à l'opération ; mais il ne sortit que quelques gouttes de sang, quoiqu'elle pénétrât dans la vessie ; chose digne d'être remarquée, & dont je parlerai encore : il ne restoit donc d'autre parti que l'opération.

Dans la nuit, la fièvre redoubla à son ordinaire ; le malade souffrit encore plus cruellement. Il se rappella qu'on lui avoit

parlé d'une opération ; & quoique ce n'eût été que pour le prévenir contre , il ne cessa de crier qu'on vînt nous chercher , qu'il vouloit être opéré ; ainsi il imposa silence à tous les opposans. Le 22 , de grand matin , nous fîmes donner un coup de troicart dans la vessie , par le pubis , un peu à la droite de la ligne blanche. On a été surpris que nous n'ayons pas fait faire cette opération par le périnée : j'avoue que cet endroit seroit naturellement le plus propre ; mais les raisons que nous avons de craindre une ou plusieurs carnosités dans le col de la vessie , & que je rapporterai plus bas ; le danger qu'il y avoit , en les perçant , de les enflammer , & de les faire dégénérer en gangrene ou en cancer ; la crainte que le troicart s'en trouvât enveloppé , de même que la sonde , & qu'il ne parvînt pas jusqu'à l'urine ; la nature de l'opération plus difficile & plus douloureuse , & qui le devenoit encore plus par la difficulté qu'il y auroit eu de mettre le malade dans une situation convenable , à cause de ses souffrances , de sa foiblesse & de son oppression , tout nous détourna de pratiquer l'opération par ce dernier endroit. Dès qu'on eût retiré le troicart , l'urine sortit abondamment & avec force. Nous en laissâmes couler une bouteille ; le malade en sentit d'abord un grand soulagement ; mais , malgré les precautions que nous prîmes ,

de ne vider la vessie qu'en partie, de ne le faire même qu'à petites reprises, de soutenir le malade par quelque cuillerée de cordial, & de comprimer le bas-ventre par des bandages convenables, il survint, quelque tems après, une syncope qui alarma beaucoup. Quelques heures après, nous fîmes tirer une seconde bouteille; & l'après-dîner voulant y revenir pour la troisième fois, nous trouvâmes la canule sortie de la vessie, & couchée entre celle-ci & le péritoine. Ce malheur étoit dû à la diminution de résistance des compresses qu'on avoit fait mettre au second pansément, sous la couronne de la canule, pour l'empêcher d'entrer trop avant dans la vessie, & aux efforts que fit le malade, pour se retirer de l'ordure dont il se trouva inondé; car non seulement il s'étoit vidé copieusement par les selles, mais même l'urine ayant fait sauter le bouchon de la canule, il en étoit sorti deux à trois bouteilles: tout le lit en étoit percé, le plancher même en étoit couvert. Quel bonheur pour le malade, que cet écoulement se fit avant que la canule fût déplacée! Quel bonheur encore que la vessie eût recouvré assez de ressort pour se contracter au point de fermer le trou fait par le troicart, & prévenir ainsi l'épanchement de l'urine, qui ne tarda pas à se ramasser! Au reste, il y a tout lieu de croire

que cette contraction aida le déplacement de la canule.

Depuis la première évacuation, le malade alloit sensiblement mieux : il ne lui restoit presque plus de douleur ; & l'urine errante par tout le corps, reprenant son cours naturel, la poitrine & la tête se dégageoient de moment à autre ; les intestins n'étant plus comprimés par le volume de la vessie, se déchargeoient abondamment des purgatifs & des lavemens qu'ils retenoient depuis quelques jours : le hoquet s'étoit calmé ; le pouls s'étoit élevé, & la fièvre étoit assez forte : on voulut attribuer son augmentation à la blessure de la vessie ; mais elle étoit dûe aux efforts victorieux de la nature délivrée d'un poids qui opprimoit ses forces ; le caractère du pouls le donnoit à penser ; les suites l'ont prouvé.

L'urine se ramassant de nouveau dans la vessie, & la fièvre redoublant la nuit, le malade la passa dans les tourmens, moindres pourtant que les nuits précédentes. Le 23, nous fîmes faire une seconde ponction, qui nous fournit une bouteille d'urine : ce même jour, on en tira encore deux, à différentes reprises ; de sorte que dans le cours du 22 & du 23, la vessie fournit à seize de dix-huit livres d'urine. Le 24 & le 25, la quantité qui en sortit, surpassoit de beaucoup celle de la boisson, malgré les copieuses évacuations qu'il y eut par les selles.

L'opération ayant remédié aux symptômes les plus pressans, il fallut tourner nos vues contre la fièvre; en conséquence, nous secondâmes les efforts de la nature, par un dilutum de casse & de tamarins, dont le malade prit, dans deux jours sept à huit verres, qui produisirent des déjections très-copieuses: de-là, nous passâmes à l'usage du quinquina, qui sembla se rendre purgatif. A mesure que le malade se vuidoit, la fièvre tomboit sensiblement, & ses redoublemens étoient plus légers: celui du 25 au 26 fut très-peu de chose; & le 26, au soir, la fièvre étoit presque insensible, le malade sentoit revenir ses forces & l'appétit: il auroit voulu manger.

Il ne nous restoit donc à combattre que la cause de l'ischurie. Il falloit d'abord s'assurer de sa nature. Plusieurs raisons concouroient à faire croire qu'il y avoit autour du sphyncter une ou plusieurs carnosités qui formoient une masse assez considérable pour occuper une bonne partie de cette cavité.

1^o La sonde parcouroit sans peine tout l'uretre. Arrivée à l'entrée de la vessie, elle trouvoit une résistance; poussée avec un peu plus de force, elle la surmontoit, & pénéroit dans la vessie aussi avant que sa longueur pouvoit le permettre; cependant il ne couloit point d'urine, il ne venoit que quelques gouttes de sang. Cette résistance devoit donc être formée par un ou plusieurs

corps mollaſſes, faciles à déchirer, de nature à former du ſang, charnus par conféquent & fongueux, capables d'ailleurs par leur volume, d'embraſſer toute la partie de la ſonde qui pénétroit dans la veſſie.

2^o Ayant fait faire, le 25, une injection tonique & déterſive par la canule, on ne put y en faire entrer qu'une très-petite quantité.

3^o Faiſant, quelques heures après, vuidér la veſſie, & l'urine ayant ceſſé de couler d'elle-même, je comprimai le pubis, il vint encore un peu d'urine, chargée d'un marc que nous reconnûmes être celui de l'injection mal clarifiée. Or ſi le col de la veſſie n'eût été occupé par un corps aſſez conſidérable, cette compreſſion auroit-elle pu agir ſur le marc ?

4^o Ces raiſons ne paroiſſant pas ſuffiſantes, je voulus faire toucher au doigt, ce qu'on croyoit ne pouvoir connoître ſans être devin. Pour cet effet, j'eus recours à la ſonde naturelle, la plus ſûre de toutes. Je fis ſonder par l'anſus, avec le doigt; & le chirurgien m'ayant aſſuré qu'il y avoit dans la veſſie un corps étranger, je ſondai moi-même : je trouvai d'abord, & bien ſenſiblement, un corps dont le milieu de la baſe me parut ſquirrheux, & tout le contour compoſé de chairs fongueuſes : la moindre preſſion faiſoit cruellement ſouffrir le malade; c'eſt ce qui me détourna de faire

des recherches ultérieures, celles-ci me paroissant d'ailleurs très-suffisantes.

La cause de cette ischurie étoit donc une masse scirrhuso-polypeuse; originairement ce n'avoit été qu'une ou plusieurs glandes squirrheuses qui, irritées dans la suite des tems, par différentes causes, puis enflammées, excoriées, avoient poussé des chairs fongueuses; celles-ci avoient grossi peu-à-peu: parvenues à un certain volume, & irritées, en dernier lieu, par les secousses du cheval, les eaux & le sel d'Epsom, elles se gorgèrent & s'étendirent assez pour fermer le passage à l'urine: la fièvre qui toujours conduit plus d'humeurs à la partie la plus foible, augmenta cet engorgement; la sonde vint à l'aide de toutes ces causes, & put, par ces déchirures, donner lieu à une forte végétation de ces chairs. Voilà de quoi expliquer la naissance & les progrès des incommodités de M. Cazenove.

La cause une fois connue, il s'agissoit de trouver un remède capable de la détruire. L'insuffisance reconnue des remèdes ordinaires, la nature scirrhuso-polypeuse du corps qui occupoit la vessie, son extrême sensibilité, l'analogie qu'il paroissoit par-là avoir avec les cancers, nous auroient aisément déterminés à tenter l'extrait de ciguë, avec tout le ménagement qu'il demande. Que risquions-nous à l'essayer ainsi? Les

expériences de M. Storck, celles de plusieurs autres médecins attestent son utilité, ou du moins son innocence. J'en ai devers moi des preuves bien complètes : à l'imitation de son célèbre inventeur, je l'ai éprouvé sur un chien, sur moi-même, & puis sur deux autres personnes : je ne lui ai jamais vu produire de mauvais effet ; il m'en produit au contraire tous les jours de merveilleux, sur un homme qui a un cancer affreux. Appuyé sur des expériences si décisives, & sur le consentement de MM. Guilhaon & Delord, je proposai ce remède à M. *** ; mais il étoit coupable du même crime que l'opération ; & proposé d'ailleurs par un jeune homme, pouvoit-il être bon ? devoit-il être accepté ? Il ne le fut pas ; & je n'en fus pas surpris. Je ne désespérai pourtant pas qu'il n'en arrivât comme de l'opération, & qu'un jour le malade ne le demandât ; mais on a su prévenir le coup. Le 27, au matin, nous fûmes remerciés ; sans cela, le médecin ordinaire devoit se retirer. Le besoin que les parens ont de lui, par l'ascendant qu'il a sur l'esprit du malade, devoit sans doute lui faire donner la préférence. Seul & délivré de notre présence, je ne doute point qu'il ne parvienne à guérir M. Cazenove ; & je le prie de nous faire part d'une si belle cure. En attendant, il me permettra de le renvoyer à la lecture du serment d'Hipocrate,

OBS. SUR LA SECTION, &c. 169
de s'y instruire de la cordialité qu'un médecin doit à ses confreres, & de la conduite qu'il doit tenir vis-à-vis de ses malades.

OBSERVATION

*Sur la Section d'une portion d'épiploon ,
sortie à la suite d'une plaie , proche
l'ombilic ; par M. HENRY , chirurgien
à Auxerre.*

Le 29 du mois de Juin 1758 , le nommé Maurice Cardeux , de mon quartier , reçut un coup de couteau , à deux travers de doigt de l'ombilic , du côté droit. Je fus appelé sur le champ , & je remarquai que la plaie étoit faite suivant la rectitude des fibres de la ligne blanche , & longue de douze à treize lignes : il en sortoit une portion d'épiploon , de cinq à six travers de doigt de longueur ; la plaie venoit d'être faite & saignoit encore ; en conséquence , l'épiploon n'avoit souffert aucune altération , ce qui me fit tenter à le faire rentrer alternativement , avec mes doigts ; mais il me fut impossible d'y parvenir , telle situation que je pusse donner au malade , sans doute que les fibres des muscles obliques , transverses & droits , qui se croisent , en étoient la cause. Toute tentative n'ayant pu réussir ,

& l'envie que j'avois de réunir la plaie ; sans lier l'épiploon , me fit penser à en faire totalement la section ; & pour la faire , sans effusion de sang , je posai le doigt indice de ma main gauche sur la partie la plus proche des lèvres de la plaie , & sortie la dernière : je l'affujettis sur le bord des tégumens ; je coupai avec mes ciseaux tout ce qui excédoit , depuis ce qui étoit pris sous mon doigt ; en sorte que la longueur coupée excédoit au moins cinq doigts ; il ne sortit de cette section , que quelques gouttes de sang havant le long des tégumens , pendant environ deux minutes ; après quoi , je baignai la plaie & le bout de l'épiploon , compris sous mon doigt , que je relevai dans l'instant. Je vis , avec étonnement , qu'il ne suintoit pas seulement une seule goutte de sang : je fis faire quelque mouvement au malade , comme de se baisser ; le bout rentra sans peine ; je fis ensuite deux points de suture à la plaie , & mis dessus des compresses trempées dans le vin tiède , soutenue avec le bandage de corps : je saignai le malade deux fois copieusement , dans les vingt-quatre heures , & ne levai l'appareil que le surlendemain : il n'est arrivé au malade aucun accident , pas même une émotion de fièvre : il a travaillé , au bout de trois jours ; & au bout de six , il a été à la foire , à quatre à cinq lieues de cette ville , portant néan-

moins un bandage de corps , pour affermir la cicatrice , pendant quinze jours.

Que de réflexions à faire sur cette section ! M. Campardon rapporte , avec étonnement , un fait au sujet d'une portion considérable d'épiploon , qu'il a retranché dans une hernie ; Observation du mois de Février 1759. Ce cas ici est plus singulier que le sien , puisque les vaisseaux de la portion coupée de l'épiploon étoient pleins de vie. On sçait que le retranchement d'une partie gangrenée , n'a plus aucun ressort. Ici , au contraire , les vaisseaux affaiblés par la pesanteur de mon doigt , devoient naturellement le relever , après que je l'ai eu retiré , ce qu'ils n'ont pas fait. Cette Observation doit nous rassurer , dans le cas où l'épiploon ne peut se réduire , d'en faire , sans craindre , la section. L'on sçait combien cette opération faite à propos , avanceroit la guérison de ces sortes de maladies.

OBSERVATION

Sur une aiguille à coudre , trouvée dans une tumeur , par M. MAURANT , chirurgien à Martigues en Provence.

Un de mes enfans , âgé de deux ans , se plaignoit , il y a environ deux mois , (le

3 Juin 1761 ,) des grandes douleurs qu'il ressentoit à la région ombilicale ; j'étois fort inquiet sur la cause de ces douleurs qui avoient résisté à tous les remèdes , quand j'aperçus , un peu au-dessous du nombril , une petite tumeur , grosse comme une balle de pistolet de poche , sans changement de couleur à la peau. Quoiqu'il soit rare qu'il se forme des hernies dans cette partie ; comme la chose cependant est possible , & que l'enfant avoit été incommodé auparavant d'une espèce de toux convulsive , que nous appelons communément en Provence , *le mouquet* , je m'imaginai que ç'en pouvoit être une : pour m'en convaincre , je mis l'enfant en situation : je touchai cette tumeur , que je trouvai très - dure , sans inflammation ni adhérence à la peau ; la dureté & la résistance qu'elle fit aux différens mouvemens que je lui donnai pour la faire rentrer & la réduire , m'assurèrent que ce n'étoit pas une hernie ; ainsi craignant de la meurtrir & d'y attirer quelque inflammation , à cause de la douleur que l'enfant ressentoit , toutes les fois que je la pressois , je me contentai d'y appliquer un emplâtre fondant : l'enfant devint assez tranquille , & ne souffroit que , lorsque son corps de juppe pressoit contre cette tumeur , ce qui le faisoit marcher un peu courbé en avant. Un mois se

passa, sans que cette tumeur augmentât ni diminuât. Je commençai seulement à m'apercevoir, il y a environ vingt jours, que cette tumeur, sans être plus grosse, devenoit plus longue, & descendoit, à mesure qu'elle croissoit en longueur : j'appliquai un emplâtre de diachilon, & j'eus lieu d'observer, qu'à mesure que la tumeur s'étoit allongée, l'enfant avoit été moins inquiet, & marchoit plus droit. J'examinois tous les jours les progrès : voyant qu'elle étoit parvenue au pli de l'aîne, & qu'il y avoit une legere inflammation à la partie inférieure, j'employai des remèdes capables de la faire venir en suppuration. Le 2 de ce mois, examinant de plus près, & pressant la partie supérieure & l'inférieure de la tumeur entre mes deux doigts, je me sentis piquer, & l'enfant jeta quelques cris. Surpris de cette piquure, & voulant en chercher la cause, je trouvai, à la partie inférieure de la tumeur, un petit point noir, que je soupçonnai être un corps étranger, que je tirai assez facilement, en présence de plusieurs personnes, & que tous les assistans reconnurent pour une aiguille à coudre, quoiqu'elle fût noire & rouillée.

Je pense que cette aiguille avoit été avalée par l'enfant, & que s'étant fait jour avec sa pointe, à travers l'estomac ou les intestins,

elle avoit percé obliquement le pèritoine & la ligne blanche , sous l'ombilic , où elle avoit commencé à former une tumeur , & que la tête ayant suivi la pointe , la tumeur étoit devenue plus longue , & qu'enfin étant seulement dégagée des parties inférieures , elle avoit glissé le long du tissu cellulaire , & étoit descendue jusqu'au pli de l'aîne , d'où je l'ai tirée heureusement.

O B S E R V A T I O N

*Sur une Tumeur formée par une épingle ,
par M. DE CHAIGNEBRUN , médecin.*

En 1753 , au mois de Juillet , j'étois à Beaumont-sur-Oise , pour y traiter une maladie épidémique , par ordre de M. Bertier de Sauvigny , conseiller d'état , & intendant de la généralité de Paris. La femme d'un nommé Martin Lefevre vint me prier de visiter , avec M. de Sens , chirurgien du lieu , un enfant à la mammelle , (fille de M. Bujon , marchand mercier , rue des Cannettes , à Paris ,) qui avoit une tumeur , de la longueur d'environ quinze lignes , & de la grosseur d'une plume à écrire , à la partie supérieure interne du cubitus droit. En pressant cette tumeur par

une de ses extrémités , nous remarquâmes un corps pointu. On y fit une légère incision , & il en sortit quelques gouttes d'humeur séreuse & une épingle.

Cette femme , qui étoit nourrice , nous dit qu'elle avoit eu cet enfant , deux heures après sa naissance , qu'elle ne lui avoit alors rien remarqué à aucune partie du corps ; mais que , trois mois après , elle s'étoit apperçue d'une petite tumeur , de figure longue , à la partie supérieure & externe du bras droit , & que cette tumeur avoit insensiblement coulé à la partie postérieure & interne de l'avant-bras ; de sorte que cette épingle , puisque l'enfant avoit un an , a été neuf mois à descendre à l'endroit où nous l'avons tirée , sans que la nourrice ait vu , ni inflammation , ni changement de couleur à la peau.

R E L A T I O N

D'une Epidémie ; par M. JOYEUSE , docteur en médecine de la faculté de Montpellier , ancien médecin des armées du Roi , ancien premier professeur de l'université de Valence , & médecin de la marine.

La maladie épidémique qui régne dans

Toulon , depuis quelques années , & qui s'est renouvelée , celle-ci , avec plus de force , commence ordinairement dès le mois de Juin , & se soutient jusqu'à la fin de l'automne. Ce n'est d'abord qu'une fièvre intermittente , communément tierce , nullement dangereuse , & facile à guérir , quand elle est bien traitée , mais qui dégénere souvent en fièvre rémittente vermineuse , pour peu qu'on la néglige ; plus ou moins susceptible de danger , selon que le traitement en est confié aux personnes de l'art , ou bien à ceux qui veulent en être , quoique sans connoissance , ainsi que sans titres. Elle dégénere aussi quelquefois en fièvre maligne , accompagnée alors de symptomes les plus fâcheux.

Quelque frappante que cette maladie ait été jusqu'ici , par le grand nombre des personnes qui en ont été attaquées , & par la mortalité qui en a été la suite , elle a été beaucoup exagérée par les rapports qui en ont été faits : l'alarme qui s'en est répandue , n'a fait que croître , & elle a beaucoup ajouté à l'idée juste qu'on doit en avoir. La misère du peuple qui a manqué de secours , & une confiance mal placée à des prétendus guérisseurs , plus dangereux souvent que la maladie même , en ont été la principale cause. Deux faits constans ne permettent point d'en douter. 1^o Quoique l'épidémie ait été générale , les personnes aisées , confiées
en

en bonnes mains , en ont été quittes à si bon marché , qu'on n'en connoît presque point , qui , quoi qu'attaquées de fièvres rémittentes , n'en ayent été heureusement délivrées. 2^o L'hôpital des Chiourmes , composé de la partie de l'humanité la plus souffrante , mais , par l'attention des supérieurs , parfaitement fourni de tous les secours , n'a nullement différé des années précédentes , par le nombre des morts , quoique celui des malades y ait été considérablement augmenté. Ce n'est donc que chez le peuple réduit à une grande misère , & chez quelques personnes aisées , moins jalouses de leur santé , que d'une facilité funeste à se livrer au premier venus , que cette fièvre intermittente a fait des progrès , en changeant de nature ; qu'elle s'est répandue jusqu'à attaquer les familles & presque les maisons entières , & qu'elle a donné lieu , ainsi qu'une espece de fléau , à la mortalité , & , par une suite naturelle , à la terreur qui s'est répandue dans les villes circonvoisines , & successivement dans celles qui en sont considérablement éloignées.

Il n'est pas douteux que les chaleurs excessives de l'été , les fraîcheurs du matin & les rosées de la nuit ont été la cause générale de cette épidémie. La transpiration arrêtée refluant dans le sang , a dû

l'épaissir , vicier les récrémens , gorger les vaisseaux , faire des stases , & déranger plus ou moins l'œconomie , à mesure que plusieurs causes conjointes y ont concouru. Les mauvais alimens dont se nourrissoient les pauvres , y ont d'autant plus influé , qu'ils ont été réduits à préférer toute espece de nourriture , quelque mauvaise qu'elle fût , aux tourmens d'une faim qui les dévore , guères moins cruelle souvent , que la maladie qui en est la suite. Ils habitent d'ailleurs la plupart le vieux quartier de la ville , bien moins sain que la ville neuve , par des vapeurs meurtrières , que des eaux dormantes du voisinage & les égouts de l'égorgerie fournissent. Les tanneries qui sont de ce même côté , donnent encore lieu à des exhalaisons mal-saines : plusieurs tas de fumier , en dedans comme en dehors decette partie de la ville , placés dans différens creux , où les eaux pluviales croupissent , sont autant de sources d'infection , d'autant plus dangereuses , qu'étant échauffées , en été , par un soleil brûlant , elles n'ont aucun écoulement à la mer. Le quartier neuf , quoique beaucoup plus sain , n'est pourtant pas entièrement à l'abri du mauvais air ; les eaux de la pluie se ramassent souvent , & séjournent aussi au dedans & au dehors des remparts , de ce même côté. Ces pluies

& les immondices de l'hôpital militaire fournissent , pendant les fortes chaleurs , des miasmes infects qui l'alterent ; enfin les passions de l'ame , telles que les chagrins & la tristesse , mettant le comble aux autres causes , on conçoit aisément combien l'esprit plongé dans les réflexions les plus tristes , est capable d'affecter le corps , & de le rendre susceptible des impressions les moins dangereuses.

Dès que la fièvre se rend rebelle , & qu'elle fait des progrès , des redoublemens périodiques se déclarent , & nombre d'autres symptômes , plus ou moins dangereux , s'y joignent bientôt. Les plus ordinaires sont des maux de tête , des accablemens & des inquiétudes ou malaises ; quelquefois des legers délires ; la bouche devient pâteuse & la langue aride ; le malade se plaint de points de côté , ou de douleurs vagues , en différentes parties ; quelquefois aussi des diarrhées , des ténèsmes & des vents se succèdent , pourtant sans tension bien sensible , ni soupçon de phlogose dans aucun viscere ; les urines sont souvent chargées ; mais quand la maladie parvient à son dernier degré , l'épuisement des forces , la léthargie , les mouvemens convulsifs , les soubresauts des tendons des poignets , le hoquet , différentes

éruptions , & sur-tout les parotides ; en dénotent le caractère. Dans tous les tems de la maladie , la grande quantité de vers que font les malades , prouve le vice des digestions , indique & la route qu'il faut tenir pour y remédier.

Les évacuans , les vermifuges & les différentes préparations du quinquina ont fait la base du traitement ; le tartre émétique a eu constamment , dans chaque période de la maladie , les succès brillans , si bien connus des maîtres de l'art , dans les cas pressans des maladies aiguës. En vain cet excellent remede avoit essuyé ici les plus fortes contradictions , les premières années que j'y ai paru. Les moins clair-voyans , aussi peu fondés sur des motifs irrépréhensibles , que honteux d'ignorer plus long-tems le plus grand remede que la médecine ait jamais eu , rougiroient aujourd'hui d'en blâmer l'usage , & , au grand bonheur de l'humanité souffrante , s'en servent enfin eux-mêmes , & commencent , quoique bien tard , à lui rendre une partie de l'hommage qui lui est si légitimement dû. La saignée , ce remede si universellement approuvé , qui a eu , dans tous les tems , un si grand nombre de défenseurs , & dont nous avons nous-mêmes reconnu les vertus , dans une lettre publique , en en marquant toutefois

les inconvéniens & les abus ; la saignée , dis-je , n'a point brillé dans cette maladie. Mes confreres conviennent qu'elle n'a presque jamais été d'un caractere inflammatoire. Aussi l'usage que nous en avons fait , n'a été que pour préluder dans la maladie , quand nous l'avons cru nécessaire , pour placer plus sûrement les évacuans , & pour calmer un redoublement ou un mal de tête , quand ces symptomes l'ont mérité. Ces cas d'ailleurs sont assez rares , & cedent souvent aux émétiques , ainsi qu'aux délayans à grande dose , à la place des bouillons , pendant le fort de la fièvre. Les vésicatoires nous ont toujours réussi dans les affections soporeuses , & ont fait notre principale ressource dans les maux de côté & les douleurs des autres parties. En procédant ainsi , nous parvenons à vaincre la cause du mal & ses symptomes , sans tomber dans les dangers des saignées outrées dont l'excès attire dans le sang les mauvais suc des premières voies , & épuise les forces des malades , qu'il importe infiniment de ménager. C'est une attention essentielle , à laquelle les sages de l'art n'imaginent pas devoir s'arrêter. Il est étonnant que les exemples funestes , que nous apprenons tous les jours de l'abus qu'ils font de ce remède ,

ne fassent point encore ouvrir les yeux aux esprits prévenus, qui se livrent entre leurs mains; mais ce mal fût-il plus grand encore il est trop répandu, pour se flatter de le voir finir. C'est sans doute au public & aux parties intéressées à y remédier, plutôt qu'à la faculté qui, quelque habile qu'elle puisse être, n'a pu parvenir encore à guérir cette maladie.



LIVRES NOUVEAUX.

La Minéralogie , ou nouvelle Exposition du Règne minéral : ouvrage dans lequel on a tâché de ranger dans l'ordre le plus naturel, les individus de ce règne, & où l'on expose leurs propriétés & usages mécaniques, &c. Par M. *Valmont de Bomare*, démonstrateur d'Histoire naturelle, &c. A Paris, chez *Vincent*, 2 vol. in-8°. Prix relié 10 livres.

Gazette d'Epidaure, 1761. A Paris, chez Granger.

Il est aisé, par le titre, de juger de la nature de cet ouvrage. Nous ne croyons pas pouvoir en faire un éloge plus complet, que d'en nommer les auteurs. Nous sommes redevables de cette production naissante, à M. *Lorry & Dubourg*. C'est le fruit des loifirs de deux médecins, également connus par leur probité, leur candeur, leur zèle & leurs talens. Il ne falloit pas moins que le courage & la fermeté de nos célèbres Gazetteiers, pour s'ouvrir cette carrière nouvelle, & pour présenter, sous une forme non moins ingénieuse qu'agréable, un objet aussi sérieux, une science aussi austère que la médecine. Nous sommes charmés d'avoir trouvé cette occasion, de rendre à ces Messieurs & à leur ouvrage, toute la justice qui leur est dûe. C'est un tribut que la vérité nous

imposé, autant que la maniere obligeante avec laquelle ils se sont exprimés sur notre compte, & sur celui de ceux qui ont concouru jusqu'à présent, à la perfection de ce Journal *Et quant à nous particulièrement, en nous piquant de l'émulation qui nous convient de concourir à l'utilité publique, avec l'illustre Journaliste de la médecine, nous n'avons pas besoin d'une attention forcée, pour lui marquer, en toute occasion, une juste déférence. Le buisson croîtra à l'abri du chêne, & parviendra bientôt à la hauteur que sa nature comporte, mais le CHÊNE N'EN RECEVRA AUCUN OMBRAGE, & sa cime n'en paroîtra que plus (a) élevée...* Ces éloges sont sans doute bien flatteurs pour nos associés & pour nous, puisqu'ils ne sont ni suspects ni intéressés. Nous admirons d'autant plus la générosité d'un pareil procédé, que si ces Messieurs consultoient leurs intérêts, ils ne chercheroient pas à élever nos travaux, & à affurer notre réputation; mais ils porteroient envie & un regard jaloux sur la célébrité & l'utilité de notre Journal. Nous sommes forcés par conséquent de convenir avec nos deux célèbres confreres, que nous leur avons de très-grandes obligations, par rapport à leur modération, à leur honnêteté &, surtout à leur désintéressement.

(a) Voyez la Gazette d'Epidaure, Discours préliminaire, pag. 30, n° IV, 1761.



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

DECEMBRE 1761.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
1	0	2 $\frac{1}{2}$	2	28	3		N-O. m.	Brouill. ép.
2	2	4	4		2		O. méd.	Couv. pet. pluie par in- terv. tout le jour.
3	3	5	4		5		Idem.	B. de nuag.
4	1 $\frac{1}{2}$	2	0		6		Idem.	Idem.
5	03	1 $\frac{1}{2}$	01 $\frac{1}{2}$		4	$\frac{1}{2}$	E. méd.	Peu de nua.
6	03	1 $\frac{1}{2}$	0		3		Idem.	Idem.
7	02	2	2		0	0	Idem.	B. de nuag.
8	1	2	0	27	11		Idem.	Brouill. ép.
9	0	5	4 $\frac{1}{2}$		9		Idem.	B. de nuag. pet. pl. le s.
10	4	6	6		11		Idem.	Couvert, bruine tout le jour.
11	5	6	4		10		Idem.	Idem.
12	1	3	$\frac{1}{2}$		11		N. méd.	Peu de nua.
13	0 $\frac{1}{2}$	0	02	28	0		Idem.	Idem.
14	02	0	0 $\frac{1}{2}$	27	11		Idem.	Couvert.
15	0	2	1	28	0	$\frac{1}{2}$	Idem.	Id. Petite neige le m.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	par- tes.	lig- nes.	par- ties.		
16	0	3	$\frac{1}{2}$	27	9		E. au S. E. fort & méd.	B. de nuag. pet. pl. le l.
17	0	$2\frac{1}{2}$	0		8		S-E. m.	Peu de nuag.
18	1	3	$\frac{1}{2}$		11		Idem.	Idem.
19	0	$2\frac{1}{2}$	2		11		S. méd.	Idem.
20	3	4	$3\frac{1}{2}$	28	1	$\frac{1}{2}$	O. méd.	Brouillard ép. & bruin. tout le jour.
21	3	$3\frac{1}{2}$	2		2		E. foible.	B. de nuag.
22	1	2	3	27	10		E. au S. foible.	Couv. per pluie tout le jour.
23	$1\frac{1}{2}$	$3\frac{1}{2}$	4		4		S. méd.	Id. Petite pl. le soir. & la nuit.
24	5	6	5		3	$\frac{1}{2}$	Idem.	B. de nuag. pet. pl. tout le soir.
25	5	6	$5\frac{1}{2}$	28	1		Idem.	B. de nuag.
26	$4\frac{1}{2}$	$5\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$	27	11	$\frac{1}{2}$	Idem.	Brouill. ép. br. tout le m.
27	$1\frac{1}{2}$	$2\frac{1}{2}$	$\frac{1}{2}$	28	1	$\frac{1}{2}$	E. méd.	Brouill. ép.
28	1	$2\frac{1}{2}$	2		2	$\frac{1}{2}$	S-E. mé- diocre.	B. de nuag. pet. pl. par interv. tout le jour.
29	$1\frac{1}{2}$	$1\frac{3}{4}$	$\frac{1}{4}$		3		Id. & au S.	Brouill. ép. bruin. tout le jour.
30	1	4	2		3		O. méd.	Couv. pet. pluie tout le jour.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
31	1½	3	2	28	5		N-O. m.	B. dénuag.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 6 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 3 degrés au-dessous du même point : la différence entre ces deux termes est de 9 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 3½ lignes : la différence entre ces deux termes est de 14½ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.

11 fois de l'E.

5 fois du S-E.

7 fois du S.

5 fois O.

2 fois du N-O.

Il y a eu 17 jours de nuages.

6 jours de brouillard.

8 jours de couvert.

5 jours de bruine.

8 jours de pluie.

1 jour de neige.

4 jours de gelée.

Les hygromètres ont marqué une humidité moyenne, les 15 premiers jours du mois, & la plus grande humidité, pendant les 15 derniers jours.

Nota. Il faut observer que le thermomètre monte, pendant l'hiver, 1½ à 2 degrés plus haut à Paris, qu'à la campagne; en sorte que les petites gelées de 1 à 2 degrés, ne se font pas sentir dans cette ville.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Décembre 1761, par M. VANDERMONDE.

On a observé principalement des fièvres érysipélateuses, avec affection aux poumons, souvent avec fluxion, quelquefois seulement avec irritation. Dans le premier cas, il y avoit fièvre, avec des redoublemens, difficulté de respirer, des pesanteurs, des douleurs lancinantes ou poignantes; dans le second, la poitrine paroissoit moins engorgée qu'irritée par quelque matiere âcre, qui en agaçoit les membranes. Nous avons eu occasion d'observer une de ces érysipelles, qui s'est portée successivement de la poitrine, à la région épigastrique, de-là à la face, & enfin sur les membres & sur toute l'habitude du corps. Ces accidens furent suivis d'une irruption d'une quantité de gros boutons vésiculaires, qui jetterent une sérosité abondante, qui fut critique. Les saignées ont très-bien réussi dans ces sortes de maladies; les fondans anti-moniaux, les legers apéritifs & les purgatifs répétés, ont achevé la guérison. Quelques-uns de ceux qui ont été attaqués à la poitrine, ont péri dans de violens redoublemens, par les progrès de cette espece d'inflammation.

Les petites véroles ont été assez fréquentes; elles ont, pour la plûpart, été annoncées, par des accidens très-violens, comme une forte fièvre, un grand mal à la tête, des envies de vomir fréquens, & des lassitudes douloureuses par tout le corps. Les remèdes faits à propos, calmoient les accidens, & détournoient les orages, pendant le cours de cette maladie. Plusieurs, quoique confluentes, ne laissoient pas d'impression sur la peau.

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Novembre 1761, par
M. BOUCHER, médecin.*

Le thermometre a été, pendant plus de la moitié du mois, observé, les matins, au-dessus du terme de 4 degrés. Il ne s'est porté sous le terme de la congelation, que le 19, le 28 & le 29, mais sans s'en éloigner, si ce n'est le 29, qu'il a été observé à $2\frac{1}{2}$ degrés sous ce terme. Le 18 & le 20, il s'est trouvé au terme précis de la glace.

Si l'on excepte quatre à cinq jours, à la fin du mois, le vent a presque toujours été au Midi; aussi a-t-il plu beaucoup: depuis le premier jusqu'au 16, il ne s'est passé aucun jour sans pluie: elle a repris le 22, & a eu lieu encore quelques jours. Il y a eu aussi plusieurs jours brouillards.

Le mercure, dans le barometre, a été plus souvent observé au-dessous du terme de 28 pouces, qu'au-dessus de ce terme. Je ne me souviens point de l'avoir jamais vu si bas que le 15. Je l'ai observé, ce jour, à 27 pouces $\frac{1}{2}$ ligne. Le 17, il étoit à 27 pouces $1\frac{1}{2}$ ligne; & cependant il n'y a eu, ces jours-là, ni grosse pluie, ni tempête.

La plus grande chaleur de ce mois, mar-

190 OBS. METEOR. FAITES A LILLE.

quée par le thermometre , a été de 10 degrés au - dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 2 degrés au - dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de $12\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 5 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $\frac{1}{2}$ ligne : la différence entre ces deux termes est d'un pouce 4 lignes.

Le vent a soufflé

- 3 fois du Nord.
- 2 fois du Nord - Est.
- 1 fois de l'Est.
- 7 fois du Sud - Est.
- 12 fois du Sud.
- 6 fois du Sud - Ouest.
- 5 fois de l'Ouest.
- 2 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 24 jours de tems couvert ou nuageux.

- 20 jours de pluie.
- 2 jours de grêle.
- 2 jours de neige.
- 6 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué une humidité moyenne tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Novembre 1761 , par M. BOUCHER.

La maladie aiguë , qui a dominé ce mois ; étoit une fièvre continue-rémittente , qui

portoit à la tête , d'une maniere spéciale , & laissoit très-souvent dans le cerveau des impressions fâcheuses. J'ai vu quatre personnes , en qui la maladie s'est terminée par la goutte-sereine , qui a été parfaite & incurable dans deux sujets ; & quant aux deux autres qui voyoient assez pour se conduire , les fondans apéritifs joints aux purgatifs céphaliques , & aux cauterés ou au séton , ne leur ont guères apporté de soulagement. Un autre sujet est resté , à la suite d'une pareille fièvre , absolument muet , pendant plus de quinze jours.

Cette fièvre a été d'une nature mixte ; dans plusieurs , c'est-à-dire , avec des symptômes d'engorgement inflammatoire , & avec des signes de putridité & de malignité : quelques-uns ont rendu des vers.

Il y a eu aussi des fièvres continues purement inflammatoires , à sçavoir de vraies pleuropneumonies , d'un côté , & de l'autre , des fièvres consistant dans un engorgement inflammatoire de la tête , soit intérieurement , soit extérieurement. Le sang tiré des veines , dans ce genre de fièvre , étoit ferme , dur , vermeil ou coëneux. Un homme , qui étoit dans le cas du vrai *phrenitis* , fut guéri presque sur le champ , par une ample saignée de l'artère temporelle , pratiquée après quelques saignées au bras.

Les fièvres tierces & quartes ont continué à régner, comme cela est ordinaire dans cette faïson. Elles dégénéroient aisément en doubles-tierces & en doubles-quartes, par le défaut de régime, & par des erreurs dans le traitement de la maladie.

L'on a vu succomber nombre de corps cacochymes, & de poitrinaires. Il y a eu aussi quelques petites véroles bénignes.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de médecine* du mois de Février.

A Paris, ce 24 Janvier 1762.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien
Professeur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.
Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

MARS 1762.

TOME XVI.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1762.

EXTRAIT

*De Minéralogie, &c. Par M. VALMONT
DE BOMARE, démonstrateur d'Histoire
naturelle, &c. A Paris, chez Vincent,
2 volumes in-8^o de 365 pages. Prix
relié 10 livres.*

L'HISTOIRE naturelle, ce champ
vaste & fertile que l'ignorant foule aux
pieds, & que le sçavant creuse d'un œil
avide, fera toujours un sujet digne des
recherches, des travaux, des observations
& des efforts que feront les grands hom-
mes pour s'en approprier la connoissance.
Mais que devons-nous attendre du fruit de

nos peines ? Quelques découvertes de plus. Nous sçavons, à ce sujet, ce que nos prédécesseurs ont ignoré ; & probablement il nous reste mille fois plus à acquérir , que les hommes n'ont acquis jusqu'à ce jour. Tous nos efforts bien appréciés , dit un auteur célèbre ; se réduisent à enlever , avec la pointe d'une aiguille , une goutte limpide d'un océan immense , sans limites & sans fond ; & nous décorons de titres fastueux d'homme de génie , de génie créateur , d'homme inventeur celui qui à une goutte enlevée en ajoûte une autre. A peine a-t-on découvert quelques points de vue dans ce monde créé , qu'on bâtit des systèmes sur la ruine de ceux de nos peres ; cependant , pour faire des dispositions naturelles de tous les corps connus , il est évident qu'il faudroit qu'on les connût tous , & qu'on ne pût rien faire sortir de l'inépuisable trésor de la nature , dont le caractère & les propriétés ne fussent ou semblables , ou analogues à la nature des corps dont on a la connoissance ; car sans cela , à quoi servent les systèmes ? Le moindre doute les ébranle , la moindre découverte les renverse & les détruit ; & comme il est constant que l'on découvrira toujours de nouvelles richesses , il est hors de doute que tous les systèmes écrouleront.

M. Valmont qui , depuis plusieurs années , s'applique , avec succès , à la démonstration

particulière de l'histoire naturelle, a senti l'insuffisance de la plupart des idées de ceux qui l'avoient précédé dans cette carrière, & a cru devoir y suppléer, en publiant les vues personnelles qu'il a sur cette science. Parmi les naturalistes systématiques, les uns s'en tenant aux caractères extérieurs, ont désigné les corps par leur figure, leur couleur, leur odeur & leur pesanteur spécifique; d'autres ont percé dans l'intérieur, & en ont fait valoir les propriétés mécaniques, physiques & médicinales, ou les différens produits du feu & des autres agens chimiques. Il étoit de l'objet d'un auteur d'histoire naturelle, de discuter la valeur des motifs qui ont déterminé ou séduit les naturalistes à systèmes, & d'examiner les moyens dont ils se sont servi pour autoriser leur sentiment, & de balancer les raisons qui pouvoient faire donner la préférence à leurs idées nouvelles. Nous l'avons fait, dit M. Bomare; mais nous n'entrerons pas dans ces détails, que l'on peut trouver dans l'ouvrage. C'est ce qui a conduit l'auteur à présenter son hypothèse particulière, qui lui a semblé sans doute moins confuse, & moins susceptible de contradictions.

Ce Traité que nous annonçons, ne concerne que les corps naturels renfermés dans les vastes entrailles de la terre. L'auteur a tracé la Minéralogie universelle, sentant

bien que ses efforts n'étoient pas faits pour être arrêtés & contraints par aucun climat, ni aucune contrée.

On distingue, dans cette espece de Cours minéralogique, trois objets principaux; une partie systématique, des notes & des observations. Dans la premiere partie, on apperçoit le tableau général des choses, composé d'une distribution propre à chaque genre, d'une nomenclature françoise & latine, & d'une description. L'auteur a renvoyé dans les notes, tout ce qui étoit de discussion legere, tout ce qui pouvoit éclaircir ou ôter l'obscurité de quelques passages des auteurs. L'article des observations est le résultat des découvertes ou des conjectures que l'on a formées sur certains corps du règne minéral, des travaux qu'on leur a fait subir, de leurs usages, de leurs propriétés, & des ressources que l'on en a tirées.

Après une courte Introduction, dans laquelle M. Valmont de Bomare expose un abrégé de définitions minéralogiques, il divise ce règne en dix classes, les eaux, les terres, les sables, les pierres, les sels, les pyrites, les demi-métaux, les métaux, les substances inflammables, les fossiles étrangers à la terre.

L'eau est divisée en eaux communes ou simples, & minérales ou composées: chaque chef a ses subdivisions. Selon l'auteur, l'eau qui vient de l'air, est un genre; & l'eau

terrestre en constitue un autre. Ceci est-il bien exact ? L'eau de pluie & l'eau de source font-elles deux genres distincts ? N'est-ce pas souvent la même eau qui sourcille, que l'attraction céleste rend pluvieuse. En quoi différent essentiellement ces deux eaux ? C'est aux naturalistes à prononcer

Notre auteur rejette les divisions des terres établies par Stal, Bromel, Linnæus, & M. Pott, qui prétend séparer les terres en alcaline ou calcaire, en terre gypseuse, en argilleuse, en terre vitrifiable; mais cette division est fautive, parce que les chymistes savent qu'il est possible de vitrifier toutes les terres, & que par conséquent cette dernière dénomination n'établit aucune différence essentielle. M. Bomare n'admet que deux espèces de terres, l'argilleuse & l'alcaline.

La troisième classe, qui contient les sables qui ne sont, comme on sait, que les débris des grandes pierres, ou les matériaux de la formation des pierres, sont divisés en sables de pierres, sables vitrifiables, sables calcaires, sables argilleux, sables métalliques.

Les pierres constituent quatre ordres; 1^o les pierres argilleuses, qui renferment l'amyante, le mica, le talc, les pierres siccitites, la roche de corne, l'ardoise; 2^o les pierres calcaires subdivisées en calcaires opaques, & calcaires cristallisées; 3^o les pierres gypseuses, qui produisent le

gyps, les pierres médiastines ou crySTALLI-fées ; 4^o les pierres vitrifiables, tels que les cailloux, le grès, le quartz, les crys-taux & pierres précieuses, les pierres com-posées ou roches.

La cinquieme classe contient les sels ; tels sont l'alun, le vitriol, le sel alcali, le sel neutre, le nître, le sel commun, le sel ammoniac, le borax & le sel de tartre.

Dans la sixieme classe, sont les pyrites ou pierres à feu, pyrites sulfureuses, pyrites ou marcaissites d'arsenic ; ce qui prouve que les pyrites sont des substances terrestres, qui contiennent ou du soufre, ou du vitriol, ou de l'arsenic, ou du métal, ou du demi métal.

La septieme classe est composée des demi-métaux solides ou liquides ; l'arsenic, le cobolt, le bismuth ; le zinc, l'antimoine, le vis argent. Il y a, dans cette partie, une très-grande quantité de notes & d'observa-tions, qui sont très-instructives, & ôtent la sécheresse qui se trouve nécessairement dans ces sortes d'ouvrages.

La huitieme classe est formée d'une des parties les plus utiles à la société ; ce sont les métaux que l'on distingue en imparfaits, ou ignobles & en parfaits. Dans le premier ordre, sont le plomb, l'étain, le fer, le cuivre ; dans le dernier, sont l'argent & l'or.

Les substances inflammables constituent la neuvieme classe, que l'on distingue en

bitumes & soufres. Ils se foudivifent en bitumes écailleux, bitumes liquides, bitumes durs, caffans, bitumes d'une nature particuliere; & enfin l'auteur range ici les productions des volcans.

La derniere classe a pour objet les foffiles étrangers à la terre; les végétaux changés en pierre, que l'on appelle litophites; les pétrifications, que l'on nomme zoolithes, les calculs, les pierres figurées appellées Jeux de la nature.

Tel est, en racourci, le contenu de cet ouvrage. C'est l'anatomie de la terre & de fes entrailles; c'est une exposition méthodique de tout ce qu'elle cache de curieux & d'utile; c'est, en un mot, le premier livre de l'homme en fociété, & celui qui convient également à tout l'univers fçavant. L'auteur s'est donné tous les foins poffibles pour perfectionner fon ouvrage; & s'il contient des erreurs & des omiffions, c'est qu'il est de la nature effentielle des ouvrages de ce genre, de n'être jamais parfaits, parce que nous ne connoiffons qu'une portion de ce vaste & folide élément, & que le tems & les travaux de nos descendans doivent perfectionner ou augmenter, varier ou renverfer le fyftême de nos connoiffances en ce genre. Nous n'en fommes pas moins redevables à M. Valmont, de consacrer ainfi fon tems, fes talens & fa fortune au bien & à l'utilité publique. Nous ne difconvien-

drons pas qu'il doit la plus grande partie des richesses qui se trouvent dans son ouvrage, à la traduction de la Minéralogie de Vallerius, par un sçavant, un patriote, un citoyen, en un mot, un homme digne des plus justes éloges. Il n'en est pas moins vrai que nous devons encourager M. Valmont dans ses projets, & l'engager à se perfectionner dans le genre de travail qu'il s'est imposé. Nous espérons que par beaucoup d'assiduité, de peines, de lecture, de réflexions, de voyages, de conversations avec des hommes, tels que MM. de Jussieu, Rouelle, Adanson, par les générosités & la bienveillance de MM. de Malèsherbès, le baron d'Olbach & Bombarde, & par la protection puissante du ministère, il parviendra un jour à éclairer cette portion de l'histoire naturelle si digne de nos recherches, & à mériter le suffrage des connoisseurs.

On trouve, à la tête de cet ouvrage, une Epître dédicatoire à M. de Saint-Florentin, ministre d'état; dans le milieu, des Tables synoptiques très-instructives, qui facilitent beaucoup l'intelligence du sujet, & à la fin, un Lexicon alphabétique de minéralogie, ou une interprétation raisonnée de plusieurs termes d'histoire naturelle, de physique & de chymie; ce qui rend cet ouvrage utile à ceux qui se destinent à s'instruire de la minéralogie, & à ceux qui, sans vouloir être sçavans en ce genre, ont du goût pour cette science enchanteresse.



R E C H E R C H E S

Sur l'opinion de M. ASTRUC, au sujet de la Maladie qu'il nomme Rachialgie, & qui est vulgairement appelée Colique de Poitou ; par M. BORDEU, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris.

M. *Astruc* paroît avoir fait peu d'attention à la méthode établie à l'hôpital de la Charité de Paris, au sujet de la colique métallique. Il publia, en 1751 (a), une Thèse, dont les principes, la théorie & la pratique peuvent fort bien être appliqués à la colique métallique. Fidèle aux dogmes de la nouvelle médecine, M. *Astruc* osa les essayer sur la colique de Poitou, dont la colique métallique ne semble être qu'une branche ou une espèce. Il soumit aux lumières de sa théorie les idées des anciens, qu'il trouva plongés dans une profonde obscurité, & perpétuellement en contradiction avec les connoissances de l'œconomie animale, qu'ils n'avoient point. On ne peut nier que le système de M. *Astruc* ne soit bien suivi, bien lié aux principes reçus. Il faut renoncer

(a) *An morbo, colicæ Pictonum dicto venæ sectiæ in cubito ? Conclu. affirm.*

à ces principes , ou regarder comme des vérités incontestables les assertions qui en découlent , & faire de toutes les histoires , & même des pratiques contraires , le cas qu'on fait de ce qui se débite journellement contre les méthodes de traitement les plus généralement adoptées. S'il est vrai d'ailleurs que la méthode de la Charité se soit principalement établie par le laps du tems (a) , sans un examen suffisant , sans des essais contradictoires , des épreuves variées & éclairées par une saine théorie ; cette méthode doit plier vis-à-vis des raisonnemens de M. Astruc , à moins que ce qu'on a publié depuis lui , n'ait porté des éclaircissemens ultérieurs. Le parallèle de ce qu'on peut avoir écrit de contraire à l'opinion de M. Astruc , & des principes contenus dans sa Thèse , ne peut que répandre de nouvelles lumieres , & piquer la curiosité des médecins , aujourd'hui réveillée sur cette matiere. Écoutons M. Astruc : tâchons de saisir l'esprit de sa Dissertation. S'il est vrai que les paralyties commençantes , ou les menaces de paralytie dépendent , ainsi que la plus grande partie des médecins en conviennent , de l'engorgement de l'origine des nerfs , & des compressions qui en résultent ; si , pour pourvoir à cet engorgement , on ne

(a) Voyez le Journal du mois de Janvier 1762 , pag. 11 & suiv.

manque guères d'avoir recours aux saignées, comme le remede le plus convenable, & celui dont on attend les meilleurs effets, il fuit nécessairement de ces règles de pratique, que la disposition à la paralysie, qui est un des plus graves accidens de la maladie des métaux, est dûe à la compression des nerfs, dans leur origine. Il est donc évident que cette disposition à la paralysie, doit être traitée par les remedes propres à remettre l'origine des nerfs dans leur état naturel, & à l'abri des compressions occasionnées par les engorgemens des vaisseaux du cerveau & de la moëlle épiniere, c'est-à-dire, par la saignée. Il n'y a que deux partis à prendre, après ce raisonnement, qui est un des principes fondamentaux de M. Astruc; c'est d'adopter les saignées pour la disposition à la paralysie des maladies des métaux, ou d'y renoncer pour les autres especes de paralysies, à moins de prétendre qu'on ne fait pas saigner dans cette dernière maladie, dans l'objet de dégorgier les vaisseaux du cerveau, &c.

Si l'on prétend qu'il y a des paralysies, dont la cause ou l'engorgement de l'origine des nerfs n'est point du ressort de la saignée, puisqu'elle n'est qu'un amas d'humeurs tenaces, pituiteuses, épaisses, que les saignées augmentent, au lieu de la diminuer. M. Astruc ne niera point qu'il n'y ait aussi des

paralyfies des métaux de cette efpece froide & pituiteufe , pour lesquelles la faignée eft moins néceffaire que pour les paralyfies , qui font la fuite d'un engorgement de fang. Mais qu'on faffe attention aux idées & à la pratique des différens médecins , en eft-il qui , dans une menace d'apoplexie ou d'une paralyfie en train de fe former , & de quelque efpece qu'elle puiffe être , ne croie devoir placer quelques faignées ? Pourquoi cette occafion ne fe préfenteroit-elle point dans les paralyfies des métaux , les moins fanguines , les plus froides ?

Dira-t-on que la paralyfie étant la fin , & une forte de terminafon de la maladie métallique , cette paralyfie ne doit pas faire l'objet du traitement , au moins dans les commencemens de la maladie , & que les accidens les plus urgens dans ces commencemens , n'exigeant point de faignées , il ne faut pas y avoir recours ? Ce feroit convenir que la faignée eft au moins utile & néceffaire , pendant que la paralyfie s'établit ou fe forme. Mais pourquoi les menaces d'apoplexie , les avant-coureurs de la paralyfie , pourquoi toutes les maladies cérébrales & nerveufes , font-elles , dans leur principe , combattues par la faignée ? Pourquoi eft-il convenu qu'il faut traiter les maladies dans leur principe , les arrêter dans leur marche , empêcher leurs progrès , aller

au-devant des accidens, & cela, par les remèdes nécessaires à ces accidens, lorsqu'ils sont arrivés ? Si dans les premiers tems d'une maladie, quelle qu'elle puisse être, deux médecins étant consultés, l'un disoit qu'il faut, pour éviter la paralysie qui peut survenir, & qui s'annonce déjà, avoir recours à la saignée, & que l'autre prétendît qu'il faut renvoyer la saignée pour le tems où la paralysie fera l'objet principal, quels reproches ne feroit-on pas à ce dernier médecin, pour n'avoir pas prévenu cette paralysie ? Il en est comme des maladies aiguës, dans lesquelles l'*expectation*, la patience & l'*attente* des crises donnent lieu à tant de réflexions. *N'attendez pas*, dit-on, *patiemment que la nature subjugué les maladies par ses seules forces ; ne vous amusez point à exciter de prétendues crises : Principiis obsta, sero medicina paratur.* Saignons donc avec confiance, dans les menaces de paralysie de la colique métallique ; tâchons de diminuer l'engorgement des vaisseaux qui compriment l'origine des nerfs, qui diminuent l'influence du fluide nerveux.

La douleur, sur-tout, lorsqu'elle est des plus vives, comme dans la colique métallique, dans laquelle on voit des malades pousser des cris furieux, se rouler, & se tordre le corps, sans trouver aucune position favorable ; les

mouvemens convulsifs quelquefois si considérables , dans cette maladie , qu'on est obligé d'attacher les malades ; les mouvemens épileptiques auxquels ils sont quelquefois sujets ; le délire , le transport souvent furieux qui les agite ; la rétention ou la suppression d'urine , le hoquet , les étouffemens , la rougeur du visage quelquefois très-considérable , ainsi que celle des yeux , les saignemens de nez , les points de côté , les crachemens & les vomissemens de sang , tous ces accidens qui paroissent ordinairement indiquer la nécessité de la saignée , pourquoi cesseroient-ils de fournir la même indication dans la maladie métallique , lorsqu'ils se rencontrent avec elle ? Tous les médecins prétendent que les convulsions , les douleurs , le transport , l'étouffement & les autres symptômes de cette classe sont à craindre , par l'étranglement subit qu'ils peuvent occasionner , par la déchirure des vaisseaux , qui risque d'en être la suite , ainsi que les engorgemens disposés à l'inflammation & à la gangrene ; tout le monde répète , en ces cas-là , *qu'il faut donner du jour au sang , qu'il faut désemplir les vaisseaux*. Par quel prestige , ces craintes , si elles sont bien fondées , cesseroient-elles dans la maladie métallique ? & ces axiomes , pourquoi seroient-ils de nulle valeur dans cette maladie ?

Il y a quelque apparence que le peu d'usage que les anciens médecins faisoient de la saignée dans les coliques, a servi de fondement pour faire craindre la saignée dans la maladie métallique, considérée comme une espèce de colique; mais il est certain que de très-grands médecins ont eu recours à la saignée, pour la colique bilieuse & sanguine. On ne fera jamais croire à personne, que la colique métallique ne se trouve, au moins quelquefois, sur des sujets pléthoriques sanguins; & il faudra nécessairement convenir, qu'il est bon de saigner dans ces cas-là, ou fouler aux pieds les règles de pratique, qui, si elles ne sont point évidemment inébranlables, sont formées du moins d'après les observations & les exemples des médecins de la plus grande réputation, & dont les décisions méritent beaucoup d'attention. M. Astruc, en faisant la liste d'un grand nombre d'auteurs qui ont parlé de la maladie dont il est question, depuis l'année 1130, jusqu'en 1621, a prouvé, sans réplique, que cette maladie a été connue, depuis plusieurs siècles, & notamment depuis Paul d'Ægine, ainsi que Citois en convient. Il y a de ces auteurs, cités par M. Astruc, qui n'ont pas hésité d'employer la saignée dans le traitement de cette maladie; ce qui fournit une nouvelle preuve en faveur de ce remède, qu'il est à présumer que de

grands hommes n'eussent point mis en œuvre, si les expériences ne leur eussent démontré, au moins, que la saignée n'étoit pas nuisible en ces cas-là. L'expérience paroît donc être d'accord avec le raisonnement, & la pratique avec la théorie, pour établir l'usage de la saignée dans la maladie métallique, comme dans d'autres maladies, & pour dissiper les nuages qu'on voudroit répandre sur l'usage de ce remède, en pareil cas.

L'ouverture des corps morts de la colique métallique est quelquefois si favorable à M. Astruc, qu'il est bien étonnant qu'il n'ait pas employé cette sorte de preuves, pour établir son système. I. OUVERTURE DE CORPS. Un peintre, âgé d'environ trente-six ans, qui avoit eu plusieurs fois la colique, dont il avoit été traité (& guéri, suivant les apparences,) à l'hôpital de la Charité, y mourut enfin, malgré tous les secours ordinaires. On trouva les intestins, sur-tout le colon, étranglés, raptillés, singulièrement rétrécis dans plusieurs portions de leur longueur : les endroits de quelques-uns des étranglemens étoient marqués par des especes de meurtrissures, des engorgemens évidens, des points gangreneux sensibles : le jejunum & l'iléum pleins de ces meurtrissures ou échymoses ; les vaisseaux sanguins dans un état très-marqué de

plénitude ; l'estomac , sur-tout , dans sa face interne , plein de larges taches noires , livides , & enduit d'une sorte de vernis d'un rouge brun , qui sembloit suinter d'un nombre infini de vaisseaux rempans dans le tissu de ce viscere , qui paroissoit entièrement enflammé : le foie , la rate & même le diaphragme avoient leurs vaisseaux fort distendus ; la vessie , sur-tout vers le col , très-rouge , visiblement enflammée : la totalité des intestins avoit porté le diaphragme si considérablement vers la poitrine , que les poumons en paroissoient étranglés ; ils étoient , à cela près , ainsi que le cerveau , dans leur état naturel.

II. OUVERTURE DE CORPS. Un jeune peintre mourut à l'hôpital de la Charité , après y avoir eu , à la suite de la colique , le transport , des étouffemens considérables , des convulsions affreuses : le corps devint , quelques heures après la mort , noir & livide dans tout le bas-ventre & sur une grande partie de la poitrine , ainsi qu'au col , & au visage , qui parut se dégorger après la mort , par un suintement abondant de sang & de matiere ichoreuse par le nez ; l'épiploon étoit gangrené , ainsi qu'une partie des intestins grêles : le colon ne sembloit être qu'un cylindre , sans cavité , ou d'un très-petit diametre , dans sa plus grande partie ; le cœcum très distendu , & en putréfaction ;

le foie livide, la vésicule du fiel pleine d'une matière noirâtre; la plèvre, les poumons & le cœur même, d'un rouge brun livide, avec des engorgemens évidens; les vaisseaux du cerveau très-pleins, très-distendus.

III. OUVERTURE DE CORPS. Un cordonnier pour femme, ivrogne décidé, & au point qu'ayant la colique à la Charité, on lui trouva une bouteille de vin dont il faisoit sa boisson, étant mort dans des douleurs de colique très-considérables, le ventre très-tendu; on trouva l'estomac gangrené, le jejunum & l'iléum pourris en plusieurs endroits, troués & déchirés dans d'autres, sans qu'il fût possible de penser que ces déchirures s'étoient faites après la mort; le mésentère parsemé de meurtrissures & de taches de gangrene; la rate en dissolution ou en pourriture; le foie marqué de larges plaques livides; la poitrine & la tête en assez bon état.

IV. OUVERTURE DE CORPS. Un plombier, assez avancé en âge, & qui parut guéri de la colique, après avoir pris des lavemens adoucissans & purgatifs, de la thériaque & un vomitif, tomba dans des étouffemens considérables, avec la fièvre & un point de douleur fixe, mais sourde, dans l'hypocondre droit: le ventre se tendit, & le malade mourut, avec tous les symptômes d'un engorgement au ventre & à la poitrine:

il cracha, deux jours avant sa mort, quelques filets de sang : les intestins furent trouvés très-transparens, vuides de sang dans leur tissu, & pleins d'air dans leur cavité : le colon fort distendu vers la région épigastrique ; le foie comprimé entre le colon & le diaphragme, & meurtri dans le lieu de la compression ; le poumon droit entièrement engorgé, plein de matiere ichoreuse, purulente, & de beaucoup de sang ; le poumon gauche engorgé aussi, enduit d'une sorte de matiere muqueuse, & nageant dans une assez grande quantité de sérosité.

V. OUVERTURE DE CORPS. Un lapidaire, âgé d'environ cinquante ans, resta à l'hôpital de la Charité, près de trois semaines, pour une suite de colique qu'il avoit eu un mois auparavant ; les doigts des mains étoient roides & presque sans mouvement : l'émétique, deux purgations fortes & des lavemens très-actifs parurent le soulager considérablement : il ne ressentoit plus de douleurs, le mouvement des doigts étoit revenu. Quelques jours après, le ventre se tendit, devint douloureux ; la fièvre lente s'établit ; l'affaïssement devint considérable, & le malade mourut. Les intestins furent trouvés livides, nageant dans une sanie purulente ; rien de particulier dans l'estomac ni dans les intestins grêles : le colon rempli, par intervalles, de morceaux d'ex-

crémens durs ; le foie & la rate d'une couleur livide ; le poumon droit rempli de concrétions , les unes dures , les autres comme cartilagineuses : il y avoit aussi des endroits qui rendoient beaucoup de pus.

VI. OUVERTURE DE CORPS. Un cordonnier pour femme mourut à la Charité , après un délire de trois jours. Les reins , le foie , la rate étoient parfaitement sains , ainsi que le mésentère. On pouvoit dire la même chose de toute la masse intestinale , à l'exception d'un tiers du colon & de tout le rectum , qui étoient considérablement distendus , parsemés çà & là dans l'intérieur , de taches gangréneuses , remplis exactement d'une matière tenace , dure , qui avoit mordu sur la tunique interne de l'intestin. Il y avoit à l'intestin colon plusieurs étranglemens : les poumons n'offroient rien de particulier ; le gauche étoit adhérent. Il n'y avoit au cerveau , ni dépôt , ni trace d'une matière ou d'un fluide , qui se fût porté vers ce viscère , ainsi qu'on auroit pu l'imaginer.

VII. OUVERTURE DE CORPS. Un sujet fort vigoureux , âgé de quarante ans , (son métier étoit de passer la grenaille de plomb ,) avoit eu huit fois la colique minérale. Il mourut enfin de cette colique ; les derniers jours de la vie , la fièvre fut très-vive : il eut un mal de tête considérable , & des douleurs aiguës dans le bas-ventre &

les extrémités ; le délire & les convulsions furent les derniers accidens ; la poitrine étoit en bon état ; dans le bas-ventre , l'épiploon engorgé : l'estomac altéré vers la petite courbure , d'une couleur terne , blafarde , plombée ; une partie du duodenum & du jejunum , plus des deux tiers de l'iléum enflammés , d'un rouge obscur : le mésentère a paru sain ; le méso rectum engorgé ; tout l'intérieur de l'estomac animé d'un rouge vif , & comme semé de points inflammatoires saillans.

VIII. OUVERTURE DE CORPS. Un peintre barbouilleur eut la colique compliquée , avec un crachement de sang , sans fièvre bien décidée , dont il mourut. On trouva un épanchement de liqueur rougeâtre , au côté droit de la poitrine ; les poumons & la plèvre adhérens & enflammés ; le cœur contenoit une concrétion polypeuse : l'estomac , dans son intérieur , enflammé , d'un rouge vif : une partie du duodenum , du jejunum & de l'iléum engorgés , d'un rouge fort pâle , dans bien des endroits : le foie fort volumineux & obstrué , de même que le pancréas ; la rate & le mésentère en bon état : le rein droit très-gros ; le gauche fort petit.

IX. OUVERTURE DE CORPS. Un garçon chaudronnier , arrivé mourant à l'hôpital , y fut ouvert , le lendemain de sa mort ,

dans l'intention d'examiner si on ne découvroit pas quelques traces de l'impression des métaux qu'il manioit. Les intestins étoient extraordinairement gonflés ; les grêles, comme les gros, d'un diametre double de leur diametre naturel, parsemés çà & là de taches livides & noires, qui étoient en plus grand nombre sur le colon : ces taches avoient le caractère & la couleur qu'on remarque à celles qui se trouvent sur les intestins de ceux qui meurent de la colique des métaux ; le colon étranglé en plusieurs endroits, sur-tout, aux environs du rectum, où les matieres ne pouvoient passer ; le mésentere parfaitement sain, de même que les reins, la rate & le foie ; le poumon gauche gangrené en partie ; le droit aussi dur que l'est le foie, & rempli de pus (a).

La V, la VII, la VIII & la IX de ces Observations sont tirées d'un registre conservé à l'hôpital de la Charité, & que chacun peut consulter, en s'adressant aux Religieux, qui apprendront aussi le nom des médecins, auteurs de ces Observations. On aura lieu de remarquer dans les suites, ce qu'elles

(a) Il manque, dans quelques-unes de ces Observations, des circonstances détaillées par les médecins qui les ont faites, & sur lesquelles on reviendra dans la suite, lorsqu'il sera question d'autres ouvertures de corps, & du registre d'où celles qu'on rapporte ici, sont tirées.

paroissent d'abord indiquer sur l'usage du
mochlique, & sur toute méthode brusque
 & vive; mais il ne faut pas se presser de
 tirer des conclusions trop générales &
 trop décisives. Il suffit qu'on sçache que
 les médecins qui avoient soin des malades
 qui font le sujet de ces Observations, modé-
 roient & dirigeoient leur traitement, sui-
 vant les accidens que l'état des viscères ne
 pouvoient qu'occasionner. Nous nous bor-
 nerons ici, à rappeler, en faveur de M.
Astruc, quelques remarques du fameux *Chi-*
rac. Il prononce « que l'unique moyen de
 » découvrir les causes internes des mala-
 » dies, consiste dans l'observation de l'état
 » des principaux viscères de ceux qui meu-
 » rent de ces maladies. . . . Que l'ouverture
 » des corps, qui fait voir des taches rouges
 » & livides, des plaques, des engorge-
 » mens, démontre distinctement & claire-
 » ment les causes des maladies. . . . que
 » la nature de ces engorgemens des réseaux
 » vasculieux, dans lesquels le sang crou-
 » pit & se corrompt, sont les fondemens
 » théoriques & pratiques des indications des
 » maladies. . . . que ces épanchemens
 » de sang sont précisément les causes con-
 » tenantes des maladies. . . . que ces épan-
 » chemens, & cette plénitude des vaif-
 » seaux n'étant qu'une suite de l'abord
 » continuel de celui qui roule dans les artères;

» on ne fçauroit trop précipiter par la fai-
 » gnée l'évacuation & la diminution du
 » volume du fang.... que rien ne doit
 » empêcher un médecin qui a établi les
 » indications sur l'engorgement des vais-
 » seaux des viscères, qui demandent évi-
 » demment la saignée, à mettre ce remede
 » en usage, quelque opposition qu'il trouve
 » de la part des assistans, & du peuple igno-
 » rant & prévenu par des idées chiméri-
 » ques (a). » Ces assertions décisives, deve-
 nues la règle de la médecine, en France,
 où elles sont tous les jours tant répétées,
 tant retournées, présentées de tant de ma-
 nieres; ces principes enfin dont on a voulu
 faire autant d'aphorismes, il faut les appli-
 quer à la colique métallique, puisque l'ou-
 verture de ceux qui meurent de cette mala-
 die démontre les engorgemens des vais-
 seaux; ou bien il faut convenir que ces prin-
 cipes tant vantés, ne sont pas plus certains
 que tout ce que les anciens ont publié sur
 les miasmes, les suc's hétérogenes, les causes
 occultes. On pourroit en même tems s'ex-
 poser, si on se relâchoit sur ces principes, à
 se voir forcé d'y renoncer dans presque tou-
 tes les maladies. Ceux qui ont adopté la
 théorie de *Chirac*, au point de craindre
 la décadence de la médecine, si la théo-

(a) *Chirac*. Des fièvres malignes & pestilen-
 tielles... *passim*, &c.

rie venoit à changer , doivent faire tous leurs efforts pour soutenir l'opinion de M. Astruc , sur la nécessité de la saignée dans la colique des métaux ; car ils seroient en contradiction avec leurs principes , s'ils exceptoient cette colique.

M. Astruc a très-bien senti la force des objections qu'on pouvoit lui faire au sujet de la fièvre , dans la maladie dont il est question. Il rapporte l'affertion de Citois qui prétend que la colique de Poitou se trouve quelquefois sans fièvre , & le plus souvent avec une sorte de fièvre lente , (*interdum sine febre , sæpius cum febre lentâ.*) M. Astruc paroît rester dans le doute à cet égard ; ou du moins il croit que la fièvre n'accompagne pas toujours la colique : Si , dit-il , la fièvre se met de la partie , (*si febrẽm sociam habeat ;*) si la maladie n'est point accompagnée de fièvre , (*si febris absit omnino ;*) d'où il suit que la maladie dont parle M. Astruc , est , suivant lui , de deux especes , l'une sanguine , inflammatoire , de la classe des maladies aiguës , & avec plus ou moins de fièvre ; l'autre , au contraire , lymphatique , séreuse , froide , chronique & sans fièvre. M. Astruc prétend que dans la premiere espece , il faut presser la saignée , qui est moins utile & moins nécessaire dans la deuxieme espece ; ainsi les divers degrés , les divers états & les divers

tems de la colique de Poitou viennent se plier tout naturellement aux explications & à la théorie de M. Astruc. On doit en dire autant de la colique métallique, dans laquelle les accidens, semblables à ceux de la colique de Poitou, ne peuvent, suivant les principes de M. Astruc, dépendre que d'une cause accidentelle, qui agit comme les mauvaises qualités des alimens, comme l'air & les autres causes non naturelles : *Sanguinis & lymphæ spissitudopræternaturalis inductâ largiore diætâ, vitâ nimis otiosâ, alimentorum aut potulentorum vitio, aëris qui ducitur pestilentia, latente seminio venereo, strumoso, scorbutico, humore arthritico in retropulsâ vel anomala arthritide, &c.* L'effet des poisons métalliques rentre évidemment dans la liste de toutes ces causes.

On peut enfin présumer qu'il n'a manqué à la méthode de M. Astruc, pour être généralement adoptée, que de paroître dans le tems où la saignée reprenoit les droits que les chymistes avoient voulu lui enlever (a). Qui sçait si Chirac eût mis les pieds à l'hôpital de la Charité de Paris, & qu'il y eût fait autant d'ouvertures de corps, qu'à Rochefort, il n'y eût point aussi assujetti la maladie métallique aux loix de la saignée? Ce qu'il y a de bien certain, c'est

(a) Journal de Médecine du mois de Janvier 1762, pag. 11 & suivantes, &c.

que M. *Astruc*, qui a travaillé de concert avec les *Chirac*, les *Silva*, les *Helvetius*, &c. à l'établissement de la théorie mécanique, a le premier tiré le voile obscur qui régnoit sur la colique de Poitou, & sur celle des métaux. M. *Maloet*, aujourd'hui un des médecins de l'hôpital de la Charité, & qui est par-là à portée de faire une collection précieuse d'observations, a soutenu aux écoles de Paris l'opinion de M. *Astruc*, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un supplément ou une addition à la brillante dissertation, communément attribuée à *Silva*, & à laquelle on sçait que M. *Malouin* eut beaucoup de part (a). Cette Dissertation contient le détail des diverses inflammations ou des divers engorgemens qui affectent la tête, la poitrine, le bas-ventre, &c. Il y manquoit l'histoire des engorgemens de la moëlle épinière, qui se trouve dans la Thèse de M. *Astruc*. La Thèse donne de nouvelles forces à la Dissertation qui, au rapport de celui qui en publia la traduction, *tenoit d'autant plus au cœur* (de *Silva*,) *qu'on l'attaquoit de plus de côtés* (b). On entend, [disoit *Silva* lui-même] (c), *crier par-tout*

(a) Dissertation sur la Saignée, qui se trouve avec les Dissertations & Consultations médicales de *Chirac* & *Silva*.

(b) *Ibid.*

(c) *Ibid.*

que l'amour de la nouveauté renverse ce qu'il y a de plus sacré en médecine..... Quelques médecins même très-habiles.... trouvent mauvais & se plaignent hautement, que des personnes de de notre tems osent s'élever contre les sentimens des anciens : ils crient par-tout, qu'il est dangereux & odieux de prétendre qu'ils se soient trompés, & même de s'écarter de leur façon de penser (a). Ce n'est pas, sans doute, avec de pareilles armes, que ceux qui pourroient être encore les partisans du vieux *mochlique* ou *macaroni* de la Charité de Paris, devroient attaquer l'opinion de M. Astruc ; elle paroît d'autant plus difficile à combattre, qu'on risqueroit, ainsi qu'on l'a remarqué ci-dessus, d'ébranler l'échafaudage de la théorie moderne.

(a) *Ibid.*

La suite dans les Journaux suivans.



G U E R I S O N

*D'une Morsure faite à une femme , par un
Scorpion ; par M. VIMONT, médecin
au Sap.*

Au commencement du mois d'Octobre de l'année 1759, je fus appelé pour voir une femme qui, soit disant, avoit un érysipelle à un bras. Je me transportai à sa maison, distante de ce bourg, environ d'une lieue. A mon arrivée, je fus fort surpris de voir tout l'avant-bras si prodigieusement enflé, & si tendu, qu'il paroïssoit d'une peau soufflée avec force. Il étoit œdémateux, & sans aucune inflammation extérieure. Il y avoit, par espaces, des vésicules de différentes grosseurs, qui étoient pleines d'une sérosité jaunâtre, & si caustique, que l'instrument qui servit à les ouvrir, en demeura tout noirci. D'abord je déclarai que ce mal n'étoit point un érysipelle, & qu'il reconnoïssoit une autre cause. Après avoir questionné cette femme, elle me dit qu'à la vérité elle avoit été piquée au bout du doigt médus, le matin du même jour, par un petit animal qu'elle ne connoïssoit point, & cela, en cueillant de l'herbe dans un bois voisin, mais que cette piqure ne lui avoit pas

causé une grande douleur, & que le peu qu'elle en avoit senti, s'étoit dissipé dans un instant, mais qu'il avoit succédé un grand engourdissement, & comme un mouvement qui se faisoit comme par ondulation; enfin, que sa main & son bras n'avoient commencé à enfler, que lorsqu'elle fut de retour chez elle. L'ayant interrogée sur la figure de cet animal, la description qu'elle m'en fit, ne me laissa aucun lieu de douter que c'étoit un scorpion. Cet animal est très-rare dans nos cantons. Après cette décision, j'avoue que je me trouvai surpris & embarrassé : surpris de voir, à vue d'œil, la tumeur qui montoit en ma présence, & embarrassé pour apporter un remède prompt & efficace, & obvier à un mal qui faisoit des progrès si rapides, que d'un instant à l'autre on le voyoit augmenter sensiblement. L'occasion étoit pressante; tout manquoit dans ce village : on étoit éloigné des pharmacies : il falloit du secours sur le champ : dans le peu de tems que je pus donner à la réflexion, voici ce qui me vint en pensée. D'abord je commençai par faire une ligature un peu serrée, au-dessus de la tumeur, environ deux travers de doigt, au-dessus du coude, avec une petite branche de genêt torse; en même tems j'envoyai chercher, en diligence, une forte poignée de têtes d'ail, autant de feuilles de frêne, &

autant

autant de rhuë : je fis piler ces ingrédiens séparément , ensuite je les fis mêler exactement , en les pilant encore ensemble , & versant dans cette composition autant d'eau-de-vie commune , qu'elle en pourroit contenir : je fis du tout un cataplasme ; pendant qu'on faisoit cette préparation , je perçai toutes les vésicules ; je fis des scarifications sur la main & sur le doigt piqué , & notamment à l'endroit de la piquure , qui étoit assez apparente : je fis sur toute la partie plusieurs fomentations avec de l'esprit-de-vin , dont j'avois , par hazard , une petite fiole dans ma poche ; ensuite je fis étendre le cataplasme ci-dessus , sur tout le mal : sur ces entrefaites , j'envoyai chercher un gros & demi de thériaque , que je fis prendre à la malade , délayé dans de bon vin ; la nuit s'avançoit , & je la laissai dans cet état jusqu'au lendemain matin : y étant arrivé , je fus agréablement surpris de voir l'enflure considérablement diminuée , & qui s'étoit terminée précisément à la ligature de genêt ; sur cela , je fis continuer le même cataplasme , le renouvelant matin & soir : je lui fis prendre un gros de thériaque dans le vin , trois fois dans la journée ; & comme elle étoit sans fièvre & sans douleur au bras , je lui fis faire sa boisson de vin pur : le soir du second jour , tout avoit beaucoup désenflé ; le troisieme jour , encore une grande dimi-

nution, & toujours les mêmes remèdes : enfin, le quatrième jour, il ne resta plus sur toute la partie, que des rides ; pour lors je ne fis prendre à la malade, que deux gros de thériaque, un le matin, & l'autre le soir ; mais toujours le même cataplasme étoit prescrit : le cinquième jour, l'enflure fut entièrement dissipée, & toute la surpeau s'en alla par écailles seches ; alors on cessa les remèdes ; la malade fut purgée, le sixième jour, avec la poudre de Cornachine ; enfin, le huitième jour, elle se servoit de son bras, avec autant de facilité, que si elle n'eût jamais eu de mal : dans peu de tems, elle fut entièrement guérie.

Nota. La morsure du scorpion paroît produire des accidens analogues à ceux de la vipere, & ainsi exiger les mêmes remèdes, c'est-à-dire, l'alcali volatil, tels que l'eau de Luce, & le sel volatil d'Angleterre, &c. ensuite les irritans, les aromatiques & les cordiaux. Dans cette classe sont le vin, l'eau-de-vie, l'esprit-de-vin aromatisé, la thériaque, le vinaigre, &c. Il est vrai que ces ressources manquent souvent en campagne, & qu'il est dangereux de voir périr le malade, faute des remèdes convenables. On ne peut mieux faire en ce cas que d'imiter M. Vimont, & de faire piler des plantes, que l'on croit communément contenir de l'alcali volatil, comme sont le raifort, l'ail,

la moutarde, le creffon, le cochléaria, le becabunga, la bardane, &c. qui croiffent ordinairement par-tout, & que l'on peut fe procurer fans peine & fur le champ.

O B S E R V A T I O N

Sur un Enfant de huit ans, réglé depuis l'âge d'un an & demi ; par M. BERTRAND, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris.

Le Journal de Médecine étant destiné particulièrement à conferver les faits finguliers relatifs à la médecine, j'ai cru devoir publier l'Observation fuivante.

Je fus mandé, il y a quelques jours, pour voir une petite fille malade, âgée de huit ans & demi, attaquée d'une coqueluche, d'un tempérament très-délicat, fort maigre, ayant la poitrine naturellement foible, étant fujette à de fréquentes indigestions occasionnées par l'imbécillité de fes organes, paroiffant avoir plus de vivacité & de perception que n'en ont ordinairement les enfans de fon âge. Elle fut retirée de nourrice, à l'âge d'un an & demi ; elle étoit pour lors réglée : je n'ai pu fçavoir depuis combien de tems. Le flux menftruel, peu abondant à la vérité, a continué à paroître régulièrement tous les mois,

jusqu'à quatre ans & demi, qu'elle eut la petite vérole. Depuis ce tems, les règles ont cessé, & n'ont été remplacées par aucun écoulement blanc, ni aucune autre évacuation. Elles ont reparu depuis quinze jours, qu'elle est malade d'une coqueluche violente.

EXAMEN CHYMIQUE

De l'Eau minérale de Merlange, par les commissaires de la faculté de médecine de Paris.

Nous commissaires nommés par la faculté, nous sommes transportés le 29 Mai 1761, à Merlange, près de la ville de Montereau-Fautyonne, dans le dessein d'y examiner une source d'eau qui, depuis long-tems, (dit-on,) passe dans les environs, pour avoir la vertu purgative.

Ce pays est riant & fertile; l'air y est sain, & la vue en est charmante. Il est situé dans une gorge commandée par une montagne au Midi, & par un monticule assez considérable, qui forme, à sa surface, une grande plaine au Nord.

La source d'eau minérale est placée au Midi, au bas du monticule: le terrain qui l'environne, est formé de pierres à chaux, & d'une terre liée, à-peu-près comme la marne ou la craie: aussi, suivant le certificat

de M^e *le Coq*, avocat en parlement, conseiller du roi, & contrôleur au grenier à sel de la ville de Montereau, on s'est plusieurs fois servi, avec succès, de cette terre pour dégraisser, & pour blanchir des étoffes de laine : elle paroît avoir en cela assez d'analogie avec la terre grasse & crétaée, de Cavereau, petit hameau de la paroisse de Novau, situé sur la rive gauche de la Loire, à neuf lieues au-dessous d'Orléans, où les habitans s'en servent pour blanchir & pour dégraisser les serges, les draps, & même les couvertures de laine ; c'est ce que font encore les couverturiers de Pathay en Beauce, au lieu de les blanchir avec le soufre.

Pour peu qu'on fasse attention à la situation de la source minérale de Merlange, il paroîtra tout naturel d'imaginer qu'elle est formée par les eaux qui se filtrent continuellement à travers les pierres à chaux & le terrain dont nous venons de parler ; qu'ensuite ces eaux s'étant chargées de différens principes, viennent se rendre dans un bassin quarré, pour se répandre de-là dans les terres voisines, par une rigole, à fleur d'eau, que M^e *le Coq* nous a certifié être assez souvent enduite d'un dépôt ou sédiment jaunâtre : phénomène qui ne s'est pas présenté lors de notre visite.

L'eau minérale de Merlange est très-

limpide à sa source ; elle n'a aucun goût désagréable , elle est seulement un peu douceâtre ; & étant agitée dans la bouche , elle fait mousser & blanchir la salive , à-peu-près de même que le feroit , en pareil cas , une eau seconde de chaux , ou une eau de savon extrêmement légère.

Le peu de tems que nous avons à sacrifier à Merlange , pour y faire l'analyse de son eau minérale , ne nous ayant pas paru suffisant pour remplir nos vues , nous avons jugé à propos d'en faire transporter à Paris , une quantité raisonnable , renfermée dans des bouteilles de grès bien bouchées , & scellées de notre cachet.

Le grand nombre d'expériences que nous avons été obligé de faire sur ces eaux , ont été très-scrupuleusement exécutées chez le fleur Herissant , maître apothicaire. Il seroit trop long , & d'ailleurs inutile d'en faire ici le détail ; il suffira d'en rapporter assez pour faire connoître que les substances qui entrent dans leur composition , peuvent se réduire à trois principales , qui sont , 1^o une petite portion de substance ferrugineuse extrêmement divisée ; 2^o une assez grande quantité de terre absorbante crétacée ou calcaire alkoolisée , dont les propriétés & les effets , soit pour la composition de l'eau , soit pour ses vertus médicinales , ne nous paroissent pas avoir encore été jusqu'ici

assez observés dans l'examen des eaux minérales, en général; 3^o enfin, un sel neutre, d'une nature très-particulière.

Deux gros d'infusion de noix de galle, mêlés avec trois onces d'eau minérale de Merlange, ont donné, le cinquième jour, à la surface de la liqueur, une pellicule grasse, & d'un verd de pré.

Deux gros de syrop violat versés sur trois onces d'eau minérale, nous ont procuré une liqueur verte; après qu'on l'a eu filtrée à travers le papier gris.

Quelques gouttes de teinture de noix de galle versées sur le dépôt qu'avoit fourni l'eau minérale par évaporation, ont tout-à-coup fait verdir la liqueur; & par succession de tems, cette liqueur ayant été réduite à sec, le résidu a teint en noir le linge qu'on a passé par-dessus.

On a pris dix-huit grains du dépôt qui a resté après la distillation de l'eau minérale; on les a mêlés avec trois onces d'eau de rivière distillée; on a versé sur le tout deux gros de syrop violat, & sur le champ la liqueur a verdi.

Deux scrupules du dépôt, obtenus après la distillation de l'eau minérale, ayant été étendus dans trois onces d'eau de rivière distillée, on y a versé deux gros d'infusion de noix de galle, ce qui a noirci la liqueur.

On a fait évaporer, à feu doux, dans une terrine vernissée, douze pintes d'eau minérale, qu'on a ensuite fait réduire à seize onces de liqueur qu'on a filtrée. Il est resté sur le filtre une matiere qui, après avoir été bien desséchée, a donné trente-sept grains d'une poudre jaunâtre. On a continué l'évaporation jusqu'à ficcité, & on a obtenu une autre matiere, laquelle étant bien desséchée, a fourni cinq gros & demi d'une poudre blanche. Pendant le tems de l'évaporation, la liqueur étoit recouverte d'une pellicule assez épaisse.

On a jetté de ces poudres dans de l'esprit de nître affoibli par l'eau commune; sur le champ, elles s'y sont trouvées dissoutes avec effervescence: on a ensuite versé quelques gouttes d'huile de tartre par défaut, dans la dissolution de la poudre blanche; aussi-tôt il s'est fait un précipité blanc & gras au tact. Cette matiere qui a beaucoup de rapport avec la terre qui est contenue dans l'eau de chaux, approche de la ténuité saline; & il y a toute apparence que c'est elle qui, par ses parties grasses & mucides, a principalement concouru à former les différentes pellicules grasses & crémeuses, que nous avons observées dans presque toutes nos expériences.

On a versé sur le résidu de l'évaporation dont nous venons de parler, une certaine

quantité d'eau de rivière distillée ; on a ensuite filtré la liqueur, on l'a fait évaporer au bain-marie, dans une capsule de verre : il s'est alors formé de petits cristaux d'un sel un peu gras, beaucoup plus amer que celui de Glauber, mais qui n'en avoit pas la fraîcheur. Il bouillonne sur les charbons ardens, comme ce dernier : l'alcali fixe & volatil versés sur une dissolution de ce sel, dans l'eau distillée, occasionnent sur le champ un précipité blanc terreux.

L'acide vitriolique concentré, versé sur ce sel, en dégage des vapeurs blanches, qui font reconnoître la présence de l'acide marin, par leur odeur.

La dissolution de ce sel précipite en jaune pâle la dissolution de mercure faite dans l'acide nitreux.

D'où il résulte que le sel de l'eau minérale de Merlange est un mélange de sel de Glauber & de sel marin à base terreuse, cristallisés ensemble, puisque l'acide vitriolique en dégage des vapeurs d'esprit de sel, d'une part ; d'une autre part, le précipité terreux indique la présence d'un sel à base terreuse.

Enfin, le précipité pâle de mercure indique assez la présence de l'acide marin, à raison du précipité blanc, qui se forme en même tems que le turbith minéral, & qui diminue son intensité ; mais en enlevant ce

précipité, au moyen d'une suffisante quantité d'eau bouillante, le précipité blanc de mercure se dissout dans l'eau, & il ne reste plus que le précipité jaune, ou le turbith minéral, avec sa couleur ordinaire.

Voilà ce qu'il y a d'assez intéressant à sçavoir touchant ce sel : l'espece d'eau-mere qui en a résulté, étoit grasse & muqueuse ; elle étoit composée de véritables sels, & d'une matiere visqueuse, qui, selon *Sthal* (a), n'est qu'une terre subtile, qui se combine avec l'eau & avec quelques parties grasses, & qui formant un mixte salin imparfait, est une espece de sel embryonné.

D'après la nature grasse de cette eau-mere, il est facile de concevoir pourquoi & comment l'eau minérale de Merlange agit pour dégraisser & pour blanchir les étoffes de laine, ainsi que M^e le Coq l'a vu pratiquer.

Au reste, notre eau minérale ne contient aucun acide libre, puisque trente gouttes d'alcali fait par la chaux, étant versées dans trois onces de cette eau, n'y excitent aucune effervescence : ajoutons à cela, que le lait de vache ne se caille nullement, lorsqu'on le fait bouillir avec elle.

L'eau minérale de Merlange, considérée comme remede, tire ses vertus, 1^o de l'élé-

(a) Voyez son Commentaire sur *Becher*.

ment aqueux; 2^o de son sel neutre; 3^o de sa terre calcaire, grasse & crétacée, qu'on doit concevoir dans cette eau inaltérée, comme étant portée au degré le plus parfait de division & de ténuité, 4^o de quelques particules martiales, dont la proportion avec les autres principes est très-légère; 5^o enfin, de l'arrangement & de l'union intime de tous ces principes, exactement mêlés & confondus ensemble.

Ces différens principes sont tellement combinés avec l'eau & entr'eux, que les propriétés médicales ne sçauroient être bien déterminées par les qualités d'aucun principe considéré séparément.

La vertu médicinale de chacun de ces principes est constaté par des observations connues de tous les médecins: le sel de Glauber & le sel marin entrent dans la composition d'un grand nombre d'eaux minérales célèbres, & en établissent l'efficacité.

Il n'est pas nécessaire de faire valoir ici les grands secours que la médecine trouve encore dans les absorbans & dans les fayonneux; l'étendue de leur usage; le nombre des maladies auxquelles ils conviennent; & cette circonstance essentielle de leur préparation, qui consiste à les porter à la plus grande division à laquelle l'art puisse atteindre; division qui n'égale jamais celle que suppose leur état de dissolution dans l'eau;

tout cela , en un mot , n'a besoin que d'être énoncé.

Telles sont justement les qualités principales de l'eau minérale de Merlange ; c'est une eau de chaux seconde , composée par la nature même , & qu'on pourroit regarder comme savonneuse : son usage sera très-sûr dans les cas où l'on soupçonnera des acides dans les premières voies , elle deviendra alors purgative ; elle passera dans le sang , elle produira l'effet apéritif ; elle est de nature à convenir aux tempéramens foibles , aux viscères délicats , susceptibles d'irritations , aux maladies des reins , de la vessie , &c.

Cantwel , *professeur de pharmacie , & membre de la société royale de Londres.*

Herissant , *professeur désigné de pharmacie , membre de l'académie royale des sciences de celle de Londres , &c.*

De la Riviere , le jeune , *conseiller-médecin ordinaire du roi , au Châtelet.*

CONSULTATION

Sur une Question de chirurgie , relative à la jurisprudence ; par M. LOUIS , chirurgien-consultant des armées du Roi.

Le cas sur lequel on demande avis , est compliqué ; il présente plusieurs objets qu'il

faut mettre sous un seul point de vue, par un exposé clair & précis, afin qu'on puisse décider la question, sans aucune équivoque.

Une fille est en procès avec un payfan qu'elle accuse de lui avoir fait un enfant. Dans la visite ordonnée par le juge, M. de Lilia, médecin, & MM. Rivos & Vitet, maîtres en chirurgie à Lyon, tous trois constitués pour faire les rapports en justice, déclarent que cette fille est enceinte d'environ cinq mois & demi. Leur attestation est du dix-neuf Novembre 1760.

Le seize Décembre suivant, le payfan ayant maltraité cette fille, elle en porta plainte, & le juge ordonna que nouvelle visite & rapport seroient faits par les mêmes médecins & chirurgiens, qui avoient déjà porté leur jugement sur son état.

Ils la trouverent au lit, avec beaucoup d'émotion, d'agitation & de colère; elle avoit au ventre une contusion de l'étendue d'un écu de trois livres, & elle se plaignoit de douleurs aux reins & dans le bas-ventre. Par le rapport qui fut dressé, en conséquence on estima que si ces douleurs n'augmentoient pas, elles n'étoient pas assez considérables pour faire craindre qu'il arrivât accident à cette fille, relativement à son enfant.

Le payfan & la fille se réconcilièrent, à la suite du mauvais traitement, qui avoit

occasionné le second rapport. L'état de celle-ci étoit changé. Celui qu'elle avoit accusé d'être l'auteur de sa grossesse, présente au juge une requête, à l'effet d'obtenir une troisième visite de la fille. Il est ordonné que cette visite sera faite par un médecin & un chirurgien nommés d'office, autres que ceux qui avoient fait les deux visites précédentes. Ces deux Messieurs font un rapport, le 24 Décembre, neuf jours après le précédent ; & l'on y déclare purement & simplement que la fille n'est point grosse.

Cette pièce est devenue l'occasion d'un nouveau procès. Le payfan a appelé le médecin & les deux chirurgiens, qui ont donné les premiers rapports, dans l'instance pendante entre lui & la fille ; & il leur demanda le remboursement des deux provisions qu'il avoit été condamné de payer à cette fille, d'après leurs rapports, avec des dommages & intérêts, parce qu'il avoit été emprisonné.

Ses demandes en garantie solidaire ont été plaidées en la sénéchaussée de Lyon ; & après deux audiences, on n'a point cru devoir juger la cause.

Il paroît par le Mémoire à consulter, qui nous a été communiqué, où l'on rapporte la prévention de quelques magistrats, que leur jugement n'a été suspendu, que faute de la solution de cette question : Sçavoir si

toute grossesse à cinq mois & demi, ne doit plus être équivoque ?

L'affirmative de cette proposition isolée pourroit d'abord paroître défavorable au médecin & aux chirurgiens qui ont signé les premiers rapports ; & il semble qu'on a fait de cette idée un principe qui est la base du système qui les a traduits en justice , comme parties , & qui les feroit condamner aux dommages & intérêts que le paysan leur demande ; mais ce principe est faux. Il y a un grand nombre de maladies qui peuvent faire illusion , & donner les symptômes qui accompagnent les vraies grossesses. Les signes que les auteurs donnent pour discerner les vraies d'avec les fausses grossesses , peuvent être très-long-tems équivoques , & tromper les plus habiles , par la réunion de différentes circonstances. Des femmes même , qui avoient eu plusieurs enfans , n'ont pas été exemptes d'erreur sur leur propre compte , dans certains cas , & jusqu'à un terme beaucoup plus avancé que celui de cinq mois & demi. C'est ce qu'on peut prouver par l'autorité des observateurs & des maîtres de l'art , anciens & modernes. Des citations multipliées seroient ici plutôt d'apparat , que de nécessité. Il suffit de dire que le principe contraire à celui qu'on a voulu établir , est seul fondé en raison & en expérience.

Or si l'on applique ce principe incontestable à l'espèce présente, on verra que le payfan a tort de s'en prendre au médecin & aux chirurgiens, & qu'il n'a aucune action contr'eux ; car ce ne sont point eux qui ont intenté procès à cet homme ; c'est la fille qui a invoqué la justice contre lui. Les médecins & chirurgiens étoient juges de l'état physique de cette fille ; elle s'est déclarée grosse, & cette déclaration emporte avec soi l'aveu de s'être mise dans le cas de le devenir. Les experts ont vu les apparences de cet état, & n'ont pas parlé de celui qui en étoit l'auteur ; il leur est tout-à-fait étranger : ils ont donné leur rapport, *secundum allegata & visa*. Dans la supposition que la fille n'eût pas été véritablement enceinte, les médecin & chirurgiens qui ont signé les deux rapports, ne seroient-ils pas hors de cause, si au lieu d'avoir affirmé positivement l'état de grossesse, ils eussent dit que cette fille leur a paru grosse de cinq mois & demi ; ils ne seroient donc reprehensibles dans le fait, que par l'expression trop absolue dont ils se sont servi. Mais comment, dans le cas présent, vis-à-vis d'une fille prostituée, reconnue pour telle, suivant le Mémoire qui nous a été communiqué, les médecin & chirurgiens qui l'auroient cru grosse, d'après son aveu & des apparences suffisantes, se trouvent-ils impliqués, comme parties,

parties, dans un procès criminel ? Les loix politiques faites pour la sûreté des citoyens, prévaudroient-elles quelquefois sur celles de la raison ?

Le second rapport n'est qu'implicitement confirmatif de la grossesse. Il porte essentiellement sur l'inspection d'une contusion au ventre, & sur les douleurs vraies ou feintes, que la personne blessée disoit ressentir. Elles ne parurent pas de nature à pouvoir être préjudiciables à l'enfant dont cette fille avoit été déclarée enceinte. Les mêmes apparences qui l'avoient fait juger dans cet état, subsistoient donc encore ; & les rapporteurs ne trouverent aucun motif dans cette seconde visite, pour réformer leur premier jugement. Le payfan qui a exercé des violences sur une fille qu'il croyoit lui-même être grosse, en a été justement puni. Comment obtiendrait-il des domages & intérêts pour une action condamnable dans son principe, & encore plus par l'événement que les rapporteurs ont droit de présumer avoir été la suite des coups donnés à cette fille ? Les procédés violens de ce payfan sont plus criminels dans l'ordre de la nature, que la cause pour laquelle il a été appelé primitivement en justice, ne l'est, suivant les loix.

Le troisieme rapport qui est la base de ses prétentions, ne dit pas que la fille n'a

pas été enceinte. Elle n'a été visitée que le neuvième jour après la rixe. Il ne suffisoit pas que le juge ordonnât une troisième visite : elle étoit demandée assez à tems pour exiger qu'on marquât dans le rapport, non seulement si la grossesse existoit ; mais s'il y avoit apparencé qu'elle eût existé, on auroit aisément apperçu les vestiges de sa disparition.

Les auteurs des premiers rapports me paroissent fondés à soutenir que cette fille a fait une fausse-couche, ou qu'il y a eu expulsion d'une mole, d'une collection de sang ou d'humeurs, &c. Le troisième rapport n'est point contraire aux premiers, dès qu'il ne fait que prononcer que la fille n'étoit point grosse, lorsqu'elle a été visitée en dernier lieu.

La demande du payfan contre les médecins & chirurgiens, paroît plutôt dirigée suivant les ruses de la chicane, que suivant les règles de l'équité ; & plus l'on considère l'enchaînement de toutes les circonstances de cette affaire, moins l'on conçoit comment on a pu mettre en cause ceux qui ont délivré les premiers rapports, dans lesquels ils auront sans doute exprimé les signes qui les ont déterminés à prononcer que cette fille leur a paru grosse de cinq mois & demi. *Délibéré au quartier général du camp d'Eimbeck, ce 18 Septembre 1761.*

LOUIS.

LETTRE

A M. VANDERMONDE,

*Sur un Ulcere au sein, cicatrisé ; par
M. VANNIER, docteur & professeur en
médecine, à Bourges.*

MONSIEUR,

Je suis charmé de trouver l'occasion de publier, à mon tour, combien me fait de plaisir l'exécution toujours bien soutenue de votre Journal. On peut assurer que plus d'un médecin doit de la reconnaissance à cet ouvrage. Pour moi, je ne rougirai pas d'avouer qu'il m'a éclairé dans plusieurs circonstances importantes. Aussi l'envie de fournir au public une Observation, n'est peut-être qu'un prétexte pour vous témoigner ma gratitude. Quoi qu'il en soit, voici l'Observation dont il s'agit.

Une femme, âgée d'environ trente ans, d'un tempérament pléthorique, n'avoit pas eu de règles, depuis deux ans, qu'elle étoit accouchée ; sa santé n'avoit point souffert de cette suppression, excepté que depuis six mois, elle éprouvoit au milieu du tetton droit un suintement lymphatique habituel, qui, de tems en tems, dégénéroit en hémorragie. Pour arrêter ce suintement, & cica-

triser la petite ouverture qui lui donnoit passage ; on avoit conseillé l'application d'un onguent ; la malade s'en servit pendant trois semaines ; au lieu d'un suintement , il se fit une véritable suppuration ; la petite ouverture devint un trou assez large & assez profond , pour qu'on eût pu y loger un corps , de la grosseur d'une fève : la circonférence de ce trou s'engorgea considérablement ; la malade d'autant plus effrayée de l'augmentation de son mal , qu'elle avoit vu périr sa mere d'un cancer au sein , quarante jours après en avoir souffert l'opération , vint me demander mon avis. Je proscrivis l'onguent appliqué sur le sein : je conseillai , à la place , des feuilles de ciguë : j'ordonnai une saignée au bras & une au pied ; on purgea deux fois ; la malade fit usage , pendant quinze jours , de bouillons délayans & apéritifs ; elle prit ensuite , tous les matins , un gros d'une poudre purgative , apéritive & emménagogue. Dans l'espace d'un mois , le sein s'est cicatrisé , & les règles ont coulé abondamment. Je fais prendre encore à présent , quelques doses de poudre , pour confirmer le rétablissement des règles.

J'ai l'honneur d'être , &c.



R É P O N S E

De M. DAVIEL, chirurgien ordinaire, & oculiste du Roi, à la Lettre de M. le baron DE HALLER, du 11 Novembre 1761, insérée dans le Mercure de France du mois de Février 1762, page 145.

MONSIEUR,

Votre Lettre, du 11 Novembre dernier, m'a infiniment flaté, & je suis charmé que vous soyiez content de l'opération que j'ai faite à M. de Fovel, & que cela m'ait procuré l'honneur de votre correspondance & de votre amitié. Je vais tâcher de répondre aux demandes que vous me faites par votre Lettre, mais d'une façon qui ne souffre aucun doute ; car c'est d'après plusieurs expériences multipliées & bien réfléchies, que je parle.

L'iris est si peu sensible, Monsieur, que je l'ai ouverte nombre de fois, sans qu'il en soit résulté le plus petit accident. J'ai même souvent emporté des portions de cette membrane fortement attachée & engagée dans un ulcère de la cornée transparente, qui formoit un staphilome, & cependant les malades n'en ont pas pour cela perdu la vue ; la douleur a cessé, le

moment d'après que la portion d'iris a été emportée, ou qu'elle a été dégagée de l'étranglement ; car il n'est pas toujours nécessaire d'emporter l'iris, sur-tout, s'il y a moyen de le dégager, comme il arrive dans les hernies des intestins ; mais quand l'iris est si fortement engagé, qu'il n'est pas possible d'en séparer l'adhérence, sans tirailler le fond de l'œil ; je n'ai jamais balancé un seul moment d'emporter cette portion de l'iris engagée, & les malades en ont été quittes pour une légère adhérence de cette membrane à la cornée, comme vous pouvez l'avoir vu quelquefois ; car le staphilome est une maladie assez ordinaire.

Il est vrai que, lorsque l'iris est étranglée au milieu d'un ulcère étroit de la cornée, que les malades ressentent alors des vives douleurs, que l'on ne doit attribuer qu'au tiraillement & à la pression des nerfs ; douleur qui cesse tout aussi-tôt que la portion de l'iris étranglée a été dégagée ou emportée. Les observations suivantes acheveront de vous prouver, Monsieur, que l'iris n'est point du tout sensible, soit que cette membrane soit déchirée, piquée ou coupée par des instrumens quelconques portés dans l'œil, ou même que cet anneau soit coupé pour faciliter la sortie d'un crystallin trop gros & trop dur, sur-tout lorsque la prunelle est trop petite ou trop peu dilatable, comme cela peut arriver, & comme cela

n'arrive que trop souvent dans certains sujets.

Voici l'idée que le hazard m'a fait naître sur la possibilité de pouvoir couper la prunelle, sans aucun danger, lorsqu'on a reconnu que le crySTALLIN est trop gros & trop dur, qu'il est adhérent, ou que la prunelle ne peut pas se dilater. J'ai même été quelquefois obligé d'emporter toute la partie inférieure de l'iris, comme je l'ai pratiqué dans l'opération de la cataracte par extraction, que j'ai faite à M. de Gruge, peintre à Gray en Franche-Comté, dont j'ai déjà eu l'honneur de vous communiquer l'estampe & l'observation.

Etant à Reims en Champagne, dans l'année 1751, j'eus occasion d'y faire quarante-trois opérations de cataractes, avec tout le succès possible; mais dans ces quarante-trois cataractes, il s'en trouva une si grosse & si dure, & la prunelle si petite, & si peu dilatable, que cet anneau, (au lieu de se prêter & de s'élargir,) se déchira jusqu'au cercle ciliaire interne, du côté du petit angle, pour lors le crySTALLIN sortit avec une très-grande facilité; ce corps ressembloit à de la corne polie; il étoit d'une grosseur extraordinaire, & tout dentelé dans toute sa circonférence; cet accident qui auroit alarmé tout autre que moi, ne m'étonna en aucune manière, quoiqu'arrivé à une malade.

de soixante-dix ans. Le Jeudi, 30 Septembre 1751, sur l'œil gauche de la demoiselle Gerarde *Noiron*, sœur d'un chirurgien de la même ville de Reims, dont l'œil étoit cataracté depuis sept ans : l'opération faite, je pansai la malade à l'ordinaire, qui ne ressentit pas la plus petite douleur, ni même dans la suite des pansemens ; & elle fut guérie le quinzième jour, ayant toujours bien vu depuis ce tems-là. J'ai remarqué, après la guérison de cet œil, que la prunelle avoit perdu les deux tiers de son mouvement ; mais j'ai observé aussi que le mouvement de dilatation & de constriction de cet anneau n'étoit pas absolument nécessaire pour bien voir. J'ai là-dessus plusieurs observations, que je donnerai dans mon livre. Il suffit seulement, pour bien voir, que le fond de l'œil soit sain. Il n'en faut pas davantage : la prunelle de M. de Vogé est absolument détruite & immobile ; mais cet habile artiste n'en voit pas moins bien, & on peut s'en assurer, en s'en informant à M. de la Marche, ancien premier-président du parlement à Dijon, chez qui M. de Vogé demeure actuellement, où il travaille à des dessins & à des peintures admirables.

J'aurois une infinité d'autres observations à vous donner, Monsieur, qui prouvent évidemment que la section de l'iris & de la prunelle, & le déchirement total de cette membrane, ne causent aucun accident ;

mais il m'a paru que les faits que je viens de citer, sont plus que suffisans pour prouver ce que je viens d'avancer, pourvu toutefois que les coups portés sur les yeux, ne détachent pas absolument la choroïde de la cornée & de la rétine, & que ces coups se bornent au commencement du cercle ciliaire interne. J'ai vu beaucoup de cas de cette nature, & les malades n'en ont pas perdu la vue, ni souffert d'inflammation, lorsqu'ils ont été secourus à propos.

Dans peu de tems j'aurai l'honneur de vous communiquer deux grandes observations à ce sujet. Passons maintenant aux aveugles de naissance, sçavoir, si après que je leur ai eu rendu la vue, ils ont reconnu tout de suite les distances, les rondeurs, & s'il leur a fallu du tems pour se défaire de l'idée qu'ils avoient conçue, que ce qu'ils voyoient, n'étoit qu'un tableau plat qui touchoit leurs yeux.

Depuis que je m'attache aux maladies des yeux, j'ai eu occasion de faire vingt-deux opérations de cataractes sur des aveugles de naissance; mais je puis bien assurer dans la plus exacte vérité, que pas un de tous ces malades n'a connu les objets qu'on lui a montré après l'opération, qu'en les touchant, après les lui avoir montré & nommé à plusieurs reprises.

Ces malades connoissent si peu les distances, que lorsqu'ils veulent prendre un objet,

ils portent toujours la main un pied au-dessus ou à côté. J'ai présenté plusieurs fois à ces malades, des corps ronds ou triangulaires ; dont ils ne pouvoient faire la différence , qu'en touchant ces mêmes objets avec la main , mais non pas en les voyant seulement. Bien des sçavans qui ont vu de ces malades chez moi , ont reconnu la vérité de ce que je viens d'avancer. Le célèbre M. *de la Condamine*, de l'académie royale des sciences de Paris , a vu plusieurs fois deux de ces malades , chez moi & chez lui.

Si on vous a assuré , Monsieur , que quelques-uns de ces malades distinguent tout de suite les objets avec précision & en perfection , c'est qu'ils n'étoient pas absolument aveugles de naissance , qui n'ont aucune idée réelle du moindre objet , comme je le prouverai dans peu. Apparemment que M. *Volxer* n'a opéré que des malades qui avoient déjà vu , comme M. *de Fovel* , mais non pas des aveugles de naissance parfaits. Voilà ce que j'ai observé très-exactement sur les vingt-deux cataractes de naissance que j'ai opérées.

Lorsqu'il se présentera quelque autre observation digne de vos attentions , je me ferai un vrai plaisir , & même un vrai devoir de la soumettre à vos lumières , & de vous assurer de plus en plus du respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être , &c.

OBSERVATIONS

Sur la Maladie épidémique qui a régné à Toulon , pendant l'été de. cette année 1761 ; par M. LA BERTHONYE , docteur en médecine , médecin des deux hôpitaux militaire & général de Toulon.

Principiis obsta , serò medicina paratur. Si jamais cet axiome de médecine a dû être mis en pratique , ça été durant l'épidémie , dont notre ville vient d'être affligée, & sur laquelle un de mes confreres , distingué par ses lumières , vient de donner au public , par la voie du Journal de Médecine , un excellent Mémoire. Comme , en qualité de citoyens , nous devons tous concourir au bien de la patrie , j'ai cru que je devois aussi au public les observations que j'ai eu occasion de faire sur cette maladie , tant dans la ville , que dans les deux hôpitaux qui sont confiés à mes soins. C'est d'ailleurs une obligation que j'ai contractée à l'égard de personnes respectables , qui m'honorent de leur bienveillance , auxquelles je rends compte , pres-que chaque année , de mes observations , dont je ne donne au public , que celles qui peuvent l'intéresser , ayant en vue son utilité , plutôt que la petite gloire qui pourroit

m'en revenir. Après avoir ainsi déclaré le motif qui m'oblige à publier mes observations, j'entre en matière ; & pour donner de la maladie épidémique, dont nous venons d'être affligés, l'idée la plus exacte qu'il me sera possible, je crois devoir prendre les choses dès l'année passée.

Au mois de Juillet 1760, l'hôpital militaire, séparé du général, fut seul attaqué d'une fièvre intermittente, laquelle étant d'abord simplement tierce, dégénéroit ensuite en double-tierce, ou en continue subintrante. Il fut aisé d'en découvrir l'occasion. Ces fièvres commencerent à Hieres, dont le climat, fort sain en hiver, ne l'est guères en été ; ce qui fait qu'en cette dernière saison, les fièvres d'accès y sont annuellement très-communes. La milice de Romans, qui y étoit en garnison, en fut attaquée. L'hôpital qui y est établi, ne suffisant pas au nombre des malades, on transporta dans celui de Toulon la plûpart de ces fiévreux ; & du concours de leur maladie qu'ils communiquèrent, & de celles qu'ils y trouverent, se forma la fièvre double-tierce, dont je viens de parler. Ce qui fortifie cette conjecture, c'est qu'il n'y eut que le quartier neuf de la ville, où se trouve l'hôpital militaire, qui en fut infecté, tandis que le quartier vieux, extrêmement peuplé, dont les rues sont étroites, moins aérées, plus mal-

propres & plus mal-saines, par la quantité de menu peuple qui l'habite, en fut entièrement exempt. Il paroît donc que les habitants du quartier neuf eurent raison d'attribuer leur infortune au voisinage de cet hôpital. La maladie ayant cessé, leur frayeur se dissipa, & les premiers froids ramenerent bientôt la santé & la salubrité ordinaire de notre climat. J'eus l'honneur d'envoyer alors à M. Imbert, chancelier de la faculté de Montpellier, & inspecteur des hôpitaux militaires de Provence, Languedoc & Roussillon les observations que j'avois faites sur cette maladie. Je tâchai d'en développer la cause immédiate, & je lui rendis compte des moyens que j'avois employés pour la combattre avec quelque succès. J'en donnerai ci-après le précis. Cet illustre médecin, dont le sçavoir & le discernement répondent au zèle que tout le monde lui connoît, pour le bien des malades, & les progrès de la médecine, parut satisfait de mon rapport; & par la réponse dont il m'honora, il m'exhorta à continuer de même.

L'hiver & le printems qui suivirent, furent les saisons les plus saines, qu'on eût vu de long-tems. A la fin de Mai, l'ordre vint de faire partir incessamment les deux bataillons du régiment de Montmorin, lequel fut à l'instant remplacé par des compagnies de Romans, milice, qui étoit à Hieres, & de

Beziers , aussi milice , qui étoit à Saint-Tropez. Romans fut logé au quartier vieux , où étoit aussi logé Royal Roussillon , & Beziers le fut au quartier neuf. La saison fut très-moderée jusqu'à la fin de Juin ; mais les grandes chaleurs ayant commencé avec le mois de Juillet , on vit éclore , dans le quartier vieux , une espece de fièvre , qui devint comme générale , non seulement parmi la troupe , mais encore parmi les habitans. L'hôpital militaire fut bientôt rempli de malades , & y compris quelques blessés & les vénériens , il y eut jusqu'à cinq cent cinquante malades à traiter , & environ deux cent dans l'hôpital général.

Voici quelle a été la marche de cette fièvre singulière qui , très-peu dangereuse par elle-même , l'est devenue par la façon dont elle a été traitée par quantité de gens , dont le célèbre M. Hecquet dit quelque part , *Stupore vulgi facti medici* ; & par le grand nombre de personnes qu'elle a emportées , a été annoncée , dans quelques nouvelles publiques , comme une espece de peste : elle s'annonçoit d'abord comme une simple fièvre tierce , avec les symptômes ordinaires , mais avec quelques différences : dans les uns , elle commençoit par de légers frissons , auxquels succédoit une assez forte chaleur , qui duroit dix huit & même vingt-quatre heures : dans les autres , le froid & ensuite l

chaud étoient excessifs, & duroient très-long-tems : les uns n'avoient que de legeres nausées ; & les autres, sur-tout ceux dont le froid étoit extrême, avoient, dès le commencement de l'accès, un vomissement assez considérable d'une humeur limpide, jaunâtre & amere ; & ce vomissement reparoissoit toujours dans les nouveaux accès ; l'urine des malades, fort claire, au commencement, devenoit ensuite rougeâtre ; les selles étoient copieuses, liquides, jaunâtres, & chargées la plupart de parcelles semblables à du son ou de la sciure de bois ; la langue paroissoit, au commencement, blanchâtre, humide, écumeuse & gluante ; ensuite elle devenoit sèche, raboteuse & jaunâtre : les uns étoient tourmentés d'une soif que rien ne pouvoit éteindre, tandis que d'autres, malgré le chaud de la fièvre, n'étoient presque point altérés. Après les deux ou trois premiers accès de cette fièvre, si le traitement n'avoit pas été brusque, elle devenoit aussi-tôt double-tierce, & laissoit peu d'intervalle entre les accès ; alors la scène changeoit, & l'on voyoit se manifester les symptomes les plus effrayans, assoupissement, perte de connoissance, déglutition presque impossible, froid des extrémités, & sueur aussi froide, mouvement convulsif, hoquet continuel dans quelques-uns, tension du bas-ventre ; & cet

état duroit autant que l'accès, à la fin duquel le malade recouvroit un peu de connoissance & de chaleur ; enfin quelques-uns rejettoient par la bouche des vers morts ou vivans, sans qu'il en sortît par les selles ; & c'étoit tout le contraire dans d'autres. Telles ont été les différentes faces, sous lesquelles a paru cette fièvre singulière. Je puis néanmoins assurer, qu'à l'exception de trois ou quatre soldats, je n'ai vu, dans aucun des malades des deux hôpitaux, aucun des affreux symptomes dont je viens de faire le détail.

Passons maintenant à la maniere, dont cette maladie a été traitée par nos empyriques. Comme le nombre des médecins est fort petit en cette ville, & ne pouvoit suffire à celui des malades, tous ceux qui croyoient avoir quelque connoissance du mouvement du poulx, ou quelque notion même des plantes, se sont donné mission pour traiter cette maladie. Chacun s'est fait son petit système, & flaté de quelque heureux hazard entre mille funestes ; il ne s'en est jamais écarté, malgré les plus fâcheux événemens.

Celui-ci se persuadant que tous ces ravages n'étoient causés que par les vers, faisoit toujours dans les accès ; & pendant les jours de relâche, il chargeoit l'estomac du malade, d'amers très-chauds & d'huileux, lesquels augmentant l'action des solides
&

& le mouvement du sang, procuroient des accès plus fréquens , plus violens & plus longs.

Celui-là ne parlant que de phlogose & d'inflammation , réitéroit coup sur coup les saignées au bras , au pied , à la gorge , & noyoit le malade de boisson , laquelle ne pouvant trouver issue pour s'évacuer , séjournoit dans l'estomac , le détendoit , & causoit un gonflement , lequel joint à l'ardeur de la fièvre , mettoit le malade dans un état de suffocation.

D'autres enfin , & ceux-ci ont été les plus meurtriers , se disant , ou passant pour gens à secrets , (parce qu'ils sont sans titre ,) & abusant de la sotte crédulité du peuple , de ce peuple même , qui n'est pas toujours populace , ne craignoient pas , dans une maladie ardente , & pendant des chaleurs excessives , de faire prendre à des tempéramens vifs , bouillans & bilieux trois ou quatre prises de kermès par jour , & de répéter cette monstrueuse pratique , au moment que le malade revenoit d'un redoublement violent. Ce n'est pas tout : comme il faut que tout soit assorti à l'empyrisme qui guide ces nouveaux praticiens , lorsqu'il étoit question de purger leurs malades , ils dédaignoient les purgatifs ordinaires , qu'on pouvoit rendre très-efficaces , & ils leur substituoient demi-once ou six gros de sel Polycreste

mêlé avec le tartre stibié ; & ces étranges purgatifs , extrêmement actifs de leur nature , donnés dans une maladie où tout l'étoit à l'excès , étoient regardés par leurs imbécilles admirateurs , comme le *non plus ultra* de l'esprit humain , dans l'art de guérir les maladies , sans en connoître les causes. Enfin , pour fixer cette fièvre toujours ardente , ils recouroient , dans une saison brûlante , au très-fréquent usage du quinquina que l'on rendoit encore plus actif , en y ajoutant à chaque prise d'opiat le tartre stibié ; cependant les malades périssoient ou languissoient des mois entiers , ou faisoient des rechutes continuelles. C'est ainsi que dans l'ignorance où l'on étoit de la cause immédiate de cette fièvre tierce , & de la matière médicale , au lieu d'aider la nature à se débarrasser promptement de ce qui la gênoit , & de corriger ses écarts , on la violentoit par les voies les plus obliques & les plus disparates ; & , ce qui est le plus affligeant , c'est que tous ces avortons de médecine , entêtés de leurs idées , se roidissoient contre les démonstrations les plus évidentes , qu'on leur donnoit de la cause du mal , & ne vouloient pas revenir de leur pratique meurtrière. La vie des hommes est-elle donc si peu de chose , qu'elle doive être le jouet de l'entêtement & de l'ignorance ? C'est-là la véritable espèce de peste qui vient de désoler notre ville.

Il est visible que cette fièvre est la même que celle de l'année précédente, dont j'ai parlé ci-dessus, d'abord simplement tierce, ensuite double-tierce, & enfin continue. J'ai toujours été persuadé, & c'est ce qui étoit indiqué par tous les symptômes, que sa cause étoit une humeur bilieuse, répandue dans les premières voies, laquelle venant à y croupir avec les matières qui y étoient contenues, devoit porter la pourriture dans les humeurs, & occasionner les plus dangereux accidens, si on n'avoit la précaution de l'évacuer promptement, & de la corriger ensuite.

En conséquence, après avoir fait saigner le malade au second accès, je le faisois évacuer, le jour d'intermission, par un vomitif (a); & après avoir laissé passer le troisième

(a) *Properare debemus, quantum possumus, ad evacuationem malignæ materiæ. Bravo. de purg. rat. resol. II, §. I.*

Si quis autem quærit, quo tempore febris vomitorium exhiberi velim; dic, in ipso planè febris initio. Si quidem optio daretur, emeticum propinarem: ita enim fiet, ut abhorrendis illis symptomatibus, ex humorum in ventriculo, locisque vicinis delitescentium illuvie ortum ducentibus, ægrum præmuniamus. Sydenh. Febr. contin. ann. 1661.

Cùm ventriculus afficitur, & materia tenet obsessas modo indicibili partes vicinas ventriculo & lienì; non est dubium, quin vomitus multum conferat, & sensim atque sensim parandus est humor ut

accès, je le purgeois avec les tamarins, la rhubarbe & la manne; ce purgatif, léger en apparence, faisoit un effet merveilleux: je le réitérois une ou deux fois, après quoi j'ordonnois, pendant quelques jours, & seulement matin & soir, un opiat avec le quinquina, la rhubarbe, le sel de nître & le syrop de limon. Tel avoit été, l'année passée, mon traitement, fort simple, comme l'on voit. Je ne m'en suis point écarté cette année; au moyen de quoi, je n'ai jamais vu succéder aucun événement fâcheux. Je n'ai fait en cela, que suivre la pratique des plus grands maîtres.

Dans le rapport que je fis, l'année passée, à M. Imbert, je lui rendois compte que dans cette espece de fièvre, 1^o j'évitois les fréquentes saignées, parce que tout indiquant une prompte évacuation, il étoit à craindre, qu'en voulant trop long-tems préparer le malade, on n'eût bientôt plus la liberté de mettre en usage les remèdes curatifs, c'est-à-dire, les purgatifs (a); l'événement a justifié cette crainte. On a

excludatur vomitione; ut non sit mirum si veteres sæpè vomitiones præscripserunt ad primæ regionis evacuationem. Ballon. Conf. 31, lib. 1.

(a) *Hoc tamen mirum videbitur vulgaribus medicis, qui ubi gravitatis sensum in febribus agnoscunt, statim ad venæ sectionem deveniunt, existimantes hoc esse signum certissimum plenitudinis, &*

remarqué, dans le cours de la fièvre épidémique de cette année, que plus on a saigné les malades, plus aussi le danger a augmenté : la plupart ont succombé, après cette opération ; & ceux qui y ont résisté, sont tombés dans une langueur, dont ils n'ont pu se rétablir de long-tems.

2^o Je m'abstenois entièrement de séné dans cette maladie, à moins qu'elle ne fût compliquée avec les vers, parce que ce purgatif picotant trop fortement les fibres de l'estomac, ne pouvoit que donner plus d'ac-

Galeno edoſſi, lib. de plenit. c. 2 ; ſed falluntur utique, ut Hippocratis autoritate conſtat, & in dies conſtat experientia, & aperte cognovimus in febris, ann. 1622, vagantibus, quarum præcipuum ſymptoma fuit totius corporis gravitas, & potiffimum ab initio : in iis verò bilis adeò dominabatur, ut non modo excreta omnia bilioſa apparent, vomitiones, dejectiones & urinæ, ſed & cætera omnia ſymptomata, vigiliæ, capitis dolores, deliria, oris amaritudo, & exanthemata, præque colore ſubflavo : unde eorum principale remedium cenſuimus à principio purgationem, venæ ſeſſione dimiſſâ. Proſp. Martian. Comm. in v. 142.

Humorum concretio non expectanda, neque præmittenda eorum præparatio, antequàm purgare corpus volumus : nam ubi materia eſt mobilis, ad excretionem parata, ebulliens, quid opus eſt digeſtivis ? Adde, quod interim, quando cum digeſtivis occupati ſumus, morbus creſcat, vires decreſcant, tempus perdatur, & poſtea non ſemper locus purgationis ſuperſit. Zacut. Pr. hiſtor. l. 4, c. 6.

tivité à la bile excrémenteuse, qui s'y rendoit, & occasionner des superpurgations qu'il eût fallu ensuite corriger; c'est ce que l'expérience a confirmé cette année. Ceux qui ont fait usage du séné, & du sel Polycreste, ont été d'abord enchantés de leur prodigieux effet; mais ils se sont trouvés fort embarrassés de leurs suites fâcheuses.

3^o Durant l'ardeur de la fièvre, je faisois abstenir les malades de cette abondante quantité d'eau, qu'on a coutume de leur prescrire, parce que j'étois persuadé que cette eau venant à séjourner dans l'estomac, pendant le paroxysme, ne pouvoit que détremper l'humeur bilieuse, & la rendre par-là plus active, plus pénétrante, & plus propre à rentrer dans la voie de la circulation, au moyen du véhicule qu'elle trouvoit. C'est ce qui a encore été confirmé, cette année, par les douleurs du ventricule, que ressentoient les malades qu'on surchargeoit de boissons, par sa distension, par un sentiment de pesanteur, comme d'une barre qui les pressoit, par leur soif que rien ne pouvoit éteindre, malgré l'humidité de leur langue, par la chaleur excessive qui les brûloit, &, en un mot, par la durée & la longueur de l'accès.

4^o Enfin, après avoir purgé suffisamment le malade, si l'accès fébrile reparoissoit, je le faisois manger, dans la persuasion que

ce reste de bile , qui séjournoit encore dans les premières voies , venant à s'infinuer dans les alimens , ses pointes actives s'y abforboient , & que formant avec eux la matière des selles , elle ne rentroit plus dans la voie de la circulation. Beaucoup d'enfans & de grandes personnes se sont bien trouvés de cette méthode dans quelques-unes des fièvres de cette année , & ont suivi , avec succès , la remarque d'Hippocrate : *Interdum optima medicina est medicinam non facere.* J'en ai eu un exemple domestique.

Néanmoins les fièvres de cette année n'ont pas toutes été simplement bilieuses : il y en a eu aussi de putrides , & de bilieuses putrides ; & c'est ce qu'il auroit fallu discerner par leurs divers symptômes. Elles suivoient toutes régulièrement la même marche , avec cette différence , que la fièvre bilieuse commençoit toujours par de légers frissons , qui duroient tantôt plus , tantôt moins , & étoient suivis d'une chaleur âcre , qui passoit souvent trente heures , la peau s'entretenant toujours sèche ; au lieu que la fièvre bilieuse putride donnoit un froid considérable , qui duroit long-tems , auquel succédoit une grande chaleur concentrée avec une moiteur froide & continuelle : jusques-là , elles étoient encore censées fièvres tierces. Si au second accès , on négligeoit la saignée , & ensuite le vomitif qu'on devoit donner

assez brusquement, & tel qu'il convenoit ;
 sçavoir, l'ipécacuanha dans la fièvre bilieuse,
 & le tartre stibié dans la putride ; l'une &
 l'autre cessoit alors d'être tierce, & deve-
 noit double-tierce. Si enfin on amusoit
 encore le malade par de nouvelles saignées,
 & par des remèdes tempérans, comme
 rafraîchissans, vermifuges, &c. c'est alors
 que, soit la bile seule, soit cette humeur com-
 binée avec des matieres putrides, se mêlant
 dans la masse du sang, elles occasionnoient
 dans les différens viscères où elles lais-
 soient quelque impression, ces fâcheux
 symptomes que l'on observoit ; il étoit donc
 facile de les rapporter à leurs différentes
 causes : ainsi, par exemple, les grandes
 douleurs de tête que le malade ressentoit,
 devoient être attribuées à l'humeur bilieuse
 qui se portoit au cerveau, & on devoit en
 conclure, que c'étoit principalement une
 fièvre bilieuse ; l'assoupissement des autres,
 qui annonçoit un engorgement dans le cer-
 veau, marquoit l'humeur putride, qui s'y
 étoit portée, & il falloit en conclure que
 c'étoit une fièvre putride ; & ainsi de tous
 les autres symptomes, qui se manifestoient
 dans les différentes parties du corps. Tout
 étoit tension & irritation dans la fièvre con-
 tinue-bilieuse : tout étoit stagnation & em-
 barras dans la fièvre continue putride ; tout
 enfin étoit combiné dans la putride-bilieuse.
 Voici des exemples frapans de ces trois for-

SUR LA MALADIE ÉPIDÉM. &c. 265
tes de fièvres. Je commence par la dernière
espèce.

La demoiselle Durand, épouse d'un marchand de cette ville, âgée d'environ vingt-cinq ans, & enceinte de huit mois & demi, fut attaquée d'une fièvre tierce, pour laquelle on la saigna deux fois : on n'osoit risquer aucun remède par rapport à son état ; on se bornoit seulement à quelques vermifuges ; la fièvre devint double-tierce & même continue, & les accès assez violens : le froid commençoit par un vomissement bilieux, & duroit assez long-tems, ainsi que la chaleur. Ayant été appelé, je reconnus à son état l'importance de la maladie : je n'hésitai point de lui faire prendre, durant la nuit, une potion laxative & stibiée ; le remède opéra bien, ce qui m'engagea de la purger, de deux jours en deux jours, avec de la rhubarbe, les tamarins, la manne & un peu de séné. Après l'effet du second purgatif, le redoublement retarda de quatre à cinq heures ; & ce fut durant ce tems de relâche, qu'elle accoucha très-heureusement d'une fille bien portante : on la laissa tranquille pendant un jour, pour donner lieu à l'écoulement des lochies ; le jour d'après, à la même heure, le redoublement ayant reparu, ses voidanges se supprimèrent, & elle tomba dans un état des plus violens, par les mouvemens convulsifs qu'elle ressentit au bras gauche & à la jambe

droite. Trois personnes pouvoient à peine suffire à contenir ses parties ; elle pouffoit , quoique sans connoissance , les cris les plus perçans. Ayant prescrit une potion légèrement anodine & anti-hystérique , je fus assez heureux pour calmer ces violens accès ; à mesure qu'elle en prenoit seulement une cuillerée ; enfin , au moyen de ce remede , qui sembloit , disoit-on , fait de commande , j'eus le moyen de la faire évacuer peu-à-peu , & de dissiper sa fièvre ; il lui restoit cependant encore un levain , qui se manifesta par une parotide assez considérable , laquelle s'étendant depuis l'extrémité de l'épaule , qui avoit été en convulsion , alloit se terminer jusqu'à l'œil du même côté , & d'une largeur proportionnée. Nous fûmes , pendant deux jours , avec un chirurgien entretenu de la marine , & très-versé dans sa profession , dans l'attente de profiter du premier moment favorable , afin d'en faire l'ouverture ; mais la nature que nous suivîmes , nous indiqua la voie qu'il falloit tenir : elle prit celle de la résolution ; & au moyen de quelques legers purgatifs fondans que nous réitérâmes , avec les topiques appropriés , la malade guérit parfaitement ; elle ne peut encore se persuader , en voyant sa fille , de l'avoir mise au monde , sans sçavoir comment.

Dans le même tems , je fus appelé pour voir le sieur Sylvestre , autre marchand ,

dont l'état paroïssoit encore plus critique. Il avoit entièrement perdu connoissance ; une sueur froide étoit répandue sur tout son corps ; ses yeux étoient fixes & immobiles , à peine le pouls étoit-il sensible ; son ventre étoit un peu tendu , & sa respiration gênée : on l'avoit saigné plusieurs fois & purgé ; je ne pus prescrire que des legers cordiaux : le redoublement étant diminué , & le malade ayant repris quelque peu de connoissance , je le fis purger avec le séné , ses correctifs & les vermifuges qui opérèrent assez bien ; mais le redoublement ayant reparu , les symptômes devinrent plus violens par la présence d'un hoquet fréquent , & qui se faisoit entendre de loin : je soutins ses forces abattues par les mêmes cordiaux : j'eus recours au même purgatif , aiguïsé avec quelques grains de tartre stibié : il vomit des vers , & fut copieusement par les selles : le redoublement d'aprèsdevint moindre , & le hoquet moins fort & moins fréquent ; enfin , à force d'être purgé de deux en deux jours , sa fièvre se dissipa entièrement.

Un de ses freres étoit aussi malade dans une autre maison , d'une fièvre continue-bilieuse , pour laquelle il avoit été saigné plusieurs fois aussi , & purgé. Il étoit attaqué , quand je le vis , d'une petite fièvre , avec une grande douleur de tête ; sa langue étoit fort pâteuse , à peine pouvoit-il cracher sa salive. Il prit un vomitif qui n'opéra pas un

grand effet , auffi-bien que d'autres remèdes antérieurs qui paroiffoient convenir à fon état. On me vanta fort la faignée au pied ; on me cita des exemples favorables ; j'en donnois auffi de funeftes dans la maladie qui régnoit ; enfin je m'y déterminai malgré moi , & je la prefcrivis petite. Cette faignée fit un effet merveilleux ; le malade fe trouva dégagé de fa douleur de tête , & à ce calme fuccéda un doux fommeil qu'il avoit perdu depuis long-tems. Il fut bien pendant deux jours ; cependant fa douleur le reprit encore fortement : on eut recours à la même faignée , mais fon effet fut bien différent. Il tomba bientôt dans une phrénésie , & il fallut le garder de près , pendant deux autres jours. Enfuite il furvint à cette phrénésie une tranquillité ftupide , qui lui fit perdre l'ufage de la parole ; il ne fut pas poffible , durant trois ou quatre jours , de lui faire prendre feulement une goutte d'eau. Enfin dans le tems qu'on le croyoit aux derniers abois , & fans apparence de retour , il effuya , dans une nuit ; une évacuation bilieufe & fi falutaire , par le haut & par le bas , qu'elle lui rendit tout-à-la-fois & la raifon & l'appétit ; fa douleur de tête diminua confidérablement , & fes forces revinrent avec la fanté. Je pourrois rapporter encore un grand nombre d'autres exemples auffi finguliers que ceux ci , mais j'abbege.

Rien n'étoit donc plus ridicule, ni en même tems plus meurtrier, que de se faire un système de pratique uniforme, comme faisoient nos gens à secrets, dans la curation de ces maladies qui étoient si essentiellement différentes. La seule pratique uniforme, qu'il falloit observer, d'après les plus grands maîtres, étoit de dégager promptement l'estomac de ces suc's hétérogènes, soit bilieux, soit putrides, après quoi, on devoit combattre chaque maladie par les remèdes appropriés; sçavoir, dans la fièvre bilieuse, il falloit émousser, corriger & évacuer doucement cette bile excrémenteuse, par de doux purgatifs, tels que les tamarins, la rhubarbe & la manne; & dans la fièvre putride, il falloit recourir aux tisanes royales & vermifuges, & les continuer jusqu'à ce que la cause de la maladie fut entièrement dissipée, mais sur-tout éviter dans l'une & dans l'autre les fréquentes saignées, qui donnoient un sang, ou entièrement dissous, ou totalement putride, & que l'affaiblissement constant des malades contre-indiquoit.

Comme dans toute maladie populaire il est dangereux de se faire des systèmes, quelque spécieux qu'ils puissent être, & qu'il s'agit uniquement d'interroger la nature, rien ne peut mieux guider un médecin citoyen, que l'ouverture des cadavres. Mais où en trouver? Tout le monde n'est pas d'humeur de laisser ouvrir les siens; &

dans l'hôpital militaire, je n'avois eu, depuis deux mois que cette maladie faisoit des ravages dans la ville, que de simples fièvres intermittentes, tierces ou doubles-tierces, sans aucun mauvais symptome. Enfin, on amena, vers la fin d'Août, un soldat de milice, attaqué d'une fièvre violente, avec grande douleur de tête & oppression. Il fut saigné deux fois; la fièvre devint plus forte, le délire s'y joignit: il fut impossible de trouver jour pour le faire évacuer, le hoquet se mit de la partie, il fut deux jours dans cet état violent, malgré les lavemens, quelques saignées legeres & les boissons aigrettes. Il mourut enfin, & son corps fut ouvert. Le cerveau & la poitrine furent trouvés fort sains: c'est dans l'estomac seul, qu'on apperçut le siège de la maladie; les parois internes de ce viscere étoient enduites de diverses plaques d'une humeur bilieuse, de consistance de gelée, & de couleur de maron foncé, (source de ces parcelles semblables à du son ou de la sciure de bois;) la vésicule du fiel se trouva entièrement vuide: on n'apperçut aucun ver.

Deux ou trois jours après, un soldat de Royal Roussillon, eut la même destinée, excepté que sa mort fut plus prompte. Il vint avec la fièvre & de grandes envies de vomir. Il fut saigné tout aussi-tôt; l'après-midi, à ce qu'on me rapporta, il se leva de son lit, alla se jeter sur un autre, tomba

en défaillance : on eut beau le secourir, il expira dans le moment. Etant ouvert, son estomac seul fut trouvé enduit, comme celui du précédent, d'une humeur bilieuse, collée & fortement adhérente à la membrane veloutée; la vésicule du fiel étoit à demi-remplie : toutes les autres parties se trouverent fort saines. On m'apprit qu'il n'y avoit pas long-tems, qu'étant sorti de l'hôpital où il avoit passé par les grands remèdes, il avoit été faire la débauche avec ses camarades, & que la fièvre l'avoit saisi. Il ne faut pas douter qu'un pareil excès, ensuite d'un aussi grand épuisement, n'ait contribué à sa mort.

Enfin, au commencement d'Octobre, il en vint un troisième, qui subit le même sort, après trois jours de maladie. Il fut ouvert, & la recherche fut encore plus exacte. L'épiploon se trouva gâté dans toute son étendue, & tombant presque en mortification; la vésicule du fiel étoit gorgée d'une bile, comme grumelée, ayant la consistance & la couleur de la thériaque : l'estomac étoit tout rempli de cette même bile, mais plus liquide, de couleur verte, y ayant deux vers vivans & engagés entre le pylore & le duodenum : le pylore paroissoit étranglé, de façon à ne laisser passer que difficilement la bile dans l'estomac : il étoit enflammé & adhérent extérieurement au pancréas, qui étoit squirrheux : le duodenum, ainsi que le

reste des intestins grêles, étoit rempli de pareille bile, plus liquide néanmoins que celle du ventricule, & il y avoit quantité de vers tout le long du canal intestinal; le cerveau & la poitrine étoient parfaitement sains.

D'après ces observations, il me paroît aisé de déterminer, non seulement la cause, mais encore la marche de la maladie qui vient de nous affliger. Il y a un levain quelconque de matiere fébrile, qui produit les fièvres intermittentes; & nous venons de voir, par l'ouverture de ces trois corps, un reflux dans l'estomac de l'humeur bilieuse, qui s'y étoit rendue adhérente.

Si donc la matiere fébrile est en petite quantité, & s'empreint toute de l'humeur bilieuse, elle donnera toujours l'accès ordinaire, dont le froid sera peu considérable; mais le chaud sera plus ou moins fort selon que la matiere fébrile sera plus ou moins empreinte de cette humeur âcre & pénétrante; alors ce sera une fièvre tierce bilieuse.

Si donc au contraire la matiere fébrile étant très-abondante, il se rencontre dans l'estomac & les premières voies une grande quantité de matiere putride & vermineuse; alors la bile étant en moindre quantité proportionnelle, le froid de la fièvre sera aussi violent que le chaud, & ce sera une fièvre tierce putride.

Si

Si enfin négligeant d'évacuer promptement, dès le second accès, cette matière bilieuse ou putride, on s'amuse à saigner & à resaigner, ou à entretenir la maladie par des vermifuges huileux, amers ou autres; ce levain entrant dans les voies de la circulation, donnera plus de chaleur au sang; la fièvre deviendra plus forte, & l'excrément bilieux fera produit en plus grande quantité, ainsi que les grands praticiens l'observent; & alors ce sera, ou une double-tierce bilieuse, ou une double-tierce putride, ou enfin une fièvre continue ou ardente, ou putride, avec des redoublemens marqués & périodiques. (On a vu quelquefois ces redoublemens se multiplier dans le même accès,) accompagnés de symptômes effrayans, qu'on apperçoit dans la fièvre maligne; ardente ou vermineuse, ou compliquée. Que conclure de-là? Ce que j'ai dit, en commençant: *Principiis obsta, sero medicina paratur*; saignée préparatoire, au second accès, ensuite vomitif approprié, & enfin purgatif doux; c'est-là tout ce qu'il falloit faire.

Quant aux causes éloignées, qui ont pu donner lieu à cette abondance d'humeur bilieuse, excrémentitielle ou putride, on les trouve aisément dans les trois suivantes; la mauvaise nourriture, les passions de l'ame & l'intempérie de l'air.

1^o La plus grande partie des habitans sont employés dans la marine, au service du roi ou des négocians. La continuité de la guerre présente ayant dispersé un grand nombre de ces gens-là, leurs familles privées de leurs soutiens, se sont nourries, durant l'hiver & le printems, d'alimens peu salutaires : il s'est fait, dans leur estomac, un amas de suc indigestes & vicieux, lesquels ayant long-tems croupi, se sont enfin développés aux premières chaleurs de l'été, & ont occasionné en partie la fièvre populaire dont il est ici question.

2^o Il n'est pas douteux que les passions de l'ame, lorsqu'elles sont fortes & de durée, n'influent beaucoup dans la constitution du corps, & ne soient une source très-féconde des causes qui en dérangent l'harmonie. Les chagrins & les soucis qu'entraîne une vie misérable & languissante, ne permettent pas que les sécrétions & les excréments s'accomplissent parfaitement ; ainsi il n'est pas surprenant que des suc excrémenteux, & surtout la bile excrémenteuse, surabondent dans les humeurs, & qu'y étant long-tems retenus & accrus, c'est-à-dire, durant tout l'hiver & le printems, ils acquièrent beaucoup d'acrimonie, soit par l'excès de leur propre chaleur, soit par celui que la chaleur de l'été leur procure ; ce qui formera la fièvre bilieuse dans celui en qui cette humeur abonde, & la fièvre putride dans

celui en qui d'autres humeurs putrides dominent.

3^o Enfin une chaleur forte & continuelle, pendant les trois mois de l'été, un tems calme, aussi constant, des brouillards fréquens, des vapeurs continuelles s'élevant de la ville, & retombant successivement par l'effet de ce calme, toutes ces causes jointes ensemble, n'ont pu que concourir à faire fermenter le levain marqué ci-dessus, & à le développer, en lui communiquant de nouvelles qualités malignes & pernicieuses. Le mal auroit été bien plus grand & bien plus répandu, si nos zélés magistrats n'avoient fait exécuter, avec une exactitude qui mérite à chacun d'eux toute la reconnaissance du public, les sages réglemens, que M. Robert, maréchal de camp, & commandant de la place, établit, dès son arrivée, pour la propreté de la ville, qu'il regardoit, avec raison, comme un puissant moyen de conserver la garnison qui veille à sa sûreté. Mais rien ne seroit plus utile pour rendre Toulon le séjour le plus sain du royaume, que l'exécution du projet de réparations, que M. Milet de Monville, directeur des fortifications de la basse Provence, & commandant des ville & isles d'Hieres, a mis sous les yeux des puissances. Il y montre la nécessité, & il indique, en bon physicien & en vrai patriote, les moyens de dissiper entièrement

tous les miasmes , que des égouts anciennement formés , & des marais qui se corrompent & se dessèchent en été , aux environs de la ville , produisent & fomentent pendant cette brûlante saison. Le ministère qui a rendu justice à ses lumières & au zèle qu'il a fait paroître pour le bien public , lui a accordé la permission de faire exécuter son plan d'opérations. Enfin , pour remédier à toutes les causes que nous avons assignées , il ne sera pas hors de propos de dire que M. Hurson , intendant de la marine , s'est signalé aussi , dans cette occasion , par sa noble générosité , en secourant un nombre infini d'indigens. Heureux les habitans d'une ville , dont les chefs consacrent leurs soins , leurs talens & leurs revenus , non seulement à les soulager dans leurs calamités , mais encore à les prévenir !

Au reste , la maladie a été remarquable par deux effets singuliers. 1^o Elle a été funeste , tant par ses symptômes , que par ses effets , aux personnes d'un tempérament vif , bouillant & robuste. A peine ont-elles été saignées une ou deux fois , qu'elles sont tombées dans un affaiblissement extrême , avec une sueur froide , qui déceloit une entière dissolution de la partie rouge du sang : preuve évidente de la présence & de l'action de cette bile alcalinescente , qui rouloit avec lui dans sa circulation. 2^o Elle a été , dans la plûpart , si opiniâtre , qu'il a fallu des

mois entiers , pour dépouiller les fluides de ce virus hétérogène ; ce qui marquoit son adhérence , d'autant plus difficile à détruire dans les hôpitaux , qu'un certain régime n'y est pas trop religieusement observé : aussi beaucoup de ces fièvres , après plusieurs rechutes , ont enfin dégénéré en hydropisie , ou en cours de ventre ; terme fatal , soit de l'intempérance , soit de la longueur du mal.

A V I S

*De l'Imprimeur , sur la troisieme Édition
du Dictionnaire de Santé.*

L'accueil favorable que le public ne cesse de faire au Dictionnaire de Santé , nous a fait chercher tous les moyens capables de le conduire à sa perfection. Nous avons consulté les plus habiles médecins , & nous avons profité de leurs avis & de leurs réflexions , autant qu'il a dépendu de nous , notre intention étant de rendre nos volumes d'un format portatif & commode , & en même tems de ne pas en augmenter le prix.

Sur les représentations qu'on nous a faites , que beaucoup de nos formules , auxquelles on ne pouvoit refuser des éloges & pour le choix des remèdes , & pour la combinaison de ces remèdes , étoient cependant difficiles à exécuter dans plusieurs endroits , où l'on manque de beaucoup de choses , nous avons engagé les auteurs de cet ouvrage à ajoûter d'autres formules , où il y eût des médicamens , qui , sans être de beaucoup inférieurs en efficacité à ceux qui sont plus rares

& plus chers, sont moins coûteux, & se rencontrent par-tout. Nous avons été assez heureux de trouver pour cette opération des médecins dignes de la confiance du public. C'est à regret que leur modestie nous a fait une loi de ne pas les nommer.

Plusieurs articles intéressans paroissent traités trop succinctement; quelques maladies avoient été oubliées; enfin de nouveaux remèdes ont été publiés depuis notre dernière édition.

Les articles où il manquoit quelque chose, sont traités avec plus d'étendue; on peut en voir des exemples dans les mots *Rapport*, *Préservatif*, &c. Quelques maladies qui avoient été oubliées, telles que la *Vérole*, les *Fièvres printannières*, &c. sont présentées dans cette édition. Il en est de même de quelques remèdes nouveaux, tels que l'*Arnica* pour la pierre & le gravier des reins, & la *Ciguë* pour les écrouelles. On a donné la méthode de s'en servir, & on a dit quelque chose de leurs effets.

On trouvoit dans notre seconde édition une liste des médicamens, avec le tarif du prix des drogues. Cette liste sèche est enrichie aujourd'hui de la nature de ces mêmes médicamens, de leurs propriétés, des doses auxquelles on peut les donner. Ainsi au mot *Jalap*, on voit que c'est une racine, qu'elle purge les eaux, qu'elle se donne, ou en infusion ou en bol, & à quelle dose on la donne. Il en est de même des autres médicamens. On a même quelquefois ajouté des réflexions, qui, quoique courtes, peuvent aider un jeune praticien, & lui fournir les moyens de remédier aux événemens fâcheux qui arrivent quelquefois après un remède donné. On en trouve des exemples au mot *Émétique* ou *Tartre stibié*, au mot *Opium* ou *Laudanum*.

À l'inspection de nos volumes qui ne sont augmen-

tés que de quelques feuilles, on sera surpris que nous ayons pu ajoûter autant de choses que nous en annonçons; mais la surprise cessera bientôt, si l'on veut bien faire attention que nos pages ont plus de lignes, & que dans chaque ligne il entre plus de lettres que dans les éditions précédentes.

Les peines & les soins que nous nous donnons pour la perfection de cet ouvrage, sembloient nous mettre à l'abri des contrefactions. Cependant notre Dictionnaire a été imité en plusieurs endroits. Nous n'en parlerions pas, si ces éditions, sorties de l'obscurité, enfantées par le seul intérêt, ne fourmilloient pas de fautes qui ont pensé coûter la vie à plusieurs malades, & qui nous ont attiré des reproches que ne méritoient pas nos auteurs. On peut voir ce qui a été dit à ce sujet dans l'Année littéraire, dans le Journal de Médecine, & dans le Journal des Sçavans. Aussi pour répondre à la confiance du public, nous avons poussé l'attention jusqu'à ne faire tirer aucune feuille, qu'elle n'eût été vue & revue par des gens de l'art. Nous ne délivrerons même aucun exemplaire que nous n'ayons mis au verso du frontispice le Certificat suivant, écrit de notre main.

Je certifie que cette Edition est la seule véritable, *signé* V I N C E N T.



LIVRES NOUVEAUX.

Collection d'Observations sur l'Anatomie, la Chirurgie & la Médecine pratique, extraites principalement des ouvrages étrangers, tome troisième. A Paris, chez *Didot le jeune*, Quai des Augustins. Prix relié 1 livres 4 fols.

Dictionnaire portatif de Santé, &c. A Paris, chez *Vincent*, Imprimeur, rue saint Severin, deux volumes in-8°. Prix relié 9 livres; *troisième édition considérablement augmentée.*

Observations nouvelles sur l'usage de la Ciguë, dans lesquelles il est démontré, que non seulement on peut user intérieurement de cette plante, mais qu'elle est un excellent remède. A Paris, chez *Didot le jeune*. Prix relié 2 livres 10 fols.

Cet ouvrage est un recueil d'Observations exactes, qui prouvent les effets de la Ciguë dans le cancer. C'est la seconde partie des Observations de M. *Storck*. On y a ajouté la traduction du Supplément nécessaire du même auteur, dont nous avons rendu compte dans notre Journal de Janvier. On y trouve aussi l'histoire de l'usage interne de la Ciguë, la figure de cette plante, & les cures opérées & publiées dans notre Journal jusqu'à ce jour.



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

JANVIER 1762.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	À 6 h. du matin.	À midi.	À 10 h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
1	1	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	28	4		O. méd.	Couvert.
2	0	3	1		0		<i>Idem.</i>	B. de nuag. neige le mat.
3	0	2	1 $\frac{1}{2}$		4		<i>Idem.</i>	Couv. pet. pl. le soir.
4	3	5	6		2		<i>Idem.</i>	Couvert, bruine tout le jour.
5	4	6	5		4		<i>Idem.</i>	B. de nuag. pet. pl. le f.
6	6 $\frac{1}{2}$	8	8		0		O. au S. O. fort par interv.	<i>Idem.</i>
7	8	8	7 $\frac{1}{2}$		2		S. au O. <i>idem.</i>	<i>Id.</i> Pet. pl. le mat.
8	3	5	4		4		O. méd.	B. de nuag.
9	1	6	4		3		N-E. mé- diocre.	<i>Idem.</i> Et brouil. épais le mat.
10	2	4	3		0		<i>Id.</i> au S.	Peu de nua.
11	6	8	7 $\frac{1}{2}$	27	7		S. fort par interv.	B. de nuag. pet. pl. le m.
12	8	9	5		8		<i>Idem.</i>	Peu de nua.

282 OBSERVATIONS

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
13	4	6	4	27	9		S. & O. fort par in- tervalles.	B. de nuag.
14	3	4	3		11		O. au N- O. méd.	<i>Idem.</i>
15	2	4	5 $\frac{1}{2}$	28	0		<i>Idem.</i> & fort.	Peu de nua. pet. pluie la nuit.
16	5	6	2		1	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	B. de nuag. pet. pl. à mid.
17	2	6	5 $\frac{1}{2}$	27	9		<i>Idem.</i>	Couv. pet. pl. tout le m.
18	4	6	5	28	1		<i>Idem.</i>	B. de nuag. pet. pl. le f.
19	3	5	2		6		O. au N- O. <i>id.</i>	Peu de nua.
20	3	7	6 $\frac{1}{2}$		5	$\frac{1}{2}$	N-O. au N. méd.	<i>Id.</i> Pet. pl. le mat.
21	3	8	4		7		N. méd.	Peu de nua.
22	1	4	1		8		<i>Idem.</i>	Brouill. ép. le mat.
23	0 $\frac{1}{2}$	3	0		7		N-E. mé.	Serein.
24	02	$\frac{1}{2}$	01		5		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
25	02 $\frac{1}{2}$	1	0 $\frac{1}{2}$		2		E. méd.	Peu de nua.
26	01 $\frac{1}{2}$	$\frac{1}{2}$	0		1	$\frac{1}{2}$	S-E. m.	B. de nuag.
27	02 $\frac{1}{2}$	3	4		5		<i>Idem.</i>	Couv. pet. pl. le soir.
28	4 $\frac{1}{2}$	7	7		7		S. méd.	Couvert.
29	6 $\frac{1}{4}$	8	8		8		O. méd.	B. de nuag. pet pl. le f.
30	7	8	6		8		N-O. m.	B. de nuag.
31	4	7	7		5		E. méd.	<i>Id.</i> Quelq. g. de pl. le f.

MÉTÉOROLOGIQUES. 283

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 9 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de $2\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du même point : la différence entre ces deux termes est de $11\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 8 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 7 lignes : la différence entre ces deux termes est de 13 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.
4 fois du N-E.
2 fois de l'E.
2 fois du S-E.
6 fois du S.
1 fois du S-O.
16 fois O.
8 fois du N-O.

Il y a eu 2 jours de tems serein.
2 jours de brouillard.
22 jours de nuages.
6 jours de couvert.
7 jours de bruine.
13 jours de pluie.
1 jour de neige.
7 jours de gelée.

Les hygromètres n'ont marqué de l'humidité; que les 10 premiers & les 5 derniers jours du mois.

Nota. Il faut observer que le thermomètre monte, pendant l'hiver, $1\frac{1}{2}$ à 2 degrés plus haut à Paris, qu'à la campagne; en sorte que les petites gelées de 1 à 2 degrés, ne se font pas sentir dans cette ville.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1762 ; par
M. VANDERMONDE.

Il y a eu, pendant ce mois, parmi les maladies aiguës, des fluxions catarrhales, avec & sans inflammation. Les premières étoient fort opiniâtres, & la longueur des accidens sembloit être, en raison opposée, de leur violence. Les saignées étoient inutiles; les émétiques, les doux purgatifs, les apozèmes altérans & diaphoniques ont assez bien réussi. Les fluxions catarrhales inflammatoires exigeoient un traitement prompt & précis, auquel cas elles n'avoient aucune mauvaise suite. Des saignées, beaucoup de boissons délayantes, des tisanes, des poudres légèrement apéritives, les fondans antimoniaux, opéroient la guérison. Les maladies de cette espèce, qui étoient négligées, dégénéroient en fièvre maligne putride, avec disposition gangreneuse au foie, ou dans quelques-uns des viscères du bas-ventre. Ces maladies dégénérées, étoient accompagnées de symptômes insidieux; les urines étoient d'une bonne couleur, & d'une coction suffisante; le pouls régulier, tous les viscères sans douleurs, mais les évacuations étoient dissoutes, séreuses & d'une putridité insoutenable. Ce genre de maladies a subsisté jusqu'à la fin du mois.

Il y a eu plusieurs affections soporeuses, & des apoplexies pituiteuses, qui ont enlevé les malades subitement. On a observé aussi des coryza, des lumbago, qui ont été très-violens.

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Décembre 1761 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Il a gelé presque tous les jours , depuis le premier jusqu'au 24 de ce mois ; mais la gelée n'a pas été forte , le thermomètre n'ayant descendu aucun jour au-delà de deux degrés , au-dessous du terme de la glace ; encore n'est-ce que le 6 qu'il est descendu jusqu'à ce terme.

Il y a eu très-peu de pluie , du premier au 23 ; & , dans le reste du mois , il n'y a eu de pluie forte , que quatre jours. Le vent a été *Sud* , la plus grande partie du mois.

La hauteur du baromètre a peu varié : le mercure a été observé , le plus souvent , dans le voisinage de 28 pouces : le 23 , il a descendu à 27 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes ; & le 24 , à 27 pouces 6 lignes : le 3 , le 4 & le 5 , il s'est porté à 28 pouces 6 lignes , ou bien près de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermomètre , a été de $5\frac{1}{2}$ degrés au - dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 2 de-

286 OBS. METEOR. FAITES A LILLE.

grés au-dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de $7\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 6 lignes ; & son plus grand abbaiffement a été de 27 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de $13\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé

3 fois du Nord.
4 fois du Nord vers l'E.
3 fois de l'Est.
14 fois du Sud vers l'Est.
9 fois du Sud.
2 fois du Sud-Ouest.
1 fois du Nord-Ouest.

Il y a eu 20 jours de tems couvert ou nuageux.

11 jours de pluie.

13 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué une humidité moyenne , les trois premiers quarts du mois , & une humidité plus forte à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Décembre 1761 ; par M. BOUCHER.

Les rhumes , les fièvres catarrhales , les fluxions rhumatismales , & les fluxions de poitrine , ont été les maladies communes de ce mois , & presque les seules qui aient

régné. Les rhumes étoient opiniâtres : ils commençoient par la tête, & tomboient ensuite le plus souvent sur la poitrine, à moins que l'on n'y obviât par une ou deux saignées, qui cependant ont dû être ménagées dans nombre de personnes, en qui le sang a été observé d'une texture assez lâche : l'on conçoit, qu'en pareil cas, les principaux secours ont dû être tirés de la part des boissons incisantes, savonneuses & diaphorétiques, telles que la décoction d'avoine miélée, l'eau de manne, les infusions des bois sudorifiques, lesquelles ont aussi été employées, avec fruit, dans les fièvres catarrhales, & les fluxions les rhumatismales, après l'usage de saignées proportionnées à l'état inflammatoire du sang.

Les fièvres continues d'une nature mixte, dont il a été fait mention, le mois précédent, ont persisté, mais sans s'étendre beaucoup. Elles s'annonçoient ordinairement par des symptômes caractéristiques d'un engorgement inflammatoire dans le cerveau, à sçavoir, de violens maux de tête, des yeux appesantis, rouges & quelquefois saillans, un pouls dur & embarrassé, &c. Dans le progrès de la maladie, se manifestoit des symptômes de putridité ; & les malades rendoient souvent des vers. L'ouverture du

cadavre d'un jeune homme mort de cette fièvre, m'a fait voir des signes évidens de gangrene dans plusieurs viscères du bas-ventre & della poitrine; & de plus, j'y ai trouvé un épanchement dans un des ventricules du cerveau, d'une portion de sang noir & coagulé; au reste, peu de personnes ont succombé à cette fièvre, lorsqu'elle a été traitée méthodiquement. J'ai vu deux sujets dans le cas de parotides, funestes à l'un, & salutaires à l'autre.

Il y a eu, ce mois, un assez grand nombre d'apoplexies, les unes fortes, auxquelles les sujets ont succombé, & les autres légères. De plus, nombre de personnes ont été molestées par des affections vertigineuses & syncopales, provenant de ralentissement de circulation dans l'intérieur de la tête.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de médecine* du mois de Mars.

A Paris, ce 23 Février 1762.

POISSONNIER DESPERRIÈRES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien
Professeur en Chirurgie Françoisse, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.*

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.
Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

AVRIL 1762.

TOME XVI.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AVRIL 1762.

ŒUVRES ANATOMIQUES

*De M. DUVERNEY, de l'académie royale
des sciences, conseiller-médecin ordinaire
du roi, professeur en anatomie & en chi-
rurgie, au Jardin royal des plantes. A
Paris, chez Jombert, Libraire, rue Dau-
phine, deux volumes in-4^o, avec figures.
Prix relié 30 livres.*

QUAND un homme donne au public
un ouvrage sur un objet qui lui est
familier, il est toujours à craindre que l'a-
mour-propre, la cupidité du gain ou la folle
passion de se rendre célèbre, ne soient les
principaux mobiles de ses actions ; mais
quand un sçavant est monté au faite de la

réputation ; quand on lui a assuré le premier rang, de son vivant ; quand des ouvrages immortels ; & des leçons sçavantes faites à l'univers médecin , ont enlevé déjà tous les suffrages , & que tant de talens & de découvertes ont été cimentés par cinquante années d'une étude suivie & réfléchie , & d'un travail assidu & utile, on a tout lieu d'attendre un chef-d'œuvre de la main d'un si grand homme. Tel est le sort de l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui. C'est le fruit posthume d'un des plus grands anatomistes, d'un des médecins les plus laborieux & les plus intelligens, d'un des esprits les plus vifs & les plus pénétrans , & d'un des plus exacts observateurs de son siècle. M. Duverney, ce nom seul inspire la plus grande vénération, en anatomie , étoit d'une sévérité à l'épreuve sur toutes ses productions , & jamais il ne croyoit y avoir mis assez de correction. Le Traité de l'organe de l'ouïe , qu'il a si souvent retouché , en est une preuve constante. C'est cette espece de défiance sur ses talens , qui est cause que les œuvres de M. Duverney n'ont été publiées qu'après sa mort.

Le premier volume contient un Cours complet d'anatomie , divisé en trois parties. La première , qui traite du cerveau & des organes des sens , est pleine de connoissances , & remplie de recherches également curieuses & intéressantes , sur les sensations

intérieures , sur le siège & les facultés de l'ame , sur son union intime & sa relation avec le corps , & sur l'impression singulière que les objets extérieurs font sur le cerveau , par le moyen des organes qui y correspondent.

La seconde partie , qui concerne la poitrine , renferme des détails très-intéressans , sur la structure du cœur & des poumons. On y voit la démonstration physique & mathématique de la circulation.

Dans la troisième partie , l'auteur examine les viscères du bas-ventre , le système des anciens & des modernes , sur la génération , avec une netteté & une précision qui ne laissent rien à désirer.

Ce Cours d'anatomie est précédé d'une espèce d'abrégé de cette science , où l'on donne une idée générale des principales parties du corps humain , & qui sert d'introduction à tout l'ouvrage.

On a inséré dans le premier volume un Traité complet d'Ostéologie , un autre de Myologie , & un troisième d'Angéiologie ; enfin ce volume est terminé par un Mémoire fort curieux , sur la structure & la formation des dents.

Les définitions anatomiques qui se trouvent dans ce volume , nous ont paru concises & exactes. Dans l'énumération des extrémités supérieures , l'auteur fait les

observations suivantes. La situation de l'os du rayon & de l'os du coude ; le premier placé extérieurement, le second intérieurement, est fautive. On voit, quand on marche le bras pendant, que le rayon est antérieur, & l'os du coude, postérieur. 2° Les personnes fort grasses sont obligées d'écarter le bras de la ligne de direction, le bras pendant, la main se trouve dans une parfaite pronation, pour lors le rayon se porte en dedans, & l'os du coude, en dehors. 3° Si l'on écrit, le rayon est en ligne directe, de même que l'os du coude, & horizontalement, le rayon est supérieur, & l'os du coude, inférieur. Ces réflexions peuvent être très-utiles aux chirurgiens, tant dans les fractures des os de l'avant-bras, que dans la luxation particulière du rayon, sur-tout pour observer la situation que l'on doit donner à ces parties pendant le traitement.

Dans la première partie, qui traite du cerveau & des organes des sens, on y voit une description très-exacte des substances différentes du cerveau, qui se confondent & s'unissent pour former le cervelet. M. Duverney prétend que le liquide animal n'est qu'une lymphe très-tenue, très-travaillée, qui sert à maintenir les nerfs dans une tension exacte & continuelle, nécessaire au mouvement & au sentiment. Cette hypo-

thèse est présentée avec force, & soutenue avec chaleur & beaucoup de preuves. L'auteur conclut également que le cerveau est le siège de toutes les sensations, le principe des mouvemens volontaires, le théâtre des passions; le cervelet est la source des mouvemens naturels & purement mécaniques.

En détaillant la septième paire de nerfs, l'auteur prétend que le nerf auditif, qui est composé de deux branches, se porte droit & parallèlement jusqu'au trou de l'os pier-reux, en faisant trois lignes de chemin; c'est dans le fond de ce trou que la portion molle de ce nerf se partage en trois branches; la plus considérable étant arrivée à la base du noyau, semble se terminer & se perdre en cet endroit; mais elle entre dans ce noyau par tous les petits trous dont sa base est percée; cette distribution se fait depuis le centre du noyau, jusqu'à sa cir-conférence.

En faisant l'anatomie de l'œil, on observe des détails très-curieux. M. Duverney suit tout ce dédale, en anatomiste éclairé & judicieux. Il réfute le sentiment de ceux qui pensent que la sclérotique étoit formée par le développement de la tunique de la dure-mere qui couvre le nerf optique; il regarde la sclérotique comme une membrane particulière.

L'auteur, en faisant l'énumération des

vaisseaux qui composent l'intérieur de l'œil ; observe qu'une grande partie de ces vaisseaux qui forment une infinité de contours en forme de voûte sur la choroïde , ne sont pas faits pour la nourriture de l'humeur vitrée , comme certains anatomistes l'ont pensé , mais qu'ils sont destinés à contenir une grande quantité de sang , pour échauffer l'intérieur du globe de l'œil.

M. Duverney suit les différentes parties qui constituent la peau , avec autant de sagacité que le reste. Il regarde le corps réticulaire , comme très-distingué des autres parties de la peau , quoiqu'il paroisse faire une continuité avec l'épiderme. Il est , selon lui , beaucoup plus difficile à distinguer dans l'homme , que dans les animaux. Les anatomistes qui en nient l'existence , se trompent. Celui de l'homme est seulement moins épais que celui des animaux , & les trous en sont plus fins & plus déliés. L'auteur prétend prouver par différentes observations , que l'épiderme & le corps réticulaire , sont formés par addition ou par juxtaposition , de même que les ongles , quoiqu'ils soient parsemés d'une très-grande quantité de vaisseaux. Les cheveux sont des plantes , ainsi que les poils. Ils croissent à mesure qu'on les coupe. Il faut en excepter , dit M. Duverney , les poils qui composent la moustache de certains animaux ; ils ne

prennent plus d'accroissement , quand on les coupe.

Après avoir analysé la peau , l'auteur prétend qu'elle a des usages proportionnés aux différentes parties qui la composent ; son tissu sert comme de cuirasse aux membres , pour les garantir des injures de l'air : le corps réticulaire sert de gaine aux mamelons de la peau , & contribue à leur conservation.

L'Ostéologie , qui suit ces descriptions que nous venons de rapporter , nous a paru très-complète. Au reste , comme tout le monde connoît les ouvrages , en ce genre , de MM. Monro & Bertin , nous croyons devoir nous y arrêter légèrement. Dans la première section , l'auteur examine comment se nourrissent les os. Il prétend que ce n'est ni par la moëlle , ni par le suc nerveux , mais par la lymphe. Dans la seconde section , il s'agit de l'accroissement des os. On y réfute le sentiment de ceux qui prétendoient qu'ils se faisoient par l'union des différentes lames osseuses. Les Mémoires de M. Duhamel , sur cette matiere , sont très-curieux , & en donnent toute la gloire au périoste. Dans la troisième section , l'auteur considère les os dans l'âge parfait. Dans la quatrième , il s'agit de la nature & des différentes especes d'articulations. Après ces détails anatomiques & physiologiques , M. Duverney

s'étend sur chaque partie osseuse du corps humain, dont il donne la description.

M. Duverney n'est pas moins lumineux dans la description des muscles, de leurs attaches ; dans celle des glandes, de leur division, de leur formation & de leurs usages. Il est extrêmement court dans le détail des vaisseaux, tels que l'aorte ascendante, l'aorte descendante & les vaisseaux lymphatiques. On n'y trouve rien qui soit digne d'être extrait en particulier.

Dans l'examen de la formation des dents, M. Duverney assure que la nature n'opere ce grand œuvre, que par le moyen d'un suc blanc & visqueux, qui s'arrête sur l'endroit du noyau de la dent ; il s'y endurecit & devient osseux, ce qui forme une couche très-mince : un nouveau suc se joint à cette première couche, & augmente son épaisseur : sur cette seconde, il s'en forme une troisième, & ainsi de suite ; & cet amas de couches est tel, que les extérieures sont tendres, & se peuvent facilement emporter.

On trouve, à la fin de ce volume, des observations particulières sur la végétation des cornes. Si l'on détache la corne de l'os qu'elle couvre, on voit sur la surface extérieure de la peau, qui est entre la corne & l'os, les racines d'une infinité de mammelons arrangés par différens étages. Ce sont ces mammelons & les enveloppes qui les

recouvrent, qui, par leur éloignement & par leur endurcissement, se sont changés dans une nature cornée. C'est ce que M. Duverney a observé sur les cornes des jeunes bœufs.

À la fin de ce volume, on a placé une Table des matieres, raisonnée, qui est très-bien faite, & qui est d'une très-grande utilité. On ne peut desirer dans ce recueil, que de l'ordre & de la liaison entre les matieres : on y rencontre des répétitions ; & il auroit été à souhaiter qu'on eût rapproché les mêmes objets les uns à côté des autres, & qu'on eût réuni sous un seul point de vue les mêmes matieres ; mais l'éditeur a respecté ces restes précieux, & a craint sans doute de les mutiler, en les retouchant, ou en leur donnant une nouvelle forme. Malgré ces foibles taches répandues sur le tableau, il n'en est pas moins de la main d'un grand maître, & il contient des beautés qui le rendent très-estimable.

*L'Extrait du second volume, au Journal
prochain.*





E X P O S I T I O N E T E X P L I C A T I O N

*Des symptômes de la Colique de Poitou
végétale; par M. BONTÉ, docteur
en médecine de l'université de Montpel-
lier, médecin à Colitances.*

L'exposition des symptômes d'une maladie, est une collection fidelle & exacte des phénomènes qu'on y observe; ils doivent être recueillis dans l'ordre naturel qu'ils paroissent, & sans y mettre aucun art. Si on s'applique à en rechercher les causes, la nature veut alors être suivie jusques dans ses égaremens, & le mécanisme dont ils dépendent, être étudié avec soin. La connoissance de l'œconomie animale doit servir de guide dans ce travail, dont la pratique peut tirer alors de grands avantages.

Il n'y a guères de maladies dont les symptômes soient si nombreux, que ceux de la colique de Poitou végétale. Nous les avons indiqués ailleurs succinctement. Nous les reprendrons ici en détail, en suivant les divers états de cette maladie. Ceux qu'on remarque dans son principe, formeront la première classe; ceux qu'on observe dans son augmentation & dans son état, forme-

ront la seconde ; les accidens du déclin établiront la troisieme.

PREMIERE CLASSE.

Ceux qui sont menacés de cette colique , deviennent languissans ; ils éprouvent une lassitude universelle , & on les voit tomber dans un découragement total. . . . Ce sentiment de lassitude est commun à presque toutes les maladies dans leur principe , & c'est le premier symptome qu'on remarque dans la colique végétale ; long-tems avant qu'elle commence , les digestions sont languissantes , le chyle est mal préparé , les sécrétions sont imparfaites , & toutes les liqueurs mal assimilées ; il n'y a point assez d'esprits pour entretenir dans les fibres musculaires cette vigueur qui leur est nécessaire pour exécuter leurs fonctions : le découragement est une suite de l'anxiété générale , & de l'atonie dans laquelle tombe d'abord le système nerveux ; plusieurs affections des nerfs sont accompagnées de cette sensation de mal-aise & de découragement dans l'ame dont elles sont les interpretes : l'affection hystérique en est une preuve sensible ; les noirceurs , l'inquiétude continuelle , la crainte de la mort en sont des symptomes inséparables. Ce découragement général peut être encore une suite de la difficulté avec laquelle se fait la circulation dans les

viscères du bas-ventre : le cours du sang se ralentit dans les vaisseaux mésentériques ; la bile séjourne dans les pores biliaires ; les vaisseaux excréteurs des intestins sont déjà frônés par les spasmes qui commencent à s'y faire sentir. Nous voyons dans l'affection hypocondriaque cette lenteur, & cet embarras général dans les distributions de la veine-porte. Quelle est la fâcheuse situation de ceux qu'elle attaque ! Leur esprit se consume & s'énervé dans l'abîme de réflexions & d'idées tristes & fâcheuses, qui lui sont toujours présentes.

Le visage perd son coloris naturel ; il devient pâle, plombé & jaunâtre ; les yeux, sur-tout, prennent une légère teinte de jaune . . . la pâleur du visage annonce souvent la dépravation des digestions ; sa couleur jaune est une marque assurée du défaut de sécrétion de la bile ; sa couleur plombée, un signe d'obstructions dans les hypocondres. Nous rencontrons tous ces effets dans le principe de la colique végétale ; l'estomac ne fait plus ses fonctions ; les extrémités des nerfs de ce viscère sont comme engourdies par la présence des glaires qui y sont attachées ; leur sentiment émuë fait naître un dégoût marqué pour toutes espèces d'alimens : le chyle mal travaillé se convertit difficilement en sang : l'action des vaisseaux qui opèrent en grande partie ce

changement, se trouve extrêmement ralentie ; le coloris du visage se perd , & fait place à la pâleur : l'acide qui domine dans les premières voies & dans le sang , contribue encore beaucoup à l'occasionner. On sçait par expérience , que les distillateurs des eaux-fortes & du vinaigre , sont très-pâles. Il en est ainsi de nos artisans qui travaillent le sel marin , & qui sont obligés de passer une grande partie de leur vie dans une atmosphère d'acide de sel marin. Les filles qui mangent beaucoup de fruits verts ou acides , tombent dans les pâles couleurs. La couleur jaune est l'effet de la bile qui reflue dans la masse du sang ; elle peut encore dépendre du défaut de sanguification ; les yeux prennent les premiers une légère teinte de jaune ; la couleur perlée de la cornée laisse bientôt appercevoir la moindre nuance de jaune qu'elle prend. Nous avons dit plus haut , que la circulation dans la veine-porte étoit très-ralentie ; on ne doit donc point être surpris de la couleur plombée qui se répand sur le visage.

On éprouve un sentiment de pesanteur dans l'estomac , accompagné d'éruclations & de nausées fréquentes. . . . Cette pesanteur dépend de la saburre glaireuse abondante , contenue dans l'estomac , & attachée aux parois de ce viscère , dont la membrane glanduleuse se trouve d'ailleurs sur-

chargée des fucs qu'elle sépare ; ses orifices excréteurs étant froncés par le spasme : les éructations fréquentes sont la suite des contractions convulsives des fibres du ventricule , qui interceptent & laissent échapper , comme par alternatives , l'air qui se développe : la chaleur de ce viscere le raréfie , & semble le multiplier , quoiqu'il soit par lui-même assez abondant , étant le produit du sédiment d'une liqueur fermentée , qu'on sçait en contenir beaucoup. Les nausées dépendent de l'irritation des matieres glaireuses & acides , qui commencent à exciter des convulsions legeres de l'estomac , du diaphragme & des muscles du bas-ventre.

Les malades se plaignent de douleurs vives passageres dans quelques parties du bas-ventre , & d'un sentiment de stupeur & d'engourdissement dans les autres. . . . La sabure glaireuse & acide , qui constitue la cause primitive de cette colique , n'est pas seulement dans l'estomac , elle est répandue dans tout le canal intestinal ; la fermentation spontanée qu'elle y éprouve , & celle que lui fait prendre la chaleur du lieu où elle réside , développe son activité , dont les nerfs sensibles des intestins éprouvent les impressions douloureuses ; les douleurs existent tantôt dans un endroit , tantôt dans l'autre , selon les portions d'intestins que la sabure parcourt , & celles où son acrimonie se développe

développe avec plus ou moins d'énergie : comme les intestins grêles occupent en grande partie la région ombilicale, & qu'ils contiennent d'abord plus de cette saburre, le premier siège des douleurs paroît se fixer dans la région de l'ombilic : la stupeur & l'engourdissement qui se font sentir dans quelques endroits du bas-ventre, pendant que les autres sont affectés de douleurs cruelles, est un phénomène singulier qu'on peut rapporter à plusieurs causes. Les portions des intestins les plus douloureuses, peuvent épuiser les autres de la quantité de fluide qui leur est destinée; ce défaut d'esprits nerveux y fait naître un sentiment de stupeur; c'est ainsi qu'une douleur vive en obscurcit une plus foible : l'air qui se trouve intercepté entre deux portions d'intestins contractées, s'y dilate, & presse les fibres nerveuses de l'espace où il est renfermé; l'engourdissement peut suivre cette pression, de même qu'on l'éprouve par la ligature & la compression des autres nerfs. Ne peut-il pas encore arriver qu'une douleur vive & subite soit suivie d'engourdissement, ainsi qu'on l'éprouve dans les coups reçus sur le coude qui frappent le nerf cubital, ou dans cette sensation d'engourdissement qui suit le contact de la torpille.

Dès l'invasion de la maladie, on ressent une foiblesse considérable dans les jambes

& dans les genoux, accompagnée, par intervalles, de douleurs.

Dans le principe de la plupart des maladies, on éprouve ce sentiment de foiblesse, soit par la pléthore vraie ou fausse, soit par le mélange de quelques miasmes septiques, qui attaque les nerfs, comme dans les fièvres malignes, soit enfin par une cacochymie manifeste, comme dans les maladies chroniques, le scorbut, la leucophlegmatie, &c. ou par le vice des premières voies, ainsi qu'on l'observe dans le commencement des fièvres putrides : cette foiblesse se fait sentir particulièrement dans les jambes & les genoux, parce que les muscles de ces parties ont à soutenir la pesanteur de tout le corps. Les maladies du bas-ventre paroissent avoir un rapport singulier avec les extrémités inférieures. Bien des personnes ne peuvent marcher les pieds nus sur le pavé, qu'elles ne ressentent des douleurs de colique : les crampes sont fort ordinaires dans le cholera-inorbus ; cette sympathie est constatée par l'expérience, & exprimée même dans les Aphorismes d'Hippocrate, *Tormina genuum gravitas*, &c. Les irritations qui se passent sur le canal intestinal & sur le mésentère, se transmettent aux nerfs lombaires, par la liaison & la communication réciproque du nerf intercostal avec eux, les nerfs crural & ischiatique tirent leur origine des lombaires ;

les extrémités inférieures auxquelles les nerfs se distribuent, doivent donc, par intervalles, être attaquées de douleurs plus ou moins vives.

Le pouls est foible, dur & inégal. . . . l'estomac & les intestins sont affectés dans cette colique ; leur tissu est nerveux, & leur sensibilité est extrême : il doit donc arriver que le pouls prenne le caractère de dureté qu'on y trouve dans les maladies inflammatoires & spasmodiques, qui ont leur siège dans des parties membraneuses & nerveuses ; la foiblesse & la petitesse du pouls se rencontrent toujours dans les affections des entrailles ; les poisons, la présence des vers dans les premières voies, une saburre abondante rendent le pouls souvent si petit, qu'on peut à peine le trouver : les cardialgies sont fréquemment accompagnées de syncope ; les inégalités du pouls sont relatives aux impressions qui se font sur les premières voies : les nerfs cardiaques sympathisent d'une manière singulière avec l'intercostal, dont ils sont en partie les productions.

La langue est sèche & chargée d'une croûte blanchâtre. . . . On tire, dans la pratique, de l'inspection de la langue, des conséquences extrêmement utiles ; sa membrane extérieure est commune avec celle de l'œsophage & de l'estomac : les altérations

qu'on y remarque , nous font connoître quelle est la constitution des humeurs , quel est l'état des organes de la respiration , & spécialement quel est celui des premières voies ; sa sécheresse , sans altération marquée , indique le spasme des organes excrétoires , la lenteur & l'épaississement de la salive , du suc pancréatique , de la liqueur gastrique & intestinale ; sa blancheur est due à la viscosité de la salive , qui s'attache à sa surface : on la remarque dans toutes les maladies chroniques des viscères du bas-ventre.

Les vomissemens sont fréquens , & les matieres rejettées sont glaireuses , d'un jaune qui tire sur le verd les vomissemens sont l'effet des irritations vives , qui se passent sur les parois de l'estomac , & qui sont assez actives pour mettre en jeu les causes qui concourent au vomissement ; les matieres rejettées sont glaireuses & verdâtres ; cette couleur des vomissemens paroît être propre à toutes les maladies qui suivent le désordre & la confusion du genre nerveux ; elle est ordinaire dans les vomissemens qui arrivent aux femmes hystériques , & très-familier à ceux qu'éprouvent les personnes qui ne sont point accoutumées à la mer : elle s'observe fréquemment dans les vomissemens qui surviennent dans les plaies graves de la tête. Dans la colique végétale , les nerfs sont agités & secoués

vivement ; la couleur verte des vomissemens pourroit donc être une suite de ce trouble général, dans lequel l'expérience apprend qu'on rencontre toujours ce phénomène ; mais on peut à cette raison pratique en joindre une tirée du mélange chymique des acides avec la bile. On sçait qu'ils lui communiquent une couleur verte, plus ou moins foncée : la bile emprunte donc dans la maladie présente sa couleur verte de l'acide dominant des premières voies, que la sensation des malades rend évident, le goût des matières rejettées étant souvent aigre & amer en même tems ; l'acide est même quelquefois si sensible, qu'il excite un sentiment de stupeur & d'agacement dans les dents. . . .

La constipation est un symptôme inséparable de la colique de Poitou, végétale : elle est fort opiniâtre & si rebelle, que les lavemens même ne peuvent être pris qu'avec beaucoup de difficulté.

La sécheresse du canal intestinal, la viscosité de la bile, & son peu d'activité, le resserrement spasmodique des intestins sont trois causes capables d'occasionner une constipation opiniâtre : elles ont lieu dans la maladie dont nous exposons les symptômes ; le spasme des vaisseaux excréteurs, & l'épaississement de l'humeur qu'ils séparent, rend les fibres du canal intestinal extrê-

310 EXPOSITION DES SYMPTOMES.

mement seches : la bile devient gluante & fort épaisse ; son acrimonie alcaline qui , dans l'état naturel favorise les déjections , est changée & domptée par les acides des premieres voies : elle n'y coule que difficilement ; le conduit cholédoque étant lui-même resserré & froncé par les spasmes , les intestins & les douleurs répandues dans le canal intestinal , le resserrent en différens endroits , & empêchent non seulement la déjection des excréments , mais encore la sortie des vents ; les malades même ne rendent point les lavemens qu'on leur donne : j'en ai vu administrer huit à dix , plus actifs les uns que les autres , sans qu'on en rendît aucun ; ils ont même peine à pénétrer , lorsque le resserrement spasmodique arrive dans l'extrémité ou la dernière courbure du colon : quelquefois le fondement se trouve comme rentré par l'action du sphincter de l'anüs , & celle des bandes ligamenteuses du colon , qui s'étendent sur le rectum : ce resserrement se communique jusqu'aux parties génitales ; les bourses se froncent ; la verge se retire , ainsi que dans la pierre & la colique néphrétique.

S E C O N D E C L A S S E.

Les douleurs augmentent dans le bas-ventre ; elles deviennent si cruelles , que les malades en poussent les hauts cris : ils

s'agitent de mille façons différentes , sans pouvoir trouver le calme qu'ils esperent , dans les attitudes variées qu'ils prennent. On en voit remper contre terre sur le ventre. J'en ai vu souffrir des douleurs si énormes , qu'ils ne sentoient point les linges brûlans qu'on leur appliquoit sur le bas-ventre. A mesure que la maladie fait des progrès , l'étranglement de vaisseaux sanguins & lymphatiques augmente , la circulation y devient plus difficile , les nerfs s'étendent davantage , les intestins deviennent plus sensibles & plus resserrés , tandis que l'air qui se dilate dans leur cavité , cherche à les étendre ; l'humeur glaireuse qui donnoit quelque entrave aux acides , se fond & se résoud ; l'humidité qui se trouve peu-à-peu exprimée des intestins , sert à la délayer ; la chaleur du lieu la fait fermenter ; l'air qui s'en développe , les contractions successives des intestins la détachent de leurs parois , les acides étant plus à nud , deviennent plus irritans : de tant de causes réunies , naissent des douleurs trop aiguës , pour ne pas causer beaucoup d'anxiété , & trop vives , pour ne pas rendre les malades insensibles à des douleurs plus legeres.

Le bas-ventre est très-sensible ; les malades ne peuvent supporter le moindre attouchement ; le poids même des plus legeres couvertures leur est incommode. Cette

sensibilité ne se rencontre point dans la colique minérale, comme dans la végétale. Dans la première, malgré les tourmens les plus atroces, la pression du bas-ventre est très-supportable, & n'ajoute rien aux douleurs. Nous avons été témoins de ce fait, une infinité de fois dans l'hôpital de la Charité de Paris, & dans notre pratique particulière. Il n'en est pas ainsi dans la colique végétale; dans l'une comme dans l'autre, des parties extrêmement nerveuses sont intéressées, leur irritation, leur agacement deviennent le principe des douleurs inexprimables, auxquelles les malades sont livrés; mais dans la colique de Poitou végétale, il y a lieu de croire que l'inflammation, ou au moins l'état phlogistique des entrailles contribue beaucoup à rendre les douleurs plus sensibles au toucher, la fièvre qui l'anime avec les douleurs, la croûte inflammatoire qui paroît souvent à la surface du sang qu'on tire dans l'état de la maladie, l'ouverture des cadavres qui fait voir le mésentère & les intestins, plus rouges que dans l'état naturel, confirment cet état inflammatoire, d'après lequel on ne doit plus être surpris de l'augmentation des douleurs par la pression.

La rétraction du bas-ventre ne s'observe point communément dans la colique végétale; elle y est même très-rare.... Dans

toutes les coliques spasmodiques, dans la colique minérale & hystérique, -on remarque fréquemment une rétraction assez sensible pour l'appercevoir dans les instans où les douleurs se font sentir avec violence : souvent on sent, même sous la main, les muscles du bas-ventre se contracter. Il arrive nécessairement que les intestins & les muscles, en se resserrant & évacuant les vaisseaux de tous les ordres, répandus dans les viscères, diminuent le volume du bas-ventre, & l'applanissent ; la même chose arriveroit dans la colique végétale, si l'air contenu dans les intestins, dont le volume est augmenté à chaque instant, soit par la quantité qui s'en développe, soit par la raréfaction qu'il acquiert, ne luttoit contre toutes les causes qui concourent à la rétraction du bas-ventre.

Les douleurs de reins sont si violentes ; qu'elles sont souvent aussi insupportables que celles du bas-ventre. . . . Les douleurs de reins, opiniâtres & très-vives, donnent toujours des sujets de crainte ; lorsqu'elles sont rhumatismales, elles annoncent la sciatique : si, dans les maladies aiguës, les hémorragies par les voies supérieures, & plus souvent par les inférieures dont elles sont les indices, n'arrivent point, le délire ou les convulsions sont à craindre, ainsi qu'Hippocrate & Duret l'ont remarqué. La même

chose arrive dans la colique végétale : les intestins & le mésentère ne peuvent être violemment tirillés & irrités , que ces impressions ne se communiquent aux lombes , auxquels ils sont attachés : les nerfs répandus sur les viscères , excitent des contractions spasmodiques dans les enveloppes de la moëlle épinière , avec lesquelles ils ont une communication immédiate ; cette contraction peut même intercepter en partie le cours du fluide nerveux dans les nerfs , qui tirent leur origine de la moëlle de l'épine : la foiblesse des extrémités inférieures semble augmenter avec les douleurs des reins ; peut-être dérive-t-elle de cette cause ?

Les urines sont souvent supprimées ; elles sont quelquefois claires , d'autres fois troubles , avec dysurie ou strangurie. Le resserrement des vaisseaux urinaires & celui du sphincter de la vessie suffit pour rendre raison de la suppression. Si les vaisseaux excréteurs des reins , étant resserrés , ne laissent échapper que la partie séreuse des urines , elles sont claires ; si le resserrement cesse , les parties grossières qui s'étoient arrêtées dans les tuyaux urinaires , passent & se trouvent entraînées avec les urines ; elles deviennent troubles , elles sont chargées d'un sédiment abondant , qui excite un sentiment de chaleur & d'ardeur dans les

voies urinaires, rendues fort sensibles par le spasme qui s'y communique, à raison de l'intime liaison du nerf intercostal avec le plexus rénal & hypogastrique, la dysurie & la strangurie de l'affection hystrérique; celle qu'on observe dans le calcul des reins, ne sont-elles pas les seuls effets du spasme?

Les douleurs du bas-ventre se répandent dans tous les membres, avec des picotemens universels : la peau de toute l'habitude du corps paroît comme percée de coups d'aiguilles..... L'anatomie nous découvre les communications réciproques & multipliées du nerf intercostal avec la moëlle épiniere. La nature semble avoir accordé à ce nerf, si prodigieusement répandu, un grand nombre de ganglions, pour entretenir cette liaison, & fournir en même tems à ses besoins; elle nous apprend que presque tous les nerfs du tronc & des extrémités, viennent de la moëlle de l'épine. Plusieurs observations pratiques nous démontrent le rapport des nerfs du tronc avec la moëlle de l'épine. M. Boerhaave rapporte qu'un homme de Leyde, après une chute sur les vertebres, sentit, peu-à-peu ses membres s'affoiblir : le tronc devint paralytique; sa mort suivit l'accident : l'ouverture du cadavre fit voir du sang épanché dans le canal de la moëlle de l'épine. M. Astruc, digne émule de l'auteur que nous venons

316. EXPOSITION DES SYMPTOM.

de citer, rapporte l'exemple d'un homme qui, après une chute sur l'épine, ressentit des douleurs universelles dans le tronc & les extrémités. J'ai vu deux fois des douleurs pareilles survenir, après des exostoses récentes, dans les vertèbres. On ne doit donc pas être surpris que les douleurs de la colique végétale se répandent sur les membres & toute l'habitude du tronc; ces douleurs passent d'une partie dans l'autre, selon les différens cordons de nerfs qui sont intéressés. Quoique cette sympathie établie sur l'anatomie & l'expérience pratique, rende une raison exacte de ces douleurs erratiques, on peut encore en assigner une autre qui n'est pas moins solide : les matieres acides qui existent dans les premieres voies, dont on ne peut douter, puisqu'elles s'annoncent par la qualité des vomissemens, comme nous l'avons dit, & par celle des felles & des sueurs, comme nous le dirons dans la suite, passent dans la masse du sang : elles pénètrent dans les vaisseaux les plus déliés, elles peuvent s'insinuer dans les différens vaisseaux qui arrosent, en grand nombre, les enveloppes des nerfs, & que les injections y démontrent; elles les irritent & les agacent; comme les irritations ne se passent que sur des filets nerveux très-déliés, & qui n'occupent qu'une très-petite étendue, le sentiment des malades imite celui

qu'on peut ressentir à l'occasion d'une piqure d'aiguille.

On observe assez souvent des crampes douloureuses, des frissonnemens universels. . . . Les crampes sont, comme nous l'avons déjà dit, assez ordinaires dans le cholera morbus. Elles constituent une vraie maladie convulsive, qui attaque quelques muscles particuliers, dont le déplacement force & distend douloureusement la membrane commune : dans le cholera-morbus, c'est une convulsion particulière qui suit la faiblesse ; dans la colique végétale, c'est une convulsion dépendante de l'irritation des nerfs : les frissonnemens sont extrêmement communs dans cette maladie ; notre ame éprouve cette sensation dans le ralentissement considérable de la circulation, dans l'irrégularité du cours des esprits ou leur diminution, ainsi que dans le spasme des nerfs. Divers exemples de pratique nous donnent des preuves convaincantes des causes que nous venons d'assigner. Le frisson des fièvres intermittentes, le froid des parties paralytiques & œdémateuses, celui des hydropiques & de la syncope appartiennent au ralentissement de la circulation & à la diminution des esprits : le frisson des hystériques, celui qui suit les grandes opérations, les plaies d'armes à feu, dépend de l'irrégularité du cours des esprits ; c'est

à cette cause, ainsi qu'aux spasmes, qu'on doit attribuer celui qui suit les poisons, les peurs violentes, &c. Dans la colique végétale, on rencontre toutes les causes que nous venons de rapporter. L'acide des premières voies, en passant dans les routes de la circulation, est bien capable de la ralentir, les irritations des nerfs sont vives, leurs oscillations déréglées, le trouble des esprits extrême, & leur diminution considérable, étant épuisée par la continuité des douleurs.

Le pouls devient dur & fréquent, la fièvre se déclare. . . . On observe constamment dans la pratique, que les douleurs violentes, dans quelques parties qu'elles aient leur siège, affaiblissent le pouls; cette concentration du pouls est même plus sensible dans le bras, du côté affecté, que dans l'autre, ainsi qu'on l'observe quelquefois dans la douleur néphrétique. Les douleurs excessives portent un engourdissement & un sentiment de stupeur dans les nerfs qui, en épuisant les forces vitales, empêche la fièvre qui doit en être l'effet : les grandes opérations, les plaies d'armes à feu ne sont suivies de fièvre, qu'après le calme rétabli dans la machine : les poisons portent un engourdissement pareil sur les nerfs, & affaiblissent le pouls : l'arsenic & le sublimé corrosif, parmi les poisons caustiques,

produisent ces effets : l'eau de laurier-cerise ou son huile noire & puante , pami les poisons stupéfiants , operent la même chose ; cette eau distillée ou cette huile tue sur le champ les chiens & les chats , non seulement lorsqu'elle est prise intérieurement , mais même injectée dans les cavités , comme nous l'avonsexpérimenté. Les douleurs intestinales sont sur-tout accompagnées d'un poulx petit & ferré , comme dans les hernies avec étranglement , dans l'affection iliaque , l'inflammation des intestins , &c. La même chose arrive dans la colique végétale , pendant que les douleurs sont fixes dans les entrailles ; mais lorsqu'elles y diminuent , & que les douleurs commencent à se répandre , le poulx se développe , la fièvre se déclare , l'épérétisme qui sembloit n'exister que dans les capillaires , passe dans les troncs des vaisseaux ; on apperçoit alors tous les caracteres d'une fièvre continue ; la matiere morbifique qui passe des premieres voies , dans le sang , l'entretient : la disposition inflammatoire des intestins , suite naturelle de l'étranglement des vaisseaux , en devient une nouvelle cause. Cette fièvre a quelques redoublemens irréguliers , qui peuvent être occasionnés par l'affluence de la saburre contenue dans le canal intestinal. La nature , en excitant la fièvre dans l'état de cette maladie , ne s'écarte point du but qu'elle

se propose, dans toutes les occasions où elle s'en sert comme d'un instrument favorable à ses vues : elle tend à dompter la matiere morbifique, à la subjuguier & à se délivrer de cette acrimonie acide, qui agace & irrite les nerfs, de même qu'on la voit guérir, avec le secours de la fièvre, les convulsions, l'épilepsie, &c. Les oscillations répétées des vaisseaux, & le mouvement intestin des liqueurs dont la circulation est accélérée, rendent la matiere morbifique propre à s'échapper par différens émonctoires, & surtout ceux de la peau : il survient des sueurs d'une odeur d'aigre ; cette fièvre, peut-être, tend-elle à prévenir la paralysie, comme on la voit quelquefois la guérir ? Quoiqu'elle n'atteigne pas toujours son objet, au moins est-il certain que les affections comateuses & les convulsions épileptiques, dont nous allons parler, n'arrivent point ordinairement dans la colique végétale, avec un pouls fébrile ; il demeure, avant ces symptômes, petit, ferré & profond.

On voit survenir des affections comateuses. . . . L'observation clinique appuyée de l'inspection anatomique, a fait connoître que les affections comateuses dépendoient de la compression du cerveau, soit qu'elle dépende de quelque liquide épanché dans la capacité du crâne, comme du sang, du pus, de la sérosité, &c. soit de la distension

distension & de la plénitude des vaisseaux sanguins du cerveau, comme dans la pléthore, & dans les inflammations de ces organes. Les affections comateuses sont, dans la maladie dont il s'agit, la suite de la plénitude des vaisseaux sanguins du cerveau & de ses membranes : les plexus de nerfs sont nombreux dans le bas-ventre ; ils entourent & entrelacent dans leur tissu les principaux troncs artériels dont ils empruntent le nom : les mésentériques, la coeliaque, les émulgentes, les nerfs récurrents qui viennent de la huitième paire, dont on sçait les connexions avec l'intercostal, entourent la fourche & la crosse de l'aorte ; toutes ces distributions de nerfs étant irritées, étranglent & resserrent les vaisseaux compris dans leurs entrelacemens, leur diamètre se trouve rétréci, le sang doit donc se porter en plus grande quantité dans l'aorte supérieure & les carotides : ces vaisseaux souffrent une dilatation capable d'exciter une compression sur le cerveau.

Il arrive, dans l'état de la maladie, des convulsions épileptiques, qui se répètent même quelquefois fréquemment. J'en ai vu plus de trente, pendant vingt-quatre heures, à un jeune homme attaqué de cette maladie. Ces mouvemens épileptiques sont souvent précédés de soubresauts dans les tendons. Après ces exemples que la

pratique nous met sous les yeux, on ne peut douter que les irritations qui se passent loin du cerveau, ne soient capables d'occasionner des convulsions épileptiques, comme la carie de quelque os; un corps étranger dans quelque partie sensible, comme des épines, des esquilles; un corps dur, adhérent à des cordons de nerfs; des vers, des poisons dans l'estomac; une saburre abondante dans les intestins; la cessation de ces causes a fait celle de la maladie. On ne doit donc pas être surpris si les irritations violentes des nerfs du bas-ventre excitent des mouvemens épileptiques; si la continuité d'irritation, transmise à la dure-mère & à ses prolongemens qui forment l'enveloppe commune de tous les nerfs, ne suffisoit pas pour rendre raison de ces accidens: la compression du cerveau, occasionnée par la plénitude des vaisseaux, que nous avons démontrée plus haut, en seroit une cause sensible. L'observation nous apprend que cette compression du cerveau, entraîne souvent après elle l'épilepsie, ainsi qu'il arrive dans les suppressions, dans les épanchemens d'eau, de pus ou de sang, dans les ventricules, ou dans l'effusion des mêmes liquides sur ces membranes, comme dans les contusions & dans les plaies pénétrantes de la tête: les soubresauts des tendons ne sont que des convulsions moins graves, qui dépendent

des mêmes causes, mais qui sont plus legeres.

Les insomnies sont continuelles ; les malades même ne peuvent, pendant long-tems, recouvrer leur sommeil. . . . Les douleurs continuelles qu'ils éprouvent, l'état d'anxiété dans lequel ils sont, met toujours les fibres nerveuses dans un état de tension, & dans une agitation qui les tient éloignées du relâchement & de l'atonie, dans laquelle elles tombent avec le sommeil. Les veilles continuelles dessèchent les fibres ; elles rendent les humeurs fort âcres : de-là naît du défaut même du sommeil une disposition à s'en éloigner. On sçait que les premiers essais qu'on fait de veiller, coûtent beaucoup, & qu'on s'y accoutume ensuite, de maniere qu'on a peine à reprendre une habitude contraire.

Les malades tombent dans le délire. . . . La lésion des fonctions du cerveau n'est pas toujours une suite des affections primitives de ce viscere : le systême nerveux ne peut être intéressé sensiblement, sans appercevoir une dépravation manifeste dans les idées & l'imagination : la présence des vers dans le canal intestinal ou dans l'estomac suffit pour occasionner le délire & même la catalepsie : les passions vives de l'ame, un chagrin violent, une joie immodérée, &c. sont souvent la source de la manie ; l'affec-

tion hyftérique est accompagnée quelquefois d'un dérèglement étrange dans l'imagination : les douleurs excessives du bas-ventre ne peuvent-elles pas changer également la disposition des fibres du cerveau : les insomnies , la fièvre , contribuent encore beaucoup à ce dérangement.

Baglivi , avec plusieurs autres auteurs , regarde l'enrouement & l'extinction de la voix comme un symptôme fort ordinaire de la colique de Poitou. Il est extrêmement rare dans l'espèce dont nous traitons ; s'il se rencontre , c'est une suite des plaintes & des cris que les douleurs arrachent même des personnes les plus patientes ; la sécheresse des organes de la voix y contribue beaucoup ; ils se ressentent d'ailleurs de la foiblesse universelle. Ne peut-il pas arriver encore que les nerfs récurrents , qui se distribuent au larynx , empêchent le mouvement des muscles , auquel est dûe la formation claire & sonore de la voix , en y occasionnant des convulsions par leur irritation , ou une paralysie imparfaite , par leur relâchement ou leur embarras. J'ai vu un jeune ecclésiastique balbutier pendant quatre à cinq jours , après la cessation des douleurs de la colique végétale ; cet accident avoit quelque chose de convulsif ; sa langue s'agitait & se remuoit quelquefois involontairement dans la bouche ; elle se refusoit

à la manière dont il vouloit la placer pour prononcer certaines syllabes. Un purgatif enleva cet accident, sans faire aucun autre remède. Hippocrate a remarqué que ceux qui balbutient, sont sujets à la diarrhée, sans nous expliquer les effets qui en résultent. *Balbi alvi profluvio corripuntur.*

La suite au Journal prochain.

OBSERVATION

Sur une Fracture composée de la jambe ; dans sa partie inférieure , arrivée dans les douleurs de l'enfantement ; par M. MUTEAU DE ROCQUEMONT , fils , chirurgien - accoucheur de la ville de Mortagne au Perche.

La nommée Lamy, femme d'un cordonnier, âgée d'environ trente années, de Mortagne au Perche, enceinte d'un premier enfant, ayant joui d'une santé parfaite, sans aucun accident ; le 24 Juillet 1760, terme de son accouchement parfait, étant à table à dîner avec son mari, dans sa chambre basse, sous laquelle il y avoit une cave, le plancher de cette chambre s'écroula ; l'homme & la femme se trouverent ensevelis sous les débris des solives, des pou-

tres, des meubles & de tout l'édifice. A ce bruit & aux cris perçans que faisoient ces pauvres malheureux, les voisins accoururent au plus vite, qui furent pénétrés de de douleur, de les voir réduits dans une pareille situation. On me fit appeller : j'y courus au plus vite ; je les fis tirer de cette abyfme , avec le plus d'adrefle qu'il me fut poffible. La femme ne fut pas plutôt débarrassée, qu'elle tomba dans une fyncope, qui faisoit défefpérer de fa vie. On la transporta dans une maifon voisine, pour la ranimer ; à cet effet, je lui fis prendre quelques cuillerées d'eau des Carmes ; lorsqu'elle fut revenue de fa foibleffe, je fis l'examen de fon état : elle se plaignoit de douleurs extrêmes par tout le corps , & particulièrement dans la jambe droite, que je trouvai extrêmement gonflée : je fis couper fon bas, & je découvris une fracture composée de la jambe droite, dans fa partie inférieure ; le mari étoit couvert de contufions. Voyant ces deux malheureux dans un état fi déplorable, je m'adreffai aux administrateurs de notre hôpital, qui se firent un devoir de leur donner un afyle, & de leur procurer ce qui leur étoit néceffaire : je préparai auffi-tôt les appareils convenables : je fis coucher ma malade dans un lit bien chaud, lui fis la réduction de fa fracture, malgré les douleurs d'accoucher qu'elle

ressentoit de tems en tems : j'appliquai mon appareil , lui fis mettre la jambe en situation commode , & avec solidité , eu égard aux mouvemens qu'elle auroit pu faire : je lui tirai du sang du bras , une heure après : je fis disposer toutes les choses utiles à son accouchement ; je suivis cette malade , sans m'éloigner d'elle : c'étoit avec d'autant plus de raison , que les dames Hospitalieres qui en prenoient le soin , n'étoient accoutumées de voir de telles opérations , que dans des cas de nécessité , comme celui-là.

Sur les onze heures du soir , se plaignant d'un grand mal de tête , & craignant quelques inflammations , je lui réitérai la saignée ; les douleurs continuèrent toute la nuit , sans apparence d'accoucher ; elles redoublèrent sur les sept à huit heures du matin : les membranes se rompirent , l'effusion des eaux suivit ; ce qui me fit espérer un prompt accouchement : je dilatois peu-à-peu le passage , afin de reconnoître la situation de l'enfant , que j'avois jugé n'être pas bien situé , tant à cause des legeres douleurs qui avoient précédé , qu'à cause de la chute : je fus confirmé , peu de tems après , dans mon opinion : je reconnus qu'il présentait le côté de la tête ; en conséquence , cela devenoit un accouchement laborieux de toutes façons : je pris des précautions en conséquence ; & voici , en peu de mots , la

méthode que je mis en usage, qui existe plus dans l'idée d'un accoucheur expérimenté, que dans les principes que l'on puise dans les différens auteurs, dans lesquels je crois n'avoir pas rencontré de pareils faits.

J'appellai plusieurs femmes entendues, pour me soulager : j'en plaçai deux du côté de la fracture ; une tenoit la cuisse assez élevée, pour me donner la liberté de manœuvrer avec facilité ; l'autre tenoit sur ses bras la jambe fracturée, & suivoit les différens mouvemens que je disois de faire faire à la cuisse : j'en avois assez d'une du côté opposé, & une autre que j'avois placée au chevet de son lit pour la tenir ferme par les épaules, afin de l'empêcher de glisser, dans les efforts qu'elle faisoit, pour la mettre un peu plus à ma portée : je lui fis placer plusieurs draps ployés en double, sous ses fesses ; lorsque toutes ces choses furent bien disposées, que toutes mes aides eurent bien compris ce que je leur avois dit de faire pendant mon opération, voici comment je m'y pris.

Après avoir bien froté d'huile toutes ses parties, j'introduisis ma main dans le vagin, je repoussai la tête de l'enfant qui étoit mal située ; je ramenai peu-à-peu le sommet de la tête, après beaucoup de peine & de tourmens dans le passage : j'ondoyai l'enfant, sous condition, pour prévenir à tout événement ; ma malade ne laissoit pas de

s'affoiblir ; j'avois cependant soin , de tems à autre , de la fortifier , au moyen de quelques cuillerées d'une potion confortative ; les douleurs augmentèrent , & elle accoucha assez heureusement d'un enfant bien vivant , dans le tems où exténué de fatigue , j'étois prêt de demander du secours à mon pere , aussi chirurgien de cette ville , & chirurgien en chef dudit hôpital , qui fut témoin , ainsi que M. Grancher , docteur en médecine du même lieu , de tous ces travaux multipliés.

La fracture n'en souffrit en aucune façon , quoiqu'on eût bien fait faire des mouvemens à la partie ; l'appareil étoit très-bien : je la fis coucher après cela , dans un lit bien propre : je gouvernai la fracture comme à l'ordinaire , ainsi que les suites de couche , sans accidens ; & elle marcha , guérie radicalement , au bout de trente-huit jours , soutenue d'un bâton à sa main.

Quand on fait attention à la complication de l'enfantement avec la fracture , on ne peut disconvenir que ce cas ne présente beaucoup de difficultés , & que la maniere dont l'opérateur s'en est tiré , ne lui fasse honneur. Il est constant que la guérison d'une fracture dépend autant de la façon précise & juste , avec laquelle les extrémités de l'os fracturé sont réunies , que des précautions que le chirurgien prend pour qu'elles ne

soient pas déplacées par des mouvemens indiscrets, ou un frottement imprévu; ces inconvéniens sont inévitables dans les travaux de l'accouchement. Il falloit donc y suppléer par de l'adresse & de l'intelligence de la part de l'accoucheur. Quand on réfléchira à la singularité du cas, au peu de lumières positives que l'on peut trouver sur ce sujet, dans une petite ville, & dans tous les auteurs qui ont écrit sur les accouchemens, on sera forcé de convenir que le succès de cette opération fait également honneur au cœur & aux talens de l'opérateur.

OBSERVATION

Sur une Loupe grosse comme la tête d'un homme, placée sur l'articulation du genou, & guérie par le caustique; par M. MAURAN, chirurgien à Martigues en Provence.

En lisant votre Journal du mois d'Août 1759, j'y ai trouvé une observation d'une loupe de dix-huit pouces de long, placée sur le fémur, extirpée par M. Dauchi, chirurgien à Molliens en Beauvoisis. Le même cas qui m'est arrivé, prouve encore mieux, que c'est sans raison qu'on craint de toucher

aux anciennes loupes , de peur que l'humeur qui les abreuve , ne se porte sur quelque autre partie , & occasionne des nouveaux dépôts. Mille expériences du contraire ne devroient-elles pas enhardir les chirurgiens , & leur faire connoître qu'on peut , dans des pareils cas , employer sans crainte le fer , le caustique même , & les autres secours que fournit la chirurgie , pour détruire ces masses enkistées.

La nommée Turtete , âgée de soixante-trois ans , de la paroisse de Ferriere-lès-Martigues en Provence , portoit , depuis environ dix ans , sur l'articulation du genou , une loupe monstrueuse ; quoique cette tumeur l'empêchât presque de marcher , elle avoit toujours refusé l'extirpation que je lui avois proposée ; & elle ne se seroit jamais déterminée à la moindre incision , sans une chute qu'elle fit sur cette partie. La grande contusion que souffrit cette tumeur , & l'effet du coup sur cette partie , affoiblirent tellement le kiste , qu'il ne tarda pas à s'ouvrir intérieurement , sans qu'il y eut la moindre solution de continuité à la peau ; de la rupture du kiste , s'ensuivit une douleur occasionnée par le sang meurtri , mêlé avec l'humeur qui formoit la loupe ; & cette douleur augmentant d'un jour à l'autre , obligea cette femme de me faire appeller. Une fluctuation considérable que je sentis sur la partie supérieure

de la tumeur, me fit comprendre, comme je l'ai déjà dit, que le kiste étoit rompu; & tout de suite ayant préparé mon appareil, je fis une grande incision cruciale, qui me procura la sortie d'une pinte de matière fétide, de la couleur & consistance de la lie de vin, laquelle matière fut suivie de beaucoup d'autre ressemblante à du riz moitié cuit : je tamponnai la plaie avec de la charpie brute, qui suffit pour arrêter l'hémorragie : au bout de deux jours, ayant levé mon appareil, qui se trouva imbibé d'une sérosité puante, je découvris le fond de l'ulcère, qui formoit diverses anfractuosités variqueuses & si douloureuses, que la malade pouffoit les hauts cris au moindre attouchement; cette sensibilité m'étonna, & je craignis un vice cancéreux : nonobstant cela, j'emportai, le même jour, les quatre angles de l'ulcère; & le lendemain, je me hazardai de toucher légèrement avec un pinceau trempé dans l'esprit de nître le fond de l'ulcère & ses anfractuosités variqueuses, espérant d'être aussi heureux que je l'avois été dans d'autres occasions, à-peu-près semblables. Mon attente ne fut pas vaine : l'application du caustique fut assez douloureuse; mais j'eus la consolation de voir finir la douleur, au bout d'une heure; ce qui m'encouragea à réitérer l'application de mon caustique; & j'avois

le plaisir d'enlever, le lendemain, avec mes doigts, ce qui avoit été cautérisé, la veille, sec & friable comme du linge brûlé; par ce moyen, je détruisis tout le kiste, sans nuire au mouvement du genou; appuyant plus ou moins mon pinceau, selon que je comprenois le plus ou le moins d'épaisseur de cette poche; ce qui fut terminé heureusement dans un mois: je vis ensuite croître des belles chairs, qui formèrent une belle cicatrice.

OBSERVATION

Sur un Hydro-sarcocèle, guéri par les frictions mercurielles, quoiqu'il n'y eût pas lieu de soupçonner le mal vénérien; par M. TERLIER, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, à Martigues en Provence.

Le sarcocèle récent a passé, dans tous les tems, pour un mal dangereux; & les auteurs qui ont le plus recommandé d'en entreprendre la cure par les fondans & les résolutifs, ne nous fournissent guères d'observations qui prouvent qu'ils les ont vu réussir. Ces remèdes même, les seuls qui paroissent indiqués dans ces occasions, ont paru à tous d'une inutilité absolue; lorsque cette tumeur étoit invétérée, & que le cordon

spermatique étoit gorgé jusqu'aux anneaux, ou en-delà : ils ont même alors regardé l'opération, comme pleine d'incertitude, quoiqu'elle fût l'unique espoir du chirurgien, ou plutôt son unique ressource.

Tout le monde sçait d'ailleurs que l'enlèvement d'une des parties que ce mal attaque, rend l'homme moins propre à la génération, & que la castration y apporte un obstacle absolu. De plus, l'homme, cet être doué de la raison, né pour la société & le travail, en mérite à peine le nom ; si parvenu à l'âge propre à sa reproduction, il en est devenu incapable, par la perte de quelqu'un de ses organes, qu'il a plu au souverain Créateur d'établir à cet effet.

La honte & le désespoir l'accompagnent pendant le cours d'une vie malheureuse, & la lui rendent à charge. Obligé de fuir les hommes, pour ne pas essuyer de leur part les plus mauvaises plaisanteries, il fuit, avec plus de soin encore, les femmes : leur vue les jette dans la plus forte humiliation ; tout semble en elles lui reprocher le malheur de son état ; & ce prétendu reproche, qui n'est le plus souvent que le triste effet de la prévention & du dérangement de son imagination, ajoute à son tourment.

Telle auroit été l'affreuse situation du jeune homme qui fait le sujet de cette observation, si, par le plus heureux des hazards,

il n'avoit pas compté sur les plus grandes ressources de l'art, lorsque les chirurgiens en désespéroient le plus, ou qu'il n'eût pas regardé la mort, comme lui offrant une perspective moins affreuse qu'une opération qui ne pouvoit lui prolonger la vie, qu'en répandant sur elle cette espece d'ignominie que l'idée des hommes y a attachée dans tous les tems.

En effet, personne n'ignore le mépris que les Grecs & les Romains faisoient des eunuques. Chez ces derniers, leur rencontre étoit regardée comme d'un mauvais augure; & les premiers, au rapport de Lucien, leur disputoient le droit de posséder des charges, & d'enseigner les belles-lettres. On sçait que chez nous, ce mépris peut prendre sa source dans Livres saints, & que si, comme on le lit dans Hippocrate, cette espece d'hommes étoit en vénération chez les Scythes, ce n'est pas qu'on y enviât leur sort, mais plutôt, comme le dit le même auteur, parce qu'on craignoit d'irriter le ciel, en agissant d'une façon toute opposée, & d'attirer sur soi un pareil malheur.

Le nommé Honoré Arnaud, matelot de cette ville, âgé d'environ vingt ans, me fit appeller le 10 Juillet 1758. Je lui trouvai le scrotum d'une grosseur énorme, du côté gauche, un peu applati du côté opposé: je sentis, à l'endroit de la tumeur, de la fluc-

tuation, sans transparence, & un commencement de gangrene à la partie inférieure de ce sac. Ce jeune homme s'étoit laissé tomber, depuis fix à sept mois, sur le bord de sa chaloupe, & avoit depuis ressenti, de tems à autre, une douleur lancinante, au testicule gauche, qui avoit le plus souffert lors de sa chute, tout son corps ayant porté dessus; cet accident ne l'avoit cependant pas empêché de se livrer, sans réserve, au plaisir de la danse, qu'il aimoit passionnément, dans un pays où les occasions en font à ces gens-là très-fréquentes, & où cet exercice exige plus qu'ailleurs de l'adresse & de la légèreté.

Je voulus d'abord m'assurer si le malade ne m'en imposoit pas, crainte de déplaire à ses parens, & si ce n'étoit pas plutôt la suite d'un commerce impur : j'écartai à cet effet, sous divers prétextes, les personnes qui étoient autour de son lit, & lui communiquai aussitôt mon doute sur la cause de son mal, l'assurant qu'un aveu sincère, dans cette occasion, pourroit servir à rendre sa maladie moins rebelle : je lui promis ensuite ce secret que nous devons à tous nos malades; & j'ajoutai que si tout ce que je voyois, n'étoit que l'effet d'une gonorrhée négligée ou trop tôt arrêtée, il n'y avoit du danger qu'à le cacher. Je n'eus, de la part du malade, d'autre réponse à toutes mes questions,

questions, que celle, qu'il n'avoit, de sa vie, eu aucun commerce avec les femmes.

Les choses en cet état, je crus qu'il convenoit, au premier instant, de vuidier le scrotum, & d'en emporter tout ce qu'il y avoit de gangrené : je voulus pour cela me servir de mon bistouri, mais le malade s'y opposa de toutes ses forces : mes instances & celles des parens furent inutiles : il s'obstina constamment à refuser qu'on employât à sa guérison le moindre instrument tranchant. Persuadé qu'il permettroit qu'on s'en servît sur une partie devenue insensible par les escarrotiques, j'appliquai sur cette partie une traînée de pierres à cautere ; à peine l'escarre fut formée, qu'il me fut permis de l'enlever : je profitai du moment, & j'enlevai en même tems tout ce qu'il y avoit de gangrené ; & portai tout de suite mon instrument dans le sac musculueux du dartos ; il en sortit à l'instant au-delà de deux livres d'une eau excessivement épaisse & trouble, qui étoit aussi un peu sanguinolente : quelque grande qu'eût été cette évacuation, la partie ne paroissoit pas avoir beaucoup perdu de sa grosseur ; il n'en étoit sorti que l'eau épanchée dans ce sac : sa propre substance gorgée de pus, en étoit comme tendue : je la touchai en quelques endroits, avec mon bistouri, & j'en voyois sortir une matiere sanieuse, qui avoit quelque con-

sistance : j'achevai de dégorgér cette partie, au moyen de la suppuration, & je vis alors le triste état du testicule.

Il étoit dix fois plus gros que le droit, & avoit acquis une dureté squirrheuse. Il avoit à la partie inférieure une excroissance de chair polypeuse, grosse comme le poing; le cordon spermatique du même côté étoit également dur, & avoit près de deux pouces de diamètre.

Je crus devoir ne rien oublier pour détruire ce corps polypeux. De tous les moyens que la chirurgie nous fournit en pareilles occasions, les escarrotiques me parurent les moins dangereux. Ce sarcome tenoit au testicule par une trop large surface, pour que j'osasse entreprendre de l'extirper; la dissection eût été trop douloureuse; & eût pu jetter le malade déjà bien foible, dans des convulsions mortelles: il tomboit d'ailleurs en syncope à la vue des instrumens de chirurgie: je vins à bout de le détruire; en employant tantôt la pierre à cantere, & tantôt un mélange de la poudre d'alun brûlé; & du précipité rouge. Cette méthode qui a aussi ses dangers, eut un succès surprenant, & la cure en fut plus prompte que je n'aurois osé me le promettre.

Je croyois, après cela, n'avoir plus rien à combattre, que le squirre du testicule & du cordon. Je tâchois, depuis long-tems,

de le résoudre : j'employois à cet effet, & toujours avec aussi peu de succès, les remèdes, tant internes qu'externes : je n'épargnais pas l'*aquila alba*, & l'æthiops minéral : je me servois aussi de l'emplâtre de Nuremberg, de celui de Vigo avec le mercure, comme aussi du diabolitanum ; rien n'agissoit sur ce mal, & j'eus le chagrin de voir, pendant l'usage de ces différens remèdes, se reproduire l'engorgement qui formoit l'hydrocele : j'obtins alors la permission du malade, que ces longueurs avoient lassé, de rouvrir ce sac avec la lancette. Il avoit d'ailleurs éprouvé que les caustiques n'agissent pas, sans causer de la douleur ; il en sortit un verre plein d'une liqueur bien différente de la première : elle étoit d'abord fort claire ; elle se coaguloit légèrement, peu de tems après, & devenoit en cet état, comme blanche : on l'auroit prise alors pour de l'hydrogala. Je fus obligé de répéter dix fois, de trois jours en trois jours, la même opération : j'en retirois à chaque fois la même quantité d'eau, & toujours de la même nature ; lassé d'une manœuvre qui fatiguoit le malade, & ne le menoit à rien de décisif, ne lui procurant qu'un soulagement momentané ; malgré les apéritifs & les purgatifs hydragogues, dont il avoit usé depuis que l'hydrocele avoit reparu, je crus devoir passer à travers ce sac un séton.

Il y avoit dix-huit jours que les choses étoient en cet état, que l'eau couloit par les deux extrémités de la méche, sans pouvoir être divertie par l'usage des remedes ci-dessus. Les fondans & les résolutifs n'avoient d'ailleurs rien diminué de la dureté & de la grosseur du sarcocèle, lorsque je priai M. Pamard, fils, fameux chirurgien d'Avignon, de voir avec moi ce malade. Il étoit venu en cette ville, pour y opérer une fistule très-compiquée, à l'anús. Cette opération avoit été faite avec cette dextérité & cette intelligence, qui lui attirent l'admiration des connoisseurs, & lui ont mérité l'estime du public.

Il n'eut pas plutôt entendu la relation que je lui fis de cette étrange maladie, & vu par lui-même les choses en l'état que j'ai dit, qu'il opina pour l'amputation du testicule, après en avoir lié le cordon à droite & à gauche, au moyen d'une aiguille enfilée de deux fils passés au milieu dudit cordon, & avoir dégagé l'un & l'autre de toutes leurs adhérences. J'étois aussi de cet avis; mais le malade s'y opposa. Il étoit trop attaché à la conservation de cette partie, pour y donner ainsi son consentement. Il eut horreur de la proposition qui lui en fut faite, & bien lui en prit; car me rappelant, peu de jours après, qu'un ancien praticien de cette ville m'avoit témoigné plusieurs fois,

qu'il avoit du regret à la mort d'un jeune prêtre, auquel il avoit conseillé les frictions mercurielles pour un sarcocèle, & qui ayant été en conséquence à Avignon, consulter sur son mal un médecin auquel il avoit été adressé par un apothicaire de cette ville, en étoit revenu plus irrité que jamais, contre le mercure & celui qui le lui avoit conseillé, & toujours plus persuadé que ce remède ne pouvoit convenir qu'à ceux qui avoient du mal vénérien.

Cette pensée, dis-je, me vint alors à l'esprit. Ce moyen de guérir le sarcocèle, de quelque cause qu'il procède, est si conforme à la raison, & se trouve d'ailleurs proposé par des auteurs d'un si grand nom, que je ne crus pas devoir hésiter. Je m'en servis donc en cette occasion, & j'eus la consolation de voir que tout alloit de mieux en mieux, d'un jour à l'autre; l'écoulement de l'eau diminuoit, en même tems que le testicule & son cordon se rapprochoient de leur état naturel. Il s'en faut de beaucoup qu'il se fit une grande consommation d'onguent mercuriel: je n'en employois, de trois en trois jours, qu'une dragme; il ne survint aucune salivation par cette méthode: les frictions avoient été commencées sur la fin du mois de Novembre 1758, & le malade étoit guéri le 16 Février de l'année d'après. Il l'étoit si bien, que le roi ayant demandé

des matelots pour le service de ses vaisseaux ; peu de tems après cette époque , ledit Arnaud crut qu'il en seroit dispensé à cause du mal qu'il avoit eu ; mais M. le commissaire des classes au département de cette ville , l'ayant fait examiner par le sieur Gilloux , chirurgien de la marine ; celui-ci le déclara propre au service du roi , comme étant parfaitement rétabli. Il fit la campagne en bonne santé ; & il a depuis navigé sur des bâtimens de commerce , sans avoir jamais ressenti aucune sorte d'incommodité en cette partie.

Il seroit à souhaiter , pour le bien de l'humanité , que cette observation pût être confirmée par d'autres , qui seroient couronnées par un égal succès : on verroit alors une maladie qui fait périr presque tous ceux qui ont le malheur d'en être atteints , se terminer par un moyen facile. M. Default , médecin de Bordeaux , en donne une fort approchante ; mais il s'en faut de beaucoup que son malade fût attaqué autant que celui dont je viens de parler. Elle n'est d'ailleurs pas aussi décisive , puisqu'il pouvoit se faire que le malade dont il parle à la page 239 de sa Dissertation sur les maladies vénériennes , &c. ne fût pas bien guéri de la gonorrhée , dont il avoit été traité à Cadix , huit ans auparavant. On a des observations , que le mal vénérien a resté plus de tems que

cela, caché dans l'intérieur, & fans causer aucune lésion des fonctions, après une cure palliative.

On doit être d'autant plus enhardi à faire ces épreuves, que le mercure ainsi administré, n'a jamais rien de dangereux, surtout si le malade a été bien préparé; ce remède est d'ailleurs plus propre qu'aucun autre, à briser les humeurs dont l'épaississement a arrêté le cours. Si cela n'étoit pas ainsi, & qu'il ne servît qu'à en détruire le virus, dont il est le spécifique, lui verroit-on guérir certaines maladies de la peau qui n'en dépendent point, non plus que certains squirrhes au foie, comme l'atteste M. Default, dans des personnes qu'on ne pouvoit raisonnablement soupçonner? Lui verroit-on enfin résoudre l'humeur du spermatocèle, des vices vénériens & des exostoses, au point que toutes les parties qui occupoient ces différentes maladies, reviennent par son seul secours à leur état naturel?



L E T T R E

A M. VANDERMONDE,

Sur les effets surprenans de l'urine très-chaude, sur une Plaie au front, avec carie; par M. HETTLINGER, chirurgien aux mines de la basse Navarre.

MONSIEUR,

Une femme m'apporta, dans le mois de Juin passé, son enfant, pour lui visiter une plaie au front, causée par une chute. Comme les tégumens avoient été emportés, l'os coronal se trouva à découvert de cinq ou six lignes en diametre : je le couvris d'un plumasseau sec, & celui-là de deux compresses trempées dans de l'esprit-de-vin, recommandant à la mere de tenir l'enfant bien couvert, & de me l'apporter le surlendemain; mais je ne le revis plus. La négligente mere abandonna la guérison de son enfant aux soins de la nature, peut-être sans couvrir la blessure seulement d'un linge. Passant, onze jours après, devant sa maison, elle me pria de voir l'enfant. Je trouvai sa plaie dans l'état où elles sont toutes, après avoir été long-tems exposées à l'air, je veux dire, puante; les chairs tellement pourries, qu'elles avoient engendré des vers : l'os coronal noir; la plaque cariée me paroissoit encore fixe, & j'eus lieu de

croire que la corruption pouvoit avoir gagné la partie celluleuse, & de-là, la seconde lame de cet os; mais il n'en fut rien, comme je vis par la suite. Je fis promettre à cette femme, qu'elle m'apporteroit, le même jour, son enfant, à la maison de l'établissement, pour lui faire un pansement convenable. Elle n'y vint que le lendemain au soir, & me montra, à mon grand étonnement, une belle plaie suppurante; la plaque cariée étoit tombée, pour faire place à des chairs vermeilles. Je ne pouvois pas comprendre un changement si prompt, & en demandai l'explication à cette femme, qui me dit, qu'étant, le jour d'auparavant, en chemin pour me venir trouver, un homme ayant vu la blessure de son enfant, lui avoit conseillé de retourner chez elle, & de baigner la plaie avec de l'urine un peu moins chaude que si elle étoit bouillante; qu'elle l'avoit fait deux fois, avec ce succès aussi prompt qu'heureux. La plaie fut consolidée, le sixieme jour après cette époque.

Ce fait, Monsieur, m'a paru digne de vous être communiqué. Je pense que la plus petite observation devient intéressante, quand elle a pour objet le rétablissement de la santé. Je ne connois aucun remede aussi prompt & aussi efficace pour faciliter l'exfoliation des os cariés; opération qui impatiente souvent & les malades, & les chirurgiens. Je ne suis pas assez bon physicien,

346 LETTRE SUR UNE PLAIE, &c.

pour entrer dans le détail théorétique de l'action de l'urine sur les ulcères, & crois d'ailleurs, que la preuve expérimentale de l'effet d'un remède suffit pour le mettre en pratique : *Artem experientia fecit, exemplo monstrante viam*

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Profitant de l'honneur que j'ai de vous écrire, j'ajouterais que la vertu de l'amadou commun, annoncée par M. Taignon, dans votre Journal du mois de Janvier de l'année dernière, est connue depuis long-tems par les habitans des Alpes suisses, qui l'emploient avec assurance dans les plus fortes hémorragies. Ce spécifique si important pour le genre humain, est resté caché parmi eux jusqu'à nos jours, comme peut-être bien d'autres, parce que les sciences & les arts sont encore étrangers dans ces contrées. Je ne puis m'empêcher de remarquer, à cette occasion, le mépris que portent ordinairement les médecins & chirurgiens, aux spécifiques du bas peuple ; spécifiques accrédités, parce que l'expérience en a souvent montré les effets salutaires, & qui deviennent nuisibles, parce que des ignorans les emploient mal-à-propos. Si des hommes éclairés vouloient se donner la peine d'examiner avec attention les spécifiques vulgaires, qui viennent à leur connoissance, peut-être retireroit-on de plusieurs des avantages surprenans.

D É T A I L

*De la Constitution épidémique qui a régné,
l'été dernier, dans plusieurs cantons de
la Provence; par M. D A R L U C,
médecin à Caillan*

Il ne se passe guères d'été, que les citoyens des pays bas & marécageux de cette province ne soient affligés de diverses maladies, lorsque les chaleurs ne sont pas considérables, qu'il régne journellement des vents alisés, qui servent à corriger l'air étouffant qu'on respire alors, que les matinées ne sont ni trop humides ni trop fraîches; ces maladies que l'on peut appeller endémiques, & attachées, pour ainsi dire, au pays qui les voit naître, n'ont pas la plupart un caractère dangereux; des fièvres intermittentes, des doubles-tierces continues, des diarrhées séreuses; ce sont-là les affections ordinaires, que les habitans s'attendent d'essuyer tous les étés, au moins ceux qui s'exposent, sans précaution, aux influences nuisibles de leur atmosphère, & qui par état, ne jouissent pas des moyens propres à s'en garantir. J'en excepte les fièvres éruptives miliaires, les fièvres putrides, les dyssenteries, qui peuvent devenir

contagieuses & épidémiques , sur-tout si elles ont pris leur naissance dans les pays marécageux ; mais s'il arrive que les nuits d'été soient beaucoup plus fraîches qu'à l'ordinaire , que l'on trouve des grandes rosées dans les campagnes , que les brouillards , les petites pluies , les tems nébuleux viennent à s'y joindre , l'on peut s'attendre à quelque maladie d'un caractère funeste & contagieux. Les habitans de ces pays portent , dès l'entrée du printems , sur leur visage , l'annonce des maux qu'ils ont à souffrir ; leur couleur pâle & blanchâtre , des lassitudes spontanées , la perte d'appétit , la difficulté qu'ils ont à s'acquitter de leurs fonctions , sont presque toujours le prélude d'un orage , qui ne tarde pas à se manifester. Les marais de Villepey & de la Napoule peuvent servir de témoignage à ce que j'avance. On cherche , depuis long-tems , des moyens pour combler les premiers ; travail bien propre à honorer le patriotisme , & qui tendra à conserver la vie des citoyens.

La maladie qui a régné dans plusieurs de ces cantons , a été une fièvre rémittente maligne , dont je vais décrire ici les symptômes & les variétés , sous lesquels elle s'est montrée. Ceux qui en furent attaqués , étoient pris tout d'un coup d'un froid considérable dans toute l'habitude du corps ,

avec des douleurs plus ou moins grandes, qui sembloient partir de l'épine du dos ; le pouls presqu'oblitéré, ne se faisoit remarquer que par des vibrations confuses, par un frémissement accéléré, qui étouvoit à peine le tact : les sujets immobiles & gelés se plaignoient des spasmes, de pesanteur, de tiraillement dans les premières voies ; un vomissement de bile verte s'annonçoit bientôt ; la plupart jettoient des vers ronds & longs, par haut.

A l'intensité de ce froid succédoit une vive chaleur, un pouls plein, haut, accéléré, inégal dans le rythme & dans la force des vibrations, presque toujours dur & tendu, une agitation continuelle. Beaucoup se plaignoient d'une grande douleur de tête, qui occupoit tout l'intérieur du crâne & leur rendoit la face rouge, enflammée, & les yeux brillans ; leur langue étoit couverte d'une croûte verdâtre & sale ; leur peau rude & sèche, brûlée d'une chaleur âcre & mordicante, beaucoup plus forte que dans les fièvres continues, n'entroit en sueur, que douze heures après : cet accès terminé, les malades étoient abbattus, languissans, avec une impression de chaleur & de feu dans la bouche ; leur pouls étoit petit, concentré, inégal, plus vîte que dans l'état de santé ; ils rendoient des matières vertes, bilieuses, fétides, quelquefois une espèce

de bile concrète, épaissie en pelotons.

Le nouveau paroxisme se manifestoit avec plus de violence ; le froid en étoit plus profond, plus durable, & les autres symptômes, à proportion. Rarement la fièvre rémittente gardoit-elle ce même type. Au quatrième ou cinquième paroxisme, elle se masquoit sous diverses formes ; tantôt elle empruntoit le caractère de la pleurésie ; les sujets, dans cet état, se plaignoient d'une vive douleur au côté droit, immédiatement sur la région du foie : quelques-uns crachotent du sang, avec une toux continuelle, souffroient des engorgemens de poitrine, des suffocations, ne pouvant respirer, sans être sur leur séant ; d'autres avoient de violentes douleurs d'estomac, un vomissement continu, des déjections noirâtres, une espèce de sueur, avec un pouls petit, concentré & voisin de la syncope ; tantôt cette fièvre se changeoit en continue ; & quoiqu'elle conservât encore une rémission obscure, l'on ne s'appercevoit bien du nouveau paroxisme, que par quelques frissons irréguliers, dont les malades étoient saisis : leur assoupissement devenoit léthargique ; le pouls se concentroit de plus en plus ; pour peu qu'on les remuât, ils tomboient en syncope : on les voyoit agités des mouvemens convulsifs ; leurs doigts étoient crochus ; ils remuoient sans cesse leurs mains, tor-

tilloient leurs couvertures ; une haleine puante & fétide s'exhaloit de leur bouche : leurs dents, leur langue se couvroient d'une croûte gangreneuse & noirâtre : la diarrhée bilieuse, les déjections gluantes, le météorisme du bas-ventre, & les sueurs froides terminoient leur vie, s'ils n'étoient secourus à propos.

Les urines étoient rouges, enflammées dans les premiers accès de la fièvre rémittente, charriant bientôt un sédiment rougeâtre & volumineux : ce sédiment n'étoit qu'une espèce de terre de couleur de brique pilée, ainsi que nous l'avons reconnu, en passant les urines à travers un filtre. D'après l'auteur du sçavant *Traité des fièvres rémittentes, &c.* (a) elles se montroient plus claires, plus tenues : lorsque la fièvre devenoit continue, le sédiment ne s'y trouvoit plus ; on les voyoit aqueuses, dans le transport au cerveau, troubles & nébuleuses, avec un sédiment blanchâtre, lorsque la maladie se terminoit en bien.

Quelques femmes grosses avortèrent dans le quatrième paroxysme ; les lochies se supprimèrent à l'invasion du nouvel accès ; elles perdirent connoissance, & tombèrent dans un assoupissement léthargique. Si le poulx se confondoit dans ses vibrations,

(a) *De reconditâ febrium intermittentium, tum remittentium naturâ, lib. 1.*

qu'il devînt petit, concentré, obscur, les mouvemens convulsifs se manifestoient promptement ; ç'en étoit bientôt fait d'elles : s'il se soutenoit dans un état contraire, la connoissance leur revenoit dans la rémission de la fièvre ; les lochies fluoient derechef : il falloit profiter de ces courts momens pour prévenir le nouveau paroxisme, par les moyens que nous dirons plus bas : le flux périodique, dans le commencement, ou vers l'état de la maladie, n'étoit jamais de bonne augure.

La fièvre rémittente étoit compliquée souvent avec la dyssenterie ; les accès se succédoient chaque jour, avec froid, mais sous une intensité moins considérable ; des matieres écumeuses sanguinolentes, & les tranchées dans les excrétiions, caractérisoient la dyssenterie ; les premières selles étoient copieuses, les suivantes en moindre quantité, quoique plus fréquentes : ce n'étoit le plus souvent que des fucs muqueux, parsemés de filamens sanguins, que les mouvemens séparoient de la membrane villeuse des intestins. Tous se plaignoient, dès le commencement, d'une pesanteur d'estomac, d'un gonflement au haut de la région épigastrique, qui s'étendoit jusqu'au cartilage xiphoïde ; leur pouls n'étoit pas si haut, ni si plein, que dans les autres sujets : la plupart l'avoient irrégulier & dur ; dans quelques-uns,

ques-uns, il se montroit plus élevé, mais toujours inégal, & avec un caractère d'irritation sensible : la fièvre devenoit ensuite continue ; les envies de vomir, les sentimens d'oppression, les tranchées duroient long-tems après : la région du colon se montroit douloureuse & tendue ; l'on ne pouvoit la presser tant soit peu, sans affecter sensiblement les malades ; plus de ressort dans toute la peau de l'abdomen, où l'on ne sentoît qu'un cuir chagriné, rude & privé de la mucosité qui en entretient les fibres dans leur juste degré de souplesse : les excréments exhaloient une odeur cadavéreuse, & charrioient des concrétions muqueuses, des lambeaux putréfiés de la membrane interne des intestins : le poulx se déprimoit ; les douleurs n'existoient plus : les selles étoient continuelles ; la tisane, les bouillons, tout devenoit évacuant ; ce n'étoit bientôt plus qu'une sérosité ichoreuse, & les malades mouroient avec toutes les marques d'une gangrene interne.

Cette fièvre laissée à elle-même, étoit rarement suivie d'une crise favorable : le délétère pernicieux dont elle étoit accompagnée, la rendoit funeste aux malades, dont l'indocilité ou le peu de moyens éluoit tout secours.

Les fièvres rémittentes, ainsi que les continues, sont accompagnées souvent des

mouvements spontanés de la nature , qui séparent heureusement la matiere morbifique de la masse des humeurs , & en amènent l'excrétion par plusieurs organes : sous un climat aussi favorable aux crises , qu'est la Provence , & où les médecins qui se connoissent en saine pratique , peuvent voir tous les jours la plupart des maladies aiguës , se terminer conformément à la doctrine des anciens (a) , sur-tout lorsqu'une méthode active par l'emploi tumultueux des remèdes , souvent moins qu'indifférens , ne vient pas à la traverser de ces mouvemens ; ce n'étoit pas la même chose ; & la nature sans le secours de l'art , opéreroit peu d'elle-même dans ces sortes de fièvres.

Les hémorragies de nez , quoiqu'abondantes & réitérées , ne rompoient qu'imparfaitement la colonne du sang , qui engorgeoit les vaisseaux délicats du cerveau : il falloit d'autres secours pour délivrer de la léthargie , ou d'un coma menaçant ; les excrétiions stercorales se changeoient en diarrhée putride , si , timide spectateur de ces mouvemens d'irritation , l'on ne cherchoit à leur obvier : les sueurs abbatoient les forces ,

(a) C'en'est pas seulement dans cette province , mais encore tout le long de la Méditerranée , en Italie , en Espagne , où l'on peut remarquer de pareils phénomènes. Les médecins Anglois ont fait la même observation à Minorque , &c.

déprimoient le pouls, & s'opposoient au rétablissement des malades. Aussi le pouls n'avoit-il pas dans cet état les modifications critiques annoncées par M. Bordeu, dans ses estimables Recherches, & décrites par ceux qui, avant & après lui, ont tâché de confirmer par leurs observations le fondement inébranlable de la doctrine des anciens, si oubliée de nos jours. Un caractère d'irritation, la dureté, la petitesse accompagnoient toujours le pouls. Dans les hémorragies de nez, les rebondissemens étoient obscurs, difficiles à saisir. La maladie noire que je vis dans une jeune fille de dix-sept ans, & qui rendit plusieurs jours de suite, par le fondement, des pleins bassins d'un sang noirâtre, fétide, & par caillots, sans douleur, sans trop de météorisme dans les intestins, n'étoit, ainsi que les hémorragies utérines, que la même espèce de pouls, quoiqu'un peu plus irrégulier.

Dans les diarrhées putrides, dans les dyssenteries, le pouls, quoiqu'inégal dans le rythme, & dans la force des vibrations, tel qu'il est décrit par l'auteur des Recherches, sous le nom de pouls intestinal, avoit rarement l'intermittence marquée; un caractère d'irritation, tiré de la petitesse & de la dureté, l'accompagnoient constamment. Je ne l'ai observé intermittent & développé, que dans deux femmes atteintes

de dyffenterie : dans l'une, l'intermittence se montroit à la septieme pulsation, surtout après l'action des vomitifs : elle se tira promptement d'affaire ; dans la seconde, le pouls moins dilaté n'étoit intermittent qu'à la dix-huitieme pulsation ; la maladie dura plus long-tems, & ne se termina que par un rhumatisme vague, qui a éludé, plusieurs mois de suite, les meilleurs secours. Généralement parlant, le pouls intestinal accompagnoit toujours la fièvre rémittente ; il ne prenoit bien les modifications critiques, que vers la fin de la maladie, ou pendant la convalescence.

Cette fièvre dépendante d'une cause putride, & dont le siége paroissoit se répandre des premieres voies jusques dans les parties les plus intimes du sang, reconnoissoit sûrement une matiere âcre, irritante, caustique, capable non seulement de causer la dissolution de ce liquide, mais encore de détruire, par son acrimonie, la texture membraneuse des viscères, en amenant les dépôts ichoreux, & les stases gangreneuses qui la terminoient ; elle exigeoit les plus prompts remedes : la nature accablée sous un genre de mal pernicieux qui l'étoit le principe vital, avoit besoin d'être puissamment secourue ; la dyffenterie qui s'y joignoit, ne reconnoissoit pas d'autre cause ; c'est une erreur de la faire dépendre des

alimens dépravés ou de l'abondance des fruits, dont les pauvres se nourrissent communément en été ; tout cela peut y contribuer quelquefois ; mais ce n'est jamais d'une pareille source que la dyssenterie des pays marécageux tire son existence : outre qu'on la voit régner souvent dans des tems où les fruits ne sont point encore en naissance, plusieurs ont dû leur guérison aux acides végétaux & au suc des fruits bien mûrs, pris sobrement. La bile septique & les humeurs putrides, qui, répandues dans les intestins grêles, & absorbées dans le sang, peuvent procurer les accès de la fièvre rémittente, détenues ici dans les replis du colon & du cœcum, les enflamment, les excorient, amènent les tranchées, l'ulcération & la destruction des membranes, & causent la dyssenterie, comme les ouvertures des cadavres en font foi.

L'on sçait jusqu'à quel point les miasmes destructifs qui s'exhalent des marais en été, cette émanation des vapeurs infectées & putrides de tant d'insectes, des plantes & des bois qui se corrompent dans ces eaux stagnantes, sont capables de nuire au corps humain, de faire dégénérer promptement la bile, & de communiquer leurs principes de putréfaction, comme autant de levains, à toutes les humeurs. Les désordres que cette cause amène dans les maladies, sont

des inflammations gangreneuses, des épanchemens d'un sang dissous, ichoreux, des abcès, une lésion des principaux viscères, leur engorgement, leur tuméfaction. Un homme qui mourut dans le septième accès de la fièvre rémittente, le même jour que j'arrivai au Bar, où cette maladie a régné le plus, nous étala à-peu-près les mêmes désordres.

Les intestins mis à nud, se montroient livides & teints d'une bile verte dans tout leur intérieur, le cœcum étoit rempli de matieres dures, concrètes, jaunâtres, qui paroissoient être une bile épaissie avec quelques vers lombricaux, le foie fort tuméfié, l'estomac distendu & enflammé dans sa partie postérieure attenante au pilore; le lobe droit du poulmon étoit marqué de taches gangreneuses, laissant échapper sous le scalpel un sang dissous. Nous trouvâmes un abcès dans le corps graisseux des muscles de l'occiput, tendant à la mortification, la dure-mere enflammée en quelques endroits, & la pie-mere engorgée de beaucoup de sang extravasé dans la duplicature de ses membranes, & tendantes à la gangrene.

La nature de cette maladie, & sa dépendance d'un principe de corruption, toujours capable de devenir contagieux, sur-tout aux gens du peuple que la tristesse & le découragement saisissent ordinairement dans le tems de calamité, nous obligèrent de

prendre toutes les voies possibles pour garantir de l'épidémie les restans des citoyens. La situation du lieu ne servoit pas peu à accélérer les progrès. On y comptoit alors plus de soixante malades, de tout sexe & de tout âge, renfermés la plupart dans des maisons étroites, mal aérées, exposées journellement aux vapeurs d'une campagne aquatique, manquant des secours les plus propres à leur guérison. Il en étoit déjà péri rapidement quantité. Que de motifs d'alarme pour saisir l'ame, pour l'abattre entièrement ! L'autorité n'est jamais mieux placée qu'alors ; & l'on est souvent réduit à faire agir par la force une espèce d'hommes, plus propres à perdre tout espoir dans les malheurs, qu'à chercher les moyens d'y obvier. M. le comte du Bar, qui agit, dans ces occasions, en vrai père du peuple, fit rendre heureusement des ordonnances de police, par son juge, qui mirent les choses en règle. Les rues étroites, toujours sales, humides, remplies de la boue & du fumier qu'on y entasse pour la culture des terres ; devant chaque maison, furent nettoyées ; celles-ci parfumées deux fois le jour, avec des bois odoriférans, ou par la vapeur du vinaigre ; l'on procura un écoulement d'air purifié aux appartemens des malades ; leurs excréments putrides & dysentériques furent jetés bien loin des maisons,

& recouverts soigneusement de terre. Les tombeaux de l'église qui exhaloient une odeur capable d'infecter les vivans, & que l'on doit regarder comme un des moyens les plus propres, & souvent les moins prévus, à la propagation de l'épidémie, condamnés jusques bien avant dans l'hiver; les cadavres qui étoient putréfiés du jour au lendemain, & dont on avoit eu le spectacle hideux de voir sortir, pendant les pompes funébres, des vers lombricaux de leur bouche, inhumés bien profondément; & les malades les moins aisés, & leurs assistans, assurés qu'on pourvoiroit à leurs besoins; ce qui ayant contribué le plus à ramener leur confiance & la tranquillité publique, nous laissa libres de remédier uniquement à la maladie; les suites nous en paroissant alors moins à redouter, comme le succès le justifia, n'en étant mort qu'un ou deux sur le nombre cité, pendant le séjour que nous y fîmes en divers tems.

La fièvre rémittente exigeoit peu de saignées, quoique le pouls fût plein, haut, accéléré dans beaucoup de malades, pendant le paroxisme du chaud, que le sang se montrât sous une forme dense & fort épaisse, couvert quelquefois d'une croûte inflammatoire; à peine nous en permettions - nous une ou deux dans les délires & les violentes douleurs de tête, ou lorsque

la fièvre étoit devenue continuelle , que les hémorragies de nez , annoncées par les rebondissemens du pouls , montraissent plutôt l'abord du sang au cerveau , que son éruption critique par cet organe ; la saignée au pied suppléoit à celle au bras : la petitesse du pouls , son état convulsif indiquèrent alors quelques remèdes stimulans pour exciter le jeu des vaisseaux engorgés par l'abord des humeurs ; les vésicatoires à la nuque réussissoient au mieux ; mais il falloit pour cela , que les évacuations nécessaires eussent précédé : les douleurs pleurétiques trouvoient également dans le topique un secours approprié : le crachement de sang , la lymphe concrescible de ce liquide exigeoient souvent plus d'une saignée ; ce n'étoit que dans le cas où il falloit insister , sans perdre jamais de vue le caractère de la fièvre rémittente , qui auroit pu en imposer , sous cette apparence trompeuse.

Les émétiques antimoniaux étoient indispensables dans la rémission de la fièvre ; ils amenoient toujours beaucoup de matieres glaireuses , jaunâtres , putrides , & mitigeoient la durée & la violence des accès : l'ipecacuanha agissant plus promptement & avec moins de trouble , prévenoit la diarrhée bilieuse , que l'on remarquoit après le quatrième paroxysme. Ce n'est pas sans fondement que l'on attribue à cette racine

une vertu fébrifuge ; elle (a) emportoit quelquefois le froid de la fièvre , & adouciſſoit beaucoup le paroxiſme du chaud : elle convient ſur-tout aux enfans , dont l'eſtomac tendre & délicat , ſ'accommode moins de l'émetique ; nous nous en ſervions , avec un égal ſuccès , dans la fièvre compliquée avec les douleurs pleurétiques.

Les minoratifs doux & réitérés , matiés aux fébrifuges , & ſecondés par le ſuc des plantes chicoracées & apéritives , par les tiſanes nîtreuſes & délayantes , par une limonade priſe pour toute boiſſon , convenoit dans cette eſpece de fièvre , qui demandoit de plus fréquentes évacuations. L'on voyoit pluſieurs fois les fébrifuges & les ſels neutres exciter des ſelles bilieuſes , & agir par bas. Les malades qui n'avoient pas ces fortes d'excrétions , ou qui n'étoient pas ſuffiſamment purgés , couroient riſque de rechuter , quoique l'accès eût été emporté par le moyen des fébrifuges.

Les médecins attentifs & diligens obſervateurs , qui ont traité beaucoup de fièvres rémittentes ; & qui , ſans laiſſer les malades à eux-mêmes , après l'entière ceſſation des accès , ont étudié tous les mouvemens de la nature , peuvent avoir remarqué pluſieurs évacuations critiques , qui ont ſervi à pré-

(a) Voyez la Collection des Thèſes ſur les maladies , par M. Haller , n^o 155.

venir le retour des nouveaux accès, telles que des sueurs fétides pendant la nuit, une excrétion des suc muqueux par les voies supérieures, des selles bilieuses, un flux d'urines copieuses, troubles & épaisses. Ici, c'étoit toujours la pénultième de ces évacuations qui prévaloit aux autres : les convalescens avoient presque tous une tendance au dévoiement ; c'est alors que le pouls prenoit bien les modifications du pouls intestinal critique développé, ainsi que nous l'avons rapporté ci-dessus. Il convenoit donc d'insister un peu plus sur les purgatifs, de les réitérer quelques jours après l'administration des fébrifuges, de les marier ensemble ; & l'on peut en induire que la crainte de Sydenham & de tous ceux qui l'ont copié, que les purgatifs retardent la guérison des fièvres intermittentes, qu'ils amènent des rechutes, est très-mal fondée. L'on a vu plusieurs épidémies n'exiger pas d'autre méthode. Le quinquina & les autres fébrifuges, tirés des sels neutres, & des suc des plantes ameres & chicoracées, trouvoient ainsi leur place ; après une diminution notable des accès, son administration devoit pourtant être relative aux variations de la fièvre, prompte & rapide, lorsqu'elle s'annonçoit sous un caractère de malignité redoutable, que les frissons en étoient longs, la chaleur très-grande, l'assoupissement considérable, le pouls foible, languissant, les

fièvres continuelles, plus modéré dans les autres cas, & sur-tout lorsque la fièvre étoit accompagnée des symptômes pleurétiques, dans les douleurs latérales, & secondé des poudres tempérantes anodines, comme le nître; les doux absorbans, l'antimoine diaphorétique, ou édulcoré par des décoctions pectorales, & des juleps appropriés.

Lorsque nous craignons un froid mortel, que la violence des accès jettoient ensuite les malades dans un assoupissement léthargique, sans connoissance ni sentiment, nous nous hâtons de leur faire prendre, avant l'attaque du froid, quelque potion cordiale & sudorifique, avec les décoctions des fleurs de camomille, de chardon-bénit, de scabieuse & le syrop d'œillet; l'alcali volatil sous forme liquide, l'esprit de corne de cerf succiné, celui de sel ammoniac, l'eau de Luce, donnés à petite dose, dans la décoction de contra-yerva, ou des plantes antispasmodiques, ci-dessus, agissoient encore plus promptement, soit en diminuant la violence du froid, soit en adoucissant les douleurs spasmodiques qui s'y joignoient; mais le moyen le plus efficace pour prévenir la violence du nouvel accès, dépendoit du spécifique administré à haute dose. Nous avons osé en donner jusqu'à une once en substance, dans l'intervalle de quatre à cinq heures, pour aller au-devant d'un accès, qui sûrement auroit été mortel dans une

femme grosse, laquelle ayant avorté dans l'action d'un simple minoratif, resta immobile & sans connoissance à l'invasion du froid, pendant dix-huit heures, avec des mouvemens convulsifs : le quinquina ramena les vuidanges supprimées, & l'accès reparut, sans être précédé d'un froid sensible ; la malade se retira facilement d'affaire.

Les douleurs d'entrailles qui accompagnoient les déjections noirâtres & putrides dans bien des sujets, les vomissemens de bile verte, que l'on voyoit revenir constamment à chaque accès ; le spasme des premières voies, leur distension, les flatuosités dans les personnes hypocondriaques, ou dans les femmes hystériques, demandoient d'autres secours. Tous les bons praticiens connoissent l'action prompte des narcotiques en pareil cas ; ils arrêtent souvent la diarrhée & les vomissemens, sur-tout lorsqu'ils dépendent d'une cause irritante, & que le genre nerveux en paroît affecté ; ils terminent souvent les accès des fièvres intermittentes ; mais il auroit été trop dangereux de les employer ici, où l'affaiblissement dominoit : le mauvais état du poulx toujours concentré dans ces momens-là, les sueurs froides & l'assoupissement qui s'y mêloient souvent, interdisoient un remède dont il est prudent de se défier alors ; quelque chose de plus actif, & de calmant en même tems, nous paroissoit mieux approprié : la mixture saline

de Riviere, la thériaque dissoute dans l'eau de menthe, appaisoient les vomissemens ; les décoctions des plantes anti-spasmodiques où l'on joignoit l'esprit de nître dulcifié, la teinture minérale anodine d'Hofman appaisoient peu à peu les symptomes, & fournissoient l'occasion d'appliquer le spécifique avec moins de trouble.

La fièvre rémittente devenoit souvent continue, ainsi que nous l'avons dit, soit que les sujets eussent négligé tout secours dès les premiers jours, soit que la fièvre fût devenue telle par sa nature ; elle étoit accompagnée de délire ou d'affoupissement comateux : les vésicatoires étoient nécessaires dans ce cas, & réussissoient mieux que la saignée ; nous insistions davantage sur les purgatifs que les déjections putrides indiquoient toujours, après quoi le quinquina donné à la fin des redoublemens, étayé du camphre, à petite dose, ou dans le fort même de la fièvre ; si les mouvemens convulsifs, les soubresauts des tendons, leur rigidité venoient à se manifester, nous étoient d'un grand secours : l'esprit minéral anodin, les sels sédatifs & les divers anti-spasmodiques que nous joignons, devenant tout-à-la-fois fébrifuges, antiseptiques & nervins, corrigeoient la putréfaction des matieres, relevoient l'affaiblissement des solides lésés par leur virulence, & calmoient l'oscillation déréglée des nerfs ;

les minoratifs, & les décoctions ameres & stomachiques achevoient d'emporter la fièvre.

La dyssenterie qui accompagnoit la fièvre rémittente, exigeoit une méthode convenable aux divers périodes qui l'accompagnoient : tant que la cause du mal étoit susceptible d'évacuation, après une légère saignée fondée sur la qualité du pouls, nous avions recours aux vomitifs, que nous étions même obligés de réitérer, lorsque la pesanteur d'estomac, la tension des parties situées aux environs du duodenum, les nausées subsistoient encore après son action : l'ipecacuanha donné tout seul, ou étayé de quelques grains d'émétique, étoit le remède que nous adoptions de préférence. Je n'ai jamais vu de plus grands effets du verre tiré d'antimoine ; la façon plus tumultueuse d'agir, le rend bien inférieur à l'ipecacuanha : il ne valoit pas la peine de le titrer de spécifique, ni de le prescrire témérairement en tout état de la dyssenterie, comme font quelques-uns, dès qu'il n'a pas d'autre vertu, que d'évacuer par haut & par bas, & que cette maladie n'exige pas toujours cette voie.

Nulle affection est moins redevable que la dyssenterie aux efforts victorieux de la nature, pour l'entière guérison ; nulle ne présente des indications plus différentes à remplir, & qu'il seroit trop dangereux de suivre à la lettre. Quoiqu'elle se montre

sous le caractère des maladies aiguës , par la rapidité avec laquelle elle parcourt souvent ses divers périodes , elle semble pourtant rentrer dans la classe des maladies chroniques , relativement aux mouvemens fébriles peu remarquables qui l'accompagnent , & aux efforts lents & presque insensibles que la nature met en œuvre pour s'en délivrer ; cela dépend , à mon avis , de la lésion du canal intestinal , dont une bile acrimonieuse & septique , enflamme , corrode & détruit presque toujours les membranes qui le composent ; cette lésion s'oppose à l'effort du mouvement critique : la maladie n'est plus humorale alors ; elle ressemble à plusieurs maladies chroniques , dans lesquelles on remarque toujours la lésion organique de quelques viscères , & où les mouvemens critiques se font à peine appercevoir ; si elle parcourt rapidement ses périodes , elle le doit à l'état de mortification qui la termine.

Tant que la fièvre rémittente se joignoit à la dysenterie , que les accès de froid étoient bien marqués , que le pouls s'élevoit dans le chaud , que les déjections n'étoient que sanglantes & muqueuses , sans ichore putride , sans abattement considérable , l'action des émétiques mitigeoient les symptômes ; les évacuans un peu toniques & antiputrides , tels que la rhubarbe , les tamarins , les décoctions de casse , &c. ayant enlevé

enlevé une partie de l'humeur, nous fournissoient l'occasion d'administrer le spécifique avec succès : la diète végétale, les tisanes acidulées avec l'eau tempérée de Basile Valentin, ou avec un acide minéral quelconque ; la limonade pour toute boisson, que nous pouvions employer plus commodément, les limons & les citrons naissant en abondance sur les lieux, étoient les moyens subsidiaires dont nous accompagnions le traitement ; & cette jeune fille qui eut la maladie noire, ainsi que nous l'avons rapporté, dut en partie sa guérison aux acides végétaux, dont elle ne cessa de faire usage pendant tout le cours de son mal.

Nous n'eûmes point recours aux potions huileuses & narcotiques, pour calmer les tranchées qui accompagnoient les excrétiions ; quelques gouttes d'esprit de nître dulcifié, ou la teinture minérale anodine, plus convenable par sa nature, donnée dans une décoction de mille-feuille ou de fleurs de camomille, relâchoient le spasme des intestins, & dissipoient les douleurs venteruses, que les malades prenoient souvent pour autant de points pleurétiques : les fomentations des plantes carminatives, les lavemens mucilagineux & toniques, nous étoient d'un égal secours ; & le quinquina administré tout seul, ou avec quelques grains de rhubarbe ou de chacril dans la confère

de roses , & la teinture de cachou devenue anti-septique & corroborant , terminoit presque la maladie.

Dans le second état de la dyssenterie , où les mouvemens fébriles , pour être peu considérables , n'en étoient pas pour cela de meilleur augure , où les évacuations n'amenotent plus qu'une espece de sanie , avec des concrétions muqueuses , où la lésion du canal intestinal présentoit la plus pressante indication à remplir , tous les évacuans devenoient inutiles : l'ipécacuanha donné à des doses brisées , avec les anti-septiques & les corroborans , faisoit quelque bien ; les décoctions anti-putrides avec le quinquina , la contra-yerva , la camomille , rendues aigrettes avec l'essence de Rabel , ou l'élixir de vitriol de Mynsicht , les poudres anti-spasmodiques & nîtreuses , dans des potions cordiales astringentes , rehaussoient les forces , diminuoient la pourriture , & prévenoit la mortification ; mais ce secours n'exigeoit pas de retardement ; si l'on tarroit trop à y revenir , la maladie ne laissoit bientôt plus aucun espoir.

Quoique la méthode que nous venons de proposer , ait été amplement justifié par le succès , il ne faut pourtant pas dissimuler qu'elle ne peut être générale , & qu'on doive l'appliquer sans réserve aux constitutions épidémiques , à-peu-près semblables. Il est des années où le quinquina a moins

de force que dans d'autres ; quelquefois il n'est que palliatif , ainsi que nous l'avons observé : il peut être fort nuisible dans les pays marécageux & maritimes ; du moins bien des médecins Allemands & Hollandois le pensent de même. Baglivi lui conteste sa vertu fébrifuge , aux environs de Rome ; sentiment dont Torti & Zendrini ont fait revenir leurs compatriotes. Sthaal ne lui donne pas plus de vertu qu'à l'écorce de chêne. Ramazzini avoit observé , de son tems , à Modene , qu'il réussissoit beaucoup mieux sur les gens de la campagne , sur les personnes exercées au travail , que sur tous ceux d'un état contraire. Nous avons fait la même remarque dans cette épidémie. Il a fallu plus de ménagement avec les femmes sur-tout , & les personnes sédentaires , dont la cure étoit traversée de plusieurs accidens , qu'avec les gens de travail , sur qui le quinquina agissoit toujours à coup sûr.

Sydenham veut que plusieurs personnes soient mortes , pour avoir pris du quinquina , immédiatement avant l'accès de la fièvre ; & l'auteur des fièvres intermittentes n'est pas éloigné de ce sentiment. Le quinquina administré ici , sans trop de précaution , à deux sujets robustes & nerveux , quelques momens avant l'accès , leur fit perdre toute connoissance. Nous les trouvâmes , dans le chaud de la fièvre , avec un pouls irrégulier.

lier, vif, tremblotant, agités de mouvemens convulfifs, dans la partie fupérieure de l'abdomen, qui partoient vifiblement du diaphragme; ce fâcheux état éluda tout fecours. Malgré ces inconvéniens, l'on ne doute plus aujourd'hui, que le quinquina ne foit le meilleur & le plus affuré de tous les fébrifuges; qu'il eft d'autant plus utile dans les fièvres rémittentes, qu'elles approchent plus de la nature des intermittentes, que des continues; qu'on n'a pas de meilleurs & de plus prompts fecours pour la cure des fièvres intermittentes malignes, fi violentes & fi rapides; pour celle des fièvres protéiformes, ou les intermittentes déguifées, qui en impofent tous les jours au commun des médecins; & pour les fièvres intermittentes dégénérées en continues, dont Morton, Louis Mercatus, Torti & M. Werlhof ont traité le plus avantageufement, que je fçache. Que les purgatifs, loin d'être contraires, alors à fon action, erreur où Torti n'a pas laiffé que de tomber en plufieurs endroits de fes ouvrages, lui prêtent plus d'activité & de force, & s'entr'aident mutuellement les uns & les autres, à dompter la caufe du mal; qu'il eft aifé, en un mot, à tout médecin éclairé, qui ne lui accorde que le degré de confiance qu'il mérite, de redreffer facilement, lorsqu'il n'eft que palliatif, dans les pidémies appropriées à fes effets, & de

LETTRE A L'AUTEUR DU JOURN. 373
recourir à des secours plus efficaces, s'il
vient à manquer d'action.

L E T T R E

*De M. GOULIN, docteur en médecine,
à Paris, à M. VANDERMONDE,
sur M. HECQUET.*

MONSIEUR,

On ne sçauroit lire les livres de médecine
ni votre Journal, sans gémir, d'un côté, sur
le sort de l'humanité qui se trouve exposée
à tant de maux divers, & de l'autre, sans
être pénétré de reconnoissance pour ceux
qui s'occupent à les lui épargner ou à l'en
guérir. Le nom de médecin est un nom res-
pectable; c'est le véritable ami de l'humani-
té. J'avois cru jusqu'ici, qu'un auteur
grave n'avoit garde de rapporter des anec-
dotes, qu'une basse jalousie ou la langue
d'un mauvais plaissant a fait naître. Je viens
d'être détrompé. J'en suis redevable à M.
l'abbé Ladvocat, dans le *Dictionnaire histo-
rique portatif*, dans lequel, on lit ce qui suit,
à l'article *Hecquet*.

» On raconte que M. Hecquet, (médecin
» de Paris,) en visitant ses malades opu-
» lens, alloit souvent dans la cuisine embras-
» ser les cuistiniens & les chefs d'office, &
» les exhorter à continuer de bien faire leur
» métier : *Mes amis*, (leur disoit-il,) je

» vous dois de la reconnoissance pour tous
 » les bons services que vous nous rendez à
 » nous autres médecins ; sans vous, sans
 » votre art empoisonneur, la faculté iroit
 » bientôt à l'hôpital.

L'auteur de ce Dictionnaire, en faisant cet article, ne s'est pas ressouvenu de ce qu'il a avancé dans l'article de Muret : *Qu'on ne doit pas croire aisément des accusations & qu'il faudroit en avoir de bonnes preuves.* Il est vrai que M. l'abbé Ladvocat dit : *On raconte*, & qu'il n'assure pas le fait ; mais devoit-il même le produire ? Il me semble que la bonne critique, dont il fait souvent usage, l'a mal servi dans cette occasion. Car on sçait, (& des personnes encore vivantes, qui ont connu M. Hecquet, pourroient appuyer notre témoignage ;) on sçait, dis-je, qu'il n'a jamais été dans l'opulence, parce qu'il faisoit la médecine en homme désintéressé ; qu'il ne recevoit que ce qu'il croyoit lui être absolument dû ; qu'il voyoit les pauvres malades, & leur donnoit de quoi se procurer les remèdes qu'il indiquoit. Je pourrois citer des exemples éclatans de sa générosité, sans crainte d'être démenti. Mais ce que je viens de dire, suffit pour repousser le soupçon injuste qu'on a répandu sur ce médecin célèbre, & parfaitement honnête homme.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LIVRES NOUVEAUX.

Anecdotes de Médecine, petit in-12 de 343 pages sans nom d'imprimeur, de ville ni d'auteur. On en trouve des Exemplaires à Paris, chez *Vincent*. Prix relié 2 livres. C'est un recueil d'histoires agréables & utiles, qui sont extraites de toutes sortes d'ouvrages. C'est une petite production enfantée par un homme d'esprit, & qui a su tirer avantage de ses lectures. Le judicieux & savant auteur du Journal Encyclopédique attribue cette Collection à M. *Dumoncheaux*, médecin à Douai. Mais nous avons des présomptions assez fortes, pour croire que ce médecin n'en est pas l'auteur. Il y a, à la tête de ces anecdotes, une Epître dédicatoire à mon ami M. L. C. D. M., elle est signée *Barb.... du B....* docteur-régent de la faculté de médecine en l'université de P.... La Préface parolt en avoir été faite par un homme qui, joint à une très-vaste érudition, un jugement très-sain, un style élégant & précis, & une critique très-fine. Il y propose ses doutes. C'est, dit-il, « pour les médecins qui savent » penser, non pour ces hommes hardis & pré- » somptueux, que j'ai recueilli les faits qui com- » posent cet ouvrage. » Un homme n'est pas blâmable de douter, quand il est dans le cas de n'être pas convaincu. Le doute est même le moyen le plus sûr d'arriver à la vérité. Qui ne sait pas douter, ne peut pas se glorifier de rien savoir. Aussi dit, cet agréable écrivain, j'ai rapproché ces observations, j'ai exposé mon incertitude, pour arrêter les esprits trop crédules, pour

mettre en état d'apprécier nos connoissances ; contraindre & enchaîner le raisonnement. L'expérience enfanta la médecine, elle la doit avancer ; ce n'est que d'après ce qu'elle dicte , qu'on doit écrire ; ce n'est que d'après ce qu'elle indique , qu'on doit agir. Notre *anonyme* accorde des éloges aux travaux des grands médecins. Il cite *Boerhaave*, MM. *Senac* & *Lorry*, &c. On ne sçait si ce trait est un sarcasme qu'a voulu faire l'auteur, qui fait quelquefois le plaisant. Nous connoissons trop M. *Lorry*, pour croire qu'il soit content de se trouver à côté de ces deux grands hommes, & qu'il ait participé en rien à cette singulière & bizarre citation. Il est à présumer que M. *Barb.... du B....* docteur-régent de la faculté de médecine en l'université de P... espere obliger M. *Lorry* à la reconnoissance, & qu'il croit que M. *Lorry*, dans le premier ouvrage qu'il donnera au public, le placera, lui M. *Barb.... du B....* docteur-régent de la faculté de médecine en l'université de P.... au rang d'*Hippocrate* & de *Galien*. Mais nous osons assurer que ces petites ruses d'auteur, cette espèce de concordat littéraire est au-dessous de M. *Lorry*, qui est fait pour se pousser de ses propres forces, se soutenir sur ses talens, & fouler à ses pieds, les cabales & les intrigues.

Avis au peuple sur sa santé, par M. *Tiffaut*, médecin, membre des sociétés de Londres, de Basle ; nouvelle édition, augmentée de la cure de plusieurs maladies, & sur-tout de celles qui demandent un prompt secours, 1 vol. in-12. Prix relié 2 livres 10 sols. A Paris, imprimé chez *Didot le jeune*, Quai des Augustins.





OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

FEVRIER 1762.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par ties.		
1	3	5	2 $\frac{1}{2}$	28	7		N. méd.	Peu de nua.
2	2	3	2		6		Idem.	Idem.
3	0 $\frac{1}{2}$	2	0		5		Idem.	Idem.
4	02	0 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$		7		Idem.	B. de nuag.
5	01	1	1 $\frac{1}{2}$		7		Idem.	Convert.
6	01 $\frac{1}{2}$	3	1		6		Idem.	B. de nuag.
7	1 $\frac{1}{2}$	3	1 $\frac{1}{2}$		3		N.-O. m.	Couv. pet. pluie le mat. grêle & neig. le soir.
8	0	2 $\frac{1}{2}$	1		2		O. méd.	B. de nuag.
9	0	2	3	27	7		S.-O. fort.	Id. Neig. par interval. tout le jour.
10	0	3	0		11		Idem.	Peu de nua.
11	0 $\frac{1}{2}$	3	1 $\frac{1}{2}$		6		Idem.	B. de nuag. neig. forte le mat.
12	2	6	5		5		Idem.	B. de nuag. pl. forte le i.
13	2 $\frac{1}{2}$	5	2 $\frac{1}{2}$	28	0	$\frac{1}{2}$	O. méd.	B. de nuag. pet. grêle le soir.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	li- nes.	par- ties.		
14	2	5	6	28	1		O. méd.	B. de nuag. pet. pl. le f.
15	6	10	8		2		O. fort.	B. de nuag.
16	9	11	10		5		S-O. fort.	Couvert, pet. pl. le f.
17	8	12	11		4		E. au S. O. fort.	Peu de nua. B. de nuag.
18	11	12	11 $\frac{1}{2}$		3	$\frac{1}{2}$	S-O. fort.	B. de nuag.
19	8	10	6 $\frac{1}{2}$		4	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Pet. pl. le soir.
20	4	7	5		0	0	O. fort.	<i>Idem.</i>
21	2	3	1 $\frac{1}{2}$	27	7		<i>Idem.</i>	B. de nuag. grêle le mat. & le f.
22	1 $\frac{1}{2}$	5	1	28	2		<i>Id.</i> impé- tueux.	B. de nuag.
23	2	3	$\frac{1}{2}$		1		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i> Pet. neige par in- terv. tout le jour; 1 écl. & 1 coup de tonn. le f.
24	0	3	0		4		<i>Idem.</i>	B. de nuag. pet. pl. le f.
25	0	1	$\frac{1}{2}$		2		N-O. m.	B. de nuag.
26	1	1	0		0	0	O. méd.	Couvert, neige forte tout le jour.
27	0	2	1		2		<i>Idem.</i>	Beauc. de nuages.
28	0	1	0		2		<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Neige & grêle le matin.

MÉTÉOROLOGIQUES. 379

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 12 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 2 degrés au-dessous du même point : la différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 7 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 5 lignes : la différence entre ces deux termes est de 14 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du N.

2 fois de l'E.

8 fois du S-O.

12 fois de l'O.

2 fois du N-O.

Il y a eu 24 jours de nuages.

4 jours de couvert.

7 jours de pluie.

6 jours de neige.

4 jours de grêle.

13 jours de gelée.

Les hygromètres ont marqué une humidité moyenne, pendant tout ce mois.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Février 1762 ; par
M. VANDERMONDE.

Les catarrhes ont été, pendant ce mois, si répandus, qu'il y avoit très-peu de personnes qui n'en fussent atteintes. Dans quelques sujets, ces fluxions se sont portées sur la tête, sur la poitrine, sur la gorge & sur les oreilles. Quelques-unes de ces maladies se sont déclarées sans fièvre ; d'autres ont eu des fièvres continues, avec redoublemens. Dans les premiers jours du mois, ces fluxions catarrhales n'ont pas été fâcheuses ; elles ont cédé aux saignées, aux boissons diaphoniques, aux lavemens, au régime & à la chaleur convenable. Ceux qui ont éprouvé des rechutes, ont été plus grièvement attaqués, plusieurs en sont morts. La nature paroît avoir opéré ses crises par l'expectoration d'une lymphe épaisse & glaireuse. Quelquefois ces maladies se terminoient par des sueurs qui étoient fort fétides, & qui produisoient un soulagement marqué.

Sur la fin de ce mois, on a observé des morts subites, des attaques d'apoplexie, des affections comateuses, qui ont été funestes, sur-tout aux vieillards.

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Janvier 1762 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Nous n'avons pas eu, ce mois, de fortes gélées. A peine la liqueur du thermomètre s'est-elle portée, deux jours, à trois degrés au-dessous du terme de la congélation, à sçavoir le 25 & le 26 ; elle n'est descendue qu'à deux degrés au-dessous du même terme, le 23, le 24 & le 27 ; & le reste du mois, elle s'est trouvée presque tous les matins, au-dessus de ce terme, & même de plusieurs degrés, certains jours

Il n'est, pour ainsi dire, pas tombé de neige, ce mois. Enrevanche, les pluies ont été abondantes jusqu'au 20. Les nuits, du 11 au 12, & du 12 au 13, l'air a été agité de tempêtes ; le baromètre cependant n'a pas descendu bien bas, de tout le mois, si ce n'est le 12, qu'il a marqué 27 pouces 4 lignes, au contraire il s'est élevé fort haut, certains jours : le 22, le 23 & le 30, il a dépassé 28 pouces 7 lignes ; le 21 & le 29, il s'est porté à ce terme, ou très-près. Dans tout le cours du mois, il n'a été observé que huit jours au-dessous du terme de 28 pouces.

382 OBS. METEOR. FAITES A LILLE.

Les vents ont été *Sud*, la plus grande partie du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 7 degrés au - dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 3 degrés au-dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $7\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes : la différence entre ces deux termes est de $15\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois de l'Est.
 5 fois du Sud-Est.
 10 fois du Sud.
 8 fois du Sud vers l'O.
 3 fois de l'Ouest.
 4 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.

15 jours de pluie.
 3 jours de neige.
 2 jours de grêle.
 10 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Janvier 1762; par M. BOUCHER.

Le rhume de poitrine a été la maladie

dominante de ce mois, & a attaqué les deux sexes, de tout âge & de toutes conditions. Cette maladie avoit divers degrés, de façon que dans nombre de sujets, elle a participé plus ou moins de la fluxion de poitrine. Il y a eu aussi quelques péripneumonies ou pleuropneumonies légitimes, avec crachemens de sang, & qui ont sur-tout attaqué les personnes les plus exposées aux vicissitudes de l'air, tels que les soldats & divers artisans. Les saignées devoient être brusquées d'abord dans ces maladies. On obtenoit difficilement une bonne expectoration, & des sueurs critiques : la maladie, en général, (à sçavoir, l'une & l'autre péripneumonie,) avoit plus de pente à se terminer par les urines ; & dans plusieurs elle l'a été par des selles bilieuses. Nombre de sujets, qui n'ont point eu de crise, ou dans lesquels elle a été imparfaite, sont tombés dans la langueur, la phthisie ou la leucophlegmatie ; & peu se sont rétablis de ces maladies consécutives, auxquelles le climat donne de la pente.

Il y a eu aussi des rhumatismes inflammatoires, & des fièvres catarrhales ou plutôt inflammatoires, portant à la tête, avec des yeux rouges, un pouls dur & embarrassé, pesanteur générale, abattement considérable, &c. Dans ces circonstances, les

saignées ont dû être brusquées & répétées plus ou moins , selon l'état inflammatoire du sang ; car dans nombre de sujets , le sang , même dans la vraie péripneumonie , s'est trouvé de nature à n'en pas exiger de soustraction copieuse.

Il a été difficile de déraciner les fièvres tierces & quartes : le quinquina , employé avant d'avoir obtenu des signes de coction , ne réussissoit pas , ou ne faisoit que suspendre les accès , ou faisoit décidément mal.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de médecine* du mois d'Avril.

A Paris, ce 23 Mars 1762.

POISSONNIER DESPERRIÈRES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien
Professeur en Chirurgie François, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

/ Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

M A I 1762.

TOME XVI.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

M A I 1762.

E X T R A I T
DES ŒUVRES ANATOMIQUES

*De M. DUVERNEY, de l'académie royale
des sciences, conseiller-médecin ordinaire
du roi, professeur en anatomie & en chi-
rurgie, au Jardin royal des plantes. A
Paris, chez Jombert, Libraire, rue Dau-
phine, deux volumes in-4^o, avec figures.
Prix relid 30 livres : Suite.*

C E second volume commence par la fin
du Cours d'Anatomie. Il s'agit, dans
le premier article, de la poitrine & de tou-
tes ses dépendances; dans le second, des
poumons & du mécanisme de la respi-

ration : la troisieme partie contient l'exposition du bas-ventre & de tout ce qui en dépend. On y voit un tableau fidele des muscles du bas-ventre, des vaisseaux ombilicaux, du péritoine, du diaphragme & des parties de la génération.

Le reste de ce volume est rempli par un Traité de la génération, par des Observations sur toutes sortes de matieres anatomiques, & enfin par une espece d'extrait des différens Traités que M. Duverney avoit consignés dans les recueils précieux de l'académie royale des sciences.

Dans le premier article qui concerne la poitrine, notre illustre académicien fait un examen suivi & intéressant du cœur. Il anatomise toutes ses parties, & il les présente avec clarté & exactitude. Il fait voir l'importance de ce viscere, ses fonctions & ses propriétés; & il réduit toutes ses actions à deux-principes, le battement continuel & la circulation du sang. Nous ne suivrons pas notre anatomiste dans tous les détails qu'il donne à ce sujet; d'autant plus que quelque mérite que l'on accorde à cette partie de l'anatomie de M. Duverney, qui concerne le cœur, elle est de beaucoup au dessous du Traité de la Structure du cœur de M. Senac; ouvrage qui, par l'élégance & la pureté du style, l'ordre & la disposition du sujet, la force de l'exécution, l'immensité

des travaux, des expériences & des recherches, qu'il contient, fera toujours regardé comme le chef-d'œuvre d'un grand médecin, d'un sçavant & d'un homme d'esprit. Nous ne nous arrêterons pas plus long-tems sur les différentes expériences de l'anatomie comparée qu'a fait M. Duverney, sur les cœurs de la carpe, de la grenouille, de la tortue, de la vipere, &c. pour répandre un plus grand jour sur cette matiere, parce qu'elles ne sont pas d'une utilité bien directe pour nos lecteurs.

Dans l'exposition du poumon & de ses membranes, M. Duverney rend justice à Malpighi, dont les travaux ont beaucoup éclairé les anatomistes sur cette partie. Il rapporte les découvertes & le résultat de ses expériences, & il propose ensuite ses observations particulieres. Selon M. Duverney, les membranes du poumon ne sont pas un simple épanouissement des filets nerveux; ils ne sont que la continuation de la plèvre qui enveloppe tout le corps du poumon, & qui en fait la plus grande partie; ainsi la membrane externe du poumon est formée par la membrane externe de la plèvre; elle en est le prolongement: un épanouissement de la membrane externe de la plèvre accompagne les vaisseaux sanguins dans tout le poumon, tandis qu'une autre partie ou l'ame de cette même membrane se perd.

dans l'intérieur de ce viscere. M. Duverney assure que le mouvement du poumon ne dépend pas , comme on l'a cru , de la contraction des fibres charnues ; mais il est secondé par le ressort de quelques fibres élastiques qui en parcourent la substance. Après des travaux répétés, & des expériences suivies , notre anatomiste se croit en droit d'avancer qu'il n'y a point de vésicules sur la superficie du poumon, comme les anatomistes l'ont prétendu ; que les cellules ou cavités qui forment le tissu spongieux ou celluleux , ne sont pas un épanouissement des bronches , & que les petites élévations qui paroissent extérieurement , lorsqu'on souffle un poumon frais & humide , ne sont produites que par l'effort de l'air , contre la membrane externe du poumon. M. Duverney prétend , d'après ses observations particulières , que le poumon est incapable par lui-même de se dilater ; tout son mouvement vient de l'élasticité des fibres ligamenteuses de la trachée-artère , qui doivent avoir auparavant été mises en jeu par l'air qui y a été poussé. Les différentes recherches faites sur l'objet de la respiration des animaux , tant poissons que volatils , sont très-intéressantes. L'auteur y conclut que les fonctions du cœur & celles du poumon ne sont pas si étroitement unies qu'on le pense , & que ces parties

ont chacune , par rapport au sang , un usage fort différent ; le cœur est le maître ressort du mouvement circulaire du sang ; & les poumons lui communiquent une matiere si active & si pénétrante , que toutes les qualités qu'il a pour nourrir & vivifier les parties , en dépendent. Les différens chapitres qui concernent la voix , la parole , le ris , la toux , l'éternument , le ronflement , le hoquet , l'asthme , ne contiennent rien de nouveau , & qui ne soit expliqué dans la plupart des ouvrages de nos physiologistes.

Dans l'article qui renferme l'exposition du bas-ventre , M. Duverney examine d'abord la position , la structure & l'usage des muscles attachés à cette partie , dont il donne une ample & très-exacte description. Il entre ensuite dans l'analyse anatomique du péritoine , du diaphragme , dont il expose également les usages , en faisant voir les avantages de la graisse pour les différens mouvemens du corps. Notre illustre anatomiste assure qu'il ne croit pas qu'elle puisse servir à la nutrition , comme l'ont prétendu quelques auteurs , & que les hommes qui ont soutenu de très-longues abstinences , que les animaux qui dorment pendant des hivers entiers , se soutiennent plutôt par la qualité mucilagineuse de leur sang , que par la surabondance de la graisse qui est trop élaborée pour servir à l'entretien & à la réparation

du corps. Dans les réflexions que l'auteur fait sur la structure de l'estomac, il observe que, lorsqu'on se couche après souper, il est plus avantageux de se tenir sur le côté gauche, parce que dans cette situation, les alimens ne sortent pas si vite de l'estomac, & se digerent mieux; mais quand la digestion est faite, c'est-à-dire, vers les deux ou trois heures du matin, il vaut mieux se tourner du côté droit, pour en faciliter la sortie. Rien n'est plus utile, dit M. Duverney, pour le soulagement de l'estomac, que le hoquet; car, lorsque les contractions ne sont pas suffisantes pour le délivrer de ce qui l'arrête & l'importune, le diaphragme vient à son secours, & l'aide à se dégager de ce qui lui cause de l'irritation. On trouve, dans cet article, l'exposition anatomique des intestins, leurs usages, le mécanisme de la digestion, & celui de la faim & de la soif. Le foie, ce viscere si utile à la digestion, & si souvent exposé aux maladies, est suivi & examiné par l'auteur, avec une attention particulière. On y trouve sa situation, l'exposition de ses parties, le dénombrement & l'exposition de ses attaches; ses vaisseaux, ses nerfs, la vésicule du fiel y sont décrits avec la plus grande vérité. Ce chapitre est terminé par quelques réflexions de l'auteur, & quelques expériences qu'il a faites pour déterminer ce qu'il pense de la nature de la

bile. On a mêlé de la bile avec de l'esprit de nître, de vitriol, de sel, &c. On a observé qu'elle se cailloit toujours plus ou moins par ces mélanges, sans aucune effervescence sensible, & que sa couleur venoit d'un verd plus ou moins foncé : au contraire, quand on la mêle avec des sels volatils, elle devient plus fluide, & d'une couleur plus vive ; le mélange qu'on en a fait avec quelque sel lixiviel, en rend l'amertume insupportable : on pourroit, si l'on peut partir d'après ces expériences, en tirer des lumieres relatives à la pratique de la médecine ; car, quand les matieres rendues par le vomissement seront altérées par une bile verte, on pourra en conclure qu'il y a surabondance d'acides dans les premieres voies, pourvu que les boissons que l'on donne au malade ne soient pas la cause de cette modification colorante ; de même on pourra avoir recours aux sels volatils fixés, aux amers, aux saponaires, pour dégluer la bile, & lui rendre sa fluidité ordinaire, quand elle l'aura perdue. Dans le détail que M. Duverney nous donne des parties de la rate, il ne reste rien à desirer ; mais dans l'examen de ses fonctions, ce grand anatomiste ne paroît pas avoir fait de grands progrès. Au reste, il en est sur cette partie, où en sont tous les physiologistes. Il prétend cependant que le sang qui coule des arteres dans les cellules de la veine splénique,

doit y recevoir une plus grande fluidité, & cela, par le mélange des esprits que les nerfs de la rate y apportent. Il nous semble que le transport subit d'un sang vivement agité dans les arteres, dans des cellules lâches & sans ressort, devroit plutôt, en ralentissant son cours, le rendre plus épais : les esprits animaux, supposé qu'ils existent, peuvent-ils, par leur présence, rendre le sang liquide ? La bile en seroit-elle plus parfaite, en recevant un sang très-fluide ? Ne faut-il pas beaucoup de lenteur dans le mouvement du sang, pour la préparation de ce suc digestif ? La rate, ce viscere celluleux, n'est-il pas fait au contraire pour ralentir le mouvement du sang, pour l'épaissir & pour favoriser par-là la sécrétion de la bile ? Ces doutes doivent au moins nous rendre circonspects sur les systèmes que nous pourrions adopter sur ce sujet.

Enfin M. Duverney arrive dans le fameux dédale de la génération : il y porte un œil sûr & pénétrant. Il en démêle les issues : il en trace les routes, & répand la vérité partout où son fer anatomique a pu se faire jour ; ces détails sont clairs, précis & conformes à l'autopsie. L'auteur suit en physiologiste éclairé le mystere de la génération, & cette copulation voluptueuse, qui sera toujours l'écueil du cœur & de l'esprit humain. Il prépare, en habile alchymiste, tous ses

instrumens & ses matériaux pour ce grand œuvre, qui échappe néanmoins à ses empressements, & qui se refuse à tous ses efforts. Un seul homme pouvoit répandre quelque jour sur un si vaste nuage. Cet honneur étoit réservé à M. de Bufon. C'est dans son ouvrage riant & profond, qu'on peut se flatter de trouver la vérité sur cet objet, si elle se laisse jamais saisir par les hommes. M. Duverney n'a jamais vu de véritables hermaphrodites. Ceux qu'on prend pour tels, ont toutes les parties naturelles d'un homme bien formées ; ils urinent, ils engendrent ; mais avec cette différence, qu'ils ont une fente assez profonde, & dont la forme ressemble quelquefois à celles des parties naturelles de la femme. Cette fente se trouve, ou entre la racine de la verge & les bourses, ou dans le périnée, entre les bourses & le rectum ; dans la seconde espèce d'hermaphrodites, on ne découvre aucunes des parties naturelles de l'homme ; on ne voit qu'une fente, par laquelle l'hermaphrodite urine : les testicules sont cachés & renfermés dans le ventre ; la verge n'est presque pas apparente, étant en partie renfermée sous la symphise des os pubis : ce sont ces sortes d'hermaphrodites qui, ayant été regardés comme filles, deviennent garçons à l'âge de quinze ou de dix-huit ans. Il y a une troisième espèce d'hermaphrodites : ce sont des filles qui ont

le clitoris beaucoup plus gros & plus long que les autres , & qui en abusent avec d'autres filles : ce sont celles que les Grecs appellent *tribades* , en françois, *ribaudes* , ou hommes déguisés : la quatrième espece est celle de ceux qui n'ont l'usage ni de l'un ni de l'autre sexe , & à qui les parties de la génération manquent entièrement.

C'est ainsi qu'est terminé le Cours d'Anatomie. Le reste de ce volume est rempli par des observations détachées , sur divers foetus trouvés dans les ovaires , dans les trompes & dans la cavité du bas-ventre , sur la circulation dans le foetus , sur les estomacs des animaux qui ruminent , sur les parties qui servent à la nutrition des oiseaux , sur le rein de différens animaux , sur la structure du cœur de la tortue , de la grenouille , de la vipere & des poissons , sur les parties qui servent à la nutrition ; sur la situation des conduits de la bile & du suc pancréatique , sur les vaisseaux omphalomesentériques, &c. Tous ces morceaux détachés , qui ne vont pas également à la perfection de l'anatomie , n'en sont pas moins intéressans , & méritent l'attention de tous les anatomistes.

On trouve , à la fin de ce second volume , des observations diverses , que l'on a extraites des Mémoires de l'académie des sciences. Parmi les différens faits rapportés , nous

nous sommes fixés sur la grosseffe extraordinaire d'un homme. Il eut une tumeur au testicule ; elle grossit : on en fit l'opération : on y trouva une masse de chair très-blanche , très-solide & sans fibres, contenue comme dans un arriere-faix, & nageant dans une quantité d'eau qui auroit rempli une grande écuelle. Le chirurgien ouvrit cette masse de chair, & vit, dans le centre, un globe osseux, qui avoit comme deux orbites remplies de deux petites vessies ovaires, pleines d'eau, & assez semblables à l'uvée : au bas de ce globe, il y avoit une dépression, comme celle du palais : ce globe étoit tout solide & sans cavité ; il en sortoit, tout à l'entour, comme des rayons osseux, en forme d'étoile, mais sans aucun arrangement régulier : le faux air de tête qu'avoit ce globe ; les neuf mois que cette tumeur avoit été à prendre son accroissement, ont donné lieu à la fable de la grosseffe.

Ce volume n'est pas moins piquant que le précédent, tant par le choix que par la bonté des choses qu'il contient. Il est décoré de onze Planches anatomiques, sur l'homme & les animaux, qui sont très-exactes & très-curieuses. On trouve, à la fin, une Table raisonnée des matieres, qui est de la plus grande utilité. Enfin, il ne manque à cet ouvrage, que la disposition & le coloris, dont la mort prématurée de l'auteur l'a privé.



EXPOSITION ET EXPLICATION

Des symptômes de la Colique de Poitou végétale ; par M. BONTÉ, docteur en médecine de l'université de Montpellier, médecin à Côtances.

S U I T E.

TROISIÈME CLASSE.

Les hémorragies Il arrive quelquefois, dans le commencement du déclin de la colique, des hémorragies du nez. Cette crise, assez rare, est toujours salutaire ; les règles mêmes qui surviennent chez les femmes, dans cette maladie, en apaisent pour quelque tems les douleurs. Les succès heureux qui suivent les hémorragies, paroissent, au premier aspect, inespérés. Quel rapport, en effet, semblent-elles avoir avec la cause de la maladie ? Elles en ont encore moins avec son siège. Quelle analogie observe-t-on d'abord de cette crise avec la diarrhée naturelle ou artificielle, qui termine toujours favorablement cette maladie ? *Sanguinis eruptio à naribus*, (dit Hippocr.) *de jud. non solvit morbos qui per alvi egestionem sanare solent*. D'où vient donc le bien réel

qu'elles procurent ? L'éloignement des symptômes malheureux qui accompagnent souvent cette maladie, comme l'épilepsie, les affections comateuses, &c. est un de leurs premiers effets ; elles en dissipent la cause : le sang reflue des viscères du bas-ventre, où la circulation est extrêmement gênée, vers le cerveau, dont les vaisseaux sont très-lâches & n'opposent aucune résistance : s'il survient alors une hémorragie du nez, la quantité du sang qui surchargeoit les vaisseaux intérieurs de la tête, se trouve diminuée : cette révulsion favorable fait disparaître les accidens que nous avons rapportés, s'ils sont arrivés ; on les prévient, s'ils n'ont point encore paru : en effet l'hémorragie a alors toutes les conditions d'une crise louable ; elle est établie près la partie secondairement affectée, & elle évacue l'humeur qui doit l'être *Evacuatio fit qualis fieri debet, & per loca convenientia.* Non seulement l'utilité des hémorragies devient sensible, relativement aux symptômes qu'elles préviennent ou qu'elles dissipent ; la cause même de la maladie en devient plus facile à dompter : les fibres des intestins deviennent plus souples & plus lâches ; la crise qui doit s'établir par le bas-ventre, devient plus facile : *Laxitas requiritur*, dit Baglivi, *de dub. crit. ad bonam crism* ; elle tend à diminuer les spasmes du bas-ventre, qui

retiennent les vents, & dont la rétention occasionne les plus vives douleurs, *Ventoſitatem ſolvit phlebotomia*, dit Hippocrate; l'hémorragie rend à cet égard les mêmes ſervices que la ſaignée. Parmi les obſervations que je pourrois citer, pour appuyer les avantages de l'hémorragie dans la colique de Poitou, j'en rapporterai quatre. Charles Piſon a traité un jeune homme attaqué pluſieurs fois de cette maladie, & l'a vu guérir chaque fois, après des hémorragies conſidérables. J'avois à traiter, l'an dernier, un jeune homme fort vigoureux, attaqué de la colique de Poitou, végétale: il avoit été ſaigné deux fois; les lavemens réitérés, les purgatifs n'avoient produit aucun effet: la tête paroifſoit ſ'embarraffer; une hémorragie du nez, quoique médiocre, diminua tout à coup les accidens; pour ſeconder ces heureux changemens, je preſcrivis un purgatif, le lendemain; ſon opération fut abondante, & emporta la maladie: *Hypocondriorum partiumque umbilico circumpoſitarum dolores excluſo ſanguine periculo deſunguntur*. Quelque tems avant, je voyois un homme de moyen-âge, ſujet autrefois à des hémorragies, attaqué de douleurs de colique très-violentes, avec du délire, ſur-tout la nuit; après une hémorragie abondante, les douleurs de ventre ceſſerent entièrement, & le ventre s'ouvrit de

de lui-même : *Quibus ex lumborum doloribus recursus fit ad caput doletque ventriculos, sanguis largiter erumpit & alvus soluta diffluit, his turbulenta mens est.* Hippocr.

Un ecclésiastique avoit , il y a quatre ans, une colique des plus violentes que j'aie vu, accompagnée de convulsions épileptiques fréquentes ; plusieurs saignées pratiquées au bras & au pied, les avoient suspendues, sans les empêcher totalement. Une hémorragie du nez, quoique légère, les termina entièrement.

L'aveuglement Ce symptôme singulier ne s'observe, comme le précédent, que dans le commencement du déclin de la colique de Poitou végétale. Je l'ai vu deux fois arriver à un curé des environs de cette ville, fort sujet à cette espèce de colique : l'aveuglement dura, la première fois, deux jours ; sa durée fut de quatre à cinq jours, la seconde ; dans le même tems ; la tête étoit occupée, le visage enflammé : les yeux étoient grands, & la pupille dilatée, la mémoire étoit entièrement perdue ; les douleurs du bas-ventre ne se faisoient plus sentir. Je traitois, l'an dernier, un vicaire de la campagne, d'une colique de même espèce, qui fut suivie du même accident ; l'aveuglement dura cinq à six jours : les douleurs se faisoient néanmoins sentir dans le bas-ventre, mais plus foiblement. Un chirurgien

de la ville, traitoit dans le même tems un marchand étranger, qui éprouva le même sort. Dans les trois exemples que je cite, la vue s'est rétablie par degrés; il n'en est resté aucune foiblesse : on ne peut attribuer cet aveuglement passager à quelque vice des humeurs de l'œil; il seroit alors plus durable : la perte de la vue paroît dépendre, dans cette occasion, d'une cause semblable à celle de la goutte-sereine; ou plutôt ç'en est une passagere. On remarque, dans la rétine, un nombre infini de vaisseaux sanguins, qui s'y distribuent & s'y répandent de toutes parts : le nerf optique en est entouré; son centre est même percé d'une artère assez notable; le sang qui regorge du bas-ventre dans les vaisseaux de la tête, distend-il trop ceux qui avoisinent le nerf optique, & qui rempent dans la rétine? Ces organes sont comprimés; ils résistent même fort peu à cette pression qui les prive de sentiment : le nerf optique est assez mol; la rétine a si peu de consistance, qu'elle ressemble, dit M. Winslow, à une colle farineuse. Si les vaisseaux qui appartiennent à l'œil, sont seuls engorgés, les fonctions du cerveau restent dans leur intégrité; l'aveuglement survient, sans faire disparaître les douleurs du bas-ventre : si l'engorgement s'étend jusqu'au cerveau, la plupart de ses fonctions s'anéantissent; le

jugement & la mémoire se perdent : le sentiment s'éteint en grande partie ; les douleurs du bas-ventre cessent presque entièrement , avec la perte de la vue : les spasmes des nerfs voisins du nerf optique peuvent encore contribuer à cet aveuglement ; en effet le ganglion de la troisième paire fournit plusieurs filets déliés qui environnent le nerf optique : ces filets communiquent avec la branche ophthalmique de la cinquième paire , qui a elle-même une liaison particulière avec l'intercostal ; ne peut-il donc pas arriver que le nerf optique soit resserré & étranglé , au point de devenir insensible pendant quelque tems ? Diverses expériences de feu M. Petit , le médecin de l'académie royale des sciences , prouvent que l'organe de la vue a toujours été plus ou moins intéressée dans les divers accidens qu'il a fait subir à l'intercostal. Morgagni rapporte que le rameau frontal de la cinquième paire ayant été blessé dans une plaie , la vue se perdit entièrement.

La paralysie succede ordinairement à la colique de Poitou végétale , lorsqu'elle a été d'une longue durée Nous en voyons tous les jours de tristes exemples dans notre ville : les premières attaques n'en sont cependant guères suivies , à moins qu'elles n'aient été bien violentes ; on en est quitte le plus souvent pour des tremblemens dans les

404 EXPOSITION DES-SYMPTOM.

mains, plus ou moins considérables, & d'une durée, plus ou moins longue. La paralysie est inévitable, après plusieurs récidi-
 ves, sur-tout aux personnes qui ont déjà des tremblemens dans les membres : elle prive de mouvement les parties qu'elle affecte ; mais loin d'y éteindre le sentiment, il y devient plus vif : elles sont affectées de douleurs souvent très-aiguës ; les extrémités supérieures sont celles qui sont presque toujours paralysées : les extrémités inférieures le sont rarement ; j'en ai cependant vu trois exemples ; un huissier, habitant d'une paroisse voisine de la ville, eut les deux jambes paralytiques, pendant près de trois semaines. Un domestique de la ville, les eut de même pendant près d'un mois ; un autre, de même condition, après la plus terrible de ces coliques, & diverses convulsions épileptiques, devint paralytique de tout le tronc, si on le mettoit dans le lit sur son séant, il ne pouvoit rester dans cette attitude, sans tomber en arriere : les bras paralysés restent collés au tronc, les poignets deviennent pendans, les mains s'enflent, les doigts demeurent fléchis ; quoique cette paralysie soit curable, il reste cependant toujours beaucoup de foiblesse dans les membres qui en ont été affectés, & le plus souvent un tremblement.

Cette paralysie subséquente a mérité l'at-

tention de presque tous les auteurs qui ont écrit de la colique de Poitou, en général. Comme les douleurs du bas-ventre, en cessant, semblent se répandre sur les membres, & y porter ensuite un sentiment de stupeur & d'engourdissement, qui devient le prélude de la paralysie qui y succede ; Riviere, avec plusieurs autres, l'ont attribuée à la métastase de la bile qui, après avoir fixé son siège dans les membranes du bas-ventre, se jette sur l'épine du dos. Pison a recours à cette congestion séreuse, dont il fait dériver la plûpart des maladies. Sans nous arrêter à discuter ces opinions, examinons attentivement les phénomènes qui se passent dans les divers états de la colique de Poitou végétale ; peut-être répandront-ils quelque lumiere sur une matiere si obscure. Nous avons dit que le nerf intercostal, & ceux avec lesquels il communique, sont, dans le tems des douleurs, vivement irrités & distendus ; les ganglions de ce nerf le sont également : deux effets résultent de cette distension formée des nerfs ; le relâchement y succede, les vaisseaux qui se distribuent dans les membranes des nerfs, & dans celles des ganglions, sont allongés & retrécis : le cours des liqueurs s'y ralentit ; il s'y forme de véritables obstructions : l'humidité qui arrose les filets nerveux contenus dans chaque

cordon de nerf plus considérable, se dissipe ; ils perdent cette souplesse & cette agilité qui leur est nécessaire : les nerfs étant ainsi affectés, les fibres musculaires tombent dans le relâchement ; elles ne peuvent exécuter leurs fonctions ordinaires : le mouvement devient très-foible, ou entièrement perdu. Dans le premier cas, c'est le tremblement ; dans le second, la paralysie. On peut se persuader, avec d'autant plus de raison, que le vice des nerfs se tient du côté de leurs membranes, que cette paralysie est ordinairement curable, & ne demeure jamais complète, ainsi qu'il arrive dans celle qui dépend de la substance médullaire, comme dans l'apoplexie, & quelques autres affections de la tête, auxquelles elle succede.

La paralysie attaque plutôt les bras que les extrémités inférieures ; en effet, les accidens de l'intercostal doivent se communiquer aux nerfs, qui ont la plus grande connexion possible avec lui ; or, ce sont les quatre dernières paires cervicales ; leurs communications sont même établies vers l'origine de ce nerf, la plus exposée aux engorgemens dont nous avons parlé. Le premier ganglion cervical étant le plus considérable, mais aussi le plus mollassé, la lésion des paires cervicales entraîne bientôt celle des nerfs brachiaux, qui en tirent leur principe ; le mouvement des bras & des

main, qui dépend de l'intégrité de leurs fonctions, s'affoiblit, & même se perd ensuite entièrement.

Si les douleurs ont été vives & durables; le nerf intercostal & ses ganglions ont été plus sensiblement intéressés; les prolongemens de la dure-mere, qui recouvrent les nerfs vertébraux, ont souffert plus de tension, & ont été exposés plus long-tems à l'engorgement; l'humidité qui se trouve entre la moëlle de l'épine & ses enveloppes, a pu se dissiper presque entièrement: la tension des nerfs a été générale; leur relâchement peut devenir universel: la paralysie peut donc s'étendre sur les muscles du tronc. Comme les nerfs lombaires, dont ceux des extrémités inférieures tirent leur origine, ont une plus grande connexion avec l'intercostal, que les autres nerfs du tronc, la paralysie des jambes est plus ordinaire que celle du tronc; elle n'est jamais si durable, ni si complète que celle des bras: les nerfs lombaires forment des troncs fort gros; ils tirent leur origine presque entièrement de la moëlle épinière; les paires cervicales forment des cordons beaucoup plus petits, & elles ont d'ailleurs une connexion plus intime avec l'origine de l'intercostal.

Les poignets sont pendans & les mains enflées; les muscles étant sans action, ces parties n'étant plus soutenues, cedent à leur

propre pesanteur : l'impulsion des liqueurs est très-foible dans les parties paralysées ; elles ont beaucoup de peine à remonter contre leur propre poids : les mains deviennent œdémateuses : si on n'a la précaution de faire étendre souvent les doigts & les poignets, ces parties restent toujours fléchies ; il s'y forme même comme des *nodus* : les muscles extenseurs étant long-tems sans action, en deviennent enfin incapables ; la contraction trop continue des fléchisseurs, s'augmente tous les jours : les articulations privées de mouvement, s'ankilosent, ainsi qu'on l'observe quelquefois dans les fractures ; l'humour synoviale épaissie & accumulée, forme les nodosités qu'on observe dans les articles.

Le sentiment, loin d'être éteint dans cette paralysie, n'en est que plus vif ; les douleurs aiguës qui continuent ; font l'effet de l'engorgement des membranes, des nerfs & des impressions, que peut exciter sur leurs filets nerveux une partie de la matiere morbifique, qui s'est mêlée avec l'humidité qui arrose leurs faisceaux : le sentiment, pour exister dans une partie, ne demande pas autant de fluide nerveux, que le mouvement ; une compression capable de détruire l'un, peut laisser persister l'autre.

Pendant que les douleurs du bas-ventre continuent, la paralysie n'est point fixée ;

on éprouve seulement dans les parties qui en sont menacées, un sentiment de stupeur & d'engourdissement : l'irritation des entrailles entretient encore quelque tension dans les nerfs, & y détermine une certaine quantité d'esprits ; lorsque les douleurs du bas-ventre sont entièrement cessées, la matière morbifique qui se jette sur les nerfs, en augmente les embarras, & les fait tomber dans un relâchement total : la paralysie devient, de jour en jour, plus complète, quoiqu'avec le tems & le secours de divers médicamens, on vienne souvent à bout de la guérir ; les membres qu'elle a attaqués, restent long-tems foibles & tremblans, parce que les embarras des nerfs ne peuvent entièrement se dissiper, & qu'on a beaucoup de peine à leur rendre l'élasticité & la tension qu'ils ont perdu.

L'épilepsie. . . . Nous avons déjà parlé des convulsions épileptiques qui arrivent dans l'état de la maladie ; on a lieu de les observer encore fréquemment dans le déclin, non seulement après la cessation des douleurs, mais même lorsque la paralysie existe déjà dans les extrémités supérieures. J'ai vu, il y a quelques années, un curé, âgé de quarante-cinq ans, succomber à des mouvemens épileptiques, dont il fut attaqué, après la colique de Poitou végétale : la paralysie des bras étoit complète ; &

depuis près de deux mois, les douleurs du bas-ventre étoient entièrement cessées.... Tout ce qui peut changer considérablement l'état des nerfs, & altérer celui du *sensorium commune*, peut occasionner l'épilepsie; c'est ainsi qu'une peur violente, des accès de colere, un bruit inopiné, certaines odeurs, la rentrée ou la répercussion de quelque humeur étrangere, comme des dartres, de la goutte, &c. sont souvent une cause sensible de cette maladie : dans la colique de Poitou végétale, les douleurs vives & aiguës qui ont attaqué les entrailles, les secousses réitérées, les embarras & les engorgemens des nerfs & de leurs ganglions, sont capables d'y porter une atteinte sensible, qui peut même intéresser le *sensorium commune*; sa disposition peut même se trouver altérée pour toute la vie, & devenir une cause incurable de l'épilepsie, qui devient alors essentielle : quelques observations semblent porter à le croire. On peut, d'après l'expérience, au moins établir que les personnes sujettes aux mouvemens épileptiques, dans la colique de Poitou végétale, n'en éprouvent point de récidives, sans être sujettes aux mêmes accidens.

La manie ou la fatuité... Les convulsions épileptiques sont souvent suivies de cette maladie, sur-tout lorsqu'elles se répètent fréquemment; la qualité du suc nerveux

s'altère : les fibres du cerveau se trouvent affoiblies ; ses vaisseaux comprimés , & leur diametre rétréci : les fonctions de ce viscere , qui dépendent de l'intégrité de toutes ces parties , se dérangent ; la mémoire & le jugement se perdent : les idées n'ont plus aucune liaison entr'elles ; l'imbécillité en est la suite : il ne doit donc point paroître extraordinaire de voir succéder la manie à la colique végétale , dans laquelle on observe des convulsions épileptiques , jusqu'à ce que par degrés , la liberté des fonctions du cerveau se rétablisse dans son état naturel. J'ai vu deux jeunes gens demeurer , après cette maladie accompagnée des accidens dont nous venons de parler , dans un état d'imbécillité complet , pendant près de deux mois. Quoique cette espece de manie soit plus ordinaire aux personnes qui ont essuyé , dans cette colique , des convulsions épileptiques , on ne laisse cependant pas de l'observer chez celles qui n'en ont eu aucunes. J'ai été témoin plusieurs fois de ce fait : un homme , entr'autres , de cette ville , âgé de soixante-huit à neuf ans , perdit , après une colique , la mémoire , au point d'oublier jusqu'à son nom : la violence des douleurs , les insomnies changent la disposition naturelle des fibres du cerveau ; les évacuations considérables , qui sont nécessaires dans le traitement , concourent à produire les mêmes

effets ; c'est par la même cause qu'on voit quelquefois succéder la manie aux fièvres quartenes.

La fièvre change de caractère ; elle prend celui d'une fièvre lente : le pouls devient prompt , petit & fréquent ; l'évétisme devient universel dans les troncs artériels dépouillés du mucilage , dont leurs parois intérieures sont revêtues : les insomnies , la durée de la fièvre , les douleurs continuelles communiquent aux liqueurs un degré d'acrimonie que le chyle ne peut corriger ; son passage est intercepté dans la plupart des vaisseaux lactés : sa qualité est elle-même altérée par le mauvais état des digestions qui ne se rétablissent que très-lentement : les embarras & les obstructions des vaisseaux névrolymphatiques augmentent tous les jours avec le vice de la lymphe qui pêche par épaisissement & par acrimonie : les obstructions du mésentère se multiplient ; ses glandes sont engorgées : la circulation y est languissante ; toutes ces causes réunies donnent occasion à la fièvre lente , qu'une seule de celles que nous avons assignées , peut faire naître.

L'amaigrissement. . . . Il devient si extrême , que les convalescens sont réduits dans le dernier marasme ; ce sont de vrais squelettes ambulans : la peau est collée sur les os ; les parties paralytiques sont tellement

atrophées ; les muscles sont si amincis , qu'on peut distinguer aisément les éminences & les cavités des os : les veilles continuelles , les douleurs , la fièvre & les évacuations dissipent les fluides de toute l'habitude du corps ; leur déperdition le réduit , pour ainsi dire , aux parties solides qui se durcissent & se dessèchent : tout semble conspirer à empêcher la réparation des suc nourriciers ; le chyle est mal préparé , par le défaut de tous les organes de la digestion : les vaisseaux de tous les ordres ayant perdu leur ressort , ne peuvent agir que foiblement sur leurs liqueurs ; elles sont mal assimilées ; la nutrition qui dépend de la dernière élaboration des suc nourriciers , ne peut se faire ; le sommeil qui la favorise , manque absolument : le volume des muscles dépend de la graisse interposée entre leurs fibres charnues ; ils le perdent par sa consommation , & sa fonte qui est une suite naturelle de la chaleur fébrile.

Le cliquetis des articulations... on l'observe toujours dans les coliques végétales , longues & opiniâtres. Les sujets qui n'ont point été les malheureuses victimes des cruelles douleurs , qui les ont mis tant de fois à l'épreuve , en gardent encore longtemps les vestiges. J'ai traité un domestique de cette ville qui , pendant quatre à cinq mois , ne pouvoit faire un pas , sans qu'on

214 EXPOSITION DES SYMPTOM.

entendît, dans toutes les articulations, un cliquetis singulier; le mouvement des lombes n'en étoit pas même exempt : la mobilité des articulations & la liberté de leurs mouvemens dépendent d'une infinité de circonstances réunies : la surface des os articulés doit être lisse & polie; les ligamens & les capsules des articulations doivent être souples & flexibles, les cavités articulaires lubrifiées par l'humidité qui transpire de leurs capsules, par le mucilage des glandes synoviales, & l'huile médullaire qui transude à travers la tête des os; cet appareil admirable disparoît, après la colique végétale d'une longue durée : les capsules & les ligamens sont desséchés; l'humeur synoviale est épaissie : l'huile médullaire manque; tant de défauts qui dépendent de la consommation générale, doivent rendre les surfaces des os articulés, peu glissantes les unes sur les autres; elles éprouvent un frottement qui fait entendre le cliquetis dont nous parlons.

L'hydropisie Hippocrate avoit indiqué dans ses Aphorismes, que les douleurs du bas-ventre, qui ne cédoient à aucun remède, étoient suivies de la tympanite : *Quibus tormina & circa umbilicum dolores fortes qui nullis cedunt remediis, desinunt in hydropem siccum.* Après les douleurs aiguës & les spasmes excessifs qu'ont essuyé

les intestins & le mésentère , ces viscères acquièrent une disposition hectique , à laquelle ce premier pere de la médecine attribuoit avec raison la tympanite : elle n'existe pas long-tems seule ; l'ascite s'y joint bientôt : *Dolor colicus* , dit Lommius , *sæpè transit in hydropem* ; les vaisseaux exhalans du péritoine & des viscères continuent de filtrer beaucoup de sérosité dans la cavité du bas-ventre , pendant que les vaisseaux absorbans en repompent une très-petite quantité ; ils ont perdu leur ressort , & ne charrient qu'avec peine la lymphe qu'ils rapportent ; elle est obligée de traverser les glandes du mésentère , pour la plupart obstruées : l'ascite qui succede à la colique , est le plus souvent incurable. J'en ai vu trois exemples : deux sujets en ont péri beaucoup plus promptement que des ascites ordinaires : un troisième a été guéri ; mais il a éprouvé deux récidives , & mene encore une vie bien languissante.

Dans le déclin de la colique végétale , les malades rendent par les selles des matieres glaireuses , *pituitam quasi vitream* ; elles sont semblables à du frai de grenouilles. Quelques auteurs les comparent à de la fiente de vache , *stercore bubulo dejectiones similes* ; elles sont écumeuses , & souvent d'une couleur jaune ; elles furnagent dans l'eau : leur odeur a quelque chose d'acide , &

quelque rapport avec celle qu'exhale la lie des tonneaux. La nature procure rarement seule ces excrétiions ; elle veut être excitée , & même assez puissamment ; lorsqu'elles arrivent , elles sont d'un très-bon augure , & elles ne manquent pas d'apporter un soulagement sensible , dans quelque petite quantité qu'elles soient : *Quæ evacuantur , (dit Hipp. Aph.) non multitudine æstimantur , sed si qualia oportet evacuentur & æger facillè ferat.* Les signes qui les annoncent , sont une augmentation de douleurs dans les reins , des borborygmes , des flatuosités qui commencent à s'échapper par bas , & un gonflement dans le bas-ventre ; la plupart de ces signes nous ont été transmis par Hippocrate : *Quibus præcordia murmurantia cum lumborum dolore , &c. iis alvi humectantur... quibus ructus , flatus , strepitus ventris , &c. iis extinberat venter atque conturbatur.* L'odeur acide qui s'exhale des excréments , démontre la présence des acides dans les entrailles ; l'air qui se développe par la fermentation , & qui est intimement mêlé avec la matière des déjections , les rend écumeuses : c'est à raison de cet air raréfié , qu'elles furnagent dans l'eau ; leur consistance glaireuse ne vient pas seulement du mucus épaisi par son séjour dans les glandes intestinales , & la présence des acides , qu'on sçait être capables de coaguler les substances

substances mucilagineuses, ces glaires peuvent être le produit du cidre même qui forme le sédiment dans les premières voies ; de même qu'on observe souvent des colles glaireuses dans les vases où on laisse séjourner long-tems du cidre, & qu'on n'a pas soin de nettoyer.

Quoique les malades aient été fréquemment évacués, soit par le moyen des lavemens & des purgatifs, soit même par le secours des émétiques, il arrive souvent que vers la fin de la colique, ils rendent des matières dures & globuleuses, *stercori caprino aut ovillo similes*. Cela a donné lieu de penser à M. de Haen, qu'ils en étoient la cause prochaine : ces excréments ne paroissent point s'être formés pendant la durée de la maladie, les malades étant tenus à la diète la plus sévère, & fréquemment évacués : ils ont été retenus dans les intestins par la paresse du canal intestinal, & le défaut de sécrétions destinées à en faciliter la sortie, avant même que les douleurs se soient déclarées avec violence ; lorsqu'elles se font sentir, & qu'elles deviennent si aiguës, le spasme qui règne dans tout le bas-ventre, les retient encore davantage : les douleurs viennent-elles à cesser ? la langueur devient universelle ; le défaut de ressort succède à la tension générale qui a existé précédemment : ces matières continuent à

séjourner quelque tems dans les portions d'intestin où elles ont été arrêtées; c'est ainsi qu'après les purgatifs, le ventre devient paresseux, & qu'on voit souvent, après la dyssenterie, les malades rendre des matieres dures, avec beaucoup de douleurs: le cœcum & les deux courbures du colon paroissent être les endroits où s'accumulent les excréments qui s'y dessèchent & s'y durcissent; les douleurs qui se renouvellent, peu avant leur sortie, dans les régions des hypocondres & des reins, semblent favoriser cette opinion; la conformation du cœcum contribue beaucoup à les retenir, cet intestin formant une espece de cul-de-sac: ils portent les empreintes des cellules du colon, sur lesquelles ils se moulent; ces deux courbures sont des obstacles difficiles à franchir.

Les sueurs qui arrivent dans le déclin de la maladie, établissent rarement une crise favorable: on les observe ordinairement le matin, & elles paroissent terminer les redoublemens du soir; elles deviennent quelquefois salutaires: lorsque la matiere morbifique n'est point trop abondante, la fièvre est capable de la diviser & de l'atténuer au point de la rendre miscible à l'humeur de la transpiration qui l'entraîne avec elle: dans la plupart des coliques, les malades sont privés de cet avantage; la matiere

morbifique est trop abondante ou d'une nature trop rebelle, pour subir un changement qui la dispose à être évacuée entièrement par la voie des sueurs; la plus grande partie se porte sur les nerfs & leurs ganglions; la paralysie survient bientôt avec les sueurs, ainsi que l'a remarqué Baglivi: là, les forces sont sur-tout déjà bien épuisées; la paralysie qui se forme, contribue même à augmenter la sueur par le relâchement qui survient dans les émonctoires cutanés: l'odeur acide qu'exhale cette sueur, démontre le caractère de l'humeur qu'elle charrie; les vaisseaux transpirans, les vaisseaux excrétoires des glandes miliaires se froncent & se gonflent: la peau se couvre de boutons rouges, accompagnés de demangeaisons plus ou moins vives. On sçait que ces sortes d'éruptions sont familières aux enfans & aux personnes qui mangent beaucoup de fruits aigres; elles se rencontrent dans la plupart des circonstances où l'acrimonie acide domine à un certain degré.

Celles qui ont essuyé des attaques de cette colique, violentes & opiniâtres, traînent dans la suite une vie malheureuse; les tremblemens dans les mains, les nodosités des articles, la paralysie incomplète, &c. ne sont pas les seuls malheurs réservés à leurs jours infortunés: leur corps devient sensible à toutes les variétés de l'atmosphère.

phere : un air chaud & humide, dénué de ressort, leur cause une pesanteur universelle, & les rend inhabiles au moindre mouvement ; un air nébuleux, chargé de brouillards, procure les mêmes effets : un dégel subit change tout à coup la face de la nature ; les fibres passent promptement d'une tension & d'une rigidité extrêmes à un relâchement considérable ; la transpiration éprouve les mêmes variétés : dans des circonstances aussi défavorables, les douleurs dont ils sont presque toujours tourmentés, se réveillent & les accablent.

Nous avons traité fort au long de la colique de Poitou, en général, & de la colique végétale, en particulier ; la singularité & le nombre de ses symptômes nous a obligé d'en parler amplement, pour en inférer le diagnostic & le pronostic. Il nous reste présentement à exposer la méthode curative, que nous renvoyons à une dissertation particulière.



OBSERVATION

Sur une mort subite , causée par une hémorragie extraordinaire ; par M. GONTARD , médecin du Roi , à Villefranche en Beaujolois.

Le sujet de cette Observation est une fille âgée d'environ trente-cinq ans, d'un tempérament sanguin & robuste, avec assez d'embonpoint. On s'étoit apperçu, depuis quelques années, qu'elle étoit adonnée au vin, dont elle prenoit souvent jusqu'à perdre la raison, ou tout au moins, jusqu'au point de ne pouvoir pas bien s'expliquer & agir; & cette passion, comme c'est l'ordinaire, alloit toujours en augmentant. Dans le mois d'Octobre 1760, elle eut une maladie extraordinaire; elle sentit dans la nuit, au doigt du milieu de la main droite, une douleur violente, qui continuoit encore le matin, lorsqu'on m'envoya chercher. Je l'avois vue, le soir d'auparavant, bien portante, & ne se plaignant de rien: je trouvai son doigt entièrement sphacélé, jusqu'à la troisième phalange; & je fus fort surpris de voir des progrès si rapides de la gangrene: j'envoyai chercher sur le champ un chirurgien, pour les arrêter par des scarifications.

& les topiques convenables ; mais il fallut bientôt couper ce doigt dans son articulation avec l'os du métacarpe ; ce fut le prélude d'une fièvre qui dura environ trois semaines , avec un caractère de malignité & d'inflammation , pendant laquelle il lui survint successivement différens abscesses au bras , sous l'aisselle & à la cuisse , du même côté ; ce dernier fut très-profond & très-étendu , occupant la partie externe de la cuisse , selon presque toute sa longueur , jusqu'à & compris le genou. Nous vîmes pourtant à bout de remédier à tant de maux , par des secours prompts & assidus , sans lesquels il y a apparence que la gangrene provenant d'une cause interne , auroit continué ses ravages ; & la malade fut entièrement rétablie & bien portante , au bout d'environ six semaines. Comme ce n'est pas cette maladie qui fait le principal objet de mon observation , je n'entre pas dans un plus grand détail.

Le 19 de Janvier dernier , dès le matin , elle me parut prise de vin ; & sur le soir , je lui aperçus une contusion au-dessus de l'œil (a). On me dit qu'effectivement elle s'étoit laissée tomber , deux ou trois fois , dans la journée : à neuf heures du soir ,

(a) Il est à propos de dire que j'avois occasion de la voir plusieurs fois par jour , dans la maison où elle étoit domestique.

ayant avec elle deux autres filles & un garçon, elle témoigna vouloir s'aller coucher; ce qui fit que l'une de ces filles lui tira un de ses bas, voyant qu'elle auroit de la peine à le faire elle-même; mais elle ne se laissa pas ôter l'autre, & voulut rester encore quelque tems avec elles auprès du feu: bientôt après, elles entendirent un bruit semblable à celui que fait de l'eau ou de l'urine qui tombe; on crut en effet qu'elle ne pouvoit pas contenir ses urines; mais bientôt voyant ruisseler le sang qui sortoit de dessous cette fille, on fut fort effrayé: on m'envoya chercher sur le champ, & on appella les voisins, qui la trouverent évanouie, & qui l'ayant découverte, virent jaillir le sang, par un trou qui étoit à la jambe gauche, & auquel une femme appliqua le doigt pour l'arrêter, jusqu'à ce qu'un chirurgien, qu'on envoya chercher, fût venu. En arrivant, je trouvai cette fille étendue morte sur le plancher, qui étoit inondé de sang; une autre, comme je viens de dire, bouchant avec le doigt, l'ouverture, en attendant que le chirurgien, qui venoit d'arriver, préparât le bandage. Ma première pensée fut qu'elle s'étoit blessée à la jambe; mais on m'assura qu'elle n'avoit bougé de sa place, depuis qu'on lui avoit ôté son bas, & qu'il ne paroissoit rien à sa jambe, lorsqu'on le lui avoit ôté; c'étoit.

d'ailleurs la même jambe, puisque l'autre étoit encore chauffée : je la trouvai tout-à-fait froide, & je ne pus jamais sentir au pognet aucune pulsation de l'artere, ni aucun battement du cœur ; dès que la compresse & la bande furent prêtes, on retira le doigt qui bouchoit l'ouverture, & je vis sur le champ jaillir le sang qui portoit aussi loin qu'à une saignée ordinaire, & par un trou rond, du calibre d'une plume à écrire, sans qu'il parût autour, ni meurtrissure, ni déchirement, ni aucune marque de blessure : ce trou étoit placé à la partie moyenne interne de la jambe, à côté du tibia ; ce qui fait voir que c'étoit le tronc même de la saphène qui étoit ouvert : on arrêta le sang tout de suite, par l'application du bandage ; l'ayant vu faillir ainsi, je présentai qu'il y avoit encore des forces vitales, & un mouvement dans le cœur & dans la circulation, quoique d'ailleurs il n'en parût aucun indice : je lui mis dans la bouche, à plusieurs reprises, des eaux spiritueuses, pour ranimer ces prétendues forces ; & voyant qu'elles ne faisoient rien, je vuidai une petite quantité d'esprit de sel ammoniac, dont je porte toujours sur moi, & ensuite une dose très-considérable ; mais tout cela ne servit de rien, il n'y avoit plus de vie.

Bien des choses me paroissent extraordinaires dans cette hémorragie.

Cette fille ne s'étoit point blessée à la jambe; il n'y paroissoit rien, un moment auparavant; l'hémorragie est spontanée; comment est-ce donc que le sang a pu se donner jour tout d'un coup par un gros vaisseau, & en même tems à travers les tégumens?

Cette fille, quoiqu'elle n'eût pas toute sa raison dans ce moment, étoit cependant encore assez à elle pour discourir avec ses compagnes, pour entendre le bruit de son sang, sans pourtant s'appercevoir qu'il sortoit de sa jambe, & sans y sentir aucune espèce de douleur.

Le sang sortoit avec rapidité, non seulement dans le tems qu'elle tomba en syncope, mais même lorsque la vie paroissoit entièrement éteinte. On m'assura que, depuis qu'on avoit entendu le bruit que faisoit le sang, en sortant, jusqu'au moment qu'on l'arrêta, moment auquel la malade étoit tout au moins en syncope, il ne s'étoit guères passé qu'un quart d'heure: le lendemain, je trouvai encore dans le lit où on l'avoit mise, beaucoup de sang qui s'étoit donné jour à travers le bandage; & l'ayant levé, pour examiner de nouveau la plaie, j'en vis encore couler goutte à goutte, qui étoit d'un rouge clair & très-fluide.

Je me contente de rapporter le fait dans toutes ses circonstances, avec la maladie que cette fille avoit eu, quinze mois aupa-

avant, avec laquelle cette dernière a, peut être beaucoup d'analogie; & sa manière de vivre qui, vraisemblablement lui a attiré l'une & l'autre, sans entrer dans l'explication d'un tel phénomène. Quoiqu'il soit vraisemblable de croire que c'est la fièvre maligne qu'a éprouvée cette fille, & le grand usage des liqueurs spiritueuses qui ont dissous le sang, & l'ont forcé de se faire jour à travers les vaisseaux. Mais pourquoi est-il sorti par un seul vaisseau, & par un vaisseau à la jambe? C'est ce qu'il est difficile de pénétrer?

OBSERVATIONS

Sur les effets variés du Quinquina, contre la gangrene; par M. COULONVAUX, médecin à Condé en Hainaut.

Les effets de l'usage du quinquina se multiplient tous les jours. Cette écorce salutaire mérite assurément que l'on en constate les propriétés par de nouvelles observations; & que l'on détermine les circonstances où elle paroît indiquée.

Je fus appelé, dans le mois de Décembre dernier, à Crepin, village distant d'une lieue de Condé, pour y voir le nommé Pierre-François Tassin, paroissien de l'endroit; âgé de quarante-deux ans environ,

& d'une assez bonne constitution ; cet homme étoit dans le fixieme jour d'une vraie pleurésie compliquée. Il avoit été traité méthodiquement , le onzieme jour de la maladie.

Cet homme étant fatigué d'être mal couché , demanda qu'on le levât : on s'aperçut , dans le moment qu'il étoit levé , que la surface de son corps étoit couverte d'une infinité de boutons , de la nature de ceux qu'on observoit dans les fièvres putrides épidémiques , qui régnoient alors dans nos environs ; mais comme il étoit exposé imprudemment à un air froid , cette éruption fut aussi-tôt supprimée : il se fit , dans l'instant , une métastase de la peau , à la gorge , suivie d'un accident fâcheux. Il négligea les bons conseils qu'on lui avoit donnés ; aussi ne tarda-t-il pas de retomber dans un péril bien plus menaçant , que celui qu'il avoit déjà éprouvé : de la difficulté d'avaler , vint l'impossibilité ; le voyant ainsi réduit , on me manda : jè m'y rendis vers les cinq heures du soir ; & voici l'état déplorable dans lequel je le trouvai.

La luette & les amygdales étoient tellement tuméfiées , qu'il lui étoit impossible de rien avaler ; c'est ce qui empêchoit aussi de voir plus avant : les parties susdites , comme aussi le palais & la base de la langue , étoient blanches , tachetées de noir , & sans pres-

que plus de sentiment : le pouls étoit petit ; foible & intermittent ; la respiration très-gênée ; le ventre un peu tendu ; & une douleur sourde se faisoit sentir dans les hypocondres : les urines étoient crues ; les extrémités n'avoient plus leur chaleur naturelle : le visage étoit pâle ; & le pis de tout , le hoquet le molestoit jusqu'à un tel point , qu'il faillit le faire succomber deux ou trois fois en ma présence.

Il me parut pour lors , que rien n'étoit plus pressant que de calmer ce mouvement convulsif , de donner du ton aux fibres relâchées , & de m'opposer aux progrès de la gangrene. Dans ces vues , je prescrivis promptement trois dragmes de cette écorce divine , en quatre onces de décoction : j'engageai le malade à faire ses efforts pour en avaler une cuillerée ; mais il lui fut impossible ; il l'a rejetta entièrement par le nez : un instant après il réussit : je lui en fis aussitôt répéter une seconde ; à peine l'eût-il pris , que le hoquet , dont il étoit étoit agité dans ce moment , s'arrêta , & ne reparut plus que quelque tems après ; ensuite je lui fis injecter la gorge , avec une mixture appropriée , &c. Je le vis vers les dix heures , dans un état moins fâcheux ; le hoquet persistoit encore ; c'est pourquoi je fis réitérer les quatre onces de décoction , que j'ordonnai qu'il prît pendant la nuit ; le

reste fut suivi, comme ci-devant. Le lendemain matin, je fus surpris de voir un si prompt changement. Il rendoit, avec ses gargarismes, des exfoliations blanches, de la langue, du palais & de leur voisinage : la déglutition étoit assez aisée ; ses forces étoient un peu régénérées : le poulx étoit plus tendu & plus fort, mais intermittent ; le ventre étoit souple ; les urines de bonne augure, & le hoquet ne revenoit plus que rarement : j'insistai sur l'usage du quinquina : je lui en prescrivis six dragmes, en huit onces de décoction, à prendre une once, d'heure en heure : je fis continuer les injections, le gargarisme & le traitement de la veille : le jour suivant, on m'apprit que le hoquet avoit entièrement cessé vers les onze heures du soir ; qu'il avoit dormi pendant la nuit ; qu'il continuoit de rendre des exfoliations, avec ses gargarismes, mais en moindre quantité ; qu'il avaloit avec facilité ; que le poulx étoit bon ; les urines étoient de même nature que celles du jour précédent, & qu'il ne se plaignoit d'autre chose que de la sécheresse à la gorge : je fis abandonner l'usage des injections & du gargarisme : j'en substituai un autre adoucissant : enfin, une forte transpiration, de près de vingt-quatre heures, dissipa tous les symptômes, & un régime convenable termina la guérison. Il rendit, six jours après, qui étoit le vingtième

de la maladie, par la voie des selles, une exfoliation de la longueur d'un demi-pied; elle m'a paru être celle d'une partie de l'œsophage.

Peu de tems après, un autre malade me fournit l'occasion d'employer le même remède, où je m'en suis servi avec autant de succès, que dans le cas précédent.

Je fus mandé par un homme sexagénaire, exténué & affligé, depuis long-tems, de douleurs de rhumatisme: il en éprouvoit pour lors un des plus violens: il se plaignoit d'une douleur extrême au bas-ventre, qui étoit dur & tendu; il étoit constipé, & n'avoit été à la selle que depuis deux jours: le pouls étoit un peu fébrile; les urines couloient avec peine; il étoit très-altéré, & vomissoit tout ce qu'il prenoit.

J'employai tous les remèdes que je crus convenables. Je le vis le lendemain matin, & je m'apperçus d'un fort petit calme: je fis continuer le traitement de la veille: le troisième jour, le vomissement cessa pendant la matinée; mais à ma visite du soir, on m'apprit qu'on lui avoit donné deux demi-lavemens, depuis midi, à trois heures d'intervalle l'un de l'autre, & qu'il les avoit vomi, un quart d'heure après, tels qu'on lui avoit donné: il rendoit pour lors tout ce qu'il prenoit; & aussi-tôt qu'il avoit pris; le hoquet ne cessoit de l'agiter: son

pouls étoit foible & intermittent : tout ceci me faisant craindre pour ses jours , j'ordonnai qu'on lui administrât ses sacremens.

Le succès que j'avois tiré du quinquina , dans un cas à-peu-près semblable , m'engagea à m'en servir dans celui-ci : je lui en prescrivis , mais sous une autre forme ; ce fut en teinture : j'ordonnai qu'il en prît douze gouttes , d'heure en heure , dans un demi-verre de tisane , à continuer pendant la nuit ; & vu sa grande foiblesse , je lui fis prendre , par intervalle , une cuillerée d'une potion cordiale. Je dis aux parens , que si le hoquet & le vomissement cessoient , qu'on lui fît prendre , vers minuit , un demi-lavement , & que s'il le rendoit par la voie ordinaire , qu'on le répétât , quatre heures après : le lendemain , tout étoit calme ; il avoit rendu ses lavemens , selon mes desirs ; & ses boissons passaient avec facilité ; son pouls étoit tel qu'on pouvoit le souhaiter ; je le remis au traitement antécédent : le jour suivant , je vis qu'il avoit la peau moite ; en conséquence , je lui fis prendre deux gros de corne de cerf , chymiquement préparée , & un demi-gros d'antimoine diaphorétique , non lavé , en quatre doses , à trois heures de distance l'une de l'autre : cela lui procura une sueur de douze heures , qui termina l'accès qui avoit failli le livrer à la mort.

OBSERVATION

*Sur le même sujet ; par M. DUPAS ,
chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Pithiviers.*

Le 29 Août 1761 , on porta à l'Hôtel-Dieu de Pithiviers une femme de Chilleux-aux-Bois , âgée de soixante-quatre ans. En revenant d'une foire , elle étoit montée sur un cheval ombrageux , qui la jetta à terre ; & son pied gauche s'étant trouvé engagé dans une courroie , qui servoit d'étrier , elle fut traînée fort loin : la jambe fut cassée de biais , à sa partie moyenne. Ayant été transportée chez elle , un chirurgien du voisinage se contenta de lui faire deux saignées. Le troisième jour , la jambe étant devenue noire & livide , le même chirurgien voulut lui faire quelques scarifications avec un rasoir : elle ne lui permit pas d'exécuter son projet , & on la transporta à l'Hôtel-Dieu de Pithiviers. M. Dupas , chirurgien de cet hôpital , trouva la jambe , la cuisse & la fesse gauche gangrenées. Comme il jugea qu'il falloit commencer par remédier à la gangrene , il se contenta de mettre la jambe en situation , & de faire un bandage à dix-huit chefs : la jambe & la cuisse étoient couvertes de pustules , d'où il sortoit une
sanie

fanie purulente; & pour peu qu'on frotât avec le bout du doigt, l'épiderme s'enlevoit. Il ne fit aucune scarification, & il couvrit le membre malade, avec des compresses imbibées d'esprit-de-vin camphré; mais il lui faisoit prendre, toutes les deux heures, une verrée d'une forte décoction de quinquina; & comme le poulx étoit languissant, je lui faisois donner, de tems en tems, un peu de vin: le mal étoit pressant, car outre les plaies de la jambe, de la cuisse & de la fesse, dont j'ai parlé, tout le côté gauche étoit affecté de violentes contusions; c'est ce qui déterminâ M. Dupas à lui donner, les premiers jours, une infusion de quatre onces de quinquina, en vingt-quatre heures. Dès le lendemain, il crut appercevoir un peu de mieux dans les plaies: l'abbatement de la malade se dissipa en peu de jours, & les plaies devinrent vermeilles; néanmoins la jambe inquiétoit M. Dupas: comme la fracture avoit été compliquée, la jambe étoit en trop mauvais état, pour me permettre d'employer un bandage circulaire, & comme la fracture de l'os étoit de biais, le bandage à dix-huit chefs ne suffisoit pas pour tenir la jambe en situation; de sorte que depuis le 24 Août, jusqu'au 9 Septembre, cette jambe changeoit continuellement de situation, & la partie inférieure faisoit presque toujours un angle avec

la partie supérieure; de sorte qu'à un pansement, la pointe de l'os avoit percé les chairs. Enfin, le 9 Septembre, étant parvenu à cicatrifer toutes les plaies, l'opérateur fit la réduction de la fracture, & l'assujettit par un bandage circulaire, avec des attelles, comme si c'eût été une fracture simple; & le 17 Novembre, cette femme est retournée chez elle, parfaitement guérie: elle ne boïtoit point, & sa jambe étoit très-bien conformée.

M. Simonnet, qui est, comme M. Dupas, chirurgien de cet hôpital, a assisté dans la plupart des pansemens; & l'état désespéré de la malade a engagé M. Mulcaïlle, médecin de la ville, à la visiter fréquemment, & à l'aider de ses conseils. L'un & l'autre ont été témoins, comme M. Dupas, des grands effets du quinquina, pour arrêter la gangrene qui avoit déjà fait bien du progrès, quand cette femme a été apportée à l'Hôtel-Dieu.

OBSERVATIONS

*Sur le même sujet; par M. SALOMON;
chirurgien à Saint-Saën.*

En l'année 1759, la femme du nommé Painsec, âgée de cinquante-neuf ans, de

la paroisse de Clet, près le Neufchâtel en Bray, fut renversée par la chute d'un arbre, qui lui fractura complètement la jambe gauche, à la partie inférieure : le tibia & le péroné perçoient la peau.

Un chirurgien des environs fut appelé pour secourir cette femme. Il y appliqua, pour tout appareil, quelques circonvolutions de bande, & n'en eut aucun soin. Au bout de huit jours, le pied devint tout noir, & ce chirurgien la condamna & la laissa en proie aux douleurs les plus cruelles. Quelques personnes charitables me prièrent de vouloir bien m'y transporter.

Je trouvai le pied tout sphacélé, qui ne tenoit plus qu'à quelques filets tendineux du tendon d'Achille : un sphacele occupoit presque toute la jambe ; un gonflement considérable, ainsi que des phlictenes, régnoient dans toute l'étendue de la cuisse : la puanteur qui s'élevoit du pied & de la jambe, étoit insoutenable ; la malade tomboit dans des défaillances longues & fréquentes, & elle étoit dans le dernier degré de marasme : une semblable situation ne me promettoit pas grand succès ; mais la confiance que j'avois au quinquina, me détermina à lui proposer l'amputation : la malade accepta ma proposition. Le lendemain, je menai avec moi deux de mes confreres, MM. Durand, lieutenant du premier chirurgien du

roi, & chirurgien-major de l'hôpital militaire, & Debonnaires, chirurgien de l'hôpital de la Miséricorde du Neufchatel, nous trouvâmes le pied tombé; mes confreres surpris de l'entreprise d'une telle opération, vu l'état de la malade & de la maladie, je fis, en leur présence, l'amputation; malgré tous mes soins pour couper la jambe dans le vif, il se trouva au moignon des progrès de la gangrene: je mis sur le moment même la malade à l'usage du quinquina en opiat, affocié avec la thériaque & l'extrait de gentiane; l'éloignement & mes occupations ne me permettoient pas de suivre tous les jours le traitement; mes confreres me secondèrent, & nous eûmes la satisfaction de voir cette opération couronnée d'un heureux succès, & la malade jouit actuellement d'une santé parfaite.

II. OBSERVATION,

par le même.

Antoine Crevel, de la paroisse de Boesse en Bray, âgé de quarante ans, d'un tempérament sanguin & pléthorique, étoit sujet habituellement à des ulcères aux jambes, qui, après un certain tems de suppuration, se cicatrisoient; & à la moindre fatigue & au moindre choc, les ulcères reparoissoient. En l'année 1759, il reçut un coup sur la jambe gauche; il y survint un ulcère dont

la cure fut confiée aux soins d'un chirurgien des environs , qui se contenta d'y appliquer des linges trempés dans un eau vitriolique. Il résulta de l'application continuée de cette eau , le desséchement de l'ulcere ; l'ichore qui en découloit , entra dans la masse du sang , & y excita une fièvre considérable , &c. ces bords devinrent durs & élevés : un gonflement douloureux s'empara du pied , de la jambe & de la cuisse gauche.

Je ne fus mandé que le dixieme jour des accidens : je trouvai le malade avec le pouls petit & concentré ; la langue épaisse & noire , avec des syncopes fréquentes : une surdité s'étoit déclarée , le second jour des accidens ; le pied , la jambe & la cuisse étoient d'une grosseur monstrueuse : des taches gangreneuses & des phlistenes occupoient le pied & la jambe , & elles s'étendoient jusqu'à la partie moyenne de la cuisse. Voyant le péril imminent dans lequel étoit le malade , je lui fis quatre scarifications dans toute l'étendue de la jambe ; la charpie & les linges trempés dans l'eau-de-vie foulée de sel ammoniac & de camphre , fut employée aux premiers pansemens : je mis le malade à l'usage du quinquina ; le second jour , le gonflement diminua beaucoup , mais les taches gangreneuses avoient fait du progrès : j'augmentai la dose du quinquina ; le quatrieme , le progrès se trouva fixé ; le septieme , la suppu-

ration s'annonça : je me servis du digestif animé , à mesure que la gangrene décroissoit , & que la suppuration s'établissoit louable : le malade recouvroit l'ouïe ; le vingtième jour , elle fut recouverte entièrement , & tous les autres symptômes diminuèrent. Cinquante jours furent le terme de la guérison , pendant lesquels l'usage du quinquina fut toujours continué , en variant les doses , suivant les circonstances.

J'ai observé constamment plusieurs fois , que , lorsque le quinquina étoit suspendu de douze heures , la suppuration , de louable qu'elle étoit , devenoit mauvaise ; & quelques heures après que les malades avoient repris le quinquina , la suppuration reprenoit son premier état.

O B S E R V A T I O N

Sur le bon effet du Quinquina , dans une suppuration de vessie ; par M. LONGIS , pensionné , & chirurgien du souverain de Bouillon.

Le nommé Nicolas Brasseur , voiturier , demeurant au village de Rochehaut dans les Ardennes , à deux lieues de Bouillon , eut le malheur de se trouver enseveli sous un chariot de bois à brûler , qu'il condui-

soit, & qui lui tomba totalement sur le corps, le 26 Septembre 1760 : le malade demeura sous ce pesant fardeau, au moins une heure, & n'en fut retiré que tout froissé. Il me fit appeller, vingt-quatre heures après : je le trouvai avec le pouls petit, précipité, oppression, hoquet, vomissement, sueur froide, violente rétention d'urine, douleurs aiguës, constipation, tension de bas-ventre, altération : je saignai le malade, & le pouls se ranima, de façon à me permettre de tirer, en dix heures de tems, & à plusieurs reprises, environ six livres de sang ; ces saignées furent soutenues par une boisson délayante, les potions rafraîchissantes, les huileuses, l'eau de poulet, l'eau de casse émulsionnée, l'esprit de nître, les juleps anodins, l'eau de pariétaire nitrée, celle de lin, un mélange d'essence de térébenthine, d'eau de pariétaire, d'huile d'amandes douces, données par cuillerée, les lavemens, les décoctions de plantes émollientes appliquées sur le bas-ventre, l'usage du petit lait édulcoré avec le syrop violât, enfin les linimens & embrocations faits sur le dos, les reins ; tout fut inutile : il fallut en venir à l'opération de la sonde, qui a été répétée neuf fois ; & je ne doute point que le malade n'eût succombé, sans ce secours : les accidens tinrent, malgré tous ces remèdes ; deux ou trois jours se passèrent :

alors les accidens allerent en diminuant ; de-là , il survint tout-à-coup une suppression totale des urines & des selles , qui dura huit jours : j'eus recours à la sonde , que je laissai dans la vessie ; tous les accidens se dissipèrent , par ce moyen , au bout de quelques jours ; mais ensuite ils reparurent avec beaucoup plus de fureur , & le malade essuya encore la sueur froide , les tremblemens , le transport , le hoquet , les vomissemens , la dureté de ventre , le gonflement , l'insomnie , l'affaïssement de pouls , le grincement de dents ; la verge , le scrotum & le bas-ventre se tuméfierent : différentes phlictenes parurent , de même qu'une couleur livide ; une odeur cadavéreuse se répandit , accompagnée de foiblesses & de frissons irréguliers : à ces affreux accidens , je prévoyois que mon malade succomberoit bientôt ; cependant , pour ne rien avoir à me reprocher , je tentai tout ce que l'art put me suggérer , relativement à son état : je fis quelques scarifications ; j'appliquai un cataplasme résolutif , animé d'eau-de-vie camphrée ammoniacale : je fis faire usage d'une potion cordiale anti - putride , où entroit le quinquina ; je donnai enfin le quinquina pur , en une ample boisson : je pansai le malade ; j'eus recours aux lavemens , aux purgations douces ; les accidens diminuerent peu-à-peu ,

& me permirent de remettre la sonde que je laissai dans la vessie ; il en sortit , à sa faveur , une quantité prodigieuse de matiere ichoreuse : j'appuyai sur le quinquina en boisson , & en injection dans la vessie ; le pus qui en sortoit abondamment tous les jours , devint enfin louable , & amena la vessie à parfaite cicatrice : il s'étoit formé dans le milieu du canal de l'uretre un tubercule calleux , qui m'obligea d'employer les bougies émollientes & fondantes ; les urines prirent leur cours , & le malade eut le bonheur de guérir.

Sur la Goutte.

M. Nicolais du Sauffay , médecin à Fougères , nous a fait part de deux Observations , dans lesquelles le quinquina lui a parfaitement réussi. La premiere concernoit un religieux Carme , de soixante-dix ans ; l'autre , un malade âgé environ de soixante : l'un & l'autre avoient de violentes attaques d'une goutte anomale , qui n'a cédé qu'au quinquina & aux purgatifs.



OBSERVATION

Sur une Dysurie , occasionnée par un abcès , dans la vessie ; par M. DENIS , chirurgien-major de l'hôpital militaire de Saint-Venant en Artois.

Le nommé Jacques Bem , âgé de soixante ans , garde de la forêt de Niepe , qui avoit beaucoup vécu de toute façon , fut attaqué , le 12 Avril dernier , d'une dysurie avec douleurs de ventre , sans fièvre , ne rendant qu'une cuillerée d'urine fort claire , de tems en tems , (comme dans les ardeurs d'urine , après quoi il se trouvoit soulagé pour un moment ,) & quelques selles bilieuses , qui ne lui diminuoient pas ses douleurs de ventre.

M. Habourdin , médecin à Merville , peu éloigné du canton où demouroit le malade , l'ayant trouvé dans cet état , le lendemain 13 , & jugeant que ces symptômes étoient causés par la mauvaise biere qu'il avoit bu , la veille , & qui l'avoit beaucoup échauffé , lui ordonna , sur le champ , une saignée , un peu d'eau-de-vie , dont on éprouve , dans ce pays , l'efficacité pour les ardeurs d'urine , que produit la biere , & un régime conve-

nable, lui envoya une potion huileuse & calmante.

Il n'eut pas plutôt fait usage de cette potion, qui lui procura quelques selles bilieuses, que tout se calma jusques vers les onze heures de la nuit, que les mêmes symptômes se renouvelèrent, & continuèrent jusqu'à quatre heures du matin, que ce médecin s'y étant transporté, lui fit prendre un lavement émollient, & la même potion, avec un pareil succès.

Ce même jour 14, & le troisième de la maladie, les mêmes douleurs ayant recommencé avec force, & M. Habourdin tournant ses vues d'un autre côté, lui ordonna l'usage d'une poudre diurétique, propre pour les affections de gravelle, & la fit réitérer de trois en trois heures, délayée dans de la tisane apéritive.

Huit prises de cette poudre ne lui ayant fait aucun bien, les douleurs augmentèrent, & la vessie s'emplit de plus en plus; ce qui en fit cesser l'usage, dans la crainte d'y porter une plus grande quantité d'urine, qui distendrait la vessie outre mesure, rendrait les symptômes plus violens, & en occasionnerait d'autres plus dangereux.

Pour les prévenir, M. Habourdin proposa les bains, & se servit d'une bougie de cire neuve, qu'il tâcha d'introduire dans la vessie :

il trouva de la résistance à la première tentative ; & quoiqu'il n'en rencontrât plus à la seconde , les urines ne coulerent pas plus : l'algali paroissoit l'unique secours qui restoit à employer.

Le malade, sa femme & sa famille ne connoissant pas cet instrument, en craignoient l'opération ; cependant sur les assurances qu'on leur donna, qu'elle étoit sans danger & presque sans douleur, & qu'il n'y avoit plus d'autre ressource, ils m'envoyèrent chercher : je trouvai le malade dans les plus grandes souffrances, avec le ventre & la vessie gonflés extraordinairement, & sensibles au toucher, presque sans fièvre, & qui, outre les remèdes que lui avoit ordonné le médecin, en avoit pris encore d'autres prétendus secrets, fournis par des amis ou par des charlatans, qui ne firent qu'aggraver le mal, & le rendre plus difficile à guérir.

J'interrogeai le malade pour tâcher de découvrir la cause de ses maux ; & je n'appris rien de plus que ce qui a été dit ci-devant, sinon qu'il avoit un peu de difficulté d'uriner, dès avant le 12, qui étoit le jour qu'il avoit bu cette quantité de biere, qui n'avoit servi par conséquent qu'à développer davantage la maladie qui subsistoit déjà.

Dans ces circonstances fâcheuses, je ne

vois effectivement rien de plus pressé que de vider la vessie par la sonde, soit pour remédier aux symptômes, soit pour en découvrir la cause plus sûrement : je l'introduis donc sans peine & sans douleur, & je tire trois pintes, mesure de Paris, d'urine, d'une odeur très-forte de marais, qu'elle avoit sans doute acquise par son long séjour.

Le malade est soulagé sur le champ, & son ventre se détend ; je promène légèrement la sonde dans la vessie : je n'y trouve ni pierre, ni excroissance ; mais je remarque que le malade sent de la douleur, lorsque je la porte sur le côté gauche, & vers le fond de la vessie.

Cette Observation nous détermine, Monsieur Habourdin & moi, à réitérer plusieurs fois la saignée, le bain, les lavemens, les fomentations sur le ventre & sur le périnée ; le lendemain 19, il avoit dormi toute la nuit ; mais dès que la vessie fut pleine d'urine, car il n'en avoit presque pas rendu, ses douleurs, ses inquiétudes, ses agitations recommencerent au point qu'il sortoit quelquefois du bain ou du lit, & comme un furieux, couroit dans toute la maison.

J'introduisis une seconde fois l'algalî ; il sortit deux pintes d'urine : on continua les bains, les émolliens, les lavemens. Le 20,

les grandes douleurs m'obligerent à le vider deux fois : le 21., la même chose ; mais les urines , ce jour , devinrent sanguinolentes , glaireuses & purulentes :

Le 22 , elles contenoient du vrai pus ; ce qui nous fit croire qu'un abcès avoit été la cause de cette maladie , & qu'il étoit ouvert : les balsamiques & les vulnéraires furent ordonnés , tant en boisson qu'en injection. Le 23 , le pus qui sortoit par la sonde avec l'urine , étoit si épais , qu'il ne s'évacuoit que difficilement , & avec de grandes douleurs.

Pour le tirer plus aisément , j'adaptai une pompe à l'algal ; par ce moyen , je fis sortir ces matieres épaisses , & des filamens qui s'y joignoient ; & à force d'injecter & de pomper , nous sommes parvenus à en nettoyer la vessie , pour la plus grande partie.

Le 25 , le pus devint louable ; nous ne pensâmes donc plus qu'à déterger l'abcès , & à rendre à la vessie le ton nécessaire pour les fonctions ; ce qui réussit si bien en apparence , que le 27 , le pus diminuant considérablement , le malade commençoit à uriner seul , mais avec un peu de douleur.

Le 28 , quel fut notre étonnement de voir de nouveau le malade dans les plus grandes angoisses , & sans rendre presque d'urine. L'algal ne fut pas plutôt introduit dans la

vesſie, que nous fûmes infectés d'une urine la plus fétide, & noire comme de l'encre : le pus qu'elle dépoſoit, étoit de même qualité, épais, noir & fétide.

Nous ne ſçavions à quoi attribuer un ſi grand changement ; la gangrene en étoit elle la cauſe, ou un nouveau dépôt s'étoit-il ouvert ? Nous, redoublâmes les injections, que nous retirions par la pompe, teintes comme les urines. Pour nous oppoſer aux progrès de la gangrene ſoupçonnée, nous ordonnâmes le quinquina, en continuant les vulnéraires déterſifs, & les baſamiques.

Le 29 & le 30, le pus étoit ſi âcre, que la ſonde, la ſeringue & les vaſes en étoient, pour ainſi dire corrodés. Nous avions donc à craindre, l'éroſion & l'ouverture de la veſſie, l'épanchement de cette matiere cauſtique & toutes ſes ſuites ; l'état du pouls cependant & du ventre, ſoutenoit & fortifioit notre zèle.

Le premier de Mai, le pus redevint encore une fois louable, & le malade urina ſeul.

Les jours ſuivans nous donnerent encore plus de confiance, & enfin nous eûmes la conſolation de voir notre malade tout-à-fait guéri.

Il réſulte de cette Obſervation, 1^o que l'inflammation de la veſſie ſuivie de ſuppuration, peut ſe trouver preſque ſans fièvre ; ce cas même n'eſt pas extraordinaire,

2° On peut extraire de ce viscere, par le moyen d'une pompe adaptée à l'algalî, des matieres qui y resteroient sans ce secours; & y produiroient des accidens très-fâcheux, auxquels il seroit très-difficile de remédier, & qui exigeroient peut-être des cruelles opérations.

3° Il convient de construire les algalis de façon que, sans nuire à son usage le plus ordinaire, on pût aisément y adapter une feringue ou une pompe propres à injecter des liqueurs dans la vessie, & à en retirer les matieres qui y séjournent, en pratiquant un écrou dans le pavillon ou entonnoir de l'algalî, & un vis à l'extrémité de la pompe, qui se recevroient mutuellement & avec aisance, en donnant à l'une ou l'autre telle courbure qu'on trouveroit la plus propre à l'opération.

4° Par cette pompe & par des épreuves de toutes especes, on pourroit tenter la dissolution du calcul, & parvenir un jour à épargner à l'humanité la cruelle opération nécessaire aux pierreux.



L E T T R E

*De M. MARTEAU DE GRANDVILLIERS, médecin à Aumale, à M. de C. *** sur la Bella-dona & la Ciguë.*

Vous n'avez jusqu'ici, Monsieur, fait aucun essai de la bella-dona. L'Extrait des observations de M. Bromfeild vous intimide. La réputation de l'auteur, sa candeur, sa probité, si connues de toute l'Europe, vous engagent à proscrire ce remède. Des observations bien suivies, bien détaillées, & qui paroissent faites avec la plus exacte impartialité, démontrent, dit-on, le danger de l'usage intérieur de cette espèce de solanum. Un médecin qui n'a pas foulé aux pieds l'honneur & les sentimens d'humanité, osera-t-il, après cela, s'exposer à faire usage de ce poison ?

Je vous avoue, Monsieur, que si comme vous, j'étois encore à faire le premier essai de la bella-dona, j'aurois peut-être bien de la peine à me décider. Je tremblerois ; mais que puis-je craindre, guidé par le flambeau de l'expérience ? La bella dona est-elle le seul poison dont la médecine ait osé faire son profit ? Combien d'autres n'a-t-elle pas rangés dans la classe des remèdes salutaires ?

Qu'est-ce que l'opium, les émétiques, la poudre d'Algarot, les sels mercuriels ? N'ont-ils tué personne ? Maniés par une main habile & exercée dans l'art de guérir, en sont-ils moins d'excellens remèdes ?

Ne vous y trompez pas, Monsieur, l'usage interne de la bella-dona n'est pas aussi nouveau que vous pourriez le penser. C'est M. Lambergen qui le premier en a fait l'application au cancer. A ce titre, il mérite toute notre reconnoissance ; mais avant lui, Gesner ne s'étoit-il pas servi du suc des bayes réduit en consistance de syrop ou rob, avec un peu de sucre (a) ? Ne le regardoit-il pas comme un calmant, un anti-fluxionnaire & un anti-dyssentérique ? Les Ephémérides d'Allemagne ne font-elles pas mention des bons effets de ces fruits dans une dyssenterie qui dévastoit le Jutland, province de Danemarck ? N'assurent-elles pas que le vin dans lequel ils avoient infusé, appaisoit les douleurs, arrêtoit le flux, & pouffoit par les sueurs (b) ? On s'en est donc quelquefois servi avec succès, avant que nous ayons pensé à faire la moindre tentative.

Vous avez vu, Monsieur, dans le Journal de Médecine, l'Extrait de la these de M. Lambergen, sur la bella-dona. Ce médecin

(a) Gesner, *Epist. lib. 1, pag. 34.*

(b) *Ephemerid. Germ. anni 3, decad.*

s'en est, dit-on, servi dans une maladie, dont le caractère étoit peu connu (a). La description de cette tumeur ne permet pas aux gens de l'art d'y méconnoître un cancer. Mais je veux que ce fût toute autre chose; c'étoit du moins une maladie très-dangereuse & très-rebelle : très-dangereuse, rien l'est-il plus qu'un squirrhe douloureux ? rien ne l'est-il plus qu'une discrasie des humeurs, qui a déjà nécessité d'extirper un sein ? très-rebelle, puisque la guérison s'est fait attendre si long-tems. Or, cette maladie, quelle qu'elle fût, la bella-dona l'a guérie; elle peut donc devenir un bon remède. M. Darluc nous a fait part d'une nouvelle tentative, couronnée du succès le plus entier. Enhardi par les expériences de ces deux habiles médecins, je suis entré dans la même carrière, mais d'un pas plus timide & moins assuré. M. Vandenblok, médecin à Bruxelles, est venu à l'appui de nos observations. M. Collignon, à la séance publique de l'académie d'Amiens, le 25 Août 1760, annonçoit la cure, heureusement entamée depuis un an, d'un cancer qui portoit une religieuse. Que conclure de ces faits ? qu'on peut regarder la bella-dona comme un remède, & qu'on en peut très-long-tems soutenir l'usage, sans inconvé-

(a) Année Littéraire, Mai 1761, pag. 204.

nient. Comment se fait-il donc qu'en Angleterre, elle ait produit les symptomes terribles qu'on lui reproche ? Voilà des faits opposés à des faits, des expériences malheureuses à des expériences heureuses ? Comment les concilier ? comment expliquer ces contrastes ? Souvenez-vous, Monsieur, de la guerre des Gui-Patin, des Vallots & des Guenaut. Combien l'antimoine n'a-t-il pas eu de partisans & de contradicteurs ? Quelle animosité de part & d'autre ! quelle adresse à saisir les moindres occasions d'exalter ou de rabaisser les vertus de ce nouveau remede ! Voilà l'histoire de l'esprit humain. Il ne veut voir qu'à travers le voile de ses préjugés. Suivant l'opinion dont il est affecté, il ne manque pas de mettre sur le compte du remede, ou tout le bien, ou tout le mal qu'il n'a pas fait. L'antimoine a triomphé ; mais après combien d'années de disputes, dans lesquelles la satire ne manquoit pas d'aiguiser ses traits ? Sommes-nous réservés à voir renaître ces querelles littéraires, à l'occasion de la bella-dona, de la ciguë & du sublimé corrosif ? Il y a tout lieu de s'y attendre. Mais dans un siècle plus philosophique que celui de Gui-Patin, nous sommes sûrs que la personnalité ne deshonorera pas la dispute. Des écrivains animés du seul amour de la vérité, souilleroient-ils leurs plumes par des invectives ? Ils se ren-

fermeront dans les bornes de la simple discussion des faits. Le Journal de Médecine est un dépôt sacré où ils seront consignés ; avantage précieux qui manquoit aux querelles sur l'antimoine. Là, le public impartial pourra voir si les bons ou mauvais effets des nouveaux remèdes sont véritablement leurs effets, ou ceux d'une administration trop précipitée, & trop peu réservée.

Pendant que les médecins François & Flamands répétoient les essais de M. Lamberg, avec une timide circonspection, dont il nous avoit fourni l'exemple, l'Angleterre attentive comme nous, à la découverte des propriétés de la bella-dona, l'*avoit choisie pour être une ressource presque universelle dans les maladies regardées comme incurables* (a) ; elle y est devenue un remède à la mode. Tel est le sort de ceux qui ont le dangereux mérite de la nouveauté : tout le monde veut s'en servir ; on se passionne trop en leur faveur, soit desir sincere de multiplier les secours de l'art, soit envie de se faire un nom par des cures hardies, on s'empresse d'étendre les vertus d'un remède, précisément parce qu'il est moins connu : on s'en promet des miracles, on le préconise, on l'emploie avec une confiance

(a) Année Littéraire, Mai 1761, pag. 202.

fans bornes; & bientôt trompé dans son attente, il ne reste que le regret de s'y être aveuglément livré, & la honte de n'avoir pas réussi, souvent même le repentir d'avoir ajoûté aux anciens maux des symptomes encore plus cruels; c'est alors à l'abus du remede qu'il faut s'en prendre, & non au remede même. Le succès dépend & de l'heureuse application, & d'une sage administration; l'usage intérieur de la bella-dona demande de la prudence. Les malades de MM. Lambergen, Darluc & Vandenblok, & dix entre mes mains, ont-ils essuyé ces *vomissemens excessifs & sanguinolens, ces nausées, ces pertes d'appétit, ces stupeurs, ces maux de tête, ces étourdissemens, ces diminutions de la vue, ces difficultés d'avaler & de respirer, ces gonflemens de bas-ventre, ces engourdissemens des membres, & autres symptomes de paralysie*, que l'Angleterre reproche à la bella-dona (a)? S'ils en ont éprouvé quelques-uns des moins graves, ça été si foiblement, qu'ils n'ont jamais été capables de les décourager. Pourquoi donc cette différence entre nos malades & les Anglois? Peut-elle avoir d'autre principe que la différence dans la conduite du remede? Qu'on prenne pour guides MM. Lambergen & Darluc. La pro-

(a) *Ibid. pag. 206.*

bité la plus scrupuleuse peut-elle pousser plus loin les précautions ? Essayer sur soi-même ; débiter par les plus petites doses ; augmenter, diminuer, suivant les circonstances ; n'avancer que peu-à-peu & par degrés ; suspendre : voilà ce qu'ils ont fait. Je suis persuadé que c'est à la sagesse de ces épreuves, qu'ils sont redevables d'avoir paré aux accidens que n'ont sçu éviter les médecins Anglois. Ces lenteurs sont désagréables dans les maladies qui parcourent rapidement leurs périodes, & qui laissent à peine au médecin le tems de se reconnoître ; mais ici, ils sont d'une nécessité indispensable : la maladie est longue, & le remède exige de la prudence ; en temporisant, il ne peut jamais nuire, sans avertir à tems : on s'arrête au point où la naissance des accidens les plus légers pourroit susciter des inquiétudes ; c'est de ces sortes de remèdes, dont l'usage doit être réglé par un médecin, à qui je dirois, avec Boerhaave : *Abstine, si methodum nescis.*

Les reproches ne se bornent pas aux symptômes, qu'on accuse la bella-dona d'avoir provoqués. On annonce que *son infusion a avancé la mort de plus d'une personne dans les dernières expériences qui ont été faites* (a). Ne vous alarmez pas, Monsieur ; 1^o ces

(a) Année Littéraire, *ibid.*

faits sont-ils bien sûrs ? Ceux qui portent atteinte à la réputation d'un remède, veulent être vérifiés de plus près. M. Bromfeild a-t-il vu ? Non. Il a *appris* ; c'est sur la foi d'autrui. Des bruits vagues, des imputations incertaines suffisent-elles pour établir un préjugé contre la bella-dona ? 2^o Me répondroit-on que ce soit elle qui ait hâté la fin de ces malheureuses victimes du cancer ? Me répondroit-on que ces morts prématurées n'ont pas eu pour cause le repompe-ment & la métastase de la sanie cancéreuse (a) ? Il est quelquefois si difficile de ne pas confondre les prétendus mauvais effets du remède, avec ceux de l'humeur morbifique & délétère ; pour peu qu'il soit suspect, la prévention ne manque pas de le charger de tous les accidens qui succèdent à son usage. 3^o Je suppose que la bella-dona ait hâté la mort de plusieurs personnes. Me répondra-t-on que ce soit uniquement la faute du remède ? C'est l'excès seul qui a pu nuire. Je ne balance pas à l'affirmer. Car enfin, pourquoi la bella-dona, à dose modérée & sagement graduée, seroit-elle un poison meurtrier à Londres, quand elle ne l'est pas à Groningue, à Caïlan, à Bruxelles, à Amiens, à Aumale, &c ? Elle peut être

(a) Voyez ci-après, l'Observation du cancer de madame la marquise de Marivault.

mortifere ; mais ce ne sera jamais qu'entre les mains de ces gens hardis , de ces enthousiastes de la nouveauté , qui ne sçavent rien craindre , & qui croient toutes précautions inutiles.

Ne croyez pas , Monsieur , qu'en faisant l'apologie de la bella-dona , je prétende l'effacer de la classe des poisons. Les anciens naturalistes l'ont bien connue ; mais ils ignoroient l'art de la convertir aux usages intérieurs de la médecine. Les modernes , d'accord avec eux sur les qualités vénéneuses de cette plante , ont été assez heureux pour lui en découvrir de salutaires , dont ils ont sçu tirer parti. Ce n'est pas qu'on doive encore la regarder comme un spécifique contre le cancer. C'est au tems & à la fréquente répétition des essais à déterminer le degré de confiance qu'elle mérite ; mais du moins il est certain qu'avec de la prudence , on peut l'employer sans accident notable. Je dis , sans accident notable ; car je sçais que les malades de MM. Lambergen & Darluc ont éprouvé des vertiges , des sécheresses de la gorge , de l'affoiblissement de la vue ; mais ces symptomes n'ont été que passagers. N'avons-nous pas à nous féliciter d'avoir enfin un remede qui réussira quelquefois , dompter une maladie , contre laquelle l'art n'a connu jusqu'ici d'autre ressource que le fer & le feu ? Qu'il est satisfaisant pour le cœur

d'un médecin, de pouvoir espérer qu'il épargnera à un malade les cruelles douleurs de l'opération ! qu'il est du moins consolant, quand l'opiniâtreté du mal rend celle-ci indispensablement nécessaire ! qu'il est consolant d'avoir sous sa main un remède qui prépare le succès de l'opération, & qui prévienne les retours si fâcheux & si ordinaires de l'humeur cancéreuse !

Je ne sçais, Monsieur, quels sont les partisans de la bella-dona, qui ont prétendu lui trouver des vertus émétiques, purgatives, diurétiques ou sudorifiques. Aucun de ceux qui ont publié leurs observations dans le Journal de Médecine, n'a présenté ce remède sous ce point de vue. Nous l'avons tous regardé comme un altérant, un fondant, un narcotique. Nous ne nous en sommes jamais fait d'autres idées, parce que ces effets sont les seuls que nous ayons apperçus. C'est sans doute parmi les médecins Anglois, que M. Bromfeild a trouvé l'opinion contraire établie. Pauli (a), Hochsteter (b), Lobel (c) & Bodée (d) nous fournissent des exemples mémorables d'empoisonnemens, dans lesquels la bella-dona a produit les mêmes symptômes qu'on a

(a) *Pauli in quadr. botan.*

(b) *Hochsteter, Decad. Observ. 7.*

(c) *Lobel, Advers. 102.*

(d) *Bodelus, Hist. plant. 586.*

observés en Angleterre ; mais c'étoient des empoisonnemens , c'est-à-dire , qu'il y avoit excès dans la dose. Je puis ajouter aux témoignages de ces auteurs une observation qui m'a été communiquée par madame de Fautereau. Cette plante , dans laquelle elle a trouvé son salut , avoit conduit au tombeau son beau-frere , âgé de neuf ans. La sécheresse de la gorge , la difficulté d'avaler , l'aveuglement & les convulsions , avoient suivi de près la déglutition des bayes de la bella-dona ; & la mort , sous peu d'heures , termina ses douleurs. Aussi ne serois-je pas aussi hardi que Gesner , & que ce pasteur du Jutland , qui se servoient de ces fruits. Je n'en croirois pas l'usage exempt de blâme. Mais accusera-t-on de témérité ceux qui préfèrent l'infusion des feuilles , quand nombre d'expériences assurent l'innocence de ce remède ? Je puis vous protester que la teinture que j'en tire , n'a jamais fait mal à personne , quoique j'en aye poussé la dose , de six gouttes à cent vingt ; ce qui fait l'équivalent de seize grains. Jamais ni madame de Fautereau ni madame Cavellier de Fecamps n'ont essuyé le moindre vertige ; l'une & l'autre s'est plainte , deux ou trois fois tout au plus , d'une legere soif qu'éteignoit aussi-tôt un verre d'eau rouge. La virulence de la bella-dona est amortie dans la teinture tirée par une liqueur spiritueuse ,

comme l'est celle de l'opium , dans la teinture anodine de Sydenham. Ces deux drogues ont assez d'analogie ; l'opium est, comme la bella-dona , un poison stupéfiant. Lobel appelle celle-ci , *solanum somniferum*.

Je vous l'ai déjà avoué , Monsieur , je ne regarde pas la bella-dona comme un spécifique contre les cancers. Je n'ai pas toujours eu à me louer de ses bons effets dans cette maladie. Il est des cas qui sont hors de l'atteinte des remèdes ; mais dans ces cas-là-mêmes , la bella-dona a paru assoupir les douleurs ; en un mot , je n'ai eu à me plaindre que de son inefficacité. M. Le Cat l'a également employée sans succès ; mais il ne m'annonce pas qu'elle ait provoqué aucun des symptômes qui sont familiers à l'abus de ce remède.

Si la teinture de la bella-dona n'a pas toujours répondu à mon attente dans le cancer , elle a surpassé mes espérances dans d'autres maladies. M. Barriès , chirurgien à Mantes , m'a assuré avoir guéri , par son usage , une femme attequée d'un vomissement cruel. Une pauvre femme attequée de cancer au sein droit , observe que ses douleurs se renouvellent toutes les fois que sa teinture lui manque. Mademoiselle de Fautereau a , par son usage , calmé une toux sèche habituelle , qui , pendant un an , avoit résisté au lait d'ânesse & au lait coupé.

Le Laquais de madame la comtesse du Lys , au château de Gouffonville , près Mantes , crache le pus depuis dix mois. Les balsamiques seuls ne lui procuroient pas le moindre soulagement. A peine y a-t-il associé la teinture de bella-dona , que sa toux s'est calmée , & le sommeil s'est rétabli ; il reprend de l'embonpoint , des couleurs , & paroît toucher à guérison. Madame de Fauteureau avoit déjà observé cette vertu narcotique , dès les premiers essais qu'elle avoit fait de la bella-dona. Un opiat purgatif , sur l'usage duquel elle se fondoit , ne manquoit pas de produire des douleurs d'estomac , & la teinture anti-cancéreuse ne manquoit pas de les calmer , comme par enchantement. Ce sont ces effets qui , par analogie , m'ont conduit à l'appliquer aux coqueluches. Mon fils , âgé de six ans , avoit essuyé , l'hiver dernier , un rhume d'estomac qui , pendant trois mois , avoit résisté aux émético-cathartiques. Le retour de cette maladie vers le mois de Juillet , fut accompagné de vomissement de sang. Il prit , pendant huit ou dix jours , la teinture de bella-dona. La première dose fut de quatre gouttes ; j'augmentai d'une chaque jour : les symptômes s'effacèrent promptement. Un enfant de deux ans & demi , en prit , pendant une quinzaine , de quatre à huit gouttes par jour. Ce remède , dès les pre-

miers jours, calma des vomissemens opiniâtres, rappella l'appétit, modéra peu-à-peu, & éteignit la toux convulsive, rétablit le sommeil, & dissipa une bouffissure universelle. Si des enfans ont soutenu ce remede, qu'auront à craindre des personnes plus avancées en âge, sous la direction d'un médecin prudent ? La bella-dona cesse d'être un poison, par la maniere dont on la prépare, & par la sagesse avec laquelle on en conduit l'usage.

Il est tems de vous parler de quelques cas où je l'ai employée sans succès. Cette teinture & la poudre de ciguë n'ont produit aucun effet sur un squirrhe prodigieux de la matrice ; ils n'ont pas arrêté ses progrès ; mais jamais la malade n'a éprouvé le moindre des symptomes qui accompagnent l'usage immodéré de ces deux drogues. Un homme, âgé d'environ quarante-deux ans, s'est également servi de la teinture & de la poudre de racines de ciguë. Un squirrhe croûteux, qu'il portoit à la lèvre inférieure, ne diminuoit pas après trois mois de persévérance. Je l'ai remis entre les mains de la chirurgie, pour l'extirpation, mais sans qu'il ait essuyé d'accident. Deux femmes attaquées de cancers au sein, marient la bella-dona à la ciguë. Je ne sçais si je dois attribuer à la misere & à la nécessité du travail les progrès de leurs maux. Je les vois s'étendre,

depuis trois & quatre mois : l'un des deux même s'est ulcéré ; mais l'une & l'autre s'apperçoit que les remedes engourdissent les élancemens ; les douleurs sont plus aiguës , quand la bella-dona sur-tout vient à leur manquer. Une troisieme , (madame Cavellier de Fécamp ,) soutient l'usage de ces remedes , depuis seize mois ; cette maladie n'est pas sous mes yeux , & je ne puis vous rendre un compte parfaitement exact de son état : je l'ai vue une seule fois au mois de Mai : elle me confirma de bouche ce qu'elle m'avoit annoncé par ses lettres , qu'au jugement du chirurgien - major de Royal-Lorraine , son cancer étoit fondu de moitié ; cependant nous étions encore loin d'une guérison parfaite : elle a , pendant quelques mois de l'été , suspendu l'usage des anti-cancéreux ; on m'annonça pour lors qu'il n'y avoit point de diminution : elle les a repris ; & , depuis quelques jours , elle m'apprend que son chirurgien apperçoit de nouveaux signes de fonte , & de nouvelles espérances de progrès en bien ; mais leur marche est lente. Madame la marquise de Marivault , à Aubourville , près Rouen , portoit au sein droit un cancer monstrueux , qu'elle étoit obligé de soutenir avec un suspensoir ; il n'étoit point adhérent : je lui conseillai l'opération ; elle étoit décidée à lui préférer la mort , si les anti-cancéreux

ne pouvoient la foulager : elle en fit ufage ; & n'effuya , pendant deux mois , aucun accident. Vers la fin de Juillet , le cancer s'ulcéra à la partie fupérieure ; elle abandonna fes remedes : huit jours après , l'ulcere verfa plus d'une livre de matiere fanieufe , de couleur & de la confiftance d'un fyrop de capillaires , fans mauvaife odeur : la fièvre & une oppreffion forte accompagnerent ce nouveau fymptome : l'évacuation fe continua , deux fois le jour , à la même quantité : l'oppreffion devint d'autant plus forte , qu'il étoit impoffible de trouver une fituation , pour donner de l'égout à toute la fanie logée dans des finus caverneux qui occupoient tout le fein. Je fus appellé : je fis mander M. Le Cat , qui pratiqua une contre-ouverture ; mais l'humeur qui avoit trop long-tems féjourné , s'étoit , dès les premiers tems , métastafée à la poitrine , foit par repompement , foit , ce qui eft plus vraifemblable , par l'érofion des mufcles intercoftaux & de la plèvre : l'ulcere & la fanie étoient déjà devenus d'une odeur cadavéreuse , dès la veille de l'opération : on avoit même remarqué que l'écoulement s'étoit tarri , d'un panfement à l'autre ; ce qui fuppofoit une nouvelle route dans la capacité du thorax. La malade mourut cinq ou fix jours après. Voilà, Monsieur , ce que je fçais des effets de la bella-dona :
incapable

incapable de les exagérer, je croirois trahir mon devoir, si je ne vous les exposois tels que je les ai vus. Vous en conclurez, que la bella-dona & la ciguë, ne sont pas des remèdes infailibles. En connoissons-nous de cette espece ? Mais vous en tirerez aussi cette autre conséquence, qu'on ne doit pas reléguer dans la famille des poisons, des remèdes qui sont quelquefois salutaires, & qui ne deviennent dangereux, qu'entre des mains qui ne savent ni les préparer, ni les appliquer, ni en graduer la dose.

J'aurai plus de bien, Monsieur, à vous dire de la ciguë, que de la bella-dona. Je n'ignore pas que la passion de quelques médecins d'un grand nom s'éleve contre son usage ; mais que pourra leur autorité ? Etouffera-t-elle le cri de l'expérience ? J'ai fait venir au château de Marivault, près Meru, Marie-Françoise Grandeuil de la Villeneuve. La description assez exacte qu'elle m'a faite de sa maladie, caractérisoit un cancer. J'ai vu son sein mollet, parfaitement guéri, & marqué de quatre cicatrices : elle n'avoit usé d'autres remèdes, que des pilules de ciguë, & de huitaine en huitaine, de pilules purgatives. M. Philippe, chirurgien à Chartres, qui joint à beaucoup de lumieres les sentimens de la probité la plus estimable, annonce à madame de Fauteau, la cure de quelques cancers par le

seul extrait de ciguë. J'ai vu, l'an dernier, au château de Bernapré-sur-Senarpont en Picardie, une jeune fille de dix-neuf ans, point réglée, dont le sein très-gros & très-squirrheux occasionnoit depuis long-tems les élanemens le plus aigus & les plus douloureux : il étoit livide & parsemé de grosses veines variqueuses : il réduisoit la malade à l'impuissance du travail. La poudre des racines de ciguë a calmé les douleurs : quatre mois d'usage avoient, au mois d'Avril dernier, diminué le volume du sein, & rétabli sa couleur naturelle : la masse squirrheuse commençoit à se partager en plusieurs glandes. Il y avoit déjà deux mois que la malade avoit repris les travaux fatigans de la campagne. Je n'ai pas eu occasion de la revoir depuis. Un enfant de deux ans & demi, avoit le cou farci de glandes scrophuleuses très-dures. L'usage opiniâtre de la poudre de ciguë, sous les yeux de M. Jourdan, chirurgien à Maigneux en Picardie, les a totalement mises en fonte. Un jeune homme, à la verrerie du Valdanoï, au comté d'Eu, avoit la jambe droite perdue d'humeurs scrophuleuses, & percée de plusieurs trous qui suppuröient abondamment & jettoient une matiere glaireuse, la poudre de ciguë, avec douze grains de quinquina, l'a purgé doucement dans les premiers tems : elle n'opere plus le même effet ; les plaies sont très-belles :

la jambe se défente, & promet guérison : Une jeune demoiselle d'Amiens, étoit réduite dans l'état le plus désespéré, à la suite d'une suppression de règles. J'eus occasion de la voir : elle étoit au dernier degré du marasme ; tout le méfentere étoit farci d'obstructions si considérables, que le ventre représentoit une grosseffe de huit à neuf mois : les urines étoient en petite quantité ; la fièvre hectique croissoit de jour en jour. M. de Hobecour, son médecin, lui fit prendre l'extrait de ciguë, avec un succès qui tient du miracle. Un jeune homme d'Aumale, qui, depuis dix ans, souffroit, tous les hivers, des paroxismes d'asthme violens, fait usage, depuis dix-huit mois, de la poudre de ciguë, & n'a pas effuyé d'attaque : il crache plus facilement, moins abondamment, dort beaucoup mieux, & ne sent plus d'oppression : il se trouve en état de chasser, & d'aller sur les montagnes escarpées, sans difficulté de respirer. Une femme d'Aumale, âgée d'environ cinquante-cinq ans, avoit sur le nez un poireau très-gros, ulcéreux & chancreux : l'emplâtre & les pilules de ciguë, & trois ou quatre touches de pierre infernale me font espérer sa guérison prochaine. Marie-Helne Coti, de Gouffonville, près Mantes, âgée de trente-deux ans, se sentoît, dès l'âge de vingthuit, de glandes scrophuleuses, au

cou , au sein & aux aisselles : accouchée à trente ans & demi , elle a nourri trois mois , auquel tems son lait s'est tari ; les glandes étoient prodigieusement tuméfiées : au mois de Septembre 1760 , les engorgemens sont tombés en suppuration , au cou , par trois ouvertures du côté droit , & une sous chaque aisselle. Je la vis pour la première fois , à la fin d'Avril 1761 ; elle étoit pâle , maigre , & depuis le mois de Septembre , incapable du moindre travail : elle se plaignoit d'un dégoût général pour tous les alimens , d'une insomnie cruelle & d'une fièvre anormale , qui commençoit par frisson : la suppuration couloit copieusement , verdâtre , & d'une odeur insoutenable : je lui conseillai la purgation , de quinzaine en quinzaine , avec des pilules mercurielles , & tous les jours , la poudre de ciguë , qu'elle a peu-à-peu portée à la dose de quarante - huit grains , avec un scrupule de quinquina. Dès la fin de Mai , elle s'est retrouvée en état de reprendre ses travaux à la culture de la vigne : la suppuration a peu-à peu diminué , changé de couleur & d'odeur ; l'appétit , le sommeil , & les forces sont revenus. Au mois d'Août , les trois plaies du cou se sont cicatrisées. Je l'ai revue , la semaine dernière : je la trouve en embonpoint , avec des couleurs , & son appétit se soutient : les mammelles sont très-ramollies ; il y reste

cependant encore quelques glandes ; mais il n'y en a plus aux aisselles , & je n'y ai remarqué qu'un petit sinus qui , de chaque côté , suinte quelques gouttes d'eau rousse. Il y a quatre mois que la suppuration y est tarie ; elle continue ses remèdes : les règles n'ont point reparu ; mais elle ne souffre pas de leur absence.

Je ne dois pas oublier, Monsieur, de vous avertir que le procédé pour la préparation de ma teinture de bella-dona, est infidèlement décrit dans le Journal de Médecine. Je me suis aperçu d'une erreur notable. Le thermometre dont je m'étois servi pour fixer la chaleur du bain de digestion, paroissoit gradué suivant les principes de M. de Réaumur. Un thermometre de mercure, que j'ai gradué moi-même, m'a fait appercevoir que les 24 degrés de mon thermometre d'esprit-de-vin équivalent en effet à 39. Vous sentez bien, qu'en s'en tenant au degré de chaleur fixé dans le Journal, on n'obtiendrait pas la teinture de toutes les parties essentielles de la plante. Comment une chaleur si foible pourroit-elle aider au menstree, à les développer & à les extraire ? J'ai pris le parti de distiller deux fois au bain-marie, en cohobant la liqueur pour la seconde distillation ; l'opération est plutôt finie : je l'abbege encore plus, en mettant mes drogues dans un très-grand

470 LETTRE SUR LA BELLA-DONA, &c.
matras, couvert de plusieurs doubles de papier que je perce d'un trou : je le mets dans un four, après que le pain est ôté, & je l'y laisse passer douze heures : je répète une seconde fois, & la teinture est autant chargée qu'elle puisse l'être : dans l'un & l'autre procédé, j'ai toujours égard à la perte qui se fait par l'évaporation, & je la supplée avec exactitude, en versant sur le marc autant d'eau-de-vie, qu'après la colature & l'expression, il en manque à la mesure que j'avois employé : j'ai substitué l'eau-de-vie à l'esprit-de-vin rectifié ; j'ai craint que cent vingt gouttes d'alcool (quelques personnes ont pris cette dose) ne pussent incommoder certains tempéramens faciles à enflammer. J'ai aussi remarqué que quelques personnes ne pouvoient supporter l'alcali volatil de corne de cerf. Madame Cavelier de Fécamp avoit des répugnances invincibles pour le goût & l'odeur de cette drogue, quoiqu'il n'y en ait qu'un soupçon dans cette teinture. On peut, pour des malades si difficiles, la supprimer ; du reste, les proportions doivent toujours être les mêmes que j'ai prescrites.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LIVRES NOUVEAUX.

* Recherches sur la maniere d'agir de la saignée, & sur les effets qu'elle produit, relativement à la partie où on la fait; par M. *David*. A Paris, chez *Deffaint* junior, Libraire, Quai des Augustins, à la Bonne-foi, 1 vol. in-12. Prix relié 2 liv. 10 sols.

Nous avons annoncé, dans le Journal du mois dernier, une nouvelle édition des Avis au Peuple sur sa santé; par M. *Tiffot*, qui se vend chez *Didot* le jeune, Quai des Augustins. Nous avons appris que cet ouvrage a fait une si grande sensation sur l'esprit du peuple, pour lequel il a été fait, qu'il a cru devoir gratifier l'auteur, d'une médaille d'or & d'une pension, en reconnoissance de ses vues patriotiques, & de l'utilité de ses travaux. Nous nous hâtons de publier cette Anecdote, aussi glorieuse pour la sage république qu'elle concerne, que pour le célèbre médecin qu'elle intéresse. Elle prouve une intelligence parfaite entre le gouvernement & le particulier, condition essentielle pour rendre les états florissans, & les sujets heureux.

Collection d'Observations sur l'Anatomie, la Chirurgie, &c. extraites principalement des ouvrages étrangers, tome 4. A Paris, chez *Didot* le jeune. Prix broché 1 livre 10 sols.



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

MARS 1762.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pous. par ces.	lg. par ces.	par ces.		
1	02	0	03	28	3		N. méd.	B. de nuag.
2	04	0	02		1	$\frac{1}{2}$	Idem.	Id. Petite neig. à 10 h. soir.
3	02	0 $\frac{1}{2}$	01		3	0	Idem.	Couvert, petite neige le mat.
4	01 $\frac{1}{2}$	3	1		0	0	N-O. m.	B. de nuag, neig. idem.
5	$\frac{1}{2}$	3	0		0	0	Idem.	Idem.
6	2	3	2 $\frac{1}{2}$	27	11		Idem.	Idem.
7	2	2	0		7		O. fort par interv.	Idem. Pet. neige par in- terv. tout le jour.
8	0	5	2	10			Idem.	B. de nuag.
9	1	3	1	7			Idem.	Couvert, neig. forte à à midi.
10	0	5	1	11			Idem.	Peu de nua.
11	1 $\frac{1}{2}$	6	3	28	3		Idem.	B. de nuag. pet. pl. le m.
12	2	8	5	2			Idem.	Peu de nua.

MÉTÉOROLOGIQUES. 473

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
13	5	10	7	28	3		S. méd.	B. de nuag.
14	7	11	9		2		Idem.	Id. Pet. pl. le soir.
15	8	9	5		3		O. au N- méd.	Couv. pl. méd. le m.
16	1	3	1		3		N-E. mé. & fort.	Couvert.
17	01	1 $\frac{1}{2}$	0		4	$\frac{1}{2}$	N. méd.	B. de nuag.
18	01 $\frac{1}{2}$	3	1		4	$\frac{1}{2}$	Idem.	Idem.
19	1	4 $\frac{1}{2}$	3		2	$\frac{1}{2}$	N-E. mé- diocre.	Couv. pet. neig. le m.
20	1 $\frac{1}{2}$	5	4		0	0	S E. mé- diocre.	Couv. pet. pluie tout le jour.
21	4	7 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$		2	0	O. méd.	B. de nuag. pet. pl. le f.
22	2	8	5		2		N. au N- E. méd.	Idem.
23	4	5	3		5		N. méd.	B. de nuag.
24	0	7	4		1	$\frac{1}{2}$	Idem.	Idem.
25	3	5	3 $\frac{1}{2}$	27	11		Idem.	Couv. pet. pl. par inter- vall. tout le jour.
26	2 $\frac{1}{2}$	7	3	28	3		Idem.	B. de nuag.
27	3	7	6		1		O. fort.	Idem.
28	5	8	4 $\frac{1}{2}$		1		Idem.	Idem.
29	5	7	4 $\frac{1}{2}$	27	5		S-O très- fort.	Couvert , pet. pl. par interv. tout le jour, pet. grêle à 10 h. soir.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
30	3½	7	4	26	9		S-S-O. impér.	Id. Sans grêle.
31	3½	5	4	27	4		O. très- fort.	Beauc. de nuag. <i>idem.</i>

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 11 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 4 degrés au-dessous du même point: la différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 4½ lignes; & son plus grand abaissement de 26 pouces 9 lignes: la différence entre ces deux termes est de 19½ lignes.

Le vent a soufflé 11 fois du N.

3 fois du N-E.

1 fois du S-E.

2 fois du S.

2 fois du S-O.

11 fois de l'O.

3 fois du N-O.

Il y a eu 23 jours de nuages.

9 jours de couvert.

8 jours de pluie.

8 jours de neige.

1 jour de grêle.

11 jours de gelée.

Les hygromètres n'ont marqué de l'humidité que vers la ½ du mois.

Nota. Depuis six ans que nous insérons les Observations météorologiques de M. ^{***}, dans

notre Journal, le barometre n'a pas encore descendu si bas, que dans ce mois, c'est-à-dire, à 26 pouces 9 lignes; c'est à-peu-près le terme le plus bas où on l'ait jamais vu descendre, à Paris: cela doit s'entendre des barometres à large tube, & construits avec toute la connoissance & l'exactitude requises, tel qu'est celui de M. *** , qui monte de 2 lignes environ au-dessus des barometres ordinaires d'observation, réputés pour bons, & qui ont sans doute descendu à 26 pouces 7 lignes; ce qui reviendroit à la remarque de M. Cassini de Thuri, qui dit, (Mémoires de l'Académie, année 1745, pag. 94), que la plus petite hauteur du mercure, observée à Paris, pendant un tems considérable, est de 26 pouces 7 lignes, & que la plus grande hauteur est de 28 pouces 4 lignes. Or, on voit, dans plusieurs Observations de ce Journal, que le barometre de M. *** , exactement gradué sur le pied de roi, est monté souvent à 28 pouces 8 lignes. Donc, &c.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mars 1762 ; par
M. VANDERMONDE.

Il y a eu , pendant ce mois , une si grande quantité de personnes attaquées de fluxions catarrhales , sur la tête & sur la poitrine , que cette maladie étoit presque universelle. Ceux qui n'en ont pas éprouvé les atteintes , ont eu différentes indispositions assez opiniâtres : des demangeaisons à la peau , des éruptions miliaires ou érysipélateuses , sur différentes parties du corps , y supplétoient. Ceux qui ont essuyé ces rhumes catarrheux , en ont été assez violemment affectés , & ces maladies ont été très-opiniâtres.

On a observé , pendant ce mois , quelques angines vraies , qui se sont terminées , la plupart , par résolution ; quelques-unes cependant ont été suivies du gonflement des glandes parotides , ou d'un écoulement abondant de salive épaisse , qui ne cédoit qu'à l'usage réitéré des purgatifs.

Il s'est déclaré , vers la fin du mois , des fièvres avec caractère de pyridité ; les unes étoient intermittentes , & étoient accompagnées de douleurs vagues dans les membres , ou fixes aux poudrons , à la gorge & à la tête ; les autres étoient continues , s'annonçoient par des frissons très-longs , & étoient suivies de redoublemens assez violens. Les déjections étoient , dans ces dernières circonstances , très-fétides , & les redoublemens ne cédoient , après quelques saignées , qu'aux purgatifs répétés ; ces sortes de fièvres se terminoient ordinairement , sans évacuation sensible.

Il y a eu , sur la fin du mois , des morts subites , quelques apoplexies. Ce mois a sur-tout été funeste aux gens infirmes & aux vieillards ,

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Février 1762 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le tems a été rude & fort variable, ce mois. Il y a eu beaucoup de neige & de pluie, & plusieurs jours de grêle. Le 22 & le 23, il a tombé au moins demi-pied de neige, chaque jour : la nuit de l'un à l'autre jour, il y a eu tonnerre, éclairs & tempête.

Le thermometre a été observé, presque la moitié du mois, à sçavoir, au commencement & à la fin, au-dessous du terme de la congelation, ou très-près de ce terme.

Le mercure, dans le barometre, a été observé au-dessus du terme de 28 pouces, les deux tiers du mois ; les fix premiers jours, il s'est soutenu à la hauteur de 28 pouces 6 lignes.

Les vents ont été Nord, du premier au 7, ainsi que du 21 au dernier du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 11 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 2 de-

478 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

grés au-dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 7 lignes ; & le plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes : la différence entre ces deux termes est de 13 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.
6 fois du Nord vers l'E.
4 fois du Sud.
7 fois du Sud-Ouest.
8 fois de l'Ouest.
3 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 24 jours de tems couvert ou nuageux.

14 jours de pluie.
11 jours de neige.
5 jours de grêle.
4 jours de brouillards.
1 jour de tonnerre.
1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué une grande humidité, les trois quarts du mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Février 1762 ; par M. BOUCHER.

Les maladies de ce mois ont été les mêmes que celles des deux mois antérieurs. C'étoit des rhumes de tête & de poitrine , des

rhumatismes, des fluxions de poitrine, des pleuropneumonies ; mais, en général, les maladies aiguës ont eu plus de pente à la putridité. Dans la cure des pleurésies & péricneumonies, qui ont été communes, lorsqu'on avoit négligé de faire d'abord les saignées requises, il étoit dangereux d'y suppléer dans le fort de la maladie : alors il falloit travailler à obtenir une coction & une expectoration purulentes, ou tâcher de détourner le dépôt de la poitrine, par l'application des cantharides aux jambes.

Les symptômes de la pleuropneumonie commençante, ont été, dans plusieurs sujets sur-tout vers la fin du mois, les avant-coureurs de la fièvre continue-putride, annoncée par la consistance peu ferme du sang tiré des veines ; par des redoublemens, en forme d'accès de fièvre double-tierce, précédés parfois d'un frisson ; par une langue pâteuse, jaunâtre & chargée, qui devenoit sèche & brune dans le progrès de la maladie ; par la chute du pouls, après quelques saignées ; par le grand abbatement ; par le cours de ventre, dans le progrès de la maladie, & par les vers que les malades rendoient. On conçoit que l'évacuation des premières voies par quelque émético-cathartique en lavage, a dû

être souvent salutaire dans le commencement de la maladie : dans son progrès, l'application des cantharides, en relevant le pouls déprimé, allégeoit la poitrine, & facilitoit l'expectoration qui devoit être d'ailleurs excitée par des loochs incisifs, &c.

Les fièvres catarrhales ont pris, dans la plupart, le caractère de fièvres doubles-tierces-continues régulières. J'ai vu, dans mes hôpitaux, deux ou trois fièvres lentes-nerveuses, qui ont été terminées heureusement.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de médecine* du mois de Mai.

A Paris, ce 22 Avril 1762.

POISSONNIER DESPERRIÈRES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. M^{gr} le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien
Professeur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.
Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

J U I N 1762.

TOME XVI.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{gr} le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI;

A V I S.

La multiplicité des Observations, l'étendue de la plupart d'entr'elles, est cause que nous avons été obligés de renvoyer les Extraits des Livres aux mois suivans,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1762.

RECHERCHES

*Sur l'opinion de M. ASTRUC, au sujet de
la Maladie qu'il nomme Rachialgie, &
qui est vulgairement appelée Colique de
Poitou; par M. BORDEU, docteur-
régent de la faculté de médecine de Paris.*

(Suite du Journal du mois de Mars dernier.)

ON trouve encore, dans l'ouvrage de
M. Astruc, bien des choses utiles pour
la théorie, & l'histoire de la maladie dont
il est question. C'est une idée brillante &
très-remarquable, d'avoir présenté la coli-
que de Poitou, comme une affection de
l'épine du dos, (*Rachialgia* :) cette espece

de paradoxe mérite la plus grande attention : cette manière de considérer la maladie, la range dans la classe des affections nerveuses, comparables en tout à celles dont le siège est dans le cerveau ; elle met à portée d'expliquer la plupart des accidens, sur-tout la paralysie, dont l'explication jusqu'ici tentée par quelques auteurs, n'étoit pas, à beaucoup près, aussi plausible que celle de M. Astruc. L'établissement, les progrès, l'espèce & les divers degrés de paralysie, à la suite de la colique, sont des phénomènes des plus singuliers & des plus piquans pour la curiosité des médecins, qui ne manqueront pas sans doute de suivre & d'approfondir cette matière. Il semble qu'un des meilleurs moyens pour y réussir, seroit l'ouverture des corps, dans lesquels on devroit toujours avoir soin d'examiner la moëlle épinière. Quelques tentatives déjà faites là-dessus, tant dans des corps morts de la maladie des métaux, que dans d'autres, n'ont rien appris de bien remarquable : il ne faut pas se rebuter pour cela : il faut en prendre occasion de perfectionner & de rendre de quelque utilité réelle l'ouverture des corps ; opération trop souvent réitérée, sans succès, presque toujours faite trop légèrement, & qui est bien plus longue & plus difficile qu'on ne l'imagine ordinairement. Les professeurs de la faculté de Montpellier qui ont

senti la fécondité de l'idée de M. *Astruc*, viennent de proposer un problème sur les maladies de l'épine du dos. Il faut donc espérer qu'on fera désormais plus attentif sur cette matiere, qu'on ne l'a été jusqu'à présent. Mais qui osera partager avec M. *Astruc* le reproche dont il accable tous les auteurs qui l'ont précédé, & qu'il accuse de n'avoir pas connu les maladies de la moëlle épiniere, ou du moins de n'en avoir rien dit ? *Haftenus medulla spinalis, quo privilegio nescimus, visa est nulli morbo, nulli noxæ patere.* Le seul passage suivant, tiré de *Galien*, prouve que les medecins ont pensé aux maladies de la moëlle épiniere : « Affectâ dorsali medullâ sensus corporis erit in his partibus quæ ex eâ affectâ enascuntur Si signum aliquod adfuerit patientis medullæ dorsalis, tum tremorem, tum aliam nervorum affectionem ferè expecta (a). » *Galien* parle des affections de la moëlle épiniere dans un autre endroit (b); de même que *Trallien* (c), & *Aëtuarius* (d). Il y a des modernes qui ont fait sur la même matiere des réflexions particulieres, en traitant de la maladie nommée

(a) Galen, in primo Prov. Hipp. comm. ij, n. 7.

(b) Idem. De locis affect.

(c) Lib. 1, cap. xvj.

(d) De methodo medendi, cap. vij & viij.

Tabes dorsalis : une espece de cette maladie a, suivant quelques auteurs, son siége dans la moëlle épiniere, ce à quoi *Hippocrate* avoit déjà pensé (a), & que *Tulpius* a prouvé par sa propre expérience; car il dit avoir trouvé en pareil cas, une grande quantité de pituite dans le canal de la moëlle épiniere (b). *Hoffman* parle d'une paralysie des parties inférieures, par l'étranglement de la moëlle épiniere, sans aucun dérangement des vertebres (c). Enfin on sçait, par bien des exemples connus, à quels accidens exposent les luxations des différentes portions de l'épine, sa bifurcation, les tumeurs & la carie auxquelles elle peut être sujette, ses divers plis ou contours; mais cette matiere n'est pas encore épuisée, à beaucoup près; & c'est-là sans doute ce qu'a voulu dire M. *Astruc*, que le médecin par lequel le problème proposé à Montpellier, a été résolu, s'est contenté de copier.

L'Observation rapportée par M. *Astruc*, au sujet des douleurs d'entrailles & d'une espece de colique, à la suite d'une chute, qui avoit dérangé les vertebres des lombes, n'est point sans exemple; ce qui rend l'opinion que ce médecin établit d'après les suites de cette chute, plus probable que si

(a) Hipp. lib. de glandul.

(b) Nicol. Tulp. *Observ. medic. lib. 3.*

(c) Hoffm. *de nervorum resolutionib.*

son observation eût eu tout le mérite de la nouveauté. *Fernel* fait l'histoire d'une colique avec une douleur de l'épine du dos (a), dont voici l'extrait. Un Allemand sentit, par les mouvemens violens & la forte secousse d'un cheval qu'il montoit, que son épine du dos se retournoit brusquement vers les parties postérieures ; il éprouva en même tems une forte de douleur poignante, qui se répandit dans tout le corps : il devint, depuis ce moment-là, sujet à des vives douleurs d'entrailles, tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche, & qui s'étendoient quelquefois jusqu'au testicule droit ; ces douleurs avoient les apparences d'une espece de colique, qui augmentoit dès que le ventre n'étoit pas libre, & que les évacuations s'apaisoient. Outre ces douleurs intérieures, il y en avoit d'externes, qui s'étendoient depuis les lombes jusqu'aux muscles de l'épigastre & du bas-ventre, vers les hypocondres, & qui faisoient le tour du corps, en maniere de ceinture. *Fernel* soupçonnoit que l'épine du dos & les parties qui la composent, pouvoient être affectées. Il conseilla, entr'autres remedes, des fomentations, des frictions, des embrocations le long de l'épine & dans les lombes, des emplâtres, des ventouses, en un mot, tout ce que M. *Astruc*

(a) *Fernel. Consilia. Consil. 51.*

conseille pour la *Rachialgie*. Un homme âgé de trente-deux ans, dit *Warthon* (a), fit une chute de cheval sur la région des lombes, qui fut sensiblement meurtrie; deux ans après, il devint sujet à des douleurs vagues & passageres de la partie affectée par la chute; ces douleurs étoient accompagnées de divers accidens, & notamment d'une douleur de colique qui reparoissoit souvent, d'une diminution sensible, & quelquefois d'une suppression d'urines, de vomissemens fréquens, d'une douleur sciatique: il s'y joignit par la suite beaucoup de difficulté dans la respiration, une toux violente & continue, une maigreur générale; enfin le malade tomba dans le marasme, & il mourut d'un engorgement à la poitrine. On trouva; à l'ouverture du corps, une tumeur considérable sur la portion lombaire de l'épine, depuis les attaches du diaphragme jusqu'au coxis: cette tumeur paroissoit charnue, & elle entouroit tous les vaisseaux & les nerfs de cette région. L'observation de *Warthon* n'est pas précisément aussi favorable à *M. Astruc*, que celle de *Fernel*: on aura lieu de le remarquer dans la suite; mais les accidens dont ces auteurs parlent, se présentent assez souvent. Il n'est point de médecin, sur-tout de ceux qui sont à portée des

(a) *Warthon*, *Adenograph*, cap. ij.

eaux minérales , qui n'en ait vu de semblables. On a même observé dans des chiens & des chats , auxquels on coupoit la queue , qu'après l'opération , ces animaux deviennent quelquefois sujets à des convulsions , des vomissemens , de fortes constipations , de vives douleurs , des attaques d'épilepsie. On en a trouvé qui perdoient la vue , d'autres dans lesquels la couleur des yeux changeoit : telle est l'influence de la moëlle épiniere sur tout le corps. Cette maniere d'établir la théorie des maladies intérieures , d'après les accidens occasionnés par des chutes ou autres causes extérieures , (maniere adoptée ici par M. Astruc ,) mériteroit d'être suivie. Il est étonnant qu'on l'ait autant négligée , sur-tout dans les armées , où l'on n'auroit que trop d'occasions de tirer , au moins , quelque fruit de la grande quantité de blessures , auxquelles tant de braves soldats s'exposent. Ce seroit-là , bien mieux que sur des animaux immolés pour cet usage , que les malheureuses circonstances de la guerre mettroient à portée de ramasser des matériaux pour les fondemens d'une excellente physiologie , pour connoître l'usage des parties , leurs degrés de sensibilité , leurs liaisons , leurs *départemens*. On nous dit tant de choses sur les maladies des armées : on nous apprend tant d'accidens divers. Quelqu'un n'entreprendra-t-il point de lier ,

d'analyser, de suivre tous ces faits de pratique ? Jamais on n'a pu si bien dire, que dans les armées, après les horreurs des batailles, *locus ubi mors gaudet succurrere vitæ* ; mais il est plus aisé de discourir sur le mauvais air, sur les miasmes, la pourriture & d'autres causes vagues & générales, que d'entrer dans un détail éclairé des faits qui se perdent.

L'opinion de M. Astruc, sur le siège de la colique, devient d'autant plus intéressante, qu'il y a des médecins qui ont pensé, comme lui. Ils ont eu, à très-peu de chose près, les mêmes idées ; ils les ont appuyées presque par les mêmes raisons. *Charles le Poix*, (*Carolus Pifo*) a avancé formellement que « la cause de la colique réside dans » le cerveau ; que cette cause est un amas » de sérosités dans la partie postérieure du » cerveau, par laquelle les principes des » nerfs sont imbibés & ensuite irrités. *Le Poix* veut prouver son opinion, par l'ouverture du corps d'un homme, qui mourut d'une attaque de colique, & dans lequel on trouva, aux environs du cerveau, un amas de sérosité qui avoit singulièrement ramolli la moëlle allongée (a). Il est vrai que *Le Poix* prétend que cette matière porte son influence sur les nerfs du

(a) Colluv. seros. sect. iv, cap ij.

péritoine, qui est un autre siège de la colique ; mais il n'y a pas moins une conformité sensible entre l'opinion de M. *Astruc*, & celle de *Le Poix*. En voici une autre, qui paroît, ainsi que celle de M. *Astruc*, être née de celle de *Le Poix*, ou qui n'est que la même opinion rendue en d'autres termes.

» Il ne faut pas penser, (c'est *Willis* qui
 » parle,) que la cause de la colique, soit la bile
 » ni les autres humeurs contenues dans les
 » entrailles ; c'est plutôt une humeur qui roule
 » dans le genre nerveux, & qui tombe du
 » cerveau, dans les plexus mésentériques ;
 » comme il se joint souvent aux coliques, de
 » très-vives douleurs dans la région des lom-
 » bes, il y a lieu de penser que les humeurs
 » contenues dans les nerfs lombaires & ceux
 » du dos, se précipitent de ces parties, vers
 » le mésentère, qui est le lieu principal où
 » les humeurs contenues dans les nerfs,
 » viennent aboutir. Quant à l'amas d'hu-
 » meurs dans le cerveau, dont parle *Le*
 » *Poix*, & qu'il regarde comme la cause
 » principale de la colique, il est proba-
 » ble que cette cause n'étoit que la cause
 » éloignée de la colique, & que cet amas
 » avoit fourni quelque chose au mésentère,
 » au moyen des nerfs qui sont le vrai siège
 » de la colique (a). » Voilà donc des auteurs,

(a) *Willis, de Colicâ.*

& même de ceux dont la maniere de penser est d'un grand poids, qui ont, ainsi que M. *Astruc*, considéré la colique comme une maladie des nerfs, dont la cause est dans leur origine, ou flottante dans leurs cavités. On dira, peut-être, que cette idée sur la nature de la maladie, ne paroît pas conduire à la saignée, qui est l'objet de M. *Astruc*, aussi directement que si on faisoit dépendre la maladie des engorgemens dans les vaisseaux des entrailles; tant il est vrai que la pratique se lie toujours avec la théorie. Mais il est bon de remarquer, qu'outre que M. *Astruc* regarde la *Rachialgie*, comme dépendante des engorgemens de la moëlle épiniere, pareils à ceux qui causent les apoplexies & les paralysies ordinaires, pour lesquelles la saignée est réputée plus ou moins nécessaire; *Willis* même qui faisoit voltiger les esprits, plus ou moins chargés de leur *copule explosive*, dans la cavité des nerfs, n'en a pas moins avancé, ainsi que plusieurs autres auteurs, & de même que M. *Astruc*, qu'il falloit avoir recours à la saignée, dans la colique; c'est ce qu'il décide expressément à l'endroit cité ci-dessus.

La maniere dont M. *Astruc* veut établir que, dans la maladie dont il parle, il n'y a point de cause matérielle, qui séjourne dans les entrailles, exige quelques considérations. » Il prétend que, de quelque façon qu'on

» tâte le ventre des malades , & soit qu'il se
 » trouve tendu ou mol , on n'augmente point
 » les douleurs ; d'où il conclut que le siège
 » de la douleur n'est point dans les parties
 » que l'on manie , puisque la douleur devoit
 » augmenter , en tâtant & maniant ces par-
 » ties. » *In colicæ Piſtonicæ impetu , dum*
tormina torquent vehementiſſimè , venter ;
sive mollis ſit ut interdum , ſive tenſus & con-
vulſus ut plerùmque , non contrèctari modò ,
ſed etiam premi & conſtringi poteſt ſine ullâ
doloris acceſſione : unde conſequens eſt
inteftina cæterasque partes ventre compre-
henſas , quæ preſſum non ſentiunt , cauſæ
nulli morbiſicæ , quæ illis inſit , ſubjacere.
 Les malades attaqués de la maladie dont
 il s'agit , n'ont pas tous le ventre insensible ,
 ou indolent , lorsqu'on le tâte , même dans
 les momens où les douleurs de colique ne
 se font point sentir ; la plupart éprouvent ,
 vers la région épigastrique , une tension ,
 un poids incommode , souvent très-sensi-
 ble , & qui va jusqu'à la douleur , lorsqu'on
 comprime ces parties. Il y en a aussi qui sen-
 tent vivement la compression , lorsqu'on la
 fait vers les aînes & les flancs , sur-tout
 dans le siège du cœcum , qui est souvent
 distendu. D'ailleurs , & c'est une chose à
 laquelle on ne fait pas assez d'attention ,
 les douleurs surviennent dans cette mala-
 die , comme dans bien d'autres , par petits

paroxysmes, par tranchées; elles se calment pendant quelque tems, pour reparoître ensuite plus fortement: le ventre peut être comprimé dans les momens du calme, sans qu'on produise une sensation notable; mais au moment des tranchées, le ventre est quelquefois très-sensible aux effets de la pression. Il est vrai que dans ces momens d'agitation & de fortes douleurs, la compression du ventre, souvent même très-forte, ne produit aucune augmentation de douleur, ou bien elle soulage le malade. Dans le premier cas, la forte douleur de la colique détruit l'effet de la compression; & dans le second, l'effet de la compression devient favorable, en agissant sur les parties, sur les intestins, par exemple, en diminuant l'écartement ou le tiraillement de leurs fibres, occasionnés par la présence des vents ou par quelque autre cause. Cet effet n'indique-t-il pas lui-même contre M. Astruc, que le siège du mal est dans les entrailles, puisqu'étant diversement modifiées par la compression, elles deviennent moins douloureuses? On peut encore lui rappeler les enfans & autres, dans lesquels la présence des vers dans les intestins, cause quelquefois de très-vives coliques, sans que la pression du ventre augmente les douleurs. On peut prendre pour un exemple notable de cette espèce d'insensibilité des entrailles,

indépendamment d'une cause d'irritation fixée dans ces parties, l'état de quelques femmes en travail d'enfant, dans lesquelles la pression du ventre, loin de faire du mal, apporte du soulagement. On peut enfin avoir recours à l'état d'inflammation des intestins, comme devant, par sa présence ou par son absence, servir de bornes aux douleurs, qui sont de l'espèce à être augmentées ou diminuées, ou qui restent dans le même état, pendant la compression du ventre ; mais tout cela n'est pas bien clair pour qui sçait y regarder. « La variabilité, (dira » M. *Astruc*,) des douleurs de la *Rachial-* » *gie* prouve que la cause n'est point dans » les intestins, puisque la douleur court d'un » lieu à un autre, qu'elle ne laisse aucune » impression marquée dans les parties qu'elle » abandonne, qu'elle s'étend fort au-delà » de l'enceinte des entrailles enfin les » purgatifs n'évacuant, dans ce cas-là, » aucune humeur bilieuse, il est évident » qu'il n'y a dans les intestins ni bile ni » aucune autre humeur. » La première de ces réflexions paroît seulement indiquer qu'il y a dans cette espèce de colique beaucoup d'accidens nerveux & purement sympathiques ; elle peut fournir de fortes présomptions contre ceux qui feroient voyager une humeur dans toutes les parties douloureuses ; mais l'argument de M. *Astruc* ne

prouveroit rien contre ceux qui, supposant un établissement fixe dans les entrailles, comme la cause principale de la maladie, prétendroient que cet établissement devient une espèce de centre, d'où partent des traînées d'irritation, qui se communiquent tantôt à une partie, tantôt à l'autre. Quant à ce que M. Astruc veut conclure du peu d'effet des purgatifs, il n'est que trop vrai qu'on en donne beaucoup en pure perte; mais il n'en faut pas conclure, que la matière à purger, n'abonde point: il s'ensuit seulement qu'il ne faut point l'attaquer, lorsqu'elle n'est point mobile. Tout ceci pourra s'éclaircir dans la suite, & il faut avouer franchement que toutes les questions auxquelles M. Astruc touche dans cet article, ont grand besoin d'éclaircissement, non pour ceux qui savent tout, ou qui ne doutent de rien, *Iis robur & æs triplex circa pectus*, mais pour ceux qui veulent entendre, sentir, analyser, bien saisir & bien évaluer le peu qu'ils savent.

» Les causes générales de la *Rachialgie*,
 » quelle qu'en soit l'énergie, ne sauraient
 » agir particulièrement sur la moëlle épi-
 » niere, & y causer un engorgement, s'il
 » n'y a pas quelque dérangement local, qui
 » détermine l'effet des causes générales sur
 » l'épine: » *Causæ universales quantacum-*
que supponantur energiæ, stasim nullam,
nullumve

nullumve infarctum in spinali medullâ parere unquam possunt, si labes aliqua localis non intercesserit, quæ, licet incomperta, vim universalis causæ, medullæ spinali speciatim applicet. C'est un des principes fondamentaux de M. Astruc, & qui est peut-être aussi de tous les points de médecine à traiter, un de ceux qui pourroit conduire à des discussions les plus graves, les plus importantes sur les fondemens même de l'art. S'il est vrai que les causes générales connues sous le nom de *choses non naturelles*, ne font, sur la moëlle épinière, une impression propre à occasionner la *Rachialgie*, qu'à proportion de la disposition particulière de cette même moëlle épinière, on peut en dire autant, on est même forcé d'en dire autant de toute sorte de maladie : allant de conclusion en conclusion, il y auroit lieu de croire, suivant ces principes, que toutes les maladies cérébrales, les pleurésies, les fièvres de toute espèce, les dyssenteries, la plupart des maladies enfin n'ont pu s'établir que par une disposition particulière du sujet ; ainsi les épidémies, par exemple, qu'on se plait tant à considérer, eu égard aux variations de l'air, aux diversités de nourritures, & aux changemens des saisons, il faudroit les considérer, eu égard aux modifications particulières de ceux qui ont été blessés par des causes générales, auxquelles un médecin

ne peut rien ; ainsi les maladies mortelles ne le feroient point précisément par leur nature , mais par la fragilité de certaines parties qui y succombent : que feroit donc le traitement sur les maladies considérées sous ce point de vue ? Quelle foule de problèmes à résoudre ! On pourroit peut-être , en partant de pareils principes , qu'il seroit sans doute nécessaire de modérer , d'adoucir & de manier bien sagement , établir les différences essentielles entre les maladies *simples* , *composées* & *compliquées* ; ce qui repandroit quelque clarté sur leur théorie , leur traitement & leur pronostic. Ce n'est point ici le lieu de faire de semblables essais ; mais il n'est pas possible de déguiser les conséquences excessives , auxquelles peut conduire le principe de M. Astruc. Il est sans doute bien éloigné d'approuver des assertions qui découlent nécessairement de la supposition d'une *prédisposition organique* ou *physique* , ou bien d'une *modification préétablie* des parties qui succombent aux causes générales des maladies. Cette *prédisposition organique* , qu'un physicien hardi trouveroit le moyen de faire naître , dès le ventre de la mere , où il verroit le germe de la *derniere maladie* , mêlé avec celui de la vie , paroît avoir été pressentie ou reconnue & admise par quelques medecins : d'autres y ont eu recours dans l'explication ou

l'histoire des maladies qu'ils n'ont pu guérir. Il en est peu qui en ayent aussi franchement & aussi libéralement usé, qu'un auteur moderne, dont voici quelques traits remarquables, & qu'on ne doit pas perdre l'occasion de mettre sous les yeux des maîtres de l'art : l'auteur nous permettra de le copier.

» Je regarde la constitution particulière des
 » malades, comme la cause unique ou prin-
 » cipale des effets salutaires ou funestes de
 » la petite vérole. . . . La constitution par-
 » ticulière des sujets coopérant avec le mal,
 » rend la catastrophe nécessairement fatale...
 » Tous les malades qui sont morts de la
 » petite vérole peut-être depuis qu'elle
 » existe, se trouvoient dans le malheureux
 » cas d'avoir la poitrine ou la tête, ou bien
 » l'une & l'autre attaquées, par la disposition
 » nécessaire du virus variolique à se porter
 » sur des viscères déjà affoiblis J'ap-
 » prouve que, dans la suppuration, le méde-
 » cin ne soit que simple spectateur, parce
 » qu'il ne sçauroit jamais se conduire aussi-
 » bien & aussi heureusement que le fait la
 » nature, & que, pendant la fièvre de sup-
 » puration, laquelle est un ouvrage de coc-
 » tion, la nature n'a pas besoin de méde-
 » cin ; il est alors son plus grand ennemi :
 » s'il tente le moindre remède, sous pré-
 » texte d'agir de concert avec elle, il trou-
 » ble & change ses sages dispositions ; il

» confond tout.... Je me suis confirmé
 » dans l'opinion, que l'art rend souvent la
 » nature défectueuse, là où l'on pouvoit sup-
 » poser, avec raison, qu'elle auroit pu se
 » suffire à elle-même, & que là où elle est
 » défectueuse par elle-même, tout l'art de
 » la médecine ne sçauroit remédier à son
 » impuissance (a). » L'auteur se dénonce
 lui-même, après toutes ces assertions, comme
 ayant mis, dans sa profession, qu'il exerce
 avec honneur à Bourdeaux, *un peu trop de*
philosophie (b). Il faut tolérer quelque
 liberté de penser, en médecine, dans un
 auteur qui respire le même air que *Mon-*
tagne respira. Il faut l'encourager à fouler
 aux pieds le murmure obscur de ceux qui
 regardent un médecin philosophe, comme
 un *esprit inquiet & cauteleux*, qui les im-
 portune, qui les éblouit, & contre lequel ils
 sont toujours prêts à déposer, parce que leurs
 foibles yeux ne peuvent fixer la vérité toute
 nue. Quoi qu'il en soit, il n'est pas moins
 vrai que tout ce que le médecin de Bour-
 deaux avance, semble être une suite néces-
 saire du système de la *prédisposition orga-*
nique des parties, dans chaque individu.
 Il est encore certain que le principe adopté
 par M. Astruc, au sujet des causes de la

(a) Objets de réflexions sur la petite vérole....
 A Bourdeaux; par B. G.

(b) *Ibid.*

Rachialgie, déterminées vers l'épine, par un état particulier de cette partie, peut conduire à la façon de penser, adoptée par le médecin de Bourdeaux. Combien, après tout cela, n'a-t-on pas besoin du secours & des lumières des médecins, qui ont pris pour devise, *Naturam errantem dirigimus, & collabentem sustinemus, non otiosi spectatores* ! Nous maîtrisons la nature nous ! C'est ainsi que parloient les *Asclépiade* & les *Van-Helmont* ; & c'est ainsi qu'il faut parler, quand on pense de même. Nous essayerons de faire en son lieu l'application du principe de M. *Astruc* à la colique dont il est question, dans la vue de rendre à l'art & à la nature ce qui leur est dû, eu égard à cette maladie. *Ut arti nimis multum tribuere, cum multis manca sit ac deficiat, vitio non caret ; ita tantum ei detrahere ut nihil possit ipsa per se, errore non vacat* (a).

La dernière réflexion qu'on fera ici au sujet de la thèse de M. *Astruc*, regarde le traitement de la maladie. Il y a lieu d'être surpris qu'il n'ait pas trouvé quelque circonstance, ou quelque état de cette maladie qui pût exiger l'émétique. Il semble pourtant que ce remède paroîtroit très-convenable, pour aider, en certains cas, à la résolution de la cause de la *Rachialgie*.

(a) Ballon, *consil.* 34, *lib.* j.

On devroit le donner dans cette maladie ; comme dans celles de la tête ; mais M. *Astruc* ne l'a pas jugé convenable. Il s'est borné aux saignées, aux adoucissans, aux narcotiques & aux résolutifs. Il se contente d'avoir recours à des purgatifs légers & à des lavemens qui ne soient point d'une certaine efficacité ; & encore se relâche-t-il au sujet de ces remèdes, dans la vue de ne pas heurter, de front les préjugés populaires. *Cathartica sæpiùs exhibeantur aut enemata infundantur, dummodò nihil acrius nimisve drasticum admisceatur... Nobis persuasissimum est alvum purgatione frustra sollicitari... sed hæc faciliè possunt præjudicio vulgi, imò ægotantium errori condonari.* Quelques observations de pratique, quelques histoires de la maladie dont il est question, guérie par la méthode des adoucissans, la saignée & les autres de cette classe auroient rendu l'ouvrage de M. *Astruc* beaucoup plus utile, & son opinion plus difficile à combattre. Les remarques suivantes pourront, en attendant mieux, remplir le vuide que M. *Astruc* a volontairement laissé dans sa thèse.

1^o Celui qui parla le premier de la colique, connu aujourd'hui sous le nom de colique de Poitou, *Paul d'Ægine*, prétend » qu'un médecin d'Italie avoit la témérité » de traiter cette colique, alors nouvelle,

» par un régime & des remèdes fort rafraî-
 » chissans : ce médecin mettoit ses malades
 » attaqués de la colique, à l'usage des lai-
 » tues crues Il les faisoit vivre de pom-
 » mes, de raisins, de poissons durs, de
 » pieds de veau & autres choses semblables,
 » froides même au tact. . . . Il leur faisoit
 » boire de l'eau froide Il leur interdisoit
 » tout aliment chaud. Ce qu'il y a d'incroya-
 » ble, (ajoute *Paul*,) c'est que ce méde-
 » cin guérit plusieurs malades de cette espece,
 » même quelques-uns de ceux qui avoient
 » déjà eu des attaques d'épilepsie, ou qui
 » commençoient à devenir paralytiques : »
Sic ægrotantes medicus quidam in Italiâ
curavit, incredibili quodam ac frigefactorio
viâ constituto... lactucas exhibebat non coc-
tas... uvas, mala... & similia non solum po-
tentiâ, sed actu frigida.... & plurimos hæc
modo, præter omnium opinionem sanavit ;
& ex his aliquos qui jam ad morbum comitia-
lem, aut resolutionem delabi cœpissent (a).
Paul s'explique d'une manière si positive,
 qu'il n'est guères possible de douter des succès
 du médecin Italien ; d'ailleurs cet usage des
 rafraîchissans paroît si incroyable, si
 téméraire, si contraire à la méthode reçue,
 que *Paul* ne pouvoit qu'en être étonné ;
 mais son étonnement ne l'empêchoit point

(a) *Paul Ægin. de re med. lib. iij, cap. 42.*

de rapporter les faits , tels qu'il les sçavoit ; & il ne s'exhaloit point en propos contre le médecin Italien , qui avoit sans doute ses raisons pour appuyer sa méthode rafraîchissante , confirmée par des guérisons , dont *Paul* étoit forcé de convenir.

2^o Dom *Heado* , médecin fameux en Espagne , qui voyoit madame S *** , « la » guérit de l'*Entripado* , avec des orgeats , » limonades & petit lait. La malade , avant » de prendre ces remedes n'avoit aucune » opinion de son médecin ; elle croyoit qu'il » rêvoit ; mais elle s'en trouva si bien , qu'elle » conseilloit ces remedes à tous ceux qui » étoient attaqués de la même maladie »

Extrait d'une Lettre écrite par une personne de la premiere considération en Espagne , qui annonce dans la même lettre , que dom *Segura* , médecin François , des environs de Bayonne , & qui jouit , à Madrid , de la plus grande réputation , dit avoir un travail prêt à voir le jour , sur l'*Entripado*. Il faut espérer qu'il fera généralement connoître l'*Entripado* , qu'on croit être une espece de colique de Poitou , & qu'il comparera la méthode Espagnole , avec celle des autres pays , qu'on sçait qu'il connoît lui-même parfaitement depuis long-tems. Au reste , on voit ici madame S *** , aussi surprise du traitement que lui proposoit dom *Heado* , que *Paul d'Ægine* l'étoit de celui du méde-

cin Italien ; c'est une preuve que les médecins qu'avoit d'abord vu madame S *** , ne pensoient point comme dom *Heado*.

3^e Le célèbre *Henckel*, médecin Allemand, dont l'ouvrage qui avoit vu le jour, long-tems avant la these de M. *Astruc*, vient d'être traduit, rapporte l'observation suivante, dans son Histoire des maladies des métaux, qui a été revue par M. *Roux*, médecin de Paris, très-connu par l'étendue de ses lumieres. « Un fondeur jeune, vigoureux, d'un tempérament sanguin, fut attaqué subitement de la colique des fondeurs ; après en avoir été tourmenté misérablement pendant sept jours, il se manifesta, deux ou trois travers de doigt, au-dessous du nombril, du côté droit, une tumeur rouge, douloureuse, qu'on crut pouvoir regarder comme critique, ce qui obligea de l'amener à suppuration. . . . Je me rappelai la disposition pléthorique du sujet. . . . mais comme je ne le vis qu'au troisième jour de la maladie, je ne jugeai pas à propos d'avoir recours aux saignées : je ne rapporte ceci, que pour faire connaître la cause de l'abcès. . . . Il n'est pas douteux que le poison n'eût passé dans le sang, & qu'il ne l'eût mis dans un état de raréfaction extraordinaire. . . . la nature se trouva en état de se débarrasser. . . . le sang ne trouvant aucune issue, forma un

» abscess qui procura la sortie de la matiere
 » virulente l'inflammation avoit com-
 » mencé dans le péritoine ; &c. &c. La
 » colique des fonderies, (dit encore *Hen-*
 » *kel* ,) dont on sçait que les personnes d'un
 » tempérament sanguin & athlétique sont
 » bien plus vivement affectées produit
 » quelquefois une inflammation dans les intes-
 » tins (a) ou dans le mésentere , qui se ter-
 » mine souvent par la suppuration & la gan-
 » grene les vapeurs métalliques péné-
 » trent dans le sang , avec le chyle , & pro-
 » duisent des inflammations la circula-
 » tion du sang est arrêtée , tant par son
 » épaisissement , que par la contraction des
 » vaisseaux ; ce qui produit nécessairement
 » des obstructions (b). » *Henckel* parle
 ici , au sujet des maladies métalliques , de
crise , d'*inflammation* , de *raréfaction* &
 d'*épaisissement du sang* , d'*obstructions* , ou
 d'embarras causés par la *constriction des*
vaisseaux , &c. Quel vaste champ pour faire
 éclater en faveur de l'opinion de M. *Ast-*
truc , (ou plutôt de l'opinion qu'il a adop-
tée ,) la théorie mécanique ! les principes

(a) Voyez , dans notre Journal du mois de Mars
 dernier , l'ouverture des corps morts de la colique
 métallique.

(b) Précis des Maladies des ouvriers aux mines ;
 &c. Voyez la Pyritologie. A Paris , chez Hérif-
 fant , 1760.

de l'école François, les explications dont regorgent les livres classiques, il faudra revenir dans la suite à tous ces faits de théorie, qu'un médecin trop austère appelloit *puerilia Boerhaaviana*. Contentons-nous de faire ici deux réflexions; la première regarde ce qu'avance *Henckel*, au sujet des *crises*, de la nature qui se trouva en état de se débarrasser; quoi des crises dans les maladies métalliques! On oseroit avancer que la nature dirige & conduit aussi ces maladies! *Henckel* ne sçavoit donc point ce qui a été remarqué ci-dessus (a), qu'il ne faut pas attendre patiemment que la nature subjugué les maladies par ses propres forces; qu'il ne faut pas s'amuser à exciter de prétendues crises; que sola remedia sanant; que satius est anceps experiri remedium quam nullum! Notre seconde réflexion roule sur la conformité singulière qui se trouve, au fond, dans la manière de penser de M. Astruc & de *Henckel*. On sçait d'ailleurs que *Hoffmann*, M. Tronchin & M. de Hean sont entièrement décidés pour la méthode douce & calmante dans la colique de Poitou; qu'ainsi ces cinq illustres médecins pensent à-peu-près comme le médecin Italien de *Paul d'Ægine*, & comme dom *Heado*, médecin Espagnol.

(a) Voyez notre Journal du mois de Mars dernier, pag. 207.

4° *Nous agitâmes*, (dit M. *Combaluster* en parlant de M. *Verdelhan*, aujourd'hui un des médecins de l'hôpital de la Charité,) *nous agitâmes si nous donnerions le mochlique*, dans une colique métallique; mais, toute réflexion faite, & sur-tout d'après ce que M. *Verdelhan* avoit observé de ses effets, nous en redoutâmes la violence (a).... Je sçavois d'ailleurs, qu'à la Charité on ne se servoit presque plus (du mochlique,) & qu'on lui avoit substitué le tartre émétique, comme plus sûr & moins âcre (b): donc il suit qu'il y a des occasions dans lesquelles le mochlique est regardé comme trop violent & trop âcre, par M. *Verdelhan*, qui se fonde sur ce qu'il a observé de ses effets. Suivant une these, à laquelle le même M. *Verdelhan* vient de présider à la faculté de Paris; « les obser-
» vations auxquelles on peut se fier, sont
» celles qui sont certifiées par plusieurs hon-
» nêtes gens qui sçavent la médecine, qui
» se sont faites en divers pays, sur divers
» tempéramens, qui appartiennent, à peu
» de chose près, aux divers âges, & qui
» conviennent à tous les tems de l'année. »
His fidendum (observationibus) quæ à plu-
ribus viris probis, in arte medicâ peritis

(a) *Observ. & réflex. sur la colique de Poitou*, pag. 71.

(b) *Ibid.* pag. 240.

asseruntur, quæ in diversis regionibus observatæ, ad diversa pertinent temperamenta, quæ ad singulas spectant, (paucis mutatis,) vitæ periodos & omnibus congruunt anni tempestatibus (a). On ne sçait si, lorsqu'il s'y agit entre M. Verdelhan & M. Combalusier, de la violence du *mochlique*, & de ce que M. Verdelhan avoit observé de ses effets, M. Combalusier pensa, avant de s'en rapporter à l'*observation* dont on lui faisoit part, à la règle proposée dans la these concernant la légitimité des observations. Ce qu'il y a de certain, c'est que d'après ce qu'on vient de remarquer à l'article précédent, M. Verdelhan auroit pu en appeller au *médecin Italien* de Paul d'Ægine, à Hoffman, à M. Tronchin, à M. de Haen, à M. Astruc, & peut-être à dom Heado. Il pouvoit faire valoir la règle de la these sur les qualités requises dans les observations auxquelles on peut se fier; 1^o *in diversis regionibus*, tous ces médecins partisans de la méthode adoucissante, & par conséquent opposés, dans tous les cas de colique de Poitou, au *mochlique*, sont de différens pays; & de plus, ils ont vécu en différens siècles, (ce que la règle pour les observations auroit peut-être pu exiger, 2^o *ad diversa temperamenta, ad singulas (paucis mutatis) vitæ*

(a) *An in pulsu inæquali aut intermittente purgantia?*... 7 Janvier 1762, conclus. affirm.

periodos. Il y a à parier que les malades traités par les sept médecins qui se trouvent si bien d'accord, n'étoient pas de même âge, ni de même tempérament; il y avoit au moins la différence qu'exige le *paucis mutatis*; 3° *omnibus anni tempestatibus*; la seule différence des lieux habités par nos sept médecins, paroît rassurer sur cette condition exigée; 4° *pluribus viris probis in arte medicâ peritis*; les sept médecins dont il est question, sont sans doute des plus sçavans: quant à leur *probité*, on doit être assuré que personne ne s'avisera jamais de la mettre en doute, ni de se faire leur accusateur.

Il suit de tout ce qu'on vient de remarquer, que l'usage des remèdes adoucissans, dans la colique de Poitou, paroît être appuyée sur des fondemens très-solides, & auxquels il semble qu'on ne puisse essayer de toucher, qu'avec les égards & le respect dû aux médecins qui l'ont adopté, & notamment aux sept nommés ci-dessus, qui se prêtent des forces l'un à l'autre, & qui peuvent avoir bien des partisans, dont on ignore encore la façon de penser. Comment rapprocher cette méthode de celle qui passe pour être en usage à l'hôpital de la Charité de Paris (a)?

(a) Voyez notre Journal du mois de Janvier de la présente année.

La suite dans les Journaux suivans.

N. B. Il s'est glissé dans le Journal du mois de Janvier dernier, pag. 24, lig. 10, une faute qui dérange le sens d'un passage de la these de M. Astruc : le mot *nota*, qui ne se trouve point dans le Journal, & qui est dans l'original de M. Astruc, avant le mot *inconsideratè*, est si nécessaire, que sans lui la phrase devient inintelligible. Ma these, *Utrum Aquitaniæ minerales aquæ morbis chronicis*, fournit un exemple d'une faute monstrueuse en ce genre. Il y a dans la page 62, un passage de Baillou entièrement défiguré, & tellement embrouillé, que sans un point placé entre deux mots, de maniere à prouver que la faute roule principalement sur l'imprimeur, on pourroit m'accuser d'avoir pris le nom d'une maladie, pour le nom d'un malade. Si quelqu'un a jamais la patience de lire cette these jusqu'à cet endroit, il doit rétablir le passage, comme il suit : *Efflorescentia pustularum..... quæ aliquando peculiarem diathesim partis alicujus sequitur.... veluti terminthi, id est pustulæ.... cuidam in febre apparuerunt in tibiis ex eo quod sublienosus esset, &c.*





OBSERVATION

Sur le bon effet des narcotiques , dans une violente épilepsie , avec le danger de rage & d'hydrophobie ; par M. BRIEU , fils , médecin de l'hôpital à Draguignan.

Les premiers jours du mois de Mai de l'année 1761 , on transporta dans l'hôpital de Draguignan un soldat de la milice de Clermont , jeune , & d'un tempérament sanguin , qui venoit d'être tourmenté dans la nuit de mouvemens convulsifs , avec écume à la bouche , & si fréquents , qu'ils ne sembloient former qu'un seul paroxysme , dont il continua d'être agité dans lit , jusqu'à l'heure où on appella à son secours. Quelques questions que je fisse à ceux qui avoient transporté le malade , je ne pus jamais rencontrer des éclaircissmens sur la cause d'une si vive affection du système nerveux ; on m'assura qu'il n'avoit pas bu , qu'il ne s'étoit laissé aller à aucun excès de colere ni de débauche. Je visitai son corps , où je ne trouvai aucune empreinte de morsure ou piqueure venimeuse , soupçonnant le poison. Quoi qu'il en soit , je plaçai deux saignées au bras , ce matin même , dans les intervalles libres , qui ne s'étendoient pas alors au-delà

Dès-là d'une demi-heure, les mouvemens convulsifs se calmerent. Je fis prendre ensuite au malade deux onces de vin émétique dans une verrée de tisane, qui lui firent rendre, par haut & par bas, une prodigieuse quantité d'une bile porracée, dans laquelle flottoient quelques glaires; les accès en furent éloignés chacun de demi-heure environ.

Le lendemain, je demandai au malade s'il souffroit; il porta la main sur la partie supérieure du front: je prescrivis la saignée au pied, qui le soulagea; depuis, il fut plus rarement tourmenté; je le laissai reposer le reste de la journée & le lendemain; & pour dissiper entièrement ses attaques convulsives, je lui fis prendre, le jour d'après, une purgation partagée en trois verrées, qui l'évacua nombre de fois: depuis, il ne fut plus question d'émotions spasmodiques; il ne lui resta qu'une légère douleur de tête sur le devant, qui fut entièrement dissipée, deux jours après, par une selle fort copieuse & toujours bilieuse.

Jusques-là, le malade n'avoit pas refusé les bouillons, à quelques-uns près; jusques-là, on avoit apperçu beaucoup de vivacité dans ses yeux, avec un teint animé; & tout d'un coup le visage pâlit, & le regard fut morne: il refusa, pendant deux jours, les alimens de toute espece; il détournoit promp-

tement sa vue , quand on lui en proposoit ; pendant ces deux jours , il ne jouit d'aucun repos : inquiet sur son état , dans la crainte bien fondée qu'il ne fût pris de rage & d'hydrophobie ; & les dames religieuses déjà frappées de l'exemple de l'hydrophobe , dont j'ai donné l'observation , & dans la même appréhension , m'assuroient que j'aurois bien de la peine à l'en préserver : je prescrivis en conséquence une émulsion rendue narcotique , avec quinze gouttes de laudanum liquide , & de la faire avaler de force au malade ; ce qui fut exécuté sans trop de violence : ce remède lui procura un doux sommeil , & un calme le plus inattendu , puisqu'en s'éveillant , il demanda à boire & à manger : je lui continuai encore deux soirs consécutifs la même émulsion , & tout fut de mieux en mieux ; l'appétit revint avec le sommeil naturel , & dans huit jours de tems , il demanda sa sortie de l'hôpital , & ayant fait encore un séjour de trois mois à Draguignan , je l'y ai vu jouir de la santé la plus parfaite.

J'avois vu , dans le même hôpital , l'année précédente , un passager qui venoit de faire un long voyage à pied , pendant les grandes chaleurs de l'été , qui refusa obstinément , lors de son arrivée , les alimens de toute espece , pendant deux jours , en détournant constamment la vue : je lui fis

présenter, le troisieme jour, une écuelle remplie de lait de vache, qu'il vit avec plaisir, & avala à plusieurs reprises; il ne voulut pas d'autre nourriture, pendant quelques jours; ensuite il y trempoit quelques morceaux de pain, & se remit bientôt aux alimens à la viande.

On voudra bien me permettre ici quelques réflexions; sçavoir, qu'il y a une analogie décidée, entre l'épilepsie bilieuse & l'hydrophobie spontanée, en certains cas, dont le levain commun ne consiste qu'en une bile trop abondante, très-dégagée, & souverainement acrimonieuse (a), & qu'on rencontrera peut-être l'occasion de la prévenir, & celle même de la combattre avec succès, par les plus forts évacuans, ayant la précaution ensuite d'en empâter les restes qui auront éludé leur action, par les rafraichissans appropriés & mariés, selon l'exigence des cas, avec les narcotiques, conduite qui a eu tant de succès sur mon épileptique, menacé de rage & d'hydrophobie.

(a) Je renvoie ici le lecteur aux remarques si essentielles de M. Vandermonde, insérées dans le Journal de Médecine, tome XIV, pag. 321, 322.



OBSERVATION

Sur une Paralyſie de la veſſie , guérie par l'injection des eaux des bains de l'Amalou en Languedoc ; par M. MASARS DE CAZELES , docteur en médecine de la faculté de Montpellier , médecin à Bedarrieux.

Quelque nombreux que ſoient les remèdes étrangers qu'on emploie en médecine , quelque avantage qu'on en retire , ils ne devroient , ce ſemble , jouir de la préférence que les médecins paroiffent affecter de leur donner , ſur les remèdes qui nous ſont propres , qu'autant que nous manquerions de moyens familiers pour guérir nos maux. Eh ! qui ſçait , ſi , avec un peu plus de ſoin , nous ne parviendrions pas à nous paſſer de bien des drogues *exotiques* , qui nous coûtent ſi cher , & qui ne nous parviennent , aſſez ſouvent , qu'après avoir ſouffert des altérations qui en rendent l'uſage inutile , ſuſpect ou dangereux ? Du moins , ſi nous ne retirions pas ce fruit de nos recherches , elles nous conduiroient à une connoiſſance plus exacte & plus étendue des ſecours que la nature s'empreſſe de faire naître ſur nos pas , & que nous ne dédaignons peut-être ,

que par la facilité que nous avons d'en profiter.

C'est ainsi que le *camphorata* qui remplit la campagne des environs de Montpellier, & qui produit les effets les plus heureux dans le cas de cachexie, d'asthme humide, de suppression d'urine, à *materiâ viscidâ*, est à peine ordonné, tandis que les étrangers, & sur-tout les Anglois, en font une consommation immense. C'est ainsi que les eaux de l'Amalou, qui ne sont prescrites ordinairement, que pour servir de bain, dans le cas de gale ou de dartres, gagnées par communication, dans celui de douleurs rhumatisques legeres, d'engourdissement, de stupeur de membres, &c. causés par la sécheresse du sang & des solides, prises intérieurement pendant plusieurs jours de suite, sont cependant bonnes, stomachiques, raniment le ton languissant des premières voies; remédient à l'inertie des fluides digestifs, réveillent l'appétit; purgent doucement par les selles; vident beaucoup par les urines; excitent la diaphoresé, & que jugeant par ces effets, de leurs vertus ultérieures, je suis le premier, que je sçache, qui les ait ordonnées en injection dans la paralysie de la vessie.

Puisse le succès dont cet essai a été couronné, animer le zèle & les talents des médecins ! Nous serions bien dédommagés de

nos peines, si dans l'examen constant & réfléchi des remèdes qui nous environnent, & dans les soins que nous nous donnerons pour en tirer tout le parti possible, nous trouvons de quoi guérir plus vite & plus sûrement les maladies : *Tutò curabit, qui noverit remedia vulgaria, præ foribus nascentia, viribus integris, faciliq̃ pretio ubi vis habenda, sæpiùs præstare exoticis & peregrinis.* Weinhort. de Med. offic.

Au reste, je n'entreprendrai point de donner ici l'analyse chymique des eaux des bains de l'Amalou. Je me contenterai de faire remarquer, relativement aux effets que je leur ai vu produire sur les malades, que ces bains sont propres à donner de la souplesse aux solides trop tendus, à en modérer les oscillations trop fougueuses, & qu'ils sont au surplus modérément résolutifs, toniques & fondans.

Les eaux des bains de Silvanès en Rouergue, qui leur sont analogues, ne m'ont pas paru porter ces dernières qualités à un moindre degré d'énergie; au contraire; mais comme je ne suis guères à même de les observer de près, & que le peu de séjour que les devoirs de ma profession me permettent d'y faire, l'été dernier, ne m'en donna pas le loisir, je laisse aux médecins, qui en sont à portée, le soin d'en mieux épier les vertus, de les combiner, de les suivre

avec cette attention scrupuleuse, qu'exige de nous l'importance de l'objet, & le bien de l'humanité ; & je ne doute pas qu'ils ne parviennent à les étendre à un beaucoup plus grand nombre de maux, que ceux auxquels un usage timide & mal éclairé semble les avoir limitées. L'avantage qu'en ont retiré plusieurs personnes dans des cas, où il ne paroît pas qu'elles ayent été jamais employées, le fait du moins présumer, & notamment celui qu'en a ressenti un de mes malades, qui, malgré les soins des deux plus fameux praticiens de Montpellier, & ceux que je lui avois donné pendant plus de dix ans, se plaignoit toujours de tiraillemens, de douleurs de poitrine, de toux, de palpitations de cœur, de mauvaises digestions habituelles, & par intervalles, de crachement de sang & de peine de respirer, & qui se trouve si bien, depuis le mois de Septembre passé, qu'il but ces eaux à petites doses, pendant plusieurs matins consécutifs, qu'il ne se ressent presque plus de ses anciennes infirmités ; en sorte qu'il y a tout lieu de croire, qu'en réitérant toutes les années, le même remède, dans la saison & avec les précautions convenables, il parviendra enfin au point de rétablir entièrement sa santé. Mais venons à mon Observation.

Il y a déjà quelque tems que je fus appelé

à Saint-Gervais, pour le sieur G *** , âgé de soixante-sept ans , d'une constitution forte & pléthorique.

Il étoit attaqué , depuis trois jours , d'une rétention d'urine , à la suite d'un souper où il avoit bu des vins fumeux & des liqueurs spiritueuses. On l'avoit déjà saigné deux fois au bras , & on lui avoit fait prendre plusieurs bains domestiques : son pouls , à mon arrivée , étoit dur , plein & fréquent , le bas-ventre douloureux & tendu , & la respiration gênée & laborieuse , ce qui me déterminâ à le faire saigner de nouveau : une heure après , je lui fis donner un lavement émollient ; dès qu'il l'eut rendu , je le fis entrer dans le bain domestique ; à peine en fut-il sorti , que je fis faire des fomentations émollientes sur l'hypogastre ; & vers les dix heures du soir , je fis prendre une émulsion faite avec les semences froides majeures , la graine de lin , celle de pavot blanc , l'infusion de fleurs de mauves & de violettes , l'huile d'amandes douces , & le syrop d'althæa de Fernel.

La nuit fut assez calme ; & on me dit que le malade avoit rendu , à plusieurs reprises , quelques gouttes d'urine ; mais ayant observé la chose de près , je vis que ce n'étoit que par regorgement , ce qui me fit craindre que tous mes remèdes ne fussent inutiles , sans le secours de la sonde : je proposai cet expé-

dient au malade , qui ne pouvant s'y résoudre , fit appeller un autre médecin en consultation. La respiration étoit libre , le pouls presque naturel , mais un peu plein , & le bas-ventre , sans être douloureux ; étoit tendu. Nous délibérâmes de tenter la saignée au pied , & de réitérer les autres remèdes que j'avois employé la veille , avec cette différence , qu'au bain d'eau on substituerait le bain d'huile ; ce qui fut exécuté.

Mais le peu de succès que nous eûmes , & nos pressantes sollicitations ayant enfin déterminé le malade à se laisser sonder , le chirurgien , après avoir lutté long-tems contre la résistance du sphincter de la vessie , qui étoit dans un état de spasme & de phlogose , tira , ce jour même , sur le minuit , à la faveur de l'algalie , environ une pinte & demie d'urine trouble & bourbeuse , & qui exhaloit une odeur des plus fortes. Vers les six heures du matin , il en tira encore avec la même peine , autour de deux livres , mais moins épaisse & d'une odeur moins pénétrante. Une heure après , nous purgeâmes avec la casse , le sel de Glauber , la manne , le syrop de fleurs de pêcher & l'huile d'amandes douces , dans deux verres de petit lait : la boisson ordinaire étoit une tisane faite avec la racine de chiendent & les feuilles de pariétaire.

La médecine fit tout l'effet que nous pou-

vions attendre du côté des selles : le malade la rendit ; sans fatigue & sans inquiétude ; mais elle ne procura aucune évacuation d'urine. Vers les cinq heures du soir , le bas-ventre , qui avoit été toute la journée souple & indolent , devint un peu sensible & tendu , à la région hypogastrique ; ces accidens céderent bientôt après qu'on eût tiré , à la faveur de la sonde , qui pénétra pour la première fois avec aisance , deux grands verres d'urine claire & sans mauvaise odeur , qui furent suivis d'une matière épaisse & blanchâtre , qui eut bien de la peine à passer par la sonde , & dont nous trouvâmes ensuite la cavité de l'algale totalement remplie. A l'heure du sommeil , je fis prendre l'émulsion ci-dessus , à laquelle j'ajoutai quelques gouttes de laudanum liquide ; ce qui nous donna une nuit des plus calmes.

Le jour suivant , de nouveaux malades de la campagne m'ayant obligé de partir , j'ordonnai pour ce jour même , en attendant mon retour , un lavement émollient , dans lequel on feroit bouillir trois onces de pulpe de casse brute , & auquel on ajouteroit deux onces d'huile d'amandes douces : je prescrivis l'émulsion dernière pour le soir ; & pour le jour suivant , le purgatif de l'avant-veille , en deux verres ; & je recommandai au chirurgien de sonder au moins deux fois par jour , le soir & le matin , supposé

que les urines s'obstinassent à ne pas sortir.

Deux jours après, à mon arrivée qui fut sur le soir, je trouvai le malade dans des anxiétés & un mal-aise inexprimables; il se plaignoit de douleurs des lombes si vives, qu'il en pouffoit les hauts cris: il ne pouvoit plus se souffrir dans le lit; la bouche étoit sèche, aride & mauvaise: il se plaignoit de nausées & de fadeurs d'estomac; le pouls étoit intermittent, dur & plein: je demande la cause d'un orage auquel je m'étois si peu attendu; on m'avoue ingénument, qu'au lieu de suivre l'ordonnance que j'avois laissée, en partant, on avoit fait prendre, le jour même, du savon d'Alicante, de trois en trois heures, & que le jour suivant, on avoit purgé avec deux dragmes de rhubarbe, autant de séné, & trois onces de manne; que cependant on n'avoit pas négligé de vider les urines, aux heures que j'avois indiquées; qu'on avoit eu autant de peine à introduire la sonde dans la vessie, qu'on en avoit éprouvé au commencement; que cette opération n'avoit pu se faire, quelque ménagement qu'on y eût apporté, sans causer beaucoup de douleur & quelque effusion de sang; qu'au surplus les urines n'étoient pas sorties avec la même facilité, qu'elles avoient accoutumé de le faire; que pour en débarrasser le malade, on avoit été obligé de lui faire faire des fortes inspirations,

tandis qu'un aide chirurgien faisoit des compressions réitérées sur la vessie, qu'il sentoît sous ses mains, pleine & rénitente, & que l'évacuation de l'urine n'avoit plus été accompagnée de ces matieres blanchâtres & glaireuses, dont nous avions trouvé la cavité de l'algalie remplie, avant mon départ.

Sur cet exposé, je n'eus pas de peine à juger que la vessie qui avoit été surchargée, pendant près de cinq jours, d'un excès d'urine, avoit été distendue au point de perdre totalement son ressort, & que d'ailleurs les fibres nerveuses qui entrent dans la composition de ce viscere, avoient été si fort relâchées par la matiere glaireuse, qui étoit sortie à la suite des urines, & que je soupçonnois être encore en abondance dans la vessie, qu'elles n'étoient plus susceptibles d'ébranlement ni de sensibilité; ce qui me présentoit un mélange bizarre de paralysie du corps de la vessie, de spasme & d'irritation du col de cette partie.

Je me déterminai d'abord à combattre ces derniers accidens, comme les plus pressans, & que je regardai comme le produit du traitement fougueux & irrégulier, qu'on avoit employé; me réservant d'attaquer ensuite, d'une maniere convenable, la paralysie, si, après en avoir emporté les causes éloignées, elle venoit encore à persister.

Pour cet effet, je me hâtai de faire saigner le malade, & de lui faire avaler plusieurs verres d'une tisane faite avec les fleurs de mauve, les feuilles de pariétaire & la graine de lin : je lui fis donner un lavement émollient anodin ; & j'ordonnai, pour l'heure du sommeil, la dernière émulsion. Ces remèdes produisirent beaucoup de soulagement : la nuit fut tranquille, & le pouls assez naturel ; mais le lendemain, immédiatement après qu'on eut tiré au malade deux grands verres d'urine, en lui faisant faire de fortes inspirations, & en comprimant la région hypogastrique, il fut saisi d'un tremblement & d'un froid très-considérables, auxquels succéda une chaleur des plus vives, & une plénitude, fréquence & tension de pouls, qui m'obligèrent, dans six heures, à faire faire deux saignées au bras : la fièvre ayant relâché, le malade fut sondé avec aisance : je le fis tenir debout ; les urines sortirent avec facilité, & furent suivies de beaucoup de matières glaireuses, que je fis tirer par la succion, en adaptant à l'ouverture de l'algalie une petite seringue vuide, dont on retiroit peu-à-peu le piston, à l'heure du sommeil : je fis prendre l'émulsion ordinaire ; le malade dormit presque toute la nuit.

Le jour suivant, après avoir fait sonder, conformément à la dernière méthode, dont

le succès ne fut pourtant pas aussi heureux que le premier : je purgeai avec la casse , la manne , le syrop de chicorée composé , & l'huile d'amandes douces , dans deux verres de petit lait ; ce minoratif évacua suffisamment par les selles , & mit fin aux troubles qui avoient suivi l'usage du savon d'Alicant , & le purgatif qu'on avoit donné pendant mon absence ; mais l'ischurie resta toujours la même , quoique la sonde entrât avec facilité ; on n'en prévenoit les suites funestes , qu'en employant l'algalié , plusieurs fois le jour , laissant au malade , dès qu'elle étoit introduite , la liberté de prendre la posture qu'il s'imaginait lui être la plus favorable : il se tenoit tantôt debout , tantôt couché sur le dos , & tantôt sur le côté ; mais dans quelques attitudes qu'il se trouvât , il étoit obligé de faire des fortes inspirations , & d'aider , en comprimant lui-même le bas-ventre , à la sortie des urines.

Nous restâmes cependant quelques jours , sans faire d'autre remède , jusqu'à ce que la nature ne faisant aucune mine de nous aider à triompher de la maladie , je pris enfin le parti d'ordonner des douches sur l'hypogastre , & des injections dans la vessie , avec les eaux de Balaruc , mises au point de chaleur convenable : me proposant de faire couper d'entrée , avec une décoction émolliente , celles qu'on devoit

injecter, crainte qu'en attaquant trop brusquement la paralyfie, je ne jettasse le malade dans quelque dysurie fâcheuse : on se hâta d'envoyer prendre ces eaux à la source ; & en attendant de pouvoir les employer, j'imaginai que les eaux pures des bains de l'Amalou, qu'on a à portée, pourroient remplir en injection tous les objets & les ménagemens que j'avois en vue ; en effet, cette tentative, qui fut exécutée le lendemain, eut un succès si prompt & si heureux, qu'à la premiere injection, qui fut faite à six heures du matin, l'eau de l'Amalou, mêlée avec l'urine, sortit avec facilité, & sans que le malade y contribuât par aucune manœuvre : à la seconde, qui fut faite à midi, elle charria, & fit passer par la sonde une grande quantité de matiere glaireuse délayée ; & à la troisieme, qui fut faite vers les six heures du soir du même jour, elle ne fut pas plutôt parvenue dans la vessie, que le chirurgien sentit, par des efforts réitérés, l'algale plusieurs fois repoussée dans la main ; ce qui m'ayant déterminé à la faire retirer promptement, sans la déboucher, j'eus bientôt après la satisfaction de voir sortir naturellement les urines confondues avec l'injection, & mêlées à plusieurs portions de la matiere blanche, épaisse, ci-dessus.

Dans la nuit, le malade urina plusieurs fois, sans artifice ; les injections furent

cependant encore continuées , mais une fois par jour seulement , & jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de matiere étrangere mêlée aux urines ; ce qui fut l'ouvrage de quatre jours ; enforte qu'il ne fut pas nécessaire de nous servir des eaux de Balaruc : lorsqu'on les porta , le malade urinoit avec autant d'aisance , qu'il le faisoit avant sa maladie.

M E M O I R E

*Sur la Cataracte de naissance ; par M.
DAVIEL , chirurgien ordinaire & oculiste
du Roi.*

Il est étonnant que de tous les auteurs qui ont écrit sur la cataracte , (& que ceux qui en ont pratiqué l'opération ,) aucun n'ait parlé de la cataracte de naissance , qui est cependant assez commune , puisque , depuis plus de trente-deux ans , que je m'attache aux maladies des yeux , j'ai eu occasion de faire vingt-une fois cette opération ; j'ose dire même avec succès , & sans qu'il me soit survenu le plus petit accident.

Il faut de deux choses l'une , que les oculistes qui ont vu cette maladie , l'aient regardée comme incurable , ou peut-être encore que les oculistes n'aient pas osé en entreprendre la curation , ou que les malades n'a-
voient

voient pas assez de confiance pour s'y livrer, s'étant imaginés qu'une cataracte de naissance ne pouvoit pas guérir; mais il est à présumer que si les oculistes, tant anciens que modernes, n'ont pas voulu entreprendre cette opération, c'est que toutes les cataractes étant toujours molles, & leur paroissant telles, elles n'étoient pas capables d'être affaïssées avec l'aiguille ordinaire, soit ronde ou tranchante, le crystallin n'avoit pas assez de solidité pour soutenir l'aiguille; & comme on attendoit cette solidité qui n'arrivoit jamais ce sera sans doute la raison pour laquelle on n'a pas entrepris la guérison des cataractes de naissance.

Il se peut encore que quelques oculistes ayant voulu faire cette opération, n'aient pas réussi, & n'en aient voulu rien dire, pour ne pas s'exposer à la critique, par une espece d'amour-propre mal placé; ce qui seroit une fort mauvaise maxime: car, après tout, est-il possible d'avoir toujours du succès dans les opérations qu'on entreprend, surtout dans une aussi délicate que l'a toujours été l'opération de la cataracte, principalement dans le tems où l'on ne connoissoit pas encore l'extraction?

L'expérience m'a cependant fait connoître que l'on peut opérer les cataractes molles, comme les autres, puisque j'en ai opéré douze de cette espece, avec l'aiguille

ordinaire , par abbaiffement , même avec succès , comme l'on verra par les observations ci-après. Il est vrai que l'extraction est préférable pour opérer la cataracte de naissance à l'abbaiffement , n'étant pas nécessaire d'attendre aucune maturité , pour faire cette opération par extraction.

Les vingt-une cataractes de naissance que j'ai opérées , étoient toutes molles & avoient leurs membranes fort épaisses , mais très-faciles à rompre ; le crystallin n'avoit aucune consistance : les uns ressembloient à une hydatide , quelques-uns à de la gelée , d'autres à du fromage mou , & d'autres enfin à une espece de corne creuse à la partie postérieure , mais que j'ai toujours précipitée , (quoiqu'avec un peu de peine ,) à la partie inférieure de l'œil , avec l'aiguille ordinaire , sans qu'il en soit résulté aucun accident.

Mon premier soin étoit d'abord , enfonçant mon aiguille tranchante dans l'œil ; (car je n'ai jamais voulu me servir d'aiguille ronde ,) étoit de commencer par déchirer la membrane du crystallin , & d'en écarter les lambeaux , à droite & à gauche ; & s'il en restoit quelques legers fragmens , ils se dissipoient ensuite , & ne portoient aucun obstacle à la vue (a).

Voici les signes diagnostics qui annoncent

(a) Voyez ma Lettre dans le Mercure de France , Juillet 1749 , pag. 206.

la cataracte de naissance, différente de ceux d'une cataracte ordinaire.

1^o Tous les yeux des cataractes de naissance sont toujours dans un mouvement continuel de rotation ; & l'on peut dire même que c'est par ce seul signe univoque, que l'on peut hautement assurer que ce sont des cataractes de naissance, quand il n'y auroit qu'un œil de cataracté.

Les yeux cherchent continuellement la lumière qu'ils ne peuvent fixer ; ces deux organes roulent toujours dans les orbites, comme ceux d'un phrénétique ; la plupart de ces cataractes sont adhérentes à la partie postérieure de l'iris & de la prunelle, & cet anneau se trouve quelquefois imparfait.

Les caractères de naissance ne peuvent distinguer aucune masse d'objet, ni aucune couleur, mais seulement une ombre confuse de l'objet qu'on leur présente ; ces malades ont toujours la coutume de porter les mains sur tout ce qu'on leur présente, devant ou après l'opération ; ils sont si accoutumés à toucher, qu'ils en conservent même l'habitude, long-tems après qu'ils ont commencé de voir, après l'opération : j'en ai une preuve parlante chez moi, concernant un de ces malades, qui ne peut pas se déshabituer de porter les mains sur les objets qu'on lui présente ; ces malades ferment aussi presque toujours les yeux involontairement.

J'ai observé que les cataractes de naissance étoient toutes blanches, & la plupart inégales à leur surface antérieure.

Le prognostic des cataractes de naissance m'a paru moins dangereux que celui des cataractes ordinaires, après l'opération : la raison en est toute simple ; c'est parce que la cataracte qui est molle, ne fait aucun effort, en sortant de l'œil, qu'elle ne cause aucune distension à la prunelle ni à l'iris, & qu'elle ne fatigue pas le fond de l'œil, au lieu qu'un crySTALLIN solide occasionne, en sortant, des tiraillemens si considérables dans tout le globe, qu'il en résulte souvent de si grandes inflammations, qu'ils donnent lieu à une suppuration totale du globe ; ce qui ne m'est jamais arrivé, en opérant des cataractes de naissance.

Une chose que j'ai remarquée encore, c'est qu'immédiatement après avoir abaissé ou extrait une cataracte de naissance, les yeux qui étoient auparavant dans un mouvement continu, ont demeuré fixes, tout aussi-tôt que le crySTALLIN étoit abaissé, ou qu'on l'avoit extrait ; & pour lors les yeux de ces malades restoient presque immobiles.

Les couleurs frappantes, telles que le blanc & le rouge, sur-tout, faisoient un plaisir infini à ces malades, de même que les étoffes d'or & d'argent, & tout ce qui étoit brillant ; les couleurs obscures les rendoient

tristes & de mauvaise humeur ; ces malades distinguoient plus facilement les grands objets , que les petits ; mais ils avoient beaucoup de peine à faire la différence d'un corps rond , d'avec un quarré , qu'ils ne pouvoient connoître qu'au tact , pendant long-tems , craignant toujours de se tromper , en les voyant ; ces malades étoient si accoutumés de porter la main sur tous les objets qu'on présentoit , que , la plûpart du tems , ils ne prenoient seulement pas la peine d'ouvrir les yeux , pour les regarder ; car ils portoient plutôt la main sur l'objet , que l'œil , & avoient une grande peine à se déshabituer de cette coutume , qu'ils avoient contractée dès la naissance ; & , comme j'ai déjà dit , j'en ai une preuve parlante chez moi , par un de ces malades que j'ai opéré , il y a un an & demi , qui ne peut pas se défaire de toucher les objets qu'on lui présente , & de fermer les yeux : voici le moyen que j'ai employé pour lui faire quitter cette habitude ; & j'y ai réussi.

Lorsque je lui présentois un objet , & que je voyois qu'il portoit la main dessus , sans le nommer , je lui donnois un petit coup de baguette sur les doigts ; pour lors il nommoit l'objet , sans le toucher ; & quand il fermoit les yeux , je faisois semblant de lui montrer un objet ; & quand je m'appercevois qu'il pouffoit la main dessus , pour

lors je lui lâchois une forte chiquenaude sur le nez ; à présent , lorsque je lui montre les deux doigts fermés , & que je lui demande ce que je lui montre , il dit d'abord , C'est une chiquenaude. Avant d'opérer ces malades , j'ai voulu leur faire des questions sur l'idée qu'ils avoient des différentes choses dont ils entendoient parler , de même que des couleurs ; mais pas un de ces malades ne me donnoit aucune raison valable , preuve réelle que ces gens-là ne pouvoient se former aucune idée des objets & des couleurs qu'ils n'avoient jamais vus. J'ai fait plus ; avant d'opérer ces malades , j'ai fait toucher à quelques-uns plusieurs objets que je leur ai montrés ensuite , après les avoir opérés , en leur disant , Cet objet est rond , celui-là est quarré ; je leur ai présenté ces mêmes objets , si-tôt que leurs yeux étoient en état de les voir , & leur ai demandé si l'objet que je leur avois fait toucher , & qu'ils touchoient encore , étoit rond ou quarré ; mais ils n'osoient rien dire , crainte de se tromper ; & lorsqu'il étoit question de nommer ces mêmes objets , ils nommoient toujours les uns pour les autres ; tant il est vrai qu'il y a une grande différence entre l'organe du toucher & de celui de la vue , & prouve la grande certitude de l'un & l'incertitude de l'autre : l'organe du toucher est certain ; la vue ne l'est pas ; ce que la suite des obser-

SUR LA CATARACTE DE NAISS. 535
vations ci-jointes, va prouver évidemment.

I. ET II. OBSERVATIONS.

Le 15 Mars 1732, la nommée Rose Artaud, Savoyarde, me présenta François Color, son neveu, âgé de sept ans, d'une fort bonne constitution, avec des yeux à fleur de tête; je reconnus que ce malade étoit atteint de deux cataractes, mais toutes différentes de celles que j'avois déjà vues : car, 1^o les yeux de ce petit malade étoient dans un si grand mouvement, qu'à peine je pouvois les examiner. Je demandai à la tante s'il avoit toujours été dans cet état; elle me répondit que son neveu avoit apporté cette maladie, en venant au monde, & qu'il n'avoit jamais vu de la vie; & comme je n'avois jamais vu ni observé ce mouvement de rotation dans les yeux d'aucun cataracté, je présimai qu'il étoit particulier aux cataractes de naissance; c'étoit aussi la première fois que j'en voyois, dont je fus charmé; car il y avoit déjà fort long-tems que je desirois d'en rencontrer; ce qui redoubla mon attention pour connoître la différence qu'il y avoit entre ces sortes de cataractes, & les ordinaires : j'en trouvai en effet; la première est le mouvement de rotation qu'on n'observe pas dans les cataractes ordinaires : j'observai aussi que la couleur étoit différente, & qu'elle ressembloit

à un petit nuage blanchâtre, mais qui étoit dans plusieurs points de l'opacité, & qu'à peine les prunelles avoient le quart de leur mouvement; l'opacité me parut applatie, comme si c'étoit une membrane.

Je demandai à ce petit malade s'il étoit bien aisé de voir : il me dit qu'il y avoit long-tems qu'il en avoit envie; & comme cet enfant me parut fort patient & fort raisonnable, je résolus de lui faire l'opération, & le gardai chez moi, pour en avoir plus de soin, d'autant mieux qu'il n'auroit pas eu le moyen de se nourrir, étant un pauvre étranger mendiant : ce malade ayant été présenté à l'opération, je fis ce qui suit : & comme je ne faisois pas encore l'extraction de la cataracte, pour lors la manœuvre que j'employai pour faire cette opération, en fut toute différente.

Ce malade étant assis sur une chaise, & tenu par un aide chirurgien, je plongeai mon aiguille dans le petit angle de l'œil gauche, par lequel je commençai; car je ne pratiquois pas encore l'extraction; & comme ce malade remuoit continuellement les yeux, quoique je l'eusse assujetti avec un *speculum oculi*, mon aiguille piqua l'iris, & dans le moment, toute la chambre antérieure fut remplie de sang; ce qui m'empêcha d'achever mon opération, ne pouvant plus voir mon aiguille que je fus obligé de

retirer ; cet accident (qui n'eût été rien dans l'extraction ,) retarda mon opération de six jours.

Je passai tout de suite à l'œil droit , où il m'arriva le même accident ; & après avoir retiré mon aiguille , je pansai le malade avec un mélange de quelque partie d'esprit-de-vin & d'eau , c'est-à-dire , au tiers ; ce malade fut saigné & fomenté pendant quatre ou cinq jours , après lesquels je recommençai une nouvelle opération ; mais je manœuvrai avec une si grande attention , que je ne touchai pas à l'iris , & je portai mon aiguille sur la partie antérieure de la cataracte , qui se partagea en quatre portions fort minces , que je précipitai bientôt au fond de l'œil , après quoi la prunelle de l'œil gauche , que j'opérai encore le premier , devint calme & transparente ; l'œil se fixa d'abord , & le malade me regarda , en riant , & porta ses mains sur mon visage : je lui demandai s'il étoit bien aise de voir le jour : Oui , Monsieur , me répondit-il. Ah que je vous aime , qui me faites tant de bien !

J'opérai l'œil droit , comme le gauche , qui étoit à-peu-près de même , si ce n'est qu'au lieu que la cataracte le partageoit , comme elle avoit fait à l'œil gauche ; je m'aperçus que j'abbaïssois une espece d'hydatide , mais que je précipitai cependant au

fond de l'œil, où elle resta, après avoir remonté deux ou trois fois.

Je voulus voir ensuite comme ce petit malade distingueroit ce que je lui présente-rois : le premier objet fut sa tante, que je lui demandai s'il connoissoit ; en me disant que non, il lui porta la main sur la tête, & dit tout de suite, C'est une femme : je lui demandai encore, s'il ne connoissoit pas cette femme : Le moyen, dit-il, que je-la connoisse, puisque je ne l'avois vue de ma vie : je dis à cette femme de parler, pour lors il la reconnut à la voix : A présent, dit-il, je vois bien que c'est ma tante : je lui fis voir ensuite une autre femme, & lui dis de les bien regarder toutes les deux, pour sçavoir s'il pourroit, dans un moment, reconnoître sa tante d'avec l'autre femme ; il regarda encore beaucoup sa tante, qu'il caressa, en lui disant qu'il lui avoit une grande obligation, & que sans elle il auroit demeuré toujours aveugle.

Je montrai ensuite à ce malade un petit chien que sa tante menoit avec elle, & qui étoit souvent le guide de ce petit aveugle, sur-tout quand la tante ne le conduisoit pas : je lui présentai ce chien, mais il ne le connut pas plus qu'il avoit fait sa tante : je dis, Je vois quelque chose qui remue devant moi, mais je ne sçais pas ce que c'est ; mais en le touchant, il dit d'abord : C'est Favori

que je vois : oh ! monsieur FAVORI, lui dit-il, vous ne me menerez plus ; il y a assez longtemps que vous allez devant , à présent vous irez derrière moi.

Ce malade fut pansé fort simplement , comme la première fois ; fut saigné seulement une fois ; n'eut aucune douleur ni accident après l'opération , & fut guéri le quinzième jour , après l'opération : ses yeux n'avoient pas seulement changé de couleur , ni eu aucunes larmes.

Lorsque ce malade eut une fois les yeux libres , & qu'il put se promener , il parut ravi d'aise ; mais lorsqu'il vouloit porter la main pour prendre un objet , je m'aperçus qu'il la portoit toujours un demi-pied au-dessus ; cela me prouve que ces sortes de malades ne connoissent pas les distances , comme la suite le confirmera.

III. ET IV. OBSERVATIONS.

Le 12 Décembre 1736 , étant à Lisbonne en Portugal , où j'avois été mandé pour opérer S. E. M^{gr} le comte d'Ericera , il me présenta Louis Ménése , qu'un marchand François tenoit chez lui charitablement , depuis l'âge de dix-huit ans , étant né aveugle dans sa maison. En examinant les yeux de ce malade , je reconnus les mêmes mouvemens involontaires , que j'avois déjà remarqué dans les yeux de Colot , &

par conséquent je n'eus pas de peine à me persuader que ce malade étoit aveugle de naissance : l'examen très-critique que je fis de ses yeux, me le confirma : ce malade avoit des yeux moyens, & des prunelles assez petites, dans le milieu desquelles il paroissoit un corps opaque blanchâtre, inégal & plat, de la largeur d'environ demiligne : ce malade voyoit foiblement l'ombre des objets qu'on lui passoit devant les yeux, & ne connoissoit aucune couleur ; les prunelles n'avoient aucun mouvement : je fis les mêmes questions à ce malade, que j'avois déjà faites ; l'autre, pour sçavoir s'il avoit quelque idée distincte des objets & des couleurs : il me dit que non ; ce malade étoit comme imbécille ; mais comme le fond de ses deux yeux me parut sain, je ne fis aucune difficulté de l'opérer, après l'avoir préparé pendant quelques jours : je commençai par l'œil droit, qui fut le 17^e du même mois : je portai mon aiguille tranchante dans le petit angle de cet œil ; mais à peine cette aiguille eût touché la partie supérieure du corps opaque, qu'il commença de se séparer en quatre parties fort molles, que je précipitai cependant au bas de l'œil, avec assez de facilité, malgré les grands mouvemens de l'œil ; la prunelle devint fort claire, & l'œil se fixa ; pour lors ce malade dit qu'il voyoit bien des choses, mais qu'il ne les

connoissoit pas : je passai ensuite à l'œil gauche , dans lequel je portai mon aiguille , avec laquelle je passai sur le corps opaque , qui avoit encore moins de résistance que celui de l'œil droit , puisque ce n'étoit qu'une humeur laiteuse , qui remplit dans le moment la chambre antérieure , quoiqu'il restât un peu de clarté à la partie supérieure de la prunelle , qui me donna le tems de voir mon aiguille , & de précipiter le reste du crys-tallin au bas de l'œil , qui devint clair , un moment après ; toute l'humeur laiteuse se précipita au bas de la chambre postérieure , en rentrant par le trou de la prunelle qui devint fort claire , & l'œil se fixa sur le champ.

Je laissai reposer le malade , un moment avant de lui présenter des objets , après quoi , on lui en montra : le premier fut une tabatiere d'or qu'une dame (présente à l'opération) tenoit à la main , & qu'elle remua plusieurs fois , en lui demandant ce que c'étoit , mais qu'il ne connut , qu'après l'avoir touchée , & dit pour lors que c'étoit une tabatiere : on lui demanda s'il en connoissoit la matiere ; ayant répondu que non , on lui dit que c'étoit de l'or ; & il dit encore , Elle est donc jaune : Tu connois donc cette couleur : Je ne la connoissois pas , mais j'ai toujours entendu dire que l'or étoit jaune ; il paroît que ce métal lui faisoit plaisir à voir ,

Le second objet qui lui fut présenté, fut la maîtresse de la maison, qui étoit une fort belle femme & jeune; il la regarda beaucoup; & comme cette dame faisoit plusieurs mouvemens des bras, qu'il connoissoit être comme les siens, il les répétoit; il dit que ce qu'il voyoit devant lui paroissoit quelque chose qui avoit du rapport à lui, & qu'il voyoit remuer des bras & des mains, comme les siennes, mais qu'il ne sçavoit pas si c'étoit un homme ou une femme; on lui dit pour lors de la toucher: il connut au tact que c'étoit une femme, qu'il regarda avec plus d'attention qu'il n'avoit fait auparavant; cette attention redoubla, lorsqu'on lui eût appris que c'étoit la maîtresse de la maison, qui avoit eu tant de soin de lui; & comme il avoit toujours entendu dire que c'étoit une belle femme, il voulut encore la regarder une troisieme fois, & pleura de joie, en lui disant: A présent je vous servirai, madame, & récompenserai vos grandes charités par mes services; cette dame avoit une robe de plusieurs couleurs brillantes, de soie rouges, blanches & autres: on lui demanda lesquelles de ces couleurs lui plaisoient davantage; il porta d'abord la main sur le rouge & sur le blanc, & sur un jaune à fleurs d'or.

On lui montra encore un homme qu'il prit pour une femme; mais il dit qu'elle avoit le visage différent de la dame qu'il

avoit vue , & que celle-là étoit laide : c'est que cet homme avoit une grande barbe ; on lui dit que c'étoit un homme qui n'avoit pas la barbe faite ; il demanda ensuite si les femmes n'en portoient point : il voulut encore sçavoir si toutes les femmes étoient aussi belles que la maîtresse qu'il demanda de revoir une troisieme fois , car il ne pouvoit se lasser de la regarder.

Je pansai ensuite ce malade à l'ordinaire , le fis mettre dans son lit ; & il fut saigné , trois heures après , mis à la diète : il parut si tranquille après l'opération , qu'il ne dit rien , & dormit fort bien la même nuit , sans interruption ; aussi ne fut-il saigné qu'une fois : car il n'eut aucune douleur ni accident ; ce malade demeura douze jours , sans lui mettre les yeux à l'air , n'ayant changé son appareil que deux fois , depuis l'opération.

Lorsque les yeux furent libres sous un simple bandeau noir , je voulus observer comme ce malade agiroit tout seul. La premiere chose qu'il commença de faire , fut de se regarder , depuis la tête jusqu'aux pieds , devant un miroir , où il se voyoit tout entier : il fut si surpris de se voir au travers de cette glace , qu'il en étoit tout extasié ; il parcouroit à tout moment la sale où on l'avoit mis , & en regardoit l'ameublement , avec admiration ; & lui ayant demandé ce qu'il pensoit de son état présent : il me dit

qu'il s'imaginoit d'être en paradis ; il me fit mille questions tout à la fois , pour me demander le nom de plusieurs choses qu'il voyoit devant lui , qu'il auroit voulu connoître aussi tout à la fois ; mais le nom de l'une lui faisoit oublier l'autre : je lui fis entendre qu'il devoit aller doucement , afin de ne pas se tromper , & qu'il falloit apprendre les choses par ordre , & de la même maniere que je l'avois déjà enseigné à cet enfant opéré le premier , auquel j'avois donné une règle à la tante , & que la première chose qu'il falloit faire , c'étoit d'apprendre à connoître toutes les parties de son corps , afin qu'en les comparant sur celles des autres , il put sçavoir bientôt les choses les plus difficiles ; après quoi , il devoit apprendre à connoître les alimens qui servoient à le nourrir , les habits , les couleurs , & peu-à-peu qu'il sçauroit tout plus facilement , qu'en voulant tout apprendre à la fois. J'ai appris , depuis ce tems-là , qu'il voyoit au mieux , & pouvoit travailler.



OBSERVATION

Sur un Scrotum totalement emporté par la gangrene, & qui s'est régénéré ; par M. LERAULT, docteur en médecine à Brehal, près Granville.

Le 22 Juillet 1761, un gentilhomme de ce canton m'envoya prier de l'aller voir : je lui trouvai le scrotum d'un volume considérable également tendu par-tout, peu douloureux, à la réserve de la région du testicule gauche, qui étoit d'une sensibilité extrême ; il s'étoit apperçu de cette augmentation de volume, deux jours auparavant, & il ne put m'en rapporter d'autre cause, que le trot forcé d'un cheval trop rude. Il avoit fait appeller, le lendemain, un chirurgien qui avoit appliqué un cataplasme résolutif, dont je trouvai les bourses recouvertes.

Je fis enlever ce cataplasme, pour y substituer des compresses trempées dans du vin, où j'avois fait bouillir des feuilles de roses & de camomille, avec ordre de ne point laisser sécher cet appareil, & de l'humecter souvent du même vin chaud, jusqu'à ma visite du soir.

Ce jour-là, M. Bonté, médecin de Coû:

tance connu par les sçavantes productions qu'il publie dans les Journaux de Médecine, & par son heureuse & brillante pratique, étoit venu pour m'aider de ses conseils, auprès d'une dame cachectique, que je traitois. Je le priai, après notre conférence, de vouloir bien m'accompagner chez le malade. L'appareil enlevé, nous trouvâmes le scrotum un peu moins tendu que le matin, mais d'une couleur livide, & tout-à-fait indolent.

Pour s'assurer de la présence de la gangrene, on pinça en plusieurs endroits jusqu'à l'excoriation, & on scarifia, sans causer la moindre douleur au malade.

Les mêmes compresses furent continuées, & dans la suite on aiguisa le vin aromatique avec le sel ammoniac; on fit usage des teintures des myrrhe & d'aloës, d'eau-de-vie camphrée, & on fit boire abondamment d'une décoction d'écorce du Pérou.

Trois jours après l'usage de la tisane de quinquina, on apperçut une ligne rouge qui faisoit tout le tour des bourses, en passant à un quart de pouce de la racine de la verge, & qui des deux côtés faisoit un angle curviligne rentrant, & regagnoit ensuite le niveau de la circulaire, pour achever le cercle parfait: cet angle rentrant laissoit, à chaque côté du membre viril, un pan du scrotum, un peu plus long & plus large, mais de la

même forme de l'ongle du pouce. On chargea cette ligne d'un digestif animé, & on continua sur le reste, les teintures, l'eau-de-vie camphrée & le vin aromatique.

Le cinquième jour de l'apparition de la ligne rouge, après avoir enlevé l'appareil, tout le scrotum se détacha & fut enlevé sans résistance, en forme de calotte, avec une effusion de pus prodigieuse.

On épongea légèrement, & on couvrit le tout avec des plumasseaux chargés du digestif animé, & par-dessus, les compresses trempées dans l'eau-de-vie camphrée, & le vin aromatique.

Tout fut détergé en huit jours : les testicules étoient parfaitement à nud, très-sains dans leur volume naturel ; on les pouvoit écarter & rapprocher l'un de l'autre, jusqu'à se toucher immédiatement, puisque l'adossément du dartos qui, en formant le médiastin du scrotum, les sépare dans l'état naturel, étoit tout-à-fait détruit par la suppuration.

N'ayant jamais vu un cas pareil, c'est-à-dire, tout le scrotum avec le dartos enlevé, le médiastin détruit, les testicules tout nuds, sans aucune marque d'altération, & toute la circonférence d'où la bourse s'étoit détachée d'un rouge vermeil, sans la moindre marque de mortification en aucun endroit, je demeurai indécis sur la manière

dont la nature s'y prendroit pour recouvrir ces parties.

J'en écrivis à M. Bonté, qui, dans sa réponse, m'avoua ne pouvoir, d'après son expérience, me dire ce qui arriveroit, n'ayant, non plus que moi, jamais vu un cas semblable. Il s'en tint à me citer un auteur Anglois qui, en traitant un hydrocele par les caustiques, & ayant mis, à ce moyen, les testicules à nud, avoit vu un nouveau dartos se former, soit par les chairs qui pouffoient des testicules, soit par celles qui s'allongeoient des restes du dartos.

Cette Observation approchoit de la mienne, sans être pourtant absolument la même : car probablement il restoit une forme de bourse dans celle de l'Anglois ; & dans la mienne, il n'y en avoit nulle apparence, les deux testicules n'étant recouverts que de leurs enveloppes propres. Je ne désespérai pourtant pas de voir arriver quelque chose de pareil ; & en effet je ne tardai pas, sans m'appercevoir que ces deux petites appendices que j'ai dit rester une à chaque côté de la verge, s'élargissoient en tous sens : on ne pansoit qu'une fois en vingt-quatre heures, & on s'appercevoit du progrès presque à chaque pansement ; ayant gagné jusqu'à se joindre par-dessous les testicules, on vit se former, entre ces deux corps, de nouvelles chairs pour un nouveau médiastin : il poussa

SUR DEUX FICS VÉROLIQUES. 549
aussi des chairs des testicules , & tout fut
parfaitement clos à la mi-Septembre ; de
façon qu'il ne paroît nullement qu'il y ait eu
rien d'emporté : cette nouvelle bourse est
douée d'un raphé , & est parsemée de poils ,
comme étoit la première ; enfin il semble au
malade qu'il ne lui est rien arrivé.

OBSERVATION

*Sur deux Fics véroliques , larges comme
la paume de la main ; par M. MAU-
RAN , chirurgien à Martigues en Pro-
vence.*

Qu'une personne qui s'adonne au liber-
tinage , gagne une gonorrhée , des poulains ,
des chancres , rien de plus naturel & de plus
commun ; mais que les mêmes maux se
dissipent sans remèdes , & disparoissent pen-
dant six mois , pour occasionner deux fics
monstrueux , rien de plus rare , à ce que je
pense ; c'est la rareté du fait & la grosseur
des fics qui m'obligent à en faire part au
public.

Une femme de cette ville s'étant adon-
née au libertinage , eut divers symptômes
véroliques , tels qu'une gonorrhée , qui fut
suivie de chancres & de poulains. N'ayant
pas de quoi se faire traiter , & continuant

toujours son libertinage, ses maux, au lieu d'augmenter, diminuerent : l'écoulement s'arrêta, les chancres se desséchèrent & tomberent en écailles ; les bubons se fondirent, cessèrent d'être douloureux ; & le peu qui resta de ces glandes engorgées, resta comme squirrueux ; cette personne se croyoit pour toujours à l'abri de la vérole, & six mois s'écoulerent dans cet état de santé. Si le calme fut long, l'orage n'en fut que plus effrayant. Vers la fin du sixième mois, depuis la cessation de tous les symptomes véroliques, il lui survint, aux deux côtés de l'anus, diverses petites ampoules qui, en se crevant, laissoient répandre une liqueur âcre, qui occasionnoit des nouvelles vessies : du fond de ces vessies, il croissoit des chairs dures & douloureuses ; cela fit tant de progrès, qu'en moins d'un mois, il se forma une masse aux deux côtés de l'anus, large comme la paume de la main, & grosse comme une balle de paume ; la grande douleur qu'un tel mal lui faisoit ressentir ; la sanie âcre & fétide, qui en suintoit continuellement ; l'impossibilité où elle étoit de s'asseoir ni de se coucher sur cette partie, & bien plus encore, les vers qui s'y étoient mis, à cause de sa grande malpropreté, & qui lui causoient, nuit & jour, des douleurs inexprimables, l'obligèrent de s'adresser à une personne chari-

table, qui me pria de tenter quelque chose, sinon pour la guérir, au moins pour la soulager. Ayant examiné le mal, je compris que toutes les frictions du monde ne feroient jamais fondre de pareilles tumeurs, & qu'ainsi il n'y avoit que le fer ou le caustique, qui fussent capables de les détruire. Le caustique me parut trop lent & trop douloureux, vu l'épaisseur & la dureté des fics; je me déterminai pour le fer. Ayant pris jour pour l'opération, après les préparations ordinaires, je saisis d'une main une de ces tumeurs, & prenant un scalpel bien tranchant, de l'autre, (un bistouri n'auroit pas eu assez de force, vu la profondeur & la dureté des fics,) je l'emportai circulairement avec toutes ses racines, ménageant, autant qu'il se pouvoit le rectum & son sphincter, qui ne laissa pas que d'être fort endommagé; j'en fis autant de l'autre côté: la grande déperdition de substance commençoit à m'effrayer, & les ruisseaux de sang qui inondoient la chambre, faisoient peur aux assistans: je me hâtai donc d'arrêter cette hémorragie, par le moyen des astringens & des styptiques les plus forts, dont je m'étois précautionné; la compression même que je joignis à ce moyen, ne me servit de rien; mon appareil, dans un instant, fut imbibé de sang; je me hâtai de l'ôter, & je me servis de l'amadou, qu'on vend commu-

nément dans les boutiques, dont je tamponnai toute ma plaie, & mon sang s'arrêta, comme par miracle ; ayant introduit une canule garnie du même amadou dans le rectum, je posai de nouveau mon appareil, que je ne levai qu'au bout de trois jours. Ayant été curieux de peser ce que j'avois coupé, je trouvai que l'un des fics pesoit neuf onces, & l'autre onze. Au bout de ces trois jours, je trouvai la suppuration déjà établie : je touchai avec, la dissolution du mercure, quelques petites racines qui avoient échappé au tranchant du scalpel. Enfin ayant eu soin d'administrer, pendant le traitement, les frictions mercurielles, j'eus le bonheur d'obtenir une bonne cicatrice, & de voir dissiper ces accidens.

O B S E R V A T I O N

Sur l'effet du vinaigre employé avec succès, contre les funestes effets du cuivre, par M. FABAS, chirurgien au Bourg Saint-Esprit, près Bayonne.

Ayant été réquis le 7 du présent mois, pour aller voir M. Dubzoc, ancien échevin de Bayonne, je le trouvai dans son lit, avec un vomissement continuel, des crampes aux extrémités, des mouvemens convulsifs, & des douleurs de ventre cruelles ; son épouse & ses deux servantes étoient également atta-

quées, si ce n'est que les accidens ne se montreroient pas aussi compliqués dans ces derniers, qu'ils l'étoient dans la personne de M. Dubzoc.

Cela me fit juger que ce vomissement étoit occasionné par quelque chose extraordinaire. Effectivement, après quelques questions, ils me répondirent qu'ils avoient mangé des œufs à l'oseille & au beurre, qui avoient été préparés dans un vaisseau de cuivre, que je vis, & qui étoit plein de verd de gris.

Ne doutant d'un moment que ce devoit être l'acide de l'ozeille, qui avoit divisé une partie du cuivre, & que les accidens provenoient de ce métal, qui irritoit & corrodoit les membranes de l'estomac, & nous trouvant dénué, dans ce moment critique, de ressources, je me suis déterminé à donner à M. Dubzoc un bon verre de vinaigre, & à M^{me}, en qui les accidens n'étoient pas si considérables, un demi-verre.

Une demi-heure après qu'ils eurent pris le vinaigre, les malades me dirent qu'ils avoient senti, dans leur estomac, une espèce d'effervescence considérable; le vomissement s'ensuivit peu de tems après, & les accidens se calmerent. Je fis donner ensuite beaucoup d'huile, & des décoctions émollientes en lavemens. Une servante qui n'a pas bu de vinaigre, a failli périr, malgré les eaux de poulet, les émolliens, la thériaque, &c.

L E T T R E

A M. POUTEAU, des académies de Lyon, Rouen, &c. par M. LE CAT, écuyer, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences de Rouen, &c. que l'inoculation n'exempte pas plus de la récidive, que la petite vérole naturelle.

MONSIEUR,

Dans une Lettre que j'eus l'honneur de vous écrire, le 7 Mars 1761, & qui a été inférée dans le Journal de Médecine, je crois avoir prouvé par votre propre expérience & par le raisonnement, que l'inoculation n'avoit pas plus de privilège que la petite vérole naturelle, quant à la récidive de cette maladie. Votre expérience étoit, qu'ayant inoculé deux fois une demoiselle; la première fois, par le moyen des vésicatoires; la seconde, par incision, elle n'a point pris la petite vérole, & que deux ans après, elle l'a eue tout naturellement. Vous eûtes alors le courage de vous accuser vous-même d'avoir mal fait ces opérations, pour en disculper la pratique générale de l'inoculation, dont vous croyez que les avantages essentiels sont, que les sujets ne soient jamais susceptibles de recevoir le virus de la petite vérole, quand ils n'ont pu l'ad-

mettre par l'inoculation, ou quand ils ont une fois subi cette maladie par l'insertion. Tout partisan que je suis, Monsieur, de l'inoculation, j'ai cru que ces prétentions excédoient les justes limites de ses avantages. Votre expérience m'en fournissoit une preuve; la raison m'en donnoit beaucoup d'autres. « Par quel prodige, vous disois-je, une » petite vérole artificielle auroit-elle, à cet » égard, un privilège que n'a point la naturelle, un privilège que n'a point le pourpre, la miliaire, que n'ont point toutes » les maladies malignes. On ne me » prouvera jamais que ce virus introduit ou » développé par une goutte de pus, ait des » prérogatives refusées à celui qui s'y introduit par une vapeur émanée de ce même » pus; qu'en un mot, ce virus qui n'est » artificiel que par le moyen de le communiquer, ait, par cette circonstance seule, une » prérogative refusée à toutes les autres espèces de contagions.

Quelque fortes que soient ces preuves de fait & de raisonnemens, Monsieur, elles ne vous ont point convaincu. Les faits vous appartenoient; il vous a été permis d'en altérer les détails & les conséquences. Les raisonnemens arrêtent rarement un homme d'esprit, & vous en avez beaucoup.

Mais voici une observation qui n'est point de vous, qui n'est point de moi, & qui me paroît décider nettement la question.

En 1732, M. H **, D **, chanoine régulier, & actuellement prieur de S. Lô de Rouen, fut inoculé à Paris, sa patrie, avec quatre de ses freres, par un médecin Anglois. M. H ** D ** ne prit pas la petite vérole; mais ses quatre freres l'eurent très-sérieusement : néanmoins le plus jeune d'eux, qui étoit alors âgé de quatre ans & demi, a été pris, l'an passé 1761, de la petite vérole naturelle, & en est mort. C'est un fait dont ce digne prieur m'a donné un certificat authentique & détaillé, que je suis prêt de montrer à quiconque en auroit le moindre doute.

En dépouillant, Monsieur, l'inoculation d'un avantage chimérique, n'oublions pas de rappeler ceux qui lui sont essentiels, & qui suffisent pour lui mériter de la confiance & de la vogue parmi les gens instruits. Ces deux avantages capitaux sont, comme je l'ai montré dans ma Lettre du 7 Mars 1761, 1° de jouir de tous les privilèges de ceux qui ont eu la petite vérole naturelle, comme de ne la plus craindre, & d'y être en effet beaucoup moins sujets, &c. 2° d'avoir acquis ces privilèges à très-bon marché, par le peu d'accidens qui accompagnent l'inoculation, & les succès si bien démontrés de cette méthode, &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A V I S.

Il y a plus de vingt ans que M. de Chaignebrun s'étoit proposé de faire des tables de toutes les parties de la médecine, pour lui servir de *compendium* ; & en l'année 1745, qu'il étoit à l'armée, il communiqua son dessein à M. Simon, alors chirurgien-major de MM. les Chevaux-legers de la garde du Roi.

L'occasion qu'il eut, peu de tems après, de démontrer, à Paris, l'Anatomie, à des personnes de la plus grande considération, lui fit concevoir le projet de décrire cette science, par analyse énumérative, en forme de carte.

En 1754, cet ouvrage fut approuvé par M. Morand, censeur royal ; & M. de Chaignebrun obtint, en conséquence, un Privilège du Roi, pour neuf années. Il n'a pu en profiter plutôt, parce qu'il a été depuis constamment employé, par ordre de la Cour, pour le traitement de différentes maladies épidémiques, qui ne lui ont pas permis de rester à Paris, où sa présence étoit absolument nécessaire, pour l'impression de cet ouvrage, très-difficile à exécuter. Il espéroit de pouvoir enfin le faire imprimer, cette année 1762. Il a été fort surpris de voir annoncer, sous le nom de M. Chirol, élève en chirurgie, des Cartes anatomiques,

dont une a paru au mois de Janvier, & par laquelle M. de Chaignebron a reconnu que le plan est semblable au sien, à l'exception de l'analyse énumérative, qui est l'objet le plus difficile, & dont personne ne s'étoit encore occupé jusqu'à présent. Plus de cent personnes, soit libraires, soit chirurgiens, médecins ou autres, ont vu & examiné ses minutes en différens tems : il croit devoir en instruire le public.

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. de Chaignebron, sous le titre de Cartes microcosmo-graphiques, ou description du corps humain, se grave actuellement, & il se propose de rédiger les autres parties de la médecine en quatre autres Cartes. Il donnera les unes & les autres à très-bon marché, en faveur des étudiants.

Comme elles représentent & rappellent au premier coup d'œil la matiere qui en fait l'objet, sans que l'on soit obligé de faire de longues recherches, elles serviront à donner des idées générales aux amateurs & aux curieux qui, par ce moyen de décrire l'Anatomie, concevront mieux, en un ou deux jours, en quoi consiste la vaste étendue de l'œconomie animale, qu'ils ne le feroient, de long-tems, par la lecture des Traités ordinaires d'anatomie ; elles serviront aussi d'elemens aisés aux étudiants, & de *compendium* aux personnes déjà instruites. Et comme ces Cartes contiennent

L'énumération générale & particulière des parties du corps humain, on se persuade qu'elles seront nécessaires pour répondre à ceux qui pourroient demander, combien il y a, en général & en particulier, de parties au corps humain, & à chacun de ses membres.

L'auteur avoit d'abord projeté de donner son ouvrage en Cartes ; mais l'inconvénient de ces sortes de cartes, qui sont très-embarrassantes, sujettes à se défigurer, & qui sont coûteuses, lorsqu'elles sont multipliées, la difficulté de trouver des imprimeurs qui ayent des presses assez grandes, l'impossibilité de réduire les autres parties de la médecine, sur quatre feuilles de grand papier à l'aigle, comme il s'étoit proposé, l'ont obligé de donner ses Cartes en livres *in-folio*, sans aucun changement à son plan.

Si M. Chirol ou d'autres personnes sont curieuses de mettre au jour une Carte chirurgicale, qui comprend toutes les opérations, appareils & instrumens de chirurgie, M. de Chaignebrun leur en fera volontiers le sacrifice, ainsi que du plan qu'il a ébauché des autres parties de la médecine.

CARTES ANATOMIQUES.

M. Chirol, élève en chirurgie, déjà connu par la première Carte anatomique qu'il a

560 CARTES ANATOMIQUES

donné au public, sur l'Angiologie, vient d'en publier une autre sur la Myologie. Les difficultés que l'auteur a éprouvées dans l'exécution de sa première Carte, le peu de netteté qui résultoit d'un si grand assemblage de caractères typographiques, l'ont déterminé à faire graver celle-ci, en la faisant tirer sur le même papier, & en conservant le même format. Aussi pouvons-nous assurer qu'il n'y a aucune comparaison à faire entre ces deux Cartes, pour la propreté & la correction.

La Myologie qui est une des parties les plus étendues de l'Anatomie, loin d'être simplifiée par les auteurs, est augmentée à un point, qu'elle charge trop la mémoire, qu'elle devient d'un accès très-difficile à ceux qui veulent s'instruire, & que les auteurs même ne sont pas parfaitement d'accord entr'eux sur leurs prétentions. M. Chirol a senti cet inconvénient, & a voulu y remédier. On s'apercevra des peines qu'il s'est données pour y réussir, aux parties du corps, où la nomenclature des muscles étoit la plus embrouillée, comme au pharynx, au nez, à l'épine, aux bras & aux jambes.

Cette Carte se vend chez l'Auteur, rue des Noyers; chez *Vincent*, rue S. Severin; chez *Laurent Prault*, Quai des Augustins; chez *Langlois*, au bas de la rue de la Harpe.
Prix 1 livre.

AVIS,

AVIS AU PUBLIC.

Le sieur Royer, marchand Epicier-Droguiste, grande rue du fauxbourg S. Martin, au Jardin des plantes, a l'honneur d'avertir MM. les Eleves en Chirurgie, en Pharmacie, &c. qu'il a ouvert, cette année, son Cours ordinaire de Botanique, le 10 de Mai Il fera la démonstration des Plantes, à toute heure du jour; cependant il n'y en aura point le Mercredi & le Samedi. Il ira aussi herboriser à la campagne, comme l'an dernier.

Le prix de ses Cours est toujours le même, c'est-à-dire, de six francs, la premiere année, trois livres la seconde, & le reste de la vie, sera *gratis* pour ceux qui auront payé ces deux années-là. Il prie de venir se faire inscrire d'avance. Au reste, MM. les Etudiens en Botanique peuvent venir visiter ses jardins. On y verra, cette année, une ample collection, & une grande quantité de plantes rares & curieuses, capables d'exciter, de plus en plus, chez MM. les Eleves, leur émulation & leur goût pour cette belle partie de l'Histoire naturelle.

Au surplus, le sieur Royer suivra toujours dans ses démonstrations la méthode qu'il a adoptée, & qui est si expressément indiquée dans le Catalogue des plantes de ses jardins, qu'il distribue chez lui.

A V I S

Extrêmement important.

L'ouvrage intitulé : *Anecdotes de Médecine*, porte en titre, par M. Barb... Dub... docteur-régent de la faculté de médecine de P.... M. Dubourg n'a aucune part directe ni indirecte à la composition, ni à la publication de cet ouvrage, qui contient des choses qu'il *désapprouve*, & dont il est *très-fâché* qu'on puisse le croire auteur.

Nota. Nous nous hâtons de répandre cet Avis, plus pour tranquilliser M. Dubourg, dont nous croyons devoir ménager les craintes & les peines, que pour instruire le public, qui sçait à-peu-près que penser de l'ouvrage, de l'auteur & du projet qu'il a eu, en publiant ces *Anecdotes*. Pour nous, nous déclarons, qu'après avoir lu ce recueil, dont nous ne portons ici aucun jugement, nous avons été très-éloignés de croire que M. Dubourg, qui fait la *Gazette de Médecine*, fût capable de le faire. Au reste, nous ne connoissons personne qui soit un peu au fait, qui n'ait pensé comme nous.

COURS DE BOTANIQUE.

M. Descemet, docteur en médecine de la faculté de Paris, a ouvert un Cours de Botanique, le 29 de ce mois, à cinq heures du soir, &c. rue des Boucheries, vis-à-vis le Sabot d'or.



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

AVRIL 1762.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
1	2	6	4	27	7	0	N - O. médiocre.	B. de nuag. petit. pl. par interv. tout le jour.
2	3 $\frac{1}{2}$	8	3	28	2	0	Idem.	B. de nuag.
3	2 $\frac{1}{2}$	10	8		2	0	E. au S. E. foible.	Id. Pet. pl. le soir.
4	8	11	9		2	$\frac{1}{2}$	O. au N. O. pres- que calm.	Id. Pet. pl. à midi.
5	7	12	10		3	0	N-E. mé.	Peu de nuag.
6	4	12	8		1	$\frac{1}{2}$	Idem.	Idem.
7	4	8	4 $\frac{1}{2}$		4	$\frac{1}{2}$	N. fort.	B. de nuag.
8	4	8 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$		5	0	N. au N- E. méd.	Idem.
9	4	9	7		4	0	E. méd.	Idem.
10	6	8	5		3	0	Idem.	Idem.
11	4 $\frac{1}{2}$	8	5		2	0	Idem.	Idem.
12	5	15	11 $\frac{1}{2}$		2	0	S-E. foib.	Idem.
13	9	15	12		2	0	Idem.	Idem.
14	10	16	12		0	$\frac{1}{2}$	Idem.	Id. Quelq. g. de pl. le f.
15	10	18	13 $\frac{1}{2}$		1	0	Idem.	B. de nuag.

N nij

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
16	12	19	12 $\frac{1}{2}$	28	0	0	S-E. foi- ble.	Id. Pl. tonn. écl. à 7 h. f.
17	9 $\frac{1}{2}$	20	15		1	0	S. au S- O. méd.	Peu de nua. pet. pl. le f.
18	10	15	13		4	0	O. méd.	Peu de nua.
19	10	16	12		5	$\frac{1}{2}$	Idem.	Idem.
20	8	19	14		3	$\frac{1}{2}$	S-E. m.	Idem.
21	12	21	15		2	0	Idem.	Idem.
22	12	20	12		3	0	S-E. au N-O. fort.	Id. Pl. tonn. écl. méd. à 6 h. soir.
23	11	16	11 $\frac{1}{2}$		5	$\frac{1}{2}$	S E. méd.	B. de nuag.
24	11 $\frac{1}{2}$	15	12		6	0	N. méd.	Idem.
25	10	18	14		3	0	Idem.	Idem.
26	11	20	16		1	0	S-E. méd.	Peu de nua.
27	11	21	15		0	0	Idem.	Idem.
28	12	16	12 $\frac{1}{2}$	27	11	0	Idem.	B. de nuag. pet. pl. par interv. tout le jour.
29	12	17	12 $\frac{1}{2}$		11	$\frac{1}{2}$	S-E. au S- O. méd.	Idem.
30	12	14	10	28	0	0	S-O. m.	Idem.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 21 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 2 degrés au-dessus du même point: la différence entre ces deux termes est de 19 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 7 lignes:

la différence entre ces deux termes est de 11 lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.
 3 fois du N-E.
 4 fois de l'E.
 13 fois du S-E.
 1 fois du S.
 3 fois du S-O.
 2 fois de l'O.
 4 fois du N-O.

Il y a eu 30 jours de nuages.
 10 jours de pluie.
 2 jours d'éclairs.
 2 jours de tonnerre.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse, pendant tout le mois.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Avril 1762 ; par
M. VANDERMONDE.

Les affections catarrhales qui s'étoient répandues pendant les mois précédens, se sont dissipées, ou du moins elles ont été moins communes, pendant le courant de ce mois. On a observé, en revanche, des maux de gorge inflammatoires, des pleurésies sèches, qui n'ont cédé qu'aux antiphlogistiques répétés.

Les maladies les plus remarquables étoient des fièvres tierces & doubles-tierces, dans lesquelles les accès étoient d'une très-grande violence. Plusieurs personnes ont même été saisies subitement ; en trois heures, d'un délire phrénétique. Des saignées au bras ou au pied, selon les circonstances, préparoient à l'usage suivi des apozèmes purgatifs & des émétiques antimoniaux, qui ont paru d'une très-grande efficacité dans ces maladies. Les accès & la fièvre n'ont cédé qu'aux purgations répétées, & à des déjections bilieuses très-fétides.

On a remarqué, vers le milieu du mois, quelques fièvres printanieres quotidiennes ou tierces, qui n'avoient aucun caractère particulier, & qui n'ont eu aussi aucunes suites fâcheuses. Les émétiques, en lavage, ont assez bien réussi ; les délayans, les doux purgatifs ont terminé la cure.

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Mars 1762 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Ce mois n'a pas été moins froid que le précédent , le thermometre ayant été même observé plus souvent au dessous du terme de la glace ; il n'y a pas eu cependant de forte gelée , le thermometre n'étant descendu que deux jours à environ $2\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du terme de la congélation , à sçavoir le premier & le 2 : il ne s'est guères éloigné de ce terme , tout le mois , si ce n'est trois ou quatre jours , vers le milieu du mois , qu'il s'est élevé à 8 ou 10 degrés au-dessus.

Le mercure dans le barometre , jusqu'au 28 du mois , s'est soutenu au-dessous du terme de 28 pouces , si l'on en excepte cinq à six jours ; mais le 30 , il a baissé d'une maniere inouïe , ayant été observé , le soir , à 26 pouces 6 lignes : le 31 , il se trouvoit encore beaucoup au-dessous du terme de 27 pouces (a).

Il a encore neigé plusieurs jours , depuis le premier jusqu'au 12 ; & il y a eu quelques jours de forte pluie , à la fin du mois.

(a) Le niveau du mercure , dans mon barometre , s'étoit trouvé , ci-devant , trop haut d'une grand ligne : je l'ai arrangé , peu de jours avant cette observation.

568 OBS. METEOR. FAITES A LILLE.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de 10 degrés au - dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 2 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 12 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 5 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 26 pouces 4 lignes : la différence entre ces deux termes est de 1 pouce 11 lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord.

10 fois du Nord vers l'E.

3 fois du Sud-Est.

6 fois du Sud.

9 fois du Sud-Ouest.

4 fois de l'Ouest.

6 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 26 jours de tems couvert ou nuageux.

10 jours de pluie.

9 jours de neige.

5 jours de grêle.

1 jour de tempête.

Les hygrometres ont marqué une humidité legere , tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Mars 1762 ; par M. BOUCHER.

Deux genres de fièvres ont sur-tout régné ; ce mois , dans le peuple ; fièvres catarrhales

fluxionnaires , & fièvres rémittentes , de la nature de la double-tierce-continue , avec un caractère de putridité. Dans nombre de fujets , il y a eu complication de l'une & de l'autre fièvre , la maladie commençant par de violens maux de tête , précédés d'un frisson , douleurs d'oreille ou battemens à l'*occiput* & au sommet de la tête , ou attaquant la gorge , en forme d'esquinancie bâtarde , ou même la poitrine , en guise de pleurésie ou de péripneumonie : dans son progrès , la fièvre suivoit le type absolu de la double-tierce-continue : des symptomes non équivoques annonçoient très-souvent un foyer dans les premières voies ; mais aussi il s'y joignoit souvent une grande sensibilité , ou même des douleurs vives à la région épigastrique moyenne , qui retardoient l'usage des purgatifs , lesquels devoient être dans la suite administrés en lavage ou en apozèmes.

Il y a eu aussi des pleurésies & péripneumonies légitimes , dans lesquelles les saignées ont dû être brusquées , dans les premiers jours. Un soldat , à qui cinq fortes saignées n'avoient pu alléger un violent point de côté , qui le suffoquoit , fut guéri promptement , par l'application , sur l'endroit du point , d'un vésicatoire , qui le fit beaucoup suer ; mes bols pectoraux diaphorétiques , composés de blanc de baleine , de kermès & de laudanum , acheverent la cure.

Les fièvres tierces & doubles-tierces ont pullulé, vers la fin du mois ; quoique vermineuses, elles n'avoient, en général, rien de fâcheux.

La petite vérole a commencé à se manifester en ville, & la rougeole, dans quelques cantons de la campagne. J'ai vu, dans deux enfans de qualité, succéder à l'éruption de la rougeole terminée presque en entier, des douleurs vives dans les oreilles, avec un retour de fièvre ; l'épiderme ne s'est pas écaillé chez eux.

J'ai traité, au commencement du mois, deux personnes attaquées d'accès violens d'épilepsie, & qui n'y avoient pas été sujettes, ci-devant ; l'une en est morte, & l'autre est tombée dans un délire maniaque.

Fin du Tome XVI.



T A B L E

G E N E R A L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans les six premiers
Mois du Journal de Médecine
de l'année 1762.

EXTRAITS DE LIVRES.

M É D E C I N E.

- A**NTONII STORCK, &c. *Supplément
nécessaire sur l'usage de la Ciguë.* Par M. Storck,
médecin à Vienne. Page 2
*Parallele de la petite vérole naturelle avec l'artifi-
cielle ou l'inoculée.* Par M. de Baux, médecin
à Marseille. 106

H I S T O I R E N A T U R E L L E.

- Minéralogie.* Par M. Valmont de Bomare, démon-
strateur d'histoire naturelle, &c. 196

S U J E T S D I V E R S.

- Collection d'observations sur l'Anatomie, la Chi-
rurgie, la Médecine, extraites principalement
des ouvrages étrangers, tom. II.* 106

572 TABLE GENERALE

ANATOMIE.

- Œuvres anatomiques de M. Duverney, de l'académie royale des sciences, &c.* 292
Œuvres anatomiques de M. Duverney. Suite. 388

OBSERVATIONS.

MEDECINE.

- Recherches sur le Traitement de la colique métallique, à l'hôpital de la Charité à Paris.* Par M. Bordeu, médecin de Paris. 11
Sur une Hydrophobie spontanée très-singulière. Par M. Mazars de Cazeles, méd. à Bedarieux. 33
Sur la guérison de deux cancers ulcérés, par la ciguë. Par M. Decôtes, chirurgien à Meru. 35
Sur le Morbus variolicus sine pustulis de Boerhaave. Par M. Moublet, médecin à Tarascon en Provence. 108
Sur une Catalepsie occasionnée par la terreur. Par M. Mazars de Cazeles, méd. à Bedarieu. 131
Sur les dangereux effets de la gale répercutée. Par M. Vetillard, médecin au Mans. 144
Recherches sur l'opinion de M. Astruc, au sujet de la maladie qu'il nomme Rachialgie. Par M. Bordeu, médecin de Paris. 203
Guérison d'un morsure faite par un scorpion. Par M. Vimont, médecin au Sap. 283
Exposition & explication des symptômes de la colique de Poitou végétale. Par M. Bonté, médecin à Coutances. 340
Suite du même sujet. Par M. Bonté, médecin. 398
Sur une mort subite causée par une hémorragie extraordinaire. Par M. Gontard, médecin à Villefranche. 421
Sur les effets du quinquina contre la gangrene. Par M. Coulonvauz, médecin à Condé en Hainaut. 426

DES MATIERES. 573

- Sur le même sujet.* Par M. Dupas chirurgien à Pithiviers. 432
- Sur le même sujet.* Par M. Salomon, chirurgien à Saint-Saën. 434
- Sur l'effet du quinquina dans une suppuration de vessie.* Par M. Longis, chir. à Bouillon. 438
- Sur l'effet du quinquina dans la goutte.* Par M. Niccolais du Saussay, méd. à Fougères. 441
- Recherches sur l'opinion de M. Astruc, sur la rachialgie.* Par M. Bordeu, médecin de Paris. Suite. 484
- Sur les bons effets des narcotiques, dans une violente épilepsie, avec menace d'hydrophobie.* Par M. Brieu, fils, médecin à Draguignan. 512

HISTOIRE NATURELLE.

- Sur une femme de soixante & quatre ans, parfaitement réglée.* Par M. Celliez, chirurgien à Sommesons. 153
- Sur un Enfant de huit ans, réglé depuis l'âge d'un an & demi.* Par M. Bertrand, méd. de Paris. 227

C H Y M I E.

- Quelques expériences chymiques.* Par M. Le Chan-
delier, apothicaire à Rouen. 43
- Examen chymique de l'eau minérale de Merlange.*
Par MM. les commissaires de la faculté de
médecine de Paris. 228

C H I R U R G I E.

- Sur une Maladie des yeux.* Par M. Demours,
médecin-oculiste à Paris. 49
- Sur un Calus qui s'est fait heureusement sur la
fracture du fémur.* Par M. Campardon, chirur-
gien à Masseube. 61
- Sur un Os sorti de l'anüs, par une fistule.* Par M.
Sabliere, médecin à Romans en Dauphiné. 155

574 TABLE GÉNÉRALE

<i>Sur une Ouverture faite à la vessie , dans une rétention d'urine.</i> Par M. Agasson , médecin à Lectoure.	159
<i>Sur la Section d'une portion d'épiploon , à la suite d'une plaie.</i> Par M. Henry , chirurgien à Auxerre.	169
<i>Sur une aiguille à coudre , trouvée dans une tumeur.</i> Par M. Mauran , chirurgien à Martigues.	171
<i>Sur une Tumeur formée par une épingle.</i> Par M. Chaignebrun , médecin à Paris.	175
<i>Consultation sur une question de chirurgie.</i> Par M. Louis , chirurgien-major de l'armée.	237
<i>Sur un Ulcere au sein cicatrisé.</i> Par M. Vannier , médecin à Bourges.	243
<i>Sur la Cataracte de naissance.</i> Par M. Dayiel , chirurgien.	245
<i>Sur une Fracture composée de la jambe , arrivée dans les douleurs de l'enfantement.</i> Par M. Muteau , chirurgien à Mortagne.	325
<i>Sur une Loupe monstrueuse , guérie par le caustique.</i> Par M. Mauran , chirurgien à Martigues.	330
<i>Sur un Hydro-sarcocèle guéri par les frictions mercurielles.</i> Par M. Terlier , chirurgien à Martigues.	333
<i>Sur une Dysurie particulière.</i> Par M. Denis , chirurgien à Saint-Venant.	442
<i>Sur un Scrotum gangrené , détruit , régénéré.</i> Par M. Lerault , médecin à Brehal.	545
<i>Sur deux Fics véroliques.</i> Par M. Mauran , chirurgien à Martigues.	549

MALADIES ÉPIDÉMIQUES.

<i>Maladies épidémiques qui ont régné dans le Beauvoisis , en 1745 & 1750.</i> Par M. Chaignebrun , médecin.	74
<i>Relation d'une Epidémie qui a régné à Toulon ,</i>	

DES MATIERES. 575

en 1761. Par M. de Joyeuse, médecin de la ville. 175

Maladie épidémique qui a régné à Toulon, pendant l'été de 1761. Par M. La Berthonie, médecin à Toulon. 251

Constitution épidémique qui a régné dans plusieurs cantons de la Provence, pendant l'été de 1761. Par M. Darluc, médecin à Caillan. 347

PRIX.

Prix proposé par l'académie de chirurgie pour l'année 1763. 84

CARTES ANATOMIQUES.

Cartes anatomiques. L'Angiologie. Par M. Chirol. 86

Cartes anatomiques. La Myologie. 559

AVIS.

Avis sur la troisième édition du Dictionnaire de Santé. 277

Avis sur des Cartes anatomiques de M. Chaigne-brun. 557

Avis sur les Anecdotes de médecine, que M. Dubourg a cru qu'on lui attribuoit. 561

LETTRES.

Lettre de M. Goulin sur M. Hecquet. 373

Lettre sur la Bella-dona, avec des réflexions & des observations particulières. Par M. Marteau de Grandvilliers, médecin à Aumale. 449

Lettre sur l'Inoculation. Par M. Le Cat, chirurgien à Rouen. 554

COURS PARTICULIER.

Cours de Botanique. Par M. Royer, épicier. 561

Cours de Botanique. Par M. Descemet, med. 562

376 TABLE GÉNÉR. DES MAT.

REMEDE PARTICULIER.

Effet singulier du vinaigre, dans un empoisonnement par le verd de gris. Par M. Fabas, chirurgien, près Bayonne. 552

LIVRES NOUVEAUX.

Livres nouveaux. 88, 183, 280, 375, 451.

OBSERV. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

Observat. météor. 89, 185, 281, 377, 472, 563.

MALADIES REGNANTES A PARIS.

Maladies de Paris. 93, 188, 284, 380, 476, 566.

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

Obs. météor. de Lille. 94, 189, 285, 381, 477, 567.

MALADIES REGNANTES A LILLE.

Maladies de Lille. 95, 190, 286, 382, 478, 568.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de médecine* du mois de Juin.

A Paris, ce 19 Mai 1762.

POISSONNIER DESPERRIERES;